
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Johannes von Müller sämmtliche Werke.

Siebzehnter Theil.

Herausgegeben von Johann Georg Müller.

Tübingen
in der J. G. Cotta'schen Buchhandlung.
1814.

Joh. von Müller

Briefe

an Freunde.

135.

A Mr. Charles Abbot, à Londres *).

Vienne 1. Juili. 94.

Mon cher ami!

Je suis avec tout ce que Vous avez de plus cher au monde, avec Votre mère, Votre frère et Vos amis; je Vous suis bien tendrement obligé de Vos adresses; et je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pouvoir pas être assez utile à ces personnes respectables et aimables; quand il faut passer huit heures par jour au bureau, il n'en reste pas beaucoup pour l'amitié et l'étude; mais ceux que Vous m'avez adressés, sont aussi si justes, qu'ils apprécient ma bonne volonté, plûtôt que ce que je fais.

Je Vous dirai l'impression que leur connoissance m'a fait. Premièrement j'aimais au premier instant dans Votre frère sa grande ressemblance avec Vous; j'ai vu ensuite quelle ne se bornoit pas à l'exterieur, mais qu'il a un tout aussi excellent caractère. J'ai vu en lui et en Madame Votre mère un ensemble de qualités dont j'ai été bien charmé; c'est à dire, une bonté, une aménité rare, jointe à une grande

*) Gegenwärtig Sprecher im Brittischen Parlament; vieljähriger Freund des Verfassers. H.

energie dans leur façon de penser et d'agir; autant de raison que d'amabilité. J'ai diné deux au trois fois chez eux, et jamais il m'a couté autant d'aller au bureau, que quand il falloit les quitter. Je tache et je tacherai de leur rendre le peu de services qui sont en mon pouvoir; nous parlons bien souvent de Vous; j'ai vû (excepté en Suisse) très-peu de familles ou l'on s'aime autant, et dans les choses charmantes que Votre frère m'a raconté de Vous, j'ai bien reconnu mon ancien ami.

M. Wilbraham (le plus petit de deux frères) est parti pour Constantinople et je viens de lui écrire pour la prier d'être attentif à certains faits, relatifs au physique et à la géographie de pays, où il va. Mr. Bootle et Parkinson sont encore ici. J'ai eu moins occasion de connoître le premier que les deux derniers, mais j'ai été fort content de lui. Ce terme n'est pas assez fort pour les deux autres, que j'ai plus vûs depuis son depart: j'aime Mr. Bootle, et j'estime infiniment Mr. Parkinson. Le premier est un des jeunes hommes qui m'ont plû particulièrement; il est très-instruit, il a beaucoup de desir de le devenir encore d'avantage, il a d'ailleurs autant de jugement que d'amabilité; si nous pouvions rester plus et plus longtems ensemble, je suis sûr qu'il seroit un de mes meilleurs amis; il a une cordialité, un naturel, une droiture qui a d'abord gagné mon

coeur. Mr. Parkinson est un homme dont je Vous prie de faire la connoissance à leur retour; il a un esprit philosophique et observateur; sous l'extérieur d'un homme froid, il cache une ame très-sensible pour le bien de l'humanité et pour la dignité de notre être, comme elle paroit dans les grands hommes qui l'ont honoré. Sa conversation est singulièrement instructive. En tout, il y a longtems que je n'ai vû des hommes aussi excellens comme ceux dont je Vous dois la connoissance.

Au reste ils Vous diront comme je vis; c. a. d. au bureau le jour, et le soir avec mes études; je vais très-peu en société, même par prudence; dans un tems comme le notre, avec un caractère franc et ouvert, on ne peut-être assez sur ses gardes; tant il y a de delateurs qui sont capables d'altérer les paroles les plus innocentes. L'état de monde m'attriste. Ces fous et ces monstres en France ont fait entre autres maux horribles et infinis, celui très-grand, de donner aux gens en place une grande défiance pour les gens de lettres. La plûpart de ces derniers l'ont bien merité. Speculateurs sans expérience et sans connoître les détails de l'histoire (qui n'est que l'expérience des peuples), ils ont égaré les meilleurs hommes par des chimères qui ont occasionné des malheurs sans exemple.

Ces messieurs ne connoissoient rien moins que les

hommes qu'ils prétendoient gouverner. Aussi sont-ils, la plûparts tombés eux-mêmes victimes des scélérats démagogues qui ont abusé de leurs folies pour élever leur pouvoir sur la ruine générale. Mais tout cela ne prouve proprement que contre les Sophistes, et tout au plus cela montre les dangers d'une politique comme celle de Rousseau qui n'est qu'un roman métaphysique. Notre ami Montesquieu, qui se seroit estimé le plus heureux des hommes s'il avoit pû donner à chacun des nouvelles raisons pour aimer la constitution, sous laquelle il étoit né, et qui marchoit toujours, le flambeau de l'expérience dans la main, n'étoit pas de cette espèce d'hommes. En général, prenant les choses comme elles sont, je suis persuadé que les gouvernemens feroient plus sagement de se servir des vrais savans pour rectifier l'opinion publique, que de faire des vains efforts pour opprimer les lettres. Malheureusement il faut avoir déjà plus de connoissance que n'en ont ordinairement les grands dans la plûpart des pays, pour sentir la différence; et il paroit plus commode, de renverser, que de diriger. Cela est dangereux pourtant; un vaisseau, déjà vieux, qui va contre l'orage, sera brisé dans sa lutte inégale, tandis que s'il avoit louvoyé, il eût peut-être fait encore bien de voyages. En attendant, ... pour ce qui est de moi, je ne me mêle de rien sans y être appellé; j'étudie

et je me tais; mais si jamais je suis appellé à donner conseils dans des choses importantes, j'aurai devant les yeux la nécessité de retablir l'ordre et la tranquillité publique, et de rendre aux souverains les coeurs de leurs peuples, en rendant heureux ces derniers, et eux mêmes.

Ecrivez moi de tems en tems (quoique je sai combien Vous étés occupé) de Vos nouvelles, de celles des amis communs que Vous m'avez fait avoir de lectures si Vous en faites qui Vous interessent particulièrement, et de Vos observations sur les affaires de ce monde. Moi, mon cher Abbot, je resterai tout ema vie, avec tendresse, avec une estime sentie et une amitié que la distance des lieux et le tems ne peut altérer Votre ancien et fidèle ami.

136.

A Mrs. Eliza Boone à Londres.

Mademoiselle!

Vienne 3. Juill. 1794.

Permettez moi, je Vous prie, de satisfaire le desir de mon coeur pour avoir des nouvelles de mes meilleurs amis en Angleterre, sans m'attirer un reproche de ma conscience pour avoir importune avec mes lettres un homme aussi occupé que Mr. Votre père *), et qui a besoin de menager ses yeux pour

*) Thomas Boone, Director of the Customhouse in London.

travaux plus nécessaires. Je sais bien que Vous m'aviez donné cette même permission déjà une fois, de la manière la plus charmante, mais j'étois alors dans une position qui me laissoit beaucoup moins de tems, et, à force de vouloir Vous écrire une bonne et longue lettre, cela c'est différé d'un jour a l'autre, jusqu'à ce que j'ai enfin dû avoir recours à notre cher Capitaine afin d'obtenir le pardon de mon silence. Ce dernier, il est vrai, ne me l'a pas bien positivement promis, ce pardon; cependant j'ose y compter, parceque je connois trop Votre grande bonté et indulgence, jointe à ce coup d'oeil juste qui Vous fait distinguer les sorts involontaires d'un homme surchargé de travail, d'avec ceux qui prouveroient dans un autre une indifférence dont je n'ai été et dont je ne serai coupable jamais de ma vie.

Veuillez me permettre à présent de Vous écrire avec la franche simplicité d'une homme qui se tient assuré qu'il possède toujours sa part dans Votre très-veuillance à laquelle il met tant de prix.

J'ai reçu il y a quelques jours, de la part de Mr. Votre père, les deux volumes de la collection de Bell, que j'avois perdus pendant les malheurs de Mayence; la liste de l'armée (ou Vous devinez bien quel nom j'ai cherché le premier); 38 numéro's de l'hist. de M. Hume (printed for T. Cadell, Strand), dont il paroitra encore deux des gazettes; un très-

joli pocket-book, avec du court-plaister et quelques cahiers de papiers qui peuvent servir de memorandum's. Je Vous supplie, quand il reviendra ce soir, de vouloir être auprès de lui l'interprète de ma reconnoissance la plus tendre, toutes ces choses ont un double prix pour moi, parce que'lles me viennent de lui, et qu'elles me confirment la persévérance de son souvenir amical.

Après cela je ne puis que Vous exprimer m'a grande inquiétude que les nombreux combats de nos valeureuses troupes dans les Pays-bas me donnent, concernant le sort de notre cher frère (car, j'aime Tom toujours du même sentiment fraternel). Je sais qu'il ne peut pas aisément m'écrire; mais aiez cette amitié pour moi, Mademoiselle, de me donner de ses nouvelles. Un officier autrichien auquel je l'avois recommandé, m'a écrit, il y a quelques mois, avoir reçu une lettre de lui avec la mienne, et être prêt à le recevoir très-bien lui-même si jamais il étoit assez proche de lui: mais depuis ce tems il y a eu peut-être vingt affaires, l'une plus acharnée que l'autre, et ma première pensée est toujour a lui.

Combien je desirerois de le revoir, sain et sauf! J'espère que cela arrivera quand une fois (plût à Dieu que bientôt) nous aurons une bonne paix. Pour un Anglois, Vienne n'est pas si loin; j'en ai un ici qui m'a été addressé, qui a fait un petit détour par Moscovie, Astrachan, Tobolsk, le mont Caucase,

le Kuban, la Crimée et Constantinople. Tom pourra bien venir un jour tout uniment, se réposer chez moi, reprendre un peu nos lectures que nous faisions ensemble, et me donner par sa présence une occasion de prouver de mon côté, combien je sui toujours son ami.

En attendant, Madlle, ayez la bonté de me donner des nouvelles de Mr. Votre père, de Madame Votre mère, et des Votres sur-tout aussi. Dites moi les lectures que Vous faites le soir à Votre cher père, qui m'en a parlé dans une de ses lettres. Lisez Vous des choses nouvelles ou anciennes? (Où trouvez Vous dans l'histoire des tems passés des scénes telles comme nous les voyons? Je cherche en vain, quant à moi, dans l'expérience des anciens peuples le moyen de prévoir à quoi finira tout ceci). Et de quoi remplissez Vous le reste de Votre journée? comment va Votre santé? Etes-Vous à Ramsgate, où restez Vous tout cet été à Londres?

Votre soeur demeure-t-elle encore avec Vous?

Tout ce qui Vous concerne et Votre aimable famille est d'un grand interêt pour moi. Dans une autre lettre je Vous parlerai de ce pays ci et de ma manière d'être; je n'ose pas trop le faire aujourd'hui, parceque proprement je n'en aurai le droit, qu'après que je saurois de Vous-même que malgré mon long silence Vous daignez encore me pardonner et me vouloir du bien.

Nous avons perdus, ces jours passés, l'un des plus grands hommes qui ait jamais vecu dans ce pays, le prince Kaunitz, qui a été pendant près d'un-demi-siècle l'ame des grandes affaires de cette monarchie. Ce qui fait que je l'appelle un grand homme, c'est qu'il a toujours continué de s'instruire; il a toujours lû, pour ne rester jamais en arrière (comme la plûpart des gens en place) des nouvelles idées et de l'esprit de son siècle. Cela a produit cet excellent effet de lui donner une grande modération dans ses conseils; il étoit bien certainement pour la monarchie, mais il vouloit que le peuple fut rendu très-content, et qu'on laisse à la façon de penser toute la liberté qui peut-être combinée avec l'ordre et le repos public. Il est mort dans la 84me année, de la manière la plus douce, avec la conscience de la belle vie (il n'a jamais nui ni ruiné personne par son influence), et avec cette grande dignité qui l'a toujours rendu universellement respectable. Les grands hommes sont de tous les pays, ils appartiennent au genre humain dont ils font l'ornement; c'est pourquoi j'ai jugé que Vous intéresserez aussi, de savoir que celui-ci est mort comme il a vecu. Je ne rendrai pas la lettre plus longue, excepté pour Vous rendre mes hommages, et pour Vous assurer de tous les sentimens avec lesquels je suis

Votre bien devoué serviteur.

137.

A Mr. P. P. de Suhm, Historiographe de Danemarc.

1794.

Monsieur le Baron!

Je prends la liberté d'insérer ce peu de lignes dans une lettre à notre ami commun, dont j'ai reçû cette excellente collection des sources de l'histoire du moyen âge du Danemark; que je dois au genereux interêt que Vous avez bien voulu prendre à un desir très-naturel, lequel je n'aurois pû, sans Vous, Monsieur, parvenir à satisfaire. Je Vous en dois la reconnoissance la plus vive: et je ne puis qu'ajouter, combien je suis charmé de me savoir obligé à ce doux devoir envers un homme dont depuis tant d'années je suis accoutumé de respecter le merite en plusieurs genres. Cette collection même en est un des plus grands que Vous eûssiez pu Vous faire, non seulement auprès de tous ceux qui étudient l'histoire solidement, et pour qui celle du nord, avant la publication diplomatique de ses sources, étoit couverte d'obscurités, mais encore auprès de tous les hommes vraiment attachés au bien public. Car la reconnoissance du vrai de l'hist. d'une nation, qu'on a trop souvent regardée pour un simple objet de curiosité, est, à mon avis, un des meilleurs moyens dont on ait à se servir de nos

jours pour faire aimer à chaque peuple la constitution de son gouvernement, le veritable esprit de sa constitution, et sa rapport au bien-être du pays. J'ai toujours considéré comme une des grandes causes des malheurs de la France, que dans la première assemblée il y ait en tant de metaphysiciens, accoutumés à des speculations abstraites sur la politique, et qu'il y ait eu si peu d'hommes en etat de juger les institutions politiques d'après l'expérience des siècles. Il en a resulté cette différence que l'on voit entre Montesquieu et Rousseau: celui-la, qui avoit infiniment lû, ne condamnoit que des abus vraiment destructivs de la felicité publique parceque de toutes les autres diversités des formes il en avoit vû des raisons dans l'histoire de chaque pays, qui lui faisoient respecter les loix de chacun: tandis que Rousseau, qui ne connoissoit que très-imparfaitement l'histoire, s'abandonnoit à son imagination et à son dépit, pour créter des systèmes, qui ne tiennent à rien de ce qui a été ni de ce qui est. C'est ce qui a egaré tant de têtes de gens, d'ailleurs respectables par des vertus. Les gouvernemens, il me semble, devroient donner une attention particulière aujourd'hui à rectifier les chimères de l'esprit par le grand sens qui se forme par l'étude de l'expérience de tant des peuples. Pour cela il faut bien, que l'histoire soit épurée des fables qui la dénatu-

rent, et que l'on recherche dans ses sources authentiques des certains faits auquels nos pères ne faisoient pas tant d'attention. C'est là une operation qui, quant au Danemark, n'eût jamais été possible, sans les admirables travaux que Vous avez fait, et pour l'un des principaux desquels j'ai aujourd'hui à Vous remercier. Vous sentirez à quel point j'en suis enchanté, en pensant que je suis dans l'habitude de ne lire que les sources de l'histoire. Je la trouve si bonne, cette habitude, que même sur l'histoire de la Suisse, dont j'ai écrit une partie, j'ai à peine regardé les auteurs modernes qui en ont écrit. Malheureusement l'Helvétie n'a jamais eu de Subm, et il a fallu rassembler moi-même, aussi bien que j'ai pû, plusieurs milliers de documens, la plûpart manuscrits. Au reste je ne cesse de poursuivre cette espèce de travail sur l'hist. de tous les pays dont je puis avoir les sources; j'ai un plan, auquel je travaille depuis plusieurs années, autant que mes emplois m'en ont laissé le loisir, pour lequel cette étude diplomatique et critique m'est de la première nécessité. Mais, comment suis-je venu à parler de moi, et je ne voulois parler que de Vous. Monsieur, et Vous dire tous les sentimens de respect que Vos nombreux merites m'ont inspires, et y ajouter ceux de la reconnoissance et ceux d'un attachement bien sincère que

m'ont donné pour Vous les details que Mr. de Botzenhard se plaisoit à me raconter sur Votre caractère d'homme et d'ami. Daignez agréer les hommages que Vous a voué à tant de titres,

Monsieur le Baron

Votre très-humble et très-devoué serviteur.

138.

An Herrn Inspector Wessely *) zu Aschaffenburg.

Wien, den 9. Sept. 1795.

Was ich Ihnen heute zu schreiben habe, lieber Herr Inspector, wird Ihnen durch die Seele gehen; Sie können aber unmöglich mehr dabey fühlen, als ich selbst. Bey unserm lieben Franz erschien seit einigen Monaten zuweilen eine augenblickliche Abnahme von Kräften, welche aber durch seine Munterkeit und seinen Eifer für seine geliebten Studien sobald überwunden wurde, daß man sie nur als vorübergehend betrachten konnte. Eigentlich wurde sie mir den 23. oder 24. August bemerklich, da er anfieng, eines Dunstes zu erwähnen, der ihm bisweilen die Augen umneble und überhaupt von einigen Schmerzen in den

*) Vater des jungen Studirenden, Franz Wessely, welcher im Hause des Verfassers starb (Th. VI, S. 62.)

Gesichtsnerven sprach. Da er sonst gemeiniglich, wenn ich Abends heimkam, mir einen Zettel mit Fragen brachte, um Auflösung der ihm in den Collegien oder bey der Lectüre den Tag über aufgestoßenen Schwierigkeiten, sagte er zum erstenmal damals: „wir wollen dieses verschieben, weil er die Kraft nicht habe, Gedanken zu folgen." Sofort rieth ich ihm (und er that es auch), den D. Habermann zu besuchen, der bey Hofe angestellt ist, und sehr viele Praxis hat. Die ihm vorgeschriebenen Mittel hinderten aber nicht, daß er in einigen Tagen bettlägerig und von nun an äußerst matt wurde, wie er denn in kurzem sich gar nicht mehr helfen konnte. Nicht nur besuchte ihn von nun an der Doctor H. mehrmals, sondern ich bewog noch den vornehmsten practischen Arzt, welcher hier ist, den Baron Guarin (der nächst Gott mir das Leben gerettet hat), gleiches zu thun. Er aber verfiel unaufhaltbar mehr und mehr, so daß er bald selten jemand erkannte. Gut blieb er übrigens, wie seine Natur war, und meistens ziemlich geduldig, behielt auch immer noch gewisse physische Kräfte. Die Ursache und Natur seiner Krankheit aber blieb (wie es mir scheint) ungewiß. Verschleimung hatte er zuverläßig und zu derselben Auflösung im Frühjahr eine eigene Cur gebraucht; hiernächst gebadet und Bewegung vorgenommen; auf der andern Seite schien vielfältiger Ausschlag im Gesicht eine verborgene Schärfe

im Geblüt anzuzeigen. Er hatte auch einen (schon seit langem) übeln Geruch aus dem Munde, dem er durch die größte Reinlichkeit nicht abzuhelfen wußte; indeß ein sehr großer Appetit bey zunehmender Magerkeit ein anderer Vorbote einer Auszehrung schien. Die diesmalige Krankheit aber wurde von beyden Aerzten für ein Faulfieber erklärt. Gewiß hatte keine Art von Ausschweifung, ich weiß das aufs bestimmteste von ihm selbst, ihm das Uebel zugezogen. Studirt hatte er zwar viel, doch durch verhältnißmäßige Bewegung, theils durch das Besuchen der von unserer Wohnung entfernten Collegien selbst, theils durch Veranlassung einiger guter Freunde, und auch sonst durch das Theater und andere anständige Zerstreuungen sich immer die gehörige Munterkeit gegeben, so daß ich ihn nicht ein einzigmal finster gesehen habe. Wohl hat man seit einigen Monaten mehr Stille und Solidität im Character, als sonst, an ihm bemerkt, und er soll einst im Fall gewesen seyn (welches mir erst jetzt gesagt worden), wegen Anwandlung einer plötzlichen Schwachheit ein Collegium zu verlassen. Dem sey, wie ihm wolle, ungeachtet aller Arzneyen, aller Hülfe, nahm er nun plötzlich so sehr ab, daß ich am 6. Sept. für gut hielt, aus Vorsorge ihn mit den heiligen Sacramenten versehen zu lassen, welches dann von dem Pfarrer des Kirchspiels und einem sehr ehrwürdigen Vater Augustiner mit aller hier zu Lande üblichen Feyerlichkeit bey

seinem in derselbigen Stunde völligen Bewußtseyn mit allgemeiner Erbauung vollzogen worden. Auch nachher war er öfters bey augenblicklicher Besinnung; er schien zu hoffen. Doch vernahm ich, daß, da vor einigen Tagen einer seiner Landsleute ihm den Tod Doffreins erzählte, welcher zu Mainz mit ihm gelebt hatte, er geäußert habe: „ich werde wohl bald bey ihm seyn!" Leider eine allzu wahr gegründete Ahndung! Die Nacht vom 7ten zum 8ten war besonders unruhig. Gegen Morgen bekam er ein sehr heftiges Röcheln, doch bisweilen schien er noch die Personen, welche um ihn waren, besonders meinen Bedienten, dem er noch mit äußerster Kraft die Hand drückte, und seine vorigen Verhältnisse und Gesinnungen zu kennen. Immer noch ließ die Kraft seiner durch keine Ausschweifungen geschwächten Jugend Hoffnungen. Vergeblich; diese Kraft unterlag um halb Ein Uhr Nachmittags am 8. September. Ein Schleimschlag, wie es scheint, oder der Brand (es zeigte sich vom Haupte bis zur Brust ein blauer Strich) traf ihn etwas nach 12 Uhr. Zehen Minuten hatte er zu ringen und entschlief. Seine Gesichtszüge wurden auf einmal so heiter und freundlich, wie in Stunden, wo er recht vergnügt war.

Aber so glücklich er ist, einer Welt voll Ungewißheiten, voll Wandelbarkeit und allen Arten Verderbniß in seiner Unschuld, in seinem reinen Herzen, mitten

im Betrieb um das Wahre und Gute, mitten unter den schönsten, edelmüthigsten Absichten (die er mir öfters zu erkennen gab) entgangen zu seyn, so tief fühlen wir den Schmerz, Sie, Ihr Haus und ich; denn obwohl ich weder sein Vater noch Bruder war, so können kaum zu Aschaffenburg mehrere und innigere Thränen um ihn fließen, als die ich geweint und noch weinen werde. Weniger betraure ich ihn (so lieb er mir war, so leid es mir um ihn ist), weniger beweine ich ihn, der unserm menschlichen Elend (welches ich bey diesem Anlaß so lebhaft fühle) entronnen ist, als Sie und seine Mutter, deren Trost und Freude (wie er mir oft sagte), und seine Geschwistern, deren Stütze und Wohlthäter er werden wollte, und mich selbst, dessen Freund er sein Lebelang gewesen wäre. Einen Mangel an Sorgfalt weiß ich mir nicht vorzuwerfen. Aber er ist (für uns) nicht mehr; das ist genug, um Sie und mich in eine Traurigkeit zu versetzen, wider die ich Ihnen um so weniger Trostgründe zu geben weiß, als ich deren selbst nöthig hätte. Begraben wird er (auf den Rath der Aerzte) am dritten Tage aufs anständigste, wie dieses in allem beobachtet worden ist.

Für die Ruhe der Seele lasse ich zwar nach christlich-katholischem Gebrauch eine Anzahl Seelenmessen halten; aber seine gute, reine, der Wahrheit und der Tugend ergebene Seele gefällt schon durch sich dem

Vater aller Erbarmungen, welcher für die Vergehungen menschlicher Schwachheit das Blut Jesu Christi angenommen, dessen Name ihm im Todeskampf zugerufen worden und dessen Kraft zu fühlen, da er nicht mehr reden konnte, er durch die Bewegungen seiner Hände bezeuget hat. Er sieht uns im Lichte Gottes, zu dem er gegangen ist, er gedenkt unser und weiß, was in unsern Herzen waltet, er bittet für uns. Wie wenig dacht' ich dieses, da ich vor 14 Tagen Ihnen zum letztenmal schrieb; wie wenig dachten wir es beym Abschiede von Dirburg, als gegen den geliebten Vater noch eine dankbare Zähre aus Franzens Augen rollte! Gott wollte es; darum mußte es so seyn. Was Menschen thun konnten, ist nicht unterlassen worden. Möge auch ich sterben des Todes dieses Gerechten! Es ist bald ein Jahr, daß ich dem Tode nahe schien, und er viel um mich geweint hat. Wie wenig dachte er, daß jetzt ich ihn beweinen werde. Der gütige Vater, der Allweise wollte es, er allein weiß, warum er es so wollte. Eine billige Hoffnung der Ihrigen (denn er war in der That so gut und redlich, als gründlich) geht mit ihm unter, ich weine auch darüber; was können wir aber, als um Trost und Hülfe zu dem rufen, der allein alle Quellen von Trost und Hülfe besitzt. Ich setze mich ganz in Ihre und der Ihrigen Lage. Denn auch meine Seele ist tief betrübt; ich vermag nicht, Sie zu trösten. Gott tröste

Sie! Zu besondern Verdiensten um die Menschen ließ
hm seine Jugend die Gelegenheit nicht; aber zu den
delsten und größten war der Wille in ihm, der so
iel ist, als die That, vor dem Allsehenden, vor wel-
hem, was geschehen wäre, so gut existirt, als das
Geschehene.

Er hat in seinen letzten Augenblicken nichts ver-
nehmliches mehr sagen können; aber am Thron des
Allerbarmers wird er, hoffe ich, für uns alle sein
etztes Wort sagen, und der, welcher jeden in seinem
Namen gegebenen Becher Wasser lohnt, wird es vor
en Thron seines Vaters bringen. Die im Evange-
lium deutlich enthaltenen Hoffnungen des Wiedersehens,
er Wiedervereinigung stärke Sie, stärke auch mich,
ieses auszuhalten, damit uns für diese Ergebenheit
n Gottes Wille auch dieses Glück zu Theil werde.
Aus einer Welt voll Versuchungen und Verführungen
at ihn sein guter Engel heim geführt, er bedarf unser
icht mehr, Gott aber führe uns zu ihm. In welche
Freudenthränen wird unser Leid sich verwandeln!

Ich weiß nicht, wie ich es gemacht habe, um die-
en allertraurigsten Brief, den ich in meinem Leben
eschrieben, so weitläufig werden zu lassen; aber es
st mir schwer, aufzuhören, von Wessely zu reden.
Meine Augen suchen ihn überall, wehmuthsvoll und
aß werden sie noch oft ihn vergeblich suchen. Ihn
at Gott so geliebt, daß er von des Lebens Müh-

seligkeiten frühe ruht; sein junges Leben ist frühe abg
pflückt worden, wie eine liebliche Blume zum Schmu
des Geburtsfestes der Mutter seines Heilandes (
welchem Tag er gestorben). Er ist im Frieden,
Ehren, von weinenden Freunden umgeben und in d
Ferne beweint eingegangen in seine Kammer. Zu u
kommt er nicht mehr; wir aber kommen zu ihm! W
wird der erste seyn?

Sein Gott und unser Gott, sein Vater und uns
Vater lasse sich das schwere kostbare Opfer unser
anbetenden Ergebung in seinen Willen gefallen! Tro
net eure Thränen, liebe Aeltern und Schwestern m
nes jungen Freundes, heilet eure zerrissenen Herz
durch den Trost Gottes! Wenn er so, wie viele Ta
sende, nach Indien gezogen wäre, um nach viel
Jahren mit großem Reichthum wieder zu komme
nicht wahr, die Hoffnung hätte euch die lange Abw
senheit erträglich gemacht? Viel gewisser ist sein Glü
wo er nun ist; viel gewisser, daß, wenn wir geduld
anbeten und recht thun, wir ihn, so wie wir es wü
schen, wieder umarmen werden. Ich weiß nicht, o
da ich hier weine und schreibe, sein Schatten mich u
schwebt, oder ob, wenn Ihr dieses leset und weine
er mitten unter Euch seyn wird; aber dafür habe i
ihn gekannt und das weiß ich gewiß, daß, gleich w
diese Trauer ihm unsre treue Liebe zeigen, so unse
baldige Beruhigung, unser Fortarbeiten auf dem do

nigen Lebenspfad, und liebevolles, heiteres Andenken an ihn sein Wunsch ist, und daß er es unserm Verstand und Herzen sehr verdenken würde, wenn wir zu lange uns darüber grämen wollten, daß er nun glücklicher ist, als wir. Der aber, welcher selbst mitweinte, als er Martha und Maria über ihren Bruder, einen Freund weinen sah, er, die Auferstehung und das Leben, der gute Hirte, welcher dieses sanfte unschuldige Lamm heimgetragen, ehe die unter der Heerde grassirende Seuchen es anstecken konnten — Jesus, bey dem er ist, ergieße über Sie, über die Mutter und über die Geschwister seinen kraftvollesten Trost. Ich, so lange ich lebe, werde dem Angedenken des Seligen meine Liebe dadurch bezeugen, daß ich den Seinigen bey jedem Anlaß beweise, Sie haben, wenn gleich sehr viel, doch den Freund ihres Sohns und Bruders nicht verlohren.

Gott sey mit Ihnen!

Ich verbleibe ꝛc.

139.

An Herrn Friedrich Nicolai in Berlin.

Wien, 4. Oct. 1795.

Ich danke Ihnen sehr, mein werthester Herr und alter Freund, für die übersandte Fortsetzung Ihrer Reise, in der ich von jener Menschenkenntniß und Liebe des gemeinen Besten, eben wie von der seltenen Ge-

lehrsamkeit, welche ich an Ihnen immer bewundert und geliebt, wiederum viele Beweise gefunden. Anliegendes Buch *) sende ich Ihnen zu Erneuerung meines Andenkens, bin aber nicht so eitel, zu fordern, daß Sie es lesen sollen; nur für die Vorrede bitte ich es mir vielleicht aus, damit Sie mir sagen, ob ich durch die Stürme der Zeiten meinen Nachen mit einiger Geschicklichkeit hindurch gesteurt habe; finden Sie hie und da, daß er von einer Klippe oder auf einer Untiefe gelitten, so schreiben Sie es dem wirklich elenden Wetter zu. Ich habe auch ein grösseres Werk (XXIV Bücher allgemeiner Darstellung der Geschichte der Menschheit) geschrieben, welches aber jetzt herauszugeben ich mich sehr hüten werde; in der That ist es auch, obwohl viermal überarbeitet, noch lange nicht, was es seyn sollte. Leben Sie wohl und gedenken meiner im Besten!

140.

An Herrn General-Superintendent Herder in Weimar.

Wien, 6. Oct. 1795.

Edler und weiser Unvergeßlicher, dem auch in der Ferne mein Herz durch den Genuß jeder neuen Frucht seines Genies und Herzens (wie noch ganz neuerlich

*) Der Schweizergeschichte III. Theils 2te Abtheilung.

durch die Terpsichore und die zwey letzten Bändchen Briefe) immer inniger nahe wird, empfangen Sie das anliegende Buch, und wenn Sie die anderen Theile nicht haben, so sagen Sie's mir, damit ich dafür sorge. So wie sich's in der Historie ziemt, werden Sie hier nur in der Vorrede mich sehen. Sagen Sie mir hierauf, ob Sie damit zufrieden sind? Das Buch selber kann Sie nicht genugsam interessiren. Außer daß ich dieses fortsetze, schreibe ich nun auch jene Vorlesungen ins Reine, von welchen Sie vor dreyzehn Jahren an einem jener drey traulichen Abende (die unter die allerbesten meines Lebens gehören) sich von mir einiges lesen ließen. Sie bleiben, wie ich sie 1784 zum leztenmal bearbeitete, weil mir zu Benutzung der Menge seither gesammelten Materialien die Zeit gebricht. Was ich aber damit machen soll, darüber bin ich im Grunde unentschlossen. Oft brennt mir's, unter dem Abschreiben; ich möchte sie wohl herausfliegen lassen; dann aber fühle ich wieder, daß ich allein bin. Wäre ich bey Ihnen, hätte ich hier einen Freund, welcher mir nur halb, was Sie, wäre, so könnte ich erfahren, ob das Werk des Lichts würdig ist. Wenn ich auf den darin lebenden Sinn sehe, so meyne ich's; wenn ich bedenke, wie unendlich viele gelehrte Berichtigungen der unzähligen Facta ich noch nicht habe lesen können, so scheue ich mich wieder. Indeß ich unschlüssig bin, fahre ich immer fort, es aus meiner unleserlichen

Handschrift in eine leserliche, wenigstens darum zu übertragen, damit mein Bruder damit mache, was er will, wenn, wie ich manchmal wünsche, mein Ziel nicht mehr fern seyn sollte.

Dieses erinnert mich eines Dankes, den ich Ihnen schuldig bin. Am 8. Sept. raubte mir der Tod einen Jüngling, voll Talente, voll Tugend, lieblich und blühend, welchen ich, weil sein Vater arm ist, studiren ließ, und bey mir hatte. Ich verfiel in die allertiefste Traurigkeit; unfähig alles gelehrten Genusses, und wie viel mehr eigner Arbeit, saß ich einsam in stummem Schmerz, der bisweilen in Ströme von Thränen ausbrach. Endlich war der erste Wunsch, dessen ich wieder fähig wurde, alles aufzusuchen, was über die Frage, ob mein Verstorbener doch noch ist, mir die wirksamste Beruhigung geben möchte; und unter vielem, das ich nachschlug, fand ich nichts so für mich, wie den ersten Theil der Ideen *). Dank dem Verfasser!

Verschwenden Sie keinen Ihrer Augenblicke (auf deren Früchte ich so geizig bin), mir zu schreiben; aber beym Essen sagen Sie Ihrer Söhne einem oder der geliebten Mutter (auch Ihr Bild ist tief in meiner Seele), dem Joh. Müller sey dies oder das zu schreiben. Zu allererst: daß Sie meiner nicht vergessen. Ich bin von ganzer Seele der Ihrige ꝛc.

*) Herders Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit.

141.

An den Herrn Geh. R. Fr. Heinr. Jacobi.

Wien, 4. Mai 1796.

Ihr Schreiben, theurster unvergeßlicher Freund! hat mir das größte Vergnügen gemacht; es ist mir vor 4 Tagen, der Woldemar aber gestern zugekommen. Ich habe diesen noch nicht lesen können und schreibe Ihnen ein andermal hierüber. —

Geschrieben habe ich Ihnen bald nach meiner Ankunft in Wien; Sie müssen, scheint es, den Brief nicht bekommen haben; dieses dachte ich nicht, sondern es gieng mir zu Herzen, daß Sie mir nichts darüber gesagt, weil ich, in der Meinung, Sie haben ihn, besorgte, der Grund Ihres Stillschweigens liege in der Mißdeutung einer meiner Handlungen, worüber ich mich lieber hätte erklären mögen. Hierüber beruhiget mich Ihr liebes Schreiben, und Woldemars Uebersendung. Ich bin sehr eifersüchtig auf die Gesinnung eines der Weisesten und Edelsten, die ich unter den Menschen gefunden. Wenn die Fortsetzung meiner Schweizergeschichte Ihnen nachgeschickt worden, so werden Sie schon wissen, daß ich meinen Grundsätzen, auf die unsere Freundschaft gegründet ist, getreu bin. Wenn ich dieses oder jenes in einer etwas veränderten Schattirung darstelle, so ist dieses nicht nur eine Folge meiner persönlichen, sondern eben so der allgemeinen

preis zu geben; ich bin noch unentschlossen. Wenn ich mit beydem fertig bin, so gedenke ich meine seither gesammelten Beobachtungen zu verarbeiten.

Von meinen Grundsätzen und Arbeiten habe ich Sie unterrichtet; von meinem Privatleben habe nicht viel zu sagen: es ist ungemein still, und ich habe der Klugheit so angemessen, wie meinen Geschäften, gefunden, wenig Umgang zu haben. Ich bin um nichts desto weniger munter; Vergnügen genieße ich, wenn es sich mir darbietet; meine Gesundheit hat zwey großen Krankheiten, worin die Aerzte mich verlohren gaben, widerstanden. Ich habe, meines Wissens, keine Feinde, wie ich denn weder jemand im Wege bin, noch etwas suche.

Wie sehr wünsche ich, Sie wieder zu sehen! Wie viel hätten wir uns zu sagen! Ich hoffe es; denn wie oft geschah mir, eben was mir keinen Schein von Möglichkeit oder Wahrscheinlichkeit zu haben schien. Leben Sie, Weiser, wohl; ich liebe, ich verehre Sie, auf so lang ich lebe. Adieu.

J. v. M.

142.

An Herrn Hofrath Wieland in Weimar.

Wien 18. May 1796.

Es ist mir ungemein erwünscht, einen Anlaß zu haben, mich in Ihrem Andenken, Weiser und Edler! auf-

zufrischen: Was Sie in diesen trüben Zeiten seit etlichen Jahren dem Zeitalter, welches Sie so sehr bedarf, Vortreffliches zu Gemüth geführt, und Ihre herrlichen Arbeiten über meine Lieblings-Schriftsteller unter den Griechen, haben meine alte Verehrung, meine von Jugend an feurige Liebe für Sie und Ihre Lebensweisheit immer erhöhet. Mit Rührung bemerkte ich vor einigen Monaten eine Stelle des teutschen Mercurs, die zeigte, daß auch Sie mich noch nicht vergessen haben.

Die anliegende Uebersetzung aus dem Türkischen sende ich Ihnen eben für den Mercur; wenn Sie anders dieselbe der Aufnahme nicht unwürdig finden. Ich füge blos bey, daß sie wahr (und nicht etwa teutsche Dichtung) ist. Von den übrigen Puncten spricht in den Vorerinnerungen der Uebersetzer. Ich aber am liebsten von ihm; zu Ihnen, der Sie für alles Gute und Schöne ein zu richtiges Gefühl haben, um in das, was ich sagen will, nicht einzugehen.

Er ist ein Jüngling aus der Steyermark *), voll Geist, Feuer, Muth, καλος και αγαθος im physischen und moralischen Sinn. Er ist hier bey der orientalischen Academie erzogen worden, und erwartet nun von der Entschließung ihrer Vorsteher und des Hofes die Bestimmung seines weitern Schicksals. Er spricht türkisch, wie wir teutsch, und liest persisch wie wir grie-

*) Joseph von Hammer. H.

Sie können sich meine Lage unschwer denken: für die Freyheit war ich allezeit, aber ist das eine Freyheit, welche ein insolentes und räuberisches Volk in das Land bringt? Und ich war noch mehr für den Frieden. Ich würde, wenn ich das Unglück gehabt hätte, diesen Krieg anzufangen, ihn, vielleicht schon bey drey Gelegenheiten geschlossen haben; aber vom Vergangenen kann im Augenblick gegenwärtiger Gefahr keine Rede seyn; diese erfordert Anstrengung, weil in Ermanglung derselben lauter Entehrung und Ruin zu erwarten ist, da wir bekanntlich Feinde haben, von welchen nicht einmal Beobachtung des Anstandes zu erwarten ist. Ich sehe, daß so viele an irrigen Vorstellungen hängen, doch auch sehr viele anderseits mit mir glauben, daß Gemeingeist noch helfen könnte. Wichtige Plane sind entworfen und große Anträge schon gemacht worden. Wie sehnlich wünsche ich, daß sie das Ende dieses schlimmen Zustandes beschleunigen! Sie werden vielleicht in Kurzem mehr davon hören, es bildet sich Gemeinsinn.

Sie wissen besser als jemand in der Welt, wie unversehens und sonderbar ich dahin gekommen, wo ich bin; erinnern Sie sich des 28sten Augusts 1792, nun halte ich mich verpflichtet, meinen Platz pflichtmäßig, das ist mit Muth und Thätigkeit zu erfüllen, und, obwohl bey gegenwärtigen Umständen es ohne schiefe Beurtheilung von mehr als einer Seite nicht abgehen

kann, so halte ich mich doch gewiß, daß Sie nie etwas von mir hören sollen, was gegen diesen Grundsatz wäre, den Ehre und Gewissen mir dictieren.

Ob ich aber der Politik nicht überhaupt satt, und nach der reinern Luft im Hayn unserer Musen mit brennender Bedürfniß begierig sey, das ist was anders; und ich werde, sobald es angeht, auch große Aufopferungen mir nicht dauren lassen, um dahin zu gelangen, um endlich einmal ganz Selbst zu seyn. Alsdann erst werde ich die mannigfaltige Lebenserfahrung benutzen können.

Die Universalhistorie habe ich wohl abgeschrieben, und gedachte, sie Ihnen oder meinem Bruder zu senden; oft aber kömmt mir vor, daß sie es gar nicht verdient. Ich werde nun vorerst die zweyte Abschrift vollenden lassen, und alsdann sehen, was zu thun seyn möchte. Wäre ich nur der Schweizergeschichte los, so arbeitete ich jenes Werk aus: zu welchem ich über 800 Bücher excerpirt habe, wovon zu diesem Entwurf keines recht benutzt worden. Alles dieses wird mehr oder weniger von der Aussicht abhängen, die sich mir in einiger Zeit für mein künftiges Leben öffnen mag.

Es verlangt mich sehr nach der ebräischen Poesie. Kein anderer hat sie so gefühlt, wie Sie; keiner das Morgenland so morgenländisch reden lassen, es ist alles so aus der Seele gegriffen, so anschaulich, so wahr und so groß.

Sonst lese ich in den wenigen Erholungsstunden jetzt Abulfeda, noch einige der Alten, und will, wenn ich damit fertig bin, nun einmal den Photius und Suidas excerpiren; ohne solche Nahrung würde man ganz zu nichte.

Lassen ja Sie die Ideen nicht unvollendet. Ihr Blick ist ein Licht, welches in den verwirrtesten Labyrinthen richtig leitet. Ich rechne Sie zu den Alten; die Neuern verstehe ich nicht, sie sind mir zu hyperkritisch. Was in aller Welt wollen die Leute! Ich begreife sonst, auch was ich mißbillige; aber in diese Philosophie kann ich mich gar nicht finden.

Ich beschwöre Sie, daß Sie erstlich in allen Umständen des Lebens, und der Zeit immer fest und gewiß seyn; daß ich von Herzen der Ihrige bin und bleibe; und dann, daß, wenn ich dieses oder jenes geschrieben oder gethan, das übel ausgelegt würde, Sie (ich weiß, Sie thun es nicht) nicht unverhört mich verurtheilen wollen. Im übrigen führe die Vorsehung uns wieder zusammen, sowohl zum Wiedersehn, als zu gemeinsamem freyem Studium, und dann auch etwa in die Hände guter und edler Menschen bey der Nachwelt (für welche freylich Sie unendlich viel besser sind). Gruß, recht herzlich und innig Ihrer lieben Frau. Gruß, wenn sonst in Weimar jemand meiner gedenkt.

Leben Sie wohl.

144.

An Herrn Friedrich Nicolai in Berlin.

Wien, 17. Sept. 1796.

T.

Ihr mir in mancher Rücksicht werthes Geschenk, den XI. und XII. Band der Reisebeschreibung, habe ich vor einigen Monaten erhalten, und beyde mit Vergnügen gelesen. Ehe ich ins Detail gehe, kann ich nicht unterlassen, Ihnen meinen lebhaftesten Dank, gewiß im Namen aller wahren Freunde der Literatur, für den warmen Patriotismus zu bezeugen, mit welchem Sie (gewohnt, offensas pro republica nicht zu scheuen) den Mißbrauch gerügt haben, welcher seit einigen Jahren mit der kritischen Philosophie getrieben wird, und uns mit einem Rückfall in Scholastik und Barbarey bedrohet. Während meinem Geschäftsleben zu Maynz hatte ich für Studien zu wenige Muße, um dem Anfang und Fortgang dieser literarischen Revolution zu folgen; hier, wo ich ungleich besser studire, ist mir begegnet, die empfohlensten Schriften, die ich etwa lesen wollte, gar nicht zu verstehen; es war eine neue Sprache aufgekommen, ich fand mich, wie ein Mann aus dem vorigen Jahrhundert. Zwar meyne ich, Kant selbst, und etwa Reinhold hin und wieder, in den Hauptsachen endlich gefaßt zu haben; aber, weder kann ich finden, daß des wesentlich Neuen und Wichtigen so gar

viel ist, daß man den Lärm zu machen brauchte, noch verstehe ich die Anwendung, welche man von diesen Formeln jetzt auf alles machen will. Ich verstehe meine eigene Wissenschaft, ich verstehe die Geschichte, wie sie nun werden soll, nicht mehr. Aber so unangenehm es mir wird, wieder in die Schule gehen zu sollen, so wollte ich, wenn die Nothwendigkeit mir einleuchtend wäre, noch recht gern hiezu mich bequemen, wenn ich nicht durch eine mir weit empfindlichere Bemerkung vollends mißmuthig würde: diese besteht darin, daß vor lauter Spitzfindigkeit aller Wahrheitssinn, alles Practische, die wahre Gelehrsamkeit sich mehr und mehr verliert. Die nahrhafte Speise, die ich von Jugend auf bey den Alten fand, sehe ich mit lauter crême fouettée vertauscht, und die, voll Wind, von den Academien kommenden Jünglinge von so verdorbener Dauungskraft, daß jene ihnen gar ungenießbar ist. Sie haben einen Dünkel, einen Ton, der, nach den Umständen, sie unbrauchbar oder gefährlich machen kann, und meines Erachtens dem Staat selbst so bedrohlich ist, als die Theorien der französischen Sophisten. Um deßwillen war mir so erfreulich, daß — nicht ein Mann, dessen Stand oder Lage ihn als interessirt verdächtig machen könnte, sondern Lessings und Mendelsohns Freund, und seit den Literaturbriefen gleichsam der Pflegvater unserer guten Literatur, dessen Eifer und Freymüthigkeit allgemein bekannt sind,

endlich ein Wort der Wahrheit hierüber gesagt hat. Viele werden schreyen: eben weil es trifft; aber es wird wirken, und andere zu gleicher Sprache ermuntern. Das ist aber so nöthig als dringend, wenn nicht wieder, wie zwischen 1720 bis 40, beynahe eine ganze Generation für wahre Gelehrsamkeit verloren gehen, und in zu nichts führenden Wirbeln sich umhertreiben soll. Ich, meines Orts, bleibe antiquorum hominum einer, und begnüge mich mit einer Philosophie für den Hausbrauch, wie ich sehe, daß Thucydides, Polybius, Plutarch, sie hatten.

Noch über einen andern Punct vorläufig etwas: Von den Celten *). Ihre Bemerkungen sind gewiß aller Prüfung werth, einige auffallend wahr, alle sehr interessant; über das ganze System jetzt nur einige Worte: Celten waren mir, nach Schlözer, und, wie es mir schien, den griechischen Quellen, überhaupt West-Europäer, und ihre Sprache so etwas, wie z. B. die lingua Franca in der Levante, oder noch treffender, was man jetzt noch Sprache der West-Europäer nennen könnte, und aus einer in den meisten unserer Sprachen befindlichen Anzahl von Wurzelwörtern und etwa lateinischen Terminis bestünde, aber bey jeder

*) Im XI. Band der Nicolaischen Reisebeschreibung stehen des Verfassers Muthmaßungen über Kelten, Sueven, Sassen, Kimbern, und andere alte Völkernamen, desgleichen über keltische Sprachen, wozu nachfolgende Bemerkungen gehören.

Nation, ja in jedem District, durch tausendfältige Eigenheiten modificirt wird, und sodann besondere Sprachen bildet. Wenn nun ein sinesischer Bullet *) aufschriebe, was er auf einer Reise durch Italien, Frankreich, Spanien, Portugal, England, sich für Wörter gemerkt, so dürfte sein Werk, glaubte ich, ungefähr das werden, was uns der Franzose über die Celtische Sprache geliefert hat. Ich zweifle nämlich nicht, vielmehr ich sehe, daß in dem Werk des letztern Wörter Celtisch genannt werden, die auch im Teutschen, ja Griechischen, und in morgenländischen Sprachen sind, und hinwiederum scheinen mir solche darin zu stehen, die, Gott weiß in Bretagne, in Biscaja, mögen geredet worden seyn, in andern Ländern zu Bezeichnung der nämlichen Gegenstände ganz verschiedene Wörter gebraucht worden seyn möchten. Es wird aber immer schwer bleiben, das Idiotikon von Stämmen, die nichts geschrieben haben, und die gemeinsame Sprache zu unterscheiden: z. B. ob ein gewißes Wort keltisch oder ob es teutonisch war. Hierin bestärkt mich Schlözers Bemerkung der Aehnlichkeit des ältesten Slawischen mit dem ältesten uns bekannten Teutschen. Je höher hinauf, desto schwerer wird die Unterscheidung der Dialecte,

„Weil ihre Gränze schwimmt und durcheinander fließt."

*) Verfasser von Mémoires sur la langue Celtique und eines Celtischen Dictionnaire in 3 Foliobänden; Paris 1754 — 1760.

Daß gleichwie die Heermannen (Germanier), so auch Kelten und Galen als Krieger diesen Namen bekommen, scheint mir der Analogie nach ganz wahrscheinlich: so hießen die Römer von jener Unterscheidungswaffe, ihrer Quiris, Quiriten. Sonst dachte ich an den alten Sinn von Walen, welches Wort Fremde bedeutet, und sie eben so hätten bekommen können, wie nach Fischer (quaest. Petropol.) die Madsharen Ungarn genannt wurden, und wie noch in Sibirien ein eingewandertes Volk der Ostjaken ist, welches Wort auch Fremde bedeutet.

Erlauben Sie mir nun einige Specialbemerkungen: Th. XI, S. 15. Ich hätte den Kanon etabliren mögen, alsdann erst in der keltischen Sprache Deutungen zu suchen, wenn die allemannische, z. B. in Schwaben keine an Handen giebt; und das auch deswegen, weil der Historie zufolge, jene Gegenden mit Burgen und Städten in jener uralten Zeit sehr schlecht versorgt waren, ihre Namen also wahrscheinlicher von dem spätern Volk herzuleiten seyn möchten. So würde ich das Hohen gerade vom Teutschen hergenommen, und dann t für einen, der Euphonie wegen eingeschalteten Zwischenbuchstaben, Wiel aber für Weil, Weiler, gehalten; bey Tübingen auf den Twing gedacht haben, den die alten Herren der Burg über den umliegenden Gau übten. (Indeß muß ich doch für Sie anführen, daß der lateinische Name von Hohen-

twiel nicht Alta villa, sondern Duellium ist, welches auf eine andere ältere Etymologie leitet, und daß am Karst, unweit Fiume, Herren von Tobinio geblüht haben, deren Name eine alte Radix, die nicht Twing, sondern Tüben wäre, andeutet).

XI, 17. Hal bedeutet Salz auch auf griechisch; möchte aus der urältesten Sprache seyn. Es ist selbst Wurzel des Hebräischen mèlach.

S. 38. Sixtus IV. hat keinen Cosimo Medicis ermorden lassen, sondern man beschuldiget ihn der Theilnahme an Ermordung des Giuliano Medicis (Vaters Clemens VII.), an dem so sonderlich viel nicht war; er war ein freudeliebender, und, wie es scheint, guter Jüngling. Ueber den Charakter Sixti haben Sie recht.

S. 198. Ein treffliches, Lessings würdiges Gemälde! So 216. 222. 233. ff.

S. 250. Dieses Buch (Kant's) über den ewigen Frieden ist von vielen Bewunderern und Tadlern ganz mißverstanden worden; aber ich muß gestehen, daß der berühmte Verfasser dazu Anlaß gab; wie auch, daß es unter die gehört, welche, wenn die τερατεια der neuen Terminologie weggenommen wird, nicht viel neues enthalten.

XI, Beylagen, S. 12. So sind Homers μεροπες ανθρωποι Menschen, die sich in wohl articulirten Tönen enonciren. Barbas heißt Sohn der Wüste, und be-

deutete zuverläßig die uncultivirten, wenigstens nicht griechisch civilisirten Völker. In Africa heißen die Berbern durch das ganze Mittelalter hinunter in den arabischen Schriftstellern, der Wüste wegen, so.

S. 19. eine sehr glückliche Vermuthung über die centum pagos, die wohl eigentlicher Centen seyn. In solche ist seit uralten Zeiten Wallis in den Alpen noch eingetheilt.

S. 35. Solche Wappen und Sinnbilder hatten auch die Legionen, die Sie in der kleinen Schrift de rebus bellicis, oder, wenn ich nicht irre (ich habe das Buch gerade nicht beyhanden), in der notitia imperii selbst, wie Panciroli sie herausgab, abgebildet finden. Ja bis auf die Züge Israels hinauf soll Spur dieser sehr allgemeinen Gewohnheit seyn. Viele ältere Commentatoren der ersten Capitel des 4ten Buches Mosis sprechen davon.

S. 38. Die Ingaevones schicken sich allerdings wohl für Sassen.

S. 46. Die Note über die Cimbri Veronesi hat eben jetzt ein besondres Interesse: die Venetianer verlassen sich auf keine Miliz ihres Landes so sehr, als auf diese gleich kriegerischen und biedern Männer, deren ein starkes Detaschement bald nach dem Einbruch der Franzosen in die Stadt berufen und zu Bewahrung der wichtigsten Posten gebraucht worden ist.

— Vier Wochen sind verflossen, seit ich obiges ge-

gen um so eher eben so genannt worden seyn, als sie in der That mehr „gebirgigte Gegend, jugum," als an Einen Stock zusammenlaufendes Urgebirge sind.

S. 32. Ich gestehe, daß ich den Ερημος der Helvetier für das Land hielt, welches seither **Uechtland** genannt worden, und worin Bern und Freyburg liegen *). Ammianus Marcellinus gedenkt der helvetischen Wüste, worin man die Ruinen Aventicum's (Avenche) finde; häufig wird in Urkunden der mittlern Zeit (noch im XV. Jahrhundert) **Uechtland** durch desertum Helvetiorum übersetzt.

Vortrefflich ist Ihr Artikel über S. **Blasien** und über den verstorbenen Fürsten **) G, und wichtig, was Sie S. 120. ff. über den Dachstuhl des Klosters anmerken. Der in ganz Europa zunehmende Holzmangel, der allein zu Auswanderungen endlich zwingen könnte, ist ein nicht unerheblicher Nebengrund zu Empfehlung der von Ihnen vorgeschlagenen einfachen Manier.

S. 146. Ich bin auch der Meinung, daß wahres Verdienst um die Mönche selber ist, ihnen den Weg zu zeigen, wie sie ihr Daseyn der vernünftigen Welt interessant machen können; welches, meines Erachtens, sich wohl thun ließe: denn „gemeinsames Leben aus

*) Nicolai erklärt eremus aus dem keltischen er-em, schneebedeckt, und versteht darunter die Glätscher. H.

**) Martin Gerbert.

Einem Fond," coenobium, hat nichts verwerfliches an sich; vielmehr (unter der Voraussetzung, daß man es verlassen könnte, wenn es einem nicht mehr beliebt) viel Empfehlendes für manche. Ich weiß Ihnen großen Dank für die Nachricht von Lessing *) S. 155.; auch in mir ist, eben zu S. Blasien, und bisweilen in den Stürmen des Lebens, der gleiche Gedanke emporgestiegen. Warum nicht? bey einem Mann, der ganz für Untersuchungen, für die Literatur leben möchte! Aber die (ausserwesentlichen) Nebenumstände, d. i. die, ohne welche so eine Anstalt sich ganz wohl, und viel besser, denken ließe, haben auch mich bisher gehindert.

Beyl. S. 4. Har ist auch hebräisch, oros griechisch, Berg. (XI, 19. Stok, noch jetzt im Alpengebürg.)

S. 12. Mit meinem Uechtland wäre ich gerade in der Mitte zwischen Ihnen und Herr Mannert **):

*) „Lessing sagte mehr als einmal seinen Freunden, er „wollte, wenn er zu einem gewissen Alter käme, sich in „ein Kloster begeben, um da ganz in Ruhe zu studiren. — „Er sprach zuweilen mit ziemlicher Bitterkeit darüber, „daß man in protestantischen Ländern alle Klöster abge„schafft hätte, welche er erhalten wissen wollte als Frey„stätte solcher Gelehrten, welche recht mit Muße studi„ren, besonders solche Wissenschaften cultiviren wollten, „die viel Studium und daher viel Muße erfordern;" u. s. f.

**) Der den eremus Helvetiorum in den Schwarzwald versetzt.

ich habe aber nichts gegen einen gütlichen Vergleich; wodurch ich die Glätscher auch noch dazu nähme. In der That erstreckt es sich, urkundlich, wenigstens bis an den Fuß derselben; dieselbe äußerste Gegend hieß das Land Ogo. Tief im Gebürg ist keine Spur alter Population; ja die Sage erhält sich noch, über welchen Berg her jedes Thal ursprünglich bevölkert worden; (ich spreche hievon: Schw. Gesch. Th. I. in dem Capitel, wie der schweizerische Name zuerst bekannt worden; es ist das 15te oder 17te). Also zu Ptolemäi Zeiten war hier gewiß Ερημος.

S. 15. Hel-vet: „in der Berge Mitte;" recht gut; sie wohnten eigentlich zwischen dem Jura und den Alpen; noch nicht in den Alpen, nur bis an ihren Fuß. Wo etwas in dem Gotthard bewohnt war, scheinen Tauriskker (Bergbewohner) es inngehabt zu haben.

S. 20. Auch das Land Schwyz, und (bis in den Gotthard) Uri lag im Turgau. Mit den Verbigenern S. 21. einverstanden. Ueber Karitner weiß ich keine historische Spur in dieser Gegend; sie gränzt aber schon ganz an die, welche bereits im 4ten Jahrhundert wüste geworden.

Allein ich sehe mit Schrecken, daß auch das dritte Blatt bald am Ende ist. Genug, Sie sehen, daß Ihre etymologischen Bemerkungen sich mit den historischen Datis vereinigen lassen: ich sage mehr, sie kön-

nen diesen zur Aufklärung und Bestimmung dienen. Es ist alsdann wohl gleich viel, die Sprache, in der sich der Schlüssel zu den meisten von diesen Betrachtungen fände, keltisch oder westeuropäisch zu nennen, und was sie auch von Sprachen weit entlegener Nationen in gleicher Bedeutung aufbehält, beweiset nur, daß sie eine um so ergiebigere Quelle für den Erforscher der Ursprachen ist. Einige werden vielleicht diese Dinge gering achten, wo nicht gar aushöhnen; lassen Sie sich dadurch nicht irre machen; gesetzt selbst, daß dieses oder jenes einzele nicht ganz Stich hielte: immer sind Sie auf einem zur Wahrheit führenden Weg; auf eine neue oder vernachläßigte Ader haben Sie aufs neue aufmerksam gemacht; Sie haben nicht gesagt, daß alles gediegenes Gold seyn werde, aber daß Gold darin ist, und hierin haben Sie gewiß recht. Die Geschichte muß von allen Seiten beleuchtet werden; nur so erscheint sie zuletzt, wie sie ist. Ich bin nun sehr begierig auf Ihre Reise in die Schweiz *). Sie

*) Diese kam nie in den Druck. Herr Nicolai machte es schon in seiner Antwort an Müller, 28. Sept. 1796, (mit Gründen, die ihm Ehre machen) unwahrscheinlich: „Ich weiß überhaupt jetzt noch nicht, wie ich mich bey „der Beschreibung der Schweiz nehmen soll. Bey den „jetzigen unglücklichen Zeiten möchte ich es gern vermei„den, von Politik und Regierungsformen auch nur ein „Wort zu sagen; und doch kann man beynahe, wenn „man mit einiger Gründlichkeit über die Schweiz schrei„ben will, nicht wohl vermeiden, auch von den Regie-

können und werden viel nützliches und wichtiges sagen, und es muß wirken, wenn Sie es lichtvoll, wie Sie pflegen, darstellen. Empfangen Sie die Versicherung &c. &c.

145.

An Herrn Joseph von Hammer, zu Waidling (bey Wien).

(Vorbericht des Herausgebers.)

Herr von Hammer hat mir des Verf. Briefe an Ihn selbst mitgetheilt, mir die Auswahl davon für den Druck überlassen, und ausdrücklich begehrt, daß ich auch solche Stellen aufnehme, wo M. ihn über

„rungsformen etwas zu sagen. Vielleicht fasse ich alles „in eine Einleitung zusammen, was jemanden, der in „einer Monarchie geboren ist, beym ersten Eintritt in „Republiken, sowohl im Guten als Bösen auffällt. „Aber jetzt ist es wirklich schwer, manches zu sagen, „was man sonst ohne alles Bedenken als bloßen Gegenstand der gelehrten Untersuchung und Erfahrung sagen „durfte und konnte. Und leider sind die schweizerischen „Regierungen so sehr eifersüchtig über die unschuldigsten „Urtheile, die man sich über sie erlaubt! Ich möchte „aber auch in den jetzigen betrübten Zeiten nicht das „geringste schreiben, woraus, nur auf die „entfernteste Weise, Regierende und Regierte Anlaß nehmen könnten, mißvergnügt „mit einander zu werden. Ich glaube, jeder „Schriftsteller hat jetzt diese Pflicht doppelt auf sich."

kleine Fehler bisweilen sarcastisch tadelt. Was der edle Mann mir am 1. Jul. 1813 darüber schrieb, kann ich mich nicht enthalten, hier beyzufügen:

„Die Wahl der übersendeten Briefe bleibt ganz „und gar Ihrem Ermessen anheimgestellt; wenn Sie „aber Briefe, in denen sich zurechtweisende Stellen „finden, ihres sonstigen Gehaltes willen nicht ganz „ausschließen, so würde ich Sie vielmehr um die „Beybehaltung aller dieser Stellen bitten, indem „ich weit mehr stolz darauf bin, als auf Recensen„tenlob. A laudatis viris laudari ist schön und „rühmlich, sed a tali reprehendi et hoc modo, „ists nicht weniger. Es ist einer der schönsten Be„weise der wahren und unverblendeten Freundschaft „des Seligen, und welcher Schriftsteller hat sich „denn nicht ähnliche Jugendsünden vorzuwerfen? „Die Ausnahmen sind selten. Ich weiß, daß diese „wohlverdienten väterlichen Lehren in mir den ersten „Vorsatz hervorgebracht, dieselben fürder nicht zu „verdienen. Es ist mir weit lieber, wenn die Welt „einst finden soll, daß ich durch dieselben nach Mög„lichkeit gebessert worden bin, als wenn man aus „der Unterdrückung derselben mit Recht auf ein noch „schuldiges Gewissen schließen könnte. Bey ähnli„chen Stellen also bitte ich Sie, nicht die geringste „Rücksicht für mich obwalten zu lassen, indem ich „auch hier, wie nirgends, anders erscheinen will, als

„wie ich wirklich gewesen bin oder noch bin. O
„wenn der Selige noch lebte, so glaube ich, daß er
„erst jetzt anfangen würde, an mir einige Freude zu
„erleben, seitdem ich mich mit Ernst historischen
„Studien widme. Die Erstlinge will ich seinen
„Manen weihen" u. s. f.

à Vienne, ce 4. Oct. 1796.

Mon cher ami, la lettre que Vous m'avez écrite, m'a fait grand plaisir par sa franchise et sa sincerité: son contenu m'a convaincu de nouveau, combien il est heureux, que Vous ayez à passer ce mois hors de Vienne: j'espère que cet intervalle Vous fera oublier toutes ces fadaises de jeunes filles, qui avoient commencées à tourner votre bonne tête, qui est faite pour des choses solides. Je Vous conjure de n'y plus penser; c'est le seul moyen de Vous rendre tranquile et appliqué: il ne faut pas même combattre votre inclination; Vous seriez perdu en engageant le combat; il faut, je le répète, n'y plus songer absolument; les femmes ne valent rien pour Vous, à votre age, avec votre feu, avec vos plans d'étude et de vie: elles ne seroient que rallentir votre zèle pour ces derniers, Vous faire faire des étourderies, et Vous précipiter dans un abime de chagrins. Je connois plusieurs hommes du monde et des lettres, dont la vie entière a été gâtée par quelqu'amour inconsidérée. Ainsi, mon ami, ne re-

nonceż pas à la poësie; la poësie est un talent, et l'on n'en sauroit jamais avoir trop; elle est un organe, qui comme les autres n'est pas lui-même ni bon ni mauvais, mais propre à devenir ceci ou cela suivant l'usage qu'on en fait. C'est à toute autre chose que je desire que Vous renonciez; à une chose qui ne sauroit Vous faire aucun bien à présent: à ce tripotage de jeunes filles. Jettes Vous à corps, perdu, dans l'étude; penseż à Jones; remplisseż Vous de l'idée de cequi Vous reste à faire, et d'un plan suffisant pour l'emploi de vôtre vie. Penseż à tout ce qu'il faut pour un home à la fois employable dans les affaires et propre à briller dans les lettres. Mandés moi ce que Vous lisés à Weidling, et les observations que Vous faites sur vos lectures. Quant à moi je vais finir Abulfeda aujourd'hui ou demain; à la maison je continue la Bibliothèque de Photius. Vous devriés aussi lire Abulfeda, pour Vous imprimer l'histoire générale et le synchronisme des grandes affaires de l'empire des Moslemin jusqu'au 14. siècle. C'est vraiment un ouvrage précieux. Quand je pense qu'à l'age de 12. ans Abulfeda a fait sa premiére campagne et qu'il en a fait une quantité; combien de voyages il a fallu qu'il fit à la cour; que trois fois il fit le pelérinage de la Mecque; que le gouvernement, du pays dont il étoit Malek, ne laissoit pas de lui prendre du tems,

et qu'il a écrit non seulement ce vaste et savant ouvrage, mais la géographie encore bien plus difficile, et d'autres livres; qu'avec cela il n'a manqué à aucun de ses devoirs, et qu'il étoit un homme aimable et de la meilleure société, en même tems qu'il faisoit du commerce, qu'il batissoit, qu'il faisoit des aqueducs, et qu'il s'amusoit à la chasse; tout ceci dans une vie de 59. ans au plus; je vois la confirmation de l'excellente observation de Lord Bolingbroke, que ce n'est pas le tems qui mangue à l'homme, mais que la plupart des hommes ne savent pastirer parti du tems. Il ne faut pas oublier, que le tems consiste en des momens, et que c'est ceux ci qu'il s'agit de ne pas perdre.

Je Vous le dis, parceque Vous ètes si jeune, et qu'il Vous en reste tant, pour en disposer, tandis qu'en même tems il ne Vous en reste pas assez, pour en avoir beaucoup de superflus. Ainsi, j'espère que Vous me rendrés bon compte de ceux que Vous passes actuellement. Vous savez que je Vous aime, et que je n'en ai aucune raison autre que vos qualités, dont le developpement m'interesse plus que je ne puis dire; parceque si Vous voulés (et Vous voudrés) il sera très beau, et très-utile pour le public. Adieu; mes amitiés à vos amis!

146.

A Mr. Joseph de Hammer à Weidling.

Vienne, 15. Oct. 96.

— Je compare actuellement l'Abulpharage Syriaque avec le même auteur, Arabe; l'un et l'autre malheureusement dans les traductions. Je vois que ce sont deux ouvrages tout à fait differentes; celui qu'il a fait pour les Syriens, contient plus de détails des relations avec l'Asie mineure et l'Empire Grec; l'autre est plus solide par rapport à l'histoire des Chalifes et de la literature Arabe.

Ce soir je compte d'achever l'extrait de la bibliothèque de Photius, qui m'a extrémément interessé par le nombre de notices quelle renferme, qu'on ne trouve aucune autre part. C'est un bois qui a des sites uniques, comme il y en a à Weidling. —

Je lis, en me faisant coëffer, un ouvrage nommé Elpizon, qui vient de paroître sur l'immortalité de l'âme, où toutes les objections et les raisons sont pésées avec un esprit infini et une impartialité singulière. La décision est pour; et elle s'appuye d'une quantité de motifs que je n'ai jamais vû présentées sous un meilleur jour. Ce livre me fait un vrai plaisir: on ne peut jamais, dans ce monde, savoir, être, et faire tout ce qu'on devroit et que l'on voudroit; mais quand on a l'eternité

des siècles en perspective, l'on trouve quil y a du tems pour tout (même pour les jolis vers, et pour les promenades dans le bois). Adieu, mon cher et bon ami etc.

147.

A Mr. Joseph de Hammer à Weidling,

Vienne, 21. Oct. 1796.

C'est un bien mauvais tour qu'Eole et Jupiter Pluvius me jouent ensemble cette semaine; je ne s'ai ce que j'ai fait à ces dieux là; ils mériteroient bien que Vous fissies un poëme contre eux, ou il Vous seroit fort aisé de prouver qu'ils ne savent ce qu'ils font, ou bien qu'ils envient bien malhonnêtement à quelques innocents mortels un jour d'amusement qu'ils veulent se donner; c'est une bien vilaine passion que la jalousie, surtout pour des dieux.

Cependant il m'est venu aussi une autre idée qui les disculperoit, mais au depend de qui? dévinez! De Vous même? je suis toujours à lire votre charmant poëme sur Weidling, qúi peint ce lieu d'une manière si ravissante. Or il seroit possible, que Vous eussiés en quelque crainte secrette, que j'y trouve pourtant par ci par là une exagération: Vous en avés fait confidence à une des muses, avec les quelles Vous vivez sur un pied si familier qu'elles sont toujours à votre commande; et cette mé-

chante personne s'est rendue au palais d'Eole, à qui elle a promis je ne sai qu'elle faveur, s'il mettoit tout sans dessus dessous, pour qui je ne puisse pas venir verifier le tout sur les lieux. Il est vrai que Vous paroissez souhaiter le contraire; mais peut-on se fier sur un poëte quand l'honneur d'une ligne de son ouvrage est en danger?

Quoiqu'il en soit (car je m'épuise en conjectures pour expliquer pour quoi le ciel ne favorise pas mes voeux à l'égard de Weidling) certain il est, qu'il se fait un tel vacarme dans l'atmosphère, qu'il y faut bien renoncer pour cette semaine. Non que je sois si lâche de ne pas braver même les flots de votre ruisseau pour revoir mes amis; non que votre beau poëme ne m'ait inspiré le plus vif desir d'y retourner: mais parceque deux années de suite je suis tombé dangéreusement malade dans cette saison, que même à présent je ne me porte pas tout a fait bien, et que l'on m'ordonne de ne pas m'exposer à des influences d'un air mal-sain pour moi. J'ai en ce moment des maux d'estomac, qui, pour avoir été la maladie ordinaire de Virgile, paroissent ne pas appartenir à un historien, et dont par conséquent (n'aimant jamais garder ce qui n'est pas à moi) je tacherai de me defaire ces jours ci au moyen de quelques médécines. Alors peut-être, si les Dieux se ravisent, ou que Vous desavués

les intrigues de votre muse auprès d'eux, il sera possible de faire dans le courant de la semaine prochaine, ce qu'à regret je ne puis dans alle-ci. Vous verrez par mon empressément, à profiter du beau tems s'il en fait mardi ou vendredi, après diner qu'il n'a pas tenu à moi, de venir plûtôt. Alors nous pourrions parcourir le soir les lieux célèbres par votre poësie dans les environs, et peut-être Monsieur le Directeur ajouteroit-il le lendemain à tant d'autres bontés qu'il y a eu pour moi, de Vous laisser, avec les autres que Vous m'aves nommés, m'accompagner jusqu'à Kloster Neubourg pour voir les masures du donjon d'Albert le valeureux.

Faites donc, Vous qui étès si connu dans l'Olympe, Vous dont le vol poëtique s'élève si haut, que Vous pouves dire quelque mot à l'oreille des pouvoirs superlunaires, faites que le ciel se vende propice la semaine prochaine. Sans quoi il arrivera, que l'année prochaine tandis que Vous errerés peut-être déjà dans les ruines de Tschelminar ou dans les bosquets plantés sur le tombeau d Hafiz, nous verifierons votre description de W. dans votre absence, et, comme les absens ont toujours tort, notre malice ne manqueroit pas, d'y trouver alors des inexactitudes et des défauts sans nombre; ce qui pourroit faire tort à la rélation que Vous pu-

blieres un jour de vos voyages dans les pays lointains.

Mais il est tems de finir, pour extraire encore quelques feuilles de Suidas, avant d'aller à la chancellerie. Veuilles présenter mes respects à Mr. le Directeur et me conserver dans son souvenir, comme un homme très réconnoissant de ses bontes.

148.

A Mr. le Baron de T —

Vienne, 10. Juillet 1797.

Toutes mes lettres de Suisse confirment non seulement le danger dont ce pays paroit menacé de la part des François, mais encore l'apparence d'un concert de notre cour avec eux contre lui *).

V. E. a pû voir par mon travail sur la Suisse Italienne **), que je ne suis pas un enthousiaste qui prétende l'immutabilité de toutes les formes Helvétiques; je me serois estimé heureux de faire reüssir la cour en tout ce qu'elle paroit desirer, sans qu'il y eût en besoin d'abandonner cette frontière paisible et cet innocent gouvernement à la destruction d'une paix et d'une bonheur de 300 ans.

*) Die Franzosen hatten dieses grundlose Gerücht allenthalben in der Schweiz verbreitet. H.

**) Die Rede war von dem Plan eines Tausches.
A. d. Verf.

A Dieu ne plaise que j'aye la moindre idée d'accuser ni S. M. ni V. E. des malheurs qui vont fondre sur mon pays, ni des grands inconveniens qui en resulteront même pour la monarchie autrichienne. Je connois le malheur des circonstances, et je suis persuadé que Votre grande ame souffre beaucoup elle-même, de voir S. M. forcée de concourir à des telles choses.

Mais V. E. est trop juste pour ne pas se mettre pour un moment dans ma position toute particulière.

Je suis citoyen d'un canton de la Suisse, dans lequel mes pères depuis plus de 200 ans ont presque toujours occupé des emplois. Outre l'obligation que tout honnête homme sent d'avoir envers sa patrie, j'en ai des particulières, non seulement envers mon canton, mais avec tous les autres, dans lesquels j'ai été aimé, honoré, recompensé au delà de mon merite. Il n'y en a presqu'aucun dans lequel je n'aye des vrais amis. L'histoire de la Suisse, en me faisant d'avantage connoître et aimer ce peuple et ce pays, a été la source de ma réputation; par elle on me nomme; et on sait que je l'ai écrite avec un vif patriotisme.

S. M. voudroit-elle avoir à la chancellerie d'état un conseiller qui se fut deshonoré dans l'opinion publique, et degradé à ses propres yeux? Serois-je digne de la moindre confiance, si j'avois l'ame assez

vile pour ne pas craindre, même l'apparence d'être traitre à ma patrie! et comment ne le paroitrois-je pas, si dans ces circonstances je restois là où je suis?

Quand j'ai été appellé à Vienne, j'avois plus de revenu qu'on ne m'a payé ici *): aussi non seulement, je n'ai rien épargné, j'ai depensé mes précédentes épargnes, et j'ai fait quelques dettes. Mais, parcequ'il ne me reste que moi-même, je dois être plus exact, à remplir ce que je dois à moi-même: et c'est, dans ce moment, le sacrifice de ma place et même de mon existence à ma reputation d'homme de bien.

V. E.! Je ne suis pas un fanatique, qui prétende armer un pauvre petit pays contre les deux plus grandes puissances de l'Europe, reünies contre lui, ou qui aille intriguer en d'autres cours contre ces puissances: Je me resigne aux loix de la destinée; j'obeïrai aux maîtres qu'elle voudra donner à mon pays. Mais je ne veux pas même paroître d'y avoir coopéré; je ne veux plus avoir la moindre part aux affaires d'état; je me vouerai à des travaux literaires.

Je donne à V. E. ma parole d'honneur (et elle voit, combien il m'est sacré), que, distinguant très-bien entre le système loyal de cette Auguste Cour, et les choses auxquelles dans ce moment elle est

*) Vû les reductions que la nécessité a fait éprouver aux pensions dans ce pays ci. N. de l'auteur.

dans le cas de se prêter, je serai attaché toute ma vie à S. M. l'Empereur, et toujours prêt à rendre à la monarchie autrichienne tous les services possibles. Mais je supplie V. E. de vouloir porter ceci à la connoissance de S. M. et de me faire expédier un passe-port pour me rendre dans ma malheureuse patrie, la Suisse.

149.

A Mr. le B. de —

S. d. (1797) *).

Il est généralement connu, que pendant toutes les guerres qui depuis plusieurs siècles ont agité l'occident et le midi de l'Europe, et dans les négociations des traités qui ont fixé le droit public de cette partie du monde, la république fédérative des Suisses n'a jamais manifesté qu'un seul desir, un seul et inaltérable point de vûe: Elle vouloit rester ce qu'elle étoit, et maintenir l'intégrité et de ses possessions et de sa forme de gouvernement, dont une neutralité religieusement observée fait un des principes fondamentaux, également précieux pour les Suisses, et interessant pour les états voisins. En effet, cette frontière toujours tranquille, toujours assurée, a dispensé les puissances voisines depuis 300 ans de tous

*) Vor dem zu Campo formio am 17. October abgeschlossenen Frieden geschrieben.

les frais et efforts de mesures de défense, de toutes les inquiétudes que la variabilité de la fortune militaire eût pû donner pour leurs possessions adjacentes. Le bonheur des peuples y a gagné; les armées même en ont retiré des frequens avantages; des moyens et des lieux de rapprochement ont pû être menagé par cette paix imperturbable de la Suisse.

C'est la conservation de ces avantages reciproques, qui aujourd'hui fait l'objet des voeux de toute la république fédérative.

L'expérience de l'accueil favorable que l'expression de desirs aussi justes a trouvé aux divers congrès de paix où la Suisse pouvoit avoir quelque interêt, ne lui permet pas de doutes de ses succès dans l'occasion présente. Cet espoir se repose sur la confiance sans bornes, qui fut la suite naturelle de la bienveuillance avec laquelle S. M. l'Empereur et Roi consentit, dans le commencement de la guerre, à la neutralité ordinaire de la Suisse; de la religion avec laquelle S. M. ne cessa de la respecter, et de la conscience des gouvernements Helvétiques de l'avoir de leur côté loyalement observée.

Cependant les malheurs des tems ont amené des circonstances qui rendent plus que jamais nécessaire une déclaration des puissances contractantes pour la paix, qu'elles entendent, qu'il ne soit porté aucune atteinte quelconque, par qui que ce soit et sous quel-

bien ou mal intentionnés, qui ont quelque chose et qui n'ont rien.

Le peintre Diogg, dont Hirzel a écrit la vie, veut faire mon portrait, d'après lequel Pfeiffer pourroit travailler.

Je Vous parle de cela parceque Vous le voulez; mais à la vérité je m'occupe davantage d'un autre portrait. Ce sera celui de mon ame, que je mettrai dans l'histoire de la Suisse, de laquelle je compte m'occuper extrémément des mon retour, et ne rien composer d'autre qu'elle ne soit finie. C'est que je vois ici, combien elle fait de sensation dans la Suisse, et en France même. —

151.

An den Herrn Grafen Johann Adam von Reisach zu Steinberg.

(nun: Königl. Bayrischer Kämmerer, Landrichter, und Ritter des St. Georgen-Ordens) *).

12. Sept. 1797.

T.

Der Bruder einer hochsinnigen würdevollen Frau war mir geschätzt, noch ehe er mich mit seinem theuren

*) Der Herr Graf hatte dem Verfasser sein Vorhaben angezeigt, die Geschichte von Bayern, „aus den vielen unbearbeiteten Quellen, mit Feuer und Würde, mit Wahrheit und Freyheit" zu beschreiben. H.

lieben Brief beehrte. Edler Mann im engen Kreise der guten, der erhaben fühlenden Menschen! Ihre Bahn ist gezogen. Schreiten Sie mit Muth im Sturm der Zeiten voran, und geben Sie uns ein Werk, würdig der Alten, deren Kenner und Freund Sie sind. Die zarte Blume der Geschichte keimt langsam, fodert sorgsame Pflege und Unverdrossenheit; hat sie die Blüthe erreicht, so ist bleibend ihr Wohlgeruch, ewig ihr Werth.

Vertrauter sind mir die ältern Bojen als die spätern Bajuvarier und Bayern; aber mit Hochachtung betrachte ich das Volk voll Kraft, das in der Geschichte Teutschlands seinen ehrenvollen Platz behauptet.

Kann die Versicherung wahrer Freundschaft Ihren Muth erhöhen, so bringt sie Ihnen dieser Brief. Rath und Unterstützung hat ein Mann nicht nöthig, wie Sie, der mit hellem, vorurtheilsfreyem biederm Auge die reich vorhandenen Quellen prüft, nützt, und sie zum großen Ganzen vereiniget.

Ich habe die Ehre rc.

152.

An Herrn —

1797.

Haben Sie folgenden Aufruf der Franzosen schon gelesen? *)

*) Orthographisch treu copirt.

Ut calamitates miseriasque impedire
potestis, quae populum parum à principuis
Galica republica instructum occuri
potuissent, communicamus vos proclamationem
primi ducis Gallorum exercitus
Bonaparte et ordonamus, eam publicare
atque afficere (translata in linguam
patriae) in omnibus regionibus vestra
jurisdictione.

Le commandant de la place
de Klagenfourth
Hulin.

Aufschrift: An das L. Magistrat zu Körmend
in Hungarn. Ex officio.

153.

À Mr. —.

à Bâle, 16. Décembre 1797.

— Je ne suis rien moins qu'étonné si les François ne veulent pas entendre à un demembrement de la Suisse *): Car, une disposition des conventions d'Udine leur donne la Suisse toute entière. Elle commence à s'exécuter, et a vûe d'oeil la révolution de ce pays poutra être l'ouvrage de peu de semaines.

J'apprends pas ....., qu'il a été stipulé (sans

*) Dieses wurde damals allenthalben gesagt. A. d. H.

restriction à ce qu'il paroit) que cette république prendra possession de tous les biens du ci-devant évêque de Bâle. Vous avez pû voir par plusieurs de mes lettres, qu'il y en a de ces terres qui comprennent les défilés de la Suisse, et que de Bienne il n'y a que 4 lieues jusqu'aux portes de Soleure et 7 jusqu'à Berne. Les François viennent d'occuper ces terres et ces passages avec des forces plus que suffisantes contre des habitans sui ne peuvent resister, et trop nombreuses pour ne pas jetter l'allarme dans Berne.

En même tems on apprend qu'il y aura des réclamations de quelques villes du Pays-de-Vaud, qui veulent le constituer en république. Si les Bernois marchent pour le reduire, ils ne seront pas à Morat, que les François, protecteurs de tous les peuples qui veulent se rendre libres, arriveront de Bienne à Berne. Si les Bernois implorent le secours des cantons, Zuric se trouvera paralysé par les accoles du lac; les uns craindront leurs sujets, les autres d'offenser la république Françoise. Si Berne est obligé de souffrir que le Pays-de-Vaud se soustraise, cette république est perdue: car les villes municipales de l'Aargau imiteront l'exemple du Pays-de-Vaud, et seront imitées par les Montagnards de l'Oberland.

Berne anéantie, tous les gouvernemens des cantons-villes seront entrainés. La révolution se propagera

avec la rapidité d'un torrent. Deux mois ne se passeront pas, qu'il n'y ait en Suisse une assemblée nationale, puis deux conseils, un directoire exécutif, une affiliation à la république mère, une fraternisation avec les républiques soeurs: et les François en seront plus forts de deux millions de citoyens, et de toutes les positions importantes dans les Alpes et sur le Rhin, vers l'Italie, le Tirol, et la Suabe.

Telle est la suite de l'abandon des defilés de l'évêché de Bâle — — il donne à la Fr. tout le Rhin depuis le Mont Adula jusqu'aux Sable, de la Hollande, bien des avant-postes et des vedettes du côté de l'Allemagne et des états de la M. d'A. l'Italie, la clef de l'Adriatique, les avenues de la Grèce, de l'Archipel et du Levant: mais comment — — —

154.

An Herrn Landshauptmann Bernold *) in Walenstadt.

Wien, 3. April 1798.

Liebster Freund! — Denn nach jenem traulichen Abend kann ich Sie unmöglich je anders nennen. Ich bediene mich der Gelegenheit eines nach dem Vaterland zurückkehrenden Landsmannes, um Ihnen die an-

*) Als Dichter unter dem Namen des Barden von Riva rühmlich bekannt. H.

vertrauten Gedichte zurück zu senden. Die allermeisten sind schön, sowohl durch den vaterländischen Sinn als durch eine eigenthümliche Lieblichkeit und manch glückliches Bild. Vorzüglich aber erfreute mich das Lied über die Näfelser Schlacht: dieses ist groß, erhebend, begeisternd, voll herrlicher Stellen; es verdient Bekanntmachung, und kaum begreife ich, daß es nicht längst in einer der vaterländischen Zeitschriften erschienen ist; dann wäre es noch zu rechter Zeit gekommen: jetzt (das ist die Ursache, warum ich es ungedruckt zurücksende) dürfen wir von den Thaten der Väter kaum reden! kaum sagen, wie wir seither hießen, wer jene, wer wir waren. Theuerster, Liebster! so schnell und fürchterlich, und ganz ist nicht leicht ein Volk von der Freyheit, von dem Ruhm, von der Selbstständigkeit, vom Glück, vom System, und Character zum Gegentheil von dem allem hinabgestürzt! Irre ich mich, lieber Barde, so geuß Oel in meine tiefe schmerzhafte Wunde! In der Ferne kömmt es mir vielleicht nur so vor. Aber — nein! ich werde, leider, wohl Recht haben. Oder, was ist die zerrissene Republik? wo ist nun die Schweiz? Und wer gab die neuen Gesetze? wie? in welchem Ton? Freund, dürften wir jetzt von Näfels reden, da das Denkmal von Murten vertilgt ist? Es sind nicht **alle** gefallen, wie an der Birs, nicht 8, nicht 20,000 wie bey Marignano: und gleich gab man alles auf und hin. Geziemt, bey solchen

sen König nichts der Rede werthes; wie er denn übe
haupt ein ziemlich elender Sammler war.

Die große Crisis ist noch nicht entschieden, uns
dareingeworfenes Helvetien unter dem schändlichst
Druck, und über denselben so ungeduldig, daß Expl
sionen fast unaufhaltbar sind. Wenn diesem Lan
nicht geholfen wird, so werden die Ebenen Wüste
das Gebirge eine Räuberwohnung; wenn alles gerau
worden, so werden die Beraubten aufstehn, und ihre
seits an denen sich rächen, welche ihrem Unglück z
sahen; (Uscocchen, Montenegriner, Mainotten w
den). In ganz Ober-Teutschland herum spuckt d
Revolutions-Geist fürchterlich. Ja wohl haben S
recht, καλοι καγαθοι müßen zusammenstehen und h
ten, um das Fünkchen Humanität, das heilige Feu
zu retten, und sich selber in dem Sturm einige
maaßen zu schirmen. Hülfe schiene mir an sich nich
weniger als unmöglich, wohl aber, wie die Mensch
sind, schwerlich von ihnen zu erwarten: Begebenh
ten, die der Wink des Höchsten herbeyführen kan
sind meine Hoffnung; solche nur können die, so nic
wollen, in Thätigkeit bringen, und den wenigen üb
die Präpotenz Vortheile geben.

Wenn nicht so etwas geschieht, so sind wir hing
geben, — die Fröschbrut dem Storchengeschlechte.

Mein guter Bruder, unser liebster Freund, th
was er kann mit dem reinsten Willen und aller mö

lichen Anstrengung, oft unterliegt er fast, dem, was er sieht, und vorsieht; stärken Sie ihn!

Wir haben hier einen noch reichern Saadi, als den zu Calcutta. Hammer beschäftigte sich letzthin mit Hafiz. Diesen möchte er ganz liefern. Ich werde mir aber zeigen lassen, bey welchem der Gewinn des Publicums größer wäre.

Ich bereite den 4ten Theil meiner helvetischen Geschichte die inferias den Helden von Granson und Murten, den Ehrenkranz auf das Grab, an dem ich weine.

Mein da oder dort seyn, hängt ganz von den Umständen ab. Das weiß ich, daß ich ohne Privatrücksicht dahin gehen werde, wo ich denken kann, etwa am nützlichsten würken zu können. In der Schweiz kann ich es nicht, so lange ein Rapinat sie beherrscht. Indessen ist meine Hauptcontemplation, den Wink des Fingers der Vorsehung wohl zu merken; rede Herr, dein Knecht höret! Einstweilen sammle ich quae mox depromere possim.

Batsanyi ist unaussprechlich begierig zu wissen, ob das galische Original Ossians erschienen ist; denn man treibt ihn gewaltig, ihn ungarisch zu übersetzen; dieses möchte er thun, nachdem Sie im Teutschen ihm vorgegangen wären.

Grüße und Küsse Ihren Guten und Lieben, vorab Ihrer unvergeßlichen Frau, deren Verehrung und Liebe

meinem Herzen tief eingegraben ist, und dann meinem lieben Freunde, dem Doctor (den ich um sein Versprechen mahne, den Vater nach Baden zu bringen!) Leben Sie wohl, ich bin ganz der Ihrige 2c.

156.

An Herrn Freyherr Joseph von Hormayr, zu Innsbruck.

Quod felix faustumque sit, clarissime Juvenis, obstetricantibus Musis amicitia inter nos nata est. Quo enim alio nomine voces eam ex studiorum similitudine, veritatisque et omnis boni ardore deductam animorum συμπαθειαν! qua nullus dubito, cum primum fors fortuna videndi amplexandique desiderium nobis expleverit, conjunctionem futuram, quae nisi cum vita non cessabit. Igitur quas Idib. Jun. ad me dedisti, eae quidem litterae mihi magnae voluptati fuere, tum auctoris, nec minus argumenti ratione, unde novam eamque laetissimam messem elucidationum historicarum nobis apud Te parari cognovi. Sane, quae delibare placuit capita, illa enimvero gravissima neque minus curiosa sunt; ita ut summum mihi desiderium accenderint, et magnopere optem, bonus Tibi proferendarum tam insignium rerum librarius, isque cito, inveniatur. Ego, infe-

lici patriae sorte incertisque rerum agitationibus varie pressus, multa quidem futuris elaborationibus excerpo; historiae condendae animus defuit, donec mutata Numina versaeque vices in renascentis reipublicae spem erexerunt; illi non deero, nec veteres labores, ubi furor bellicus deferbuerit, absque complemento iacere sinam. Notulas quasdam in Aeschyli tragoedias, subcesivis quibusdam horis, conscripsi, quae in Britanniam mittuntur; namque ibi magni poëtae accuratior editio paratur. Caeterum res humanas multis abhinc annis, XXIV libris complexus sum, queis postea VI. addidi, cui operi perficiendo quantos possum historiarum fontes exhaurio; edendum senectuti servavi, quam procul negotiis inter Heliconias silvas, talibus incumbendo, vivere statui. Vides, optime idemque doctissime vir, quibus distrahar quaeve agitem; Tu boni consule et strenuus antei; me studiosissimum Tuarum rerum animique amantissimum semper invenies. Dabam Vindobonae a. d. IX. Kal. Jul. MDCCXCIX.

P. S. De dulcissimo eoque ingeniosissimo nostro J. de Hammer, ex quo Constantinopolin profectus est, nil habeo, sed quae spero, ubi pervenerint, eorum non omittam Te participem facere; multa juvenis doctrina, nobilissimus ardor, mens optima, totus ad amicitiam et gloriosa opera factus est.

157.

A Mr. J. de Hammer, à Verona.

J'ai reçû avec plaisir, j'ai lû avec enthousiasme Vos deux lettres, mon cher ami. (Chabert, devenu fort heureusement père d'une fille, m'a communiqué la sienne.) Il ne se peut rien ajouter à l'interêt de leur contenu *): les tableaux sont riches et bien peints; les réflexions judicieuses; j'ai été très-content de Votre esprit observateur; le style est charmant; en un mot, ces lettres prouvent combien Vous êtes digne d'aller plus loin et dans des pays plus interessans à divers égards. Je n'ai qu'un regret: c'est qu'elles ne soyent pas imprimées; c'est parce qu'elles le meriteroient, et aussi parceque je les lirois plus facilement. Depuis quelque tems Vous avez si horriblement gâté Votre écriture, qu'il faut le travail d'un dechiffrement. Passe pour les lettres; on en est bien recompensé, et l'on y parvient avec quelque patience: mais dans le MSC. de Dshemshíd il a fallu omettre quelques passages, parceque ni Mr. de Jenisch ni moi ne pûmes jamais en deviner le sens. Que sera ce, si Vous nous écrivez de

*) Im J. 1800 zu Berlin (bey Sander) gedruckt, unter dem Titel: Zeichnungen auf einer Reise von Wien über Triest nach Venedig, und von da zurück durch Tyrol und Salzburg.

l'Orient? et que sera ce de Vos journaux, si Vous y mourriez? et que sera ce toutes fois que Vous ferez imprimer quelque chose où il soit question d'objets inconnus à nos typographes? Je Vous supplie, mon ami (non pas pour moi; je m'y ferais) mais pour ces raisons là, d'y faire quelque peu d'attention.

Il ne s'est rien passé concernant Vos plans *). Nous avons reçû des détails intéressans sur la Perse. Elle est divisée en trois états. La vráie Perse obéit à un excellent Prince, Baba Han (neveu de Mehmed) brave, prudent, bon et aimable; le Chorasan à Sharock, petit-fils de Sha Nadir; le Candahar,

*) Den Plan zu einer Reise nach Persien, welcher aber Schwierigkeiten fand, worüber der Verf. Herrn von H. zu beruhigen suchte. „Ayez patiente, schrieb er ihm von Bern 26. Oct. 1797: Vos talens distingués, Votre ardeur de Vous perfectionner, Vos vertus, Vos moeurs aussi aimables qu'irreprochables, ne peuvent que Vous valoir un emploi de Vos facultés, digne d'elles. Qu'est un an? que sont deux années à Votre âge? Vous ne les perdez pas; Vous etudiez sans doute. Traduisez à la bibliothèque quelqu'ouvrage d'un interêt assez général pour trouver beaucoup de lecteurs; je Vous promets un imprimeur et un honoraire honnête. Quand même on Vous employeroit à quelque chose qui parut incompatible avec le projet de Perse, ne Vous decouragez pas; on parvient à ce qu'on a constamment en vûe; il n'y a pas de difficulté invincible, et je Vous y aiderai de mon mieux, tant que je pourrois." —

Menschenkenntniß, durch die Sie sich vor 30 Jahren und früher auszeichneten. In dieser Hinsicht habe ich das Buch mit Erstaunen gelesen. Ein zweytes erregte bey mir der Fleiß, in den unverständlichen Schriften unserer neuen Scholastiker die pertinentesten Stellen aufzuspüren, und in welches Licht jede gesetzt worden. Vornehmlich aber ist mir unschätzbar, den alten Eifer, wodurch Sie Ihre ganze Laufbahn so oft als Zeuge für Wahrheit und Gutes bezeichnet haben, noch eben so lebhaft zu finden. Glück zu! Ich hoffe, ja ich zweifle nicht, diese Schrift soll viel beytragen, durch die Geisel des Lächerlichen eine Raserey zu verschewchen, welche eben zur ungelegensten Zeit, als die Köpfe schon anderweither verschroben waren, erschienen ist, um das Maaß der Verwirrung zu erfüllen. Ich kann die kritische Philosophie nicht von vorn beurtheilen, da ich sie nicht studirt, ja die Acten bald beyseite gelegt habe, weil ich sie nicht verstand: aber die vonhintige Erfahrung habe ich seit zwölf Jahren mit größtem Mißvergnügen gemacht, daß sie talentvolle Jünglinge sowohl durch Eigendünkel als durch Unwissenheit unbrauchbar macht, und eine neue Quelle von Mißverständnissen ist, wozu wohl vielleicht nicht der Sinn Kants, aber die Ungewöhnlichkeit und Vieldeutigkeit seiner Sprache und die Thorheit der Nachäffer, die Ursache gegeben. Selbst in meinem armen (weiland so glücklichen!) Vaterlande hat sie den Fort-

gang der Revolution befördert: indem gutmüthige Menschen den Irrwisch selbstgeschaffener Ideen für einen sicherern Leitstern, als die Grundsätze der Voreltern hielten, andere die neüe Sprache als Deckmantel und Werkzeug ihrer ehrgeizigen oder eigennützigen Absichten (die meist fehlschlugen) betrachteten und benutzen wollten. Ich habe es wohl nicht nöthig, Ihnen zu sagen, wie sehr ich den Fall des Gebäudes bedaure, worin meine Väter und Brüder nun fast 500 Jahre so gemächlich wohnten: das Krachen des überall zusammenbrechenden europäischen Staatensystems schreckt mich aus der Melancholie über mein Land auf. Was ich täglich sehe, vergegenwärtiget mir das bevorstehende, und ich finde, wenigstens für unser Zeitalter, nur sehr unvollkommenen Trost in der Betrachtung, daß, was so leicht gestürzt wird, wohl nicht mehr taugen, nicht viele Haltung mehr haben muß, und daß das Uebel durch sein Uebermaaß geheilt werden, daß die Nationen zuletzt selber thun werden, was ihre Führer für sich und sie jetzt thun sollten. Uns ist nichts übrig, als zu thun, was jeder auf seinem Fleck (so lang er darauf steht) soll. Darum ist es auch wahres Verdienst, daß Sie das graue Ungeheuer ohne Körper und nur durch falschen Schein verleitend, welches in Erwartung des mächtigern Verwirrers nun alles untergräbt und ausser Fugen bringt, demaskiren. Es war sonst Menschenverstand ein Hauptzug des Teut-

schen; den verlohr er, seit für alle denkende Wesen, „die auch nicht Menschen sind," von vorn philosophirt wird. Ohne diesen Schild ist er jeder Verführung fähig und offen; also nichts patriotischer, als den ihm wieder verschaffen. Selbst die Literatur bekam eine so grimassirte Gestalt, daß wir Zeichen der wiederkommenden Barbarey erkannten. Die Alten, die Meister der Kunst, die ja nur des Menschen Glück und Vergnügen wollten, hörten auf, Muster zu seyn; wie glücklich, wenn man wieder auf das ordentliche Gleis käme! Nichts wird mehr dazu thun (wenn Etwas noch hilft, wenn die allgemeine Desorganisirung nicht im Rathe der Götter ist) als die Waffe, welche Sie erheben, Sie, den Lessing, Abbt, Möser, Moses, fast noch allein hinterlassen haben, für die gute Sache zu zeugen. —

Ich sollte meine Geschichte der Schweiz vollenden: aber die Feder fällt einem aus der Hand; doch zwinge ich mich, auf das Grab meiner Väter den Ehrenkranz noch zu flechten. Uebrigens bin ich physisch wohl, der Weltgeschäfte von ganzem Herzen überdrüssig, und auf die erste Gelegenheit begierig, sie abzuwerfen und den Studien ganz zu leben. Das allein bleibt! Will es niemand nützen, so ist es uns Unterhaltung. Auch bin ich allerdings nicht ohne die Hoffnung, daß, was noch Gutes zu thun ist, daraus und auf diesem Wege hervorgehen wird. Alles andere ist grundverdorben. —

159.

An Herrn General Hotze.

Vienne, 8. Sept. 1798.

Mon Général!

Je Vous remercie de Votre charmante lettre du 24 Août, qui étoit accompagnée d'une qui à fait très-bonne impression. Vous qui connoissez et les armes et les affaires, Vous ne ferez pas, comme bien d'autres, à la Cour le reproche de retards, qui sont involontaires: pour frapper sûrement, il faut être bien en mesure; et je crois qu'on le sera incessamment: du moins Vous saurez que des puissans secours sont en marche. Le développement ne sauroit plus tarder. Je suis, au reste, comme Vous, de l'avis, que de commencer les premiers est d'un avantage incalculable: Mais, là-dessus je ne m'apperçois pas encore d'une même conviction chez celui dont cela depend le plus. C'est pourquoi il faut le repéter sous toutes les formes et le faire bien sentir. Ce que Vous m'ecrirez à cet égard, n'est pas perdu. —

Vous avez on ne peut plus sagement fait de maintenir les bonnes intentions des petits cantons, tout en leur conseillant de paroître céder pour le moment. C'est que j'espère que la décision de la crise n'est pas éloignée; alors leur sentimens et ceux

de leur voisins (des deux côtés) pourront être essentiellement utiles. Il seroit bon aussi, si l'on pouvoit fixer la confiance de ces peuples sur ceux de leurs chefs et officiers, qui, pensant bien, ont en même tems le plus de talens: ce seroit une grande perte, si la défiance leur faisoit perdre l'avantage de profiter de tels hommes. Veuillez dire à notre cher Colonel *) que je m'attends à revoir ici incessamment notre venerable Avoyer **). On lui a fait insinuer, qu'il seroit ici plus utile. Je vois evidemment que la chose devient de plus en plus mûre et serieuse; ainsi patience! pour un moment encore!

Je Vous remercie, mon cher Général, de ce que Vous me dites sur ces bruits de ville qui avoient étonné, à plus d'un égard, ceux qui y croyoient. Je suis très-parfaitement persuadé que Vous ne pensez en ce moment qu'à sauver la patrie, à servir notre maître commun dans cette periode infiniment critique, à consolider et augmenter la gloire militaire que Vous avez si justement acquise, et à renouveller l'eclat de celle des armes Autrichiennes qui depuis les événemens de la dernière guerre en ont besoin.

Vous savez que l'Alliance des Suisses avec les François, par laquelle ceux-là renoncent à leur

*) Mr. de Roverea.

**) Steiger, welcher damals zu Berlin war.

antique neutralité, est faite et signée! — De tout côté on n'entend parler que de l'impatience des peuples à supporter le joug ruineux de leurs libérateurs, et de la conviction de plus en plus générale du commun interêt. Il paroit qu'il n'y a que le pays où notre A. est, qui n'ose en convenir. Adieu, mon Général; il y a apparence que nous pourrions bien nous revoir avant qu'il y ait longtems. Je le souhaite, en cas qu'on me donne des instructions précises et amples, ou des pouvoirs; sans quoi il seroit mieux, que je reste ici, pour les demander quand il les faudra. Nous verrons; en tout cas, il faut obéir; c'est le commencement de tout bon succès. —

160.

An Hn. Bürgermeister J. B. Tscharner, Sohn, von Chur, in Küßnacht am Zürichersee.

Wien, 11. Dec. 1798.

Es ist mir, mein werthester Herr, in jeder andern Rücksicht, als auf die Veranlassung, sehr angenehm, Ihnen bezeugen zu können, wie sehr ich in aufrichtiger Verehrung Ihrer ausgezeichneten Talente und Kenntnisse und oft geäußerten Gesinnungen mehrmals gewünscht habe, mit Ihnen in einem näheren Verhältniß zu seyn.

Sie leisten mir Gerechtigkeit, wo Sie äußern,

überzeugt zu seyn, daß auch ich eine engere Con
tration der allzu zerstreuten Kräfte unseres weil
eidgenössischen Staatskörpers gewünscht hätte.
hätte ich hierzu weder die Entfernung aller vori
Vorsteher, deren viele einsichtsvolle, wohldenker
ehrwürdige Männer waren, noch die Auflösung
hergebrachten Verfassung der einzelnen Städte
Länder, noch die kostbare Nachahmung einer auch
derwärts noch nicht erprobten Maschinerie der A
walt, welche jetzt herrscht, noch weniger die lä
schmähliche Tutel, worunter nun das arme Vaterl
schmachtet, für nöthig oder gut gehalten; sondern
mein Wunsch war die Erneuerung weniger d
Buchstabens, als des Geistes unserer ura
Bünde, eine bessere Einrichtung des Rechtsgar
bey inneren Unruhen, die Verbesserung einzelner M
bräuche, und besonders zusammenstimmende Vert
digungsanstalten für das gemeine Vaterland. D
Reformen hätten ohne alle Revolution und nach
nach geschehen können. Als aber der Friede den
ten völligen Spielraum zu öffnen schien, und in e
der Maaße die Projecte ihrer Anhänger alle Schr
ken überschritten, und Muthlosigkeit und Parthey
alle noch etwa möglichen Vertheidigungsmaaßreg
lähmten, sah ich selber die Unmöglichkeit, uns zu
ten, es müßte denn ein großer Senat oder ein gr
Mann schleunigst außerordentliche Mittel ergrei

die den Enthusiasmus aufgeregt, die Verführten zurückgebracht, den Verführern die Hoffnung leichter Succeſſe benommen hätten; da sich hierzu niemand fand, nur halbe Maaßregeln genommen wurden, die meisten sich selbst verließen, und Ehrgeiz und Täuschung alles verwirrte, mußte geschehen, was ich beweinen werde, so lange ich lebe oder bis es anders wird.

Ich werde in Rücksicht Bündtens Ihnen meine Gedanken mit der Freymüthigkeit sagen, welche meiner für Sie tragenden Achtung gemäß ist.

Zuvörderst war mir leid, was im Jahr 1794 geschehen ist; weil ich vorhersahe, daß bey der Wandelbarkeit der allgemeinen Krise durch die immer sehr mißliche Aufstellung eines Strafgerichtes (welches meist immer ein weit größeres Uebel gewesen, als die, welche es abhelfen, oder die es bestrafen sollte) dem Spiel der Partheyen, wodurch Bündten so oft unglücklich geworden, eine neue Impulsion gegeben, und nach der Lage des Landes und Europens, die Theilnehmung der Mächte wohl nicht auszuweichen seyn würde; daher Duldung (bis auf Zeiten minderer Gefahr), wenn auch (ich setze es) großer, Mißbräuche, mir weiser geschienen hätte. Daß man sowohl in Bündten, als in der Schweiz, dem Verluste der unterthanen Lande zusah, ohne in ganz Europa Lärm zu schlagen, ohne den allernächst interessirten erbvereinten Nachbar, ohne die mit Frankreich freund-

schaftlichen Mächte, ohne alle ein Gewicht habende Höfe anzugehen und dringend aufzufordern, ohne sogleich die ganze National-Macht bewaffnet aufzustellen, und für die Erhaltung der Integrität allen Partheygeist aufzuopfern, war (ich habe es auch damals gesagt) in meinen Augen einer der groben Staatsfehler, denen wir alles erfolgte Unglück zuzuschreiben haben. Daß die Gesandtschaft nach Rastatt, wo die Sache nicht hingehörte, und nach Paris, wo man im Taumel der Weltrevolutionirung war, nichts helfen würde, war leicht vorzusehen. Die Einverleibung Bündtens in den Schweizerbund hätte ich, wie die der übrigen zugewandten und gemeinen Herrschaften längst gewünscht; aber der Schweizerbund hätte bestehen müssen!

Daß eine zur Selbstbewahrung starke, zu Angriffen unbewegliche Eidgenossenschaft zwischen dem Jura und Inn subsistire, war allen Benachbarten vortheilhaft, und was dieselben stärken konnte, ohne ihre Natur zu ändern, hätten nach wohlverstandenen Interessen alle wünschen sollen. Ganz anders eine neumodische Republik. Ich will die Gegenwart der Franzosen vergessen; sie sey nur vorübergehend! aber daß Ein Collegium, unter den bekannten Einflüssen, das ganze Vaterland mit der allerunternehmendsten aller Nationen in eine offensive Allianz bringen konnte, zeigt schon, wie alle Verhältnisse sich geändert, wie die

wohlthätige, unschuldige Rolle der Schweiz zu Ende ist, und je nach wechselndem Kriegsglück oder Negociationsgeschick die Pforten Tirols oder Burgunds ein für allemal eingesprengt sind. Dieses harmlose Land ist hiedurch so gefährlich geworden, daß für beyde Nachbarn (denn an Einen ist das Glück nicht gefesselt) seine Wiederverwandlung in die alte helvetische Wüste wünschbarer, als dieser Zustand der Sachen, seyn dürfte: der wilden Thiere könnte man sich erwehren; leichter, als des durch Noth zur Verzweiflung gebrachten, von Natur tapferen Volks, welches bald im Westen, bald im Osten (ohne dadurch im mindesten glücklicher zu werden) die größten Unglücksfälle hervorbringen könnte. Auch die Herren, die jetzt über seine Regenten dominiren, würden es gefühlt haben, wenn Siegestaumel oder die Vorstellung eingebildeter Schätze ihren Blick in die Zukunft nicht verblendet hätten.

So sehr ein Bündner den Schweizerbund suchen mochte, so weit entfernt wäre ich als Bündner gewesen, mit der Schweiz, wie sie nun ist, in einige Assimilation oder nähere Verbindung kommen zu wollen. Ja als Franzose hätte ich die Bündner nicht einmal aufgenommen: denn das war doch offenbar, daß dieses die gleichwohl noch immer nicht ganz unerhebliche Frage: „ob ferner eine östreichische Monarchie mit einem tolerablen Grade von Sicherheit bestehen

soll?" der Entscheidung nähere, und den Preiß des vorigen Kriegs, alle wesentliche und in Meinung bestehenden Vortheile einer neuen Constitution unterwerfen müßte, welche vermuthlich doch mehr, als einen Federstrich kosten würde.

Daß auf die entsetzlichen Drohungen des harrenden Unglücks, welches aus Nichtannahme der helvetischen Verfassung entstehen müsse, der Kaiser, in seinen bekannten Verhältnissen, zum Schutz der alten Verfassung berufen worden, deucht mir weniger verwunderlich, als daß er gekommen ist, ohne zu erwarten, daß man vollends gar bis zu ihm komme. Ich bin auch gewiß, daß die Unabhängigkeit des Landes hiebey nicht in Gefahr gebracht wurde; man wird nicht erwerben wollen, was sich durchaus nicht zahlt, und man weiß, daß, sobald ein neutrales Land in eine andere Verfassung kömmt, der Vortheil ganz von ungewißem und unbeständigem Kriegsglück abhängt. Von den Tausch- und Cessionsfablen, womit man sich in der Schweiz seit einem Jahr alle Augenblicke wieder täuschen läßt, schweige ich, als von Armseligkeiten. Wer solche Gespenster glaubt, nun der zahle die Exorcisten! Sie verstehen sich darauf, einem die Rechnung zu machen.

Betreffend das Innere Bündtens, wobey Sie, werthester Herr, das nächste Interesse haben, so werden Sie als ein Mann von Menschenkenntniß dem er-

sten Augenblick der Gährung schon etwas vergeben: ja wenn diese oder jene retorquirten, was 1794 f. f. ihnen geschah, so würde die Entschuldigung nicht in der höhern Moral, aber auf allen Seiten der Historie zu finden seyn. Es war immer so; darum hasse ich den Partheygeist so sehr; er tödtet alle Moralität. Indessen werde ich sehr gern (ja ich halte es für Pflicht) mich verwenden, daß (wie auch schon geschehen ist) die größte Billigkeit und Mäßigung empfohlen werde. Ich kann jedoch zwey Bemerkungen nicht übergehen: erstlich, daß in alle diese inneren Sachen der Hof sich so wenig, als jemals, mischt; zweytens, daß die allzubittern Anzüglichkeiten einiger ausgewanderten Bündner und die Manier, wie sie einigen ihrer Landsleute begegnet sind, den Partheygeist nicht entwaffnen, wohl aber über alle Maaßen entflammen muß. Da denn Dinge entstehen können, die Ihnen und mir leid seyn würden. In so einer Lage würde ich mich ganz still halten, das Unabwendbare geschehen lassen (ohne zu versäumen, durch Wege der Güte den Schaden zu mindern), übrigens die Ereignisse abwarten, die mich bestimmen müßten, wie ich das erschütterte Glück für mich und die meinigen neu zu gründen suchen könne. Bey solcher Bescheidenheit und Mäßigung wird, selbst in dem Fall, den Sie wohl für den schlimmsten hielten, einem Mann von Ihren vorzüglichen Eigenschaften die Theilnehmung billig und edel denkender Män-

ner nie entstehen. Mir wenigstens wäre sie die a
genehmste Pflicht.

Indem ich noch einmal Ihre schätzbaren Bri
durchlese, leuchtet mir ein Strahl von Hoffnung e
gegen: die Bewerkstelligung dessen, was Sie wü
schen, hängt größtentheils von denen ab, auf wel
Sie selbst zunächst und am meisten wirken könn
Machen Sie, daß es mit der Unabhängigkeit und N
tralität der Schweiz wieder in Richtigkeit komm
und ich versichere Sie, daß die Bündner Sachen b
in Ordnung seyn sollen. Nur sicher, fest, nicht W
sondern That, muß es seyn, wie von Alters her.

Nehmen Sie mir die Differenz meiner Meinu
nicht übel, und verlieren Sie die gute Meinung ni
die Sie von mir haben. Ich beurtheile vielleicht b
ser, was in der Zauberlaterne ist, weil ich nicht da
sitze. Irre ich mich, so ists aus Mitleiden mit ein
Vaterland, seit drey Jahrhunderten so glücklich,
renhaft, tugendsam, friedevoll, so unbesteuert, u
conscribirt — und nun das Opfer o wie theurer E
perimente!

Ich verharre ꝛc.

161.

A Mr. le Général Hotze à Zuric.

à Vienne ce 16. Juillet 1799.

Je Vous remercie très-fort, mon cher général, de Votre excellente lettre du 25. Juin. J'en ai fait usage, et j'ai lieu de présumer qu'il produira du fruit. Il est certain, comme Vous l'observez, que sans boussole on ne va pas loin dans cet orageux océan de passions et de préjugés: et la prolongation de l'anarchie me paroit à plusieurs égards très-dangereuse: tant qu'en Suisse il n'y aura pas de gouvernemens qui se fassent (ou qu'on fasse) respecter, il ne faut pas s'attendre, que l'on puisse tirer parti des ressources et avantages qu'offriroient d'ailleurs la nation et sa position géographique; qu'au moindre revers on y risqueroit un nouveau développement de l'esprit révolutionnaire, et du moins des grands maux momentanés (tels que nous en avons vû arriver à Modène pendant les peu des jours que l'ennemi en étoit redevenu le maître); qu'enfin, si, comme le paroit, les Russes y arrivent, cette fluctuation entre l'ancien et le nouveau gouvernement peut occasionner et servir de prétexte à des très-grands désordres, ruineux pour la Suisse. C'est pour cela que j'aurois tant souhaité de voir renaître l'ordre avant leur arrivée. Mais je crains de n'y pas reüssir.

Rien n'y contribueroit davantage que si Vous e
Monseigneur l'Archiduc insistez sur la nécessité d
commissaires, qui y donneroient l'impulsion et l
direction. En effet, les détails ne sont gueres fai
pour des généraux, qui ont chose bien plus essentiel-
le à exécuter, et qui ne sauroient entrer dans de
discusions aussi difficiles à démêler. Car je vois qu
les deux partis sont dans les extrêmes; et à mo
avis, quoique je suis décidemment porté pour le ré
tablissement des choses anciennes, je vois cependa
qu'il y faudra quelques modifications, analogue
aux circonstances. On en conviendroit, j'en sui
persuadé, aisément: mais il faut parler, dire ce qu
l'on veut, ce qu'on desire; et pour cet effet il y fau
des hommes qui ne vaquent qu'à cela. Pour mo
je sai que celui qui s'en mêlera, sera exposé à tou
les traits de la médisance et de l'ingratitude *), ma
que dans la vie civile comme dans le militaire, il
a des sacrifices de soi-même que le devoir com
mande, et je suis tout prêt à faire celui de mon r
pos, pour rendre à la patrie ce signalé service. J
doute d'autant moins de sa reüssité, que je suis pe
suadé de Vous trouver parfaitement dans les mêm
principes, et de pouvoir compter sur Votre soutie
Jusqu'ici il n'y a pas de nomination; excepté q

*) Eigene Erfahrung des Verf. hat damals u
später dieses vollkommen bestätiget. H.

Mr. le Comte de Lehrbach est ministre dirigeant les affaires politiques auprès de l'armée: mais celui-ci non plus se chargera de l'arrangement interieur de ces vingt républiques, qui demande seul un homme; et la cour en enverra un; l'Angleterre et la Russie aussi.

En attendant j'apprends qu'à Schaffhouse l'ancienne forme a reparu avec des modifications que j'approuve, mais que dans le pays les révolutionnaires ont toujours un grand parti. Sans doute il faut faire pour le peuple ce que l'équité et la prudence exigent, mais après cela il faut savoir regner, et contenir les turbulens.

Je n'entends résonner de tous les coins de la Suisse delivrée que les éloges les plus prononcés de l'Archiduc, de Vous, de la discipline de l'armée, de la politesse des officiers. Je ne puis Vous exprimer, combien j'en suis touché, enchanté; combien je désire d'en être le temoin, et l'historien, et d'y coopérer.

En général, j'ai bon espoir. C'est Dieu qui a mis ce nouvel et excellent esprit dans notre militaire, et qui des rives du Jourdain jusqu'à celles de la Limmat ne fait éprouver à l'ennemi que des contre tems. Les cours coalisés développent de plus en plus de l'énergie; d'autres se rapprochent beaucoup; en France tous les moyens de resusciter un fol en-

thousiasme paroissent peu efficaces, et les nouvea
cinq peu faits pour inspirer à la nation plus de co
fiance que leurs prédecesseurs. Puisse cette hyc
infernale, qui a vomi l'imposture et la desolati
sur les plus beaux pays de l'Europe, rencont
avant peu son heure fatale, et Vous avec les aut
généraux commandans notre excellente armée ê
l'Hercule qui l'abatte! Moi je ne desire de vivre q
pour transmettre à la postérité ces salutaires explo

Croyez moi avec la plus haute estime et le p
tendre interêt d'une amitié véritable, mon très-cl
général. Votre etc.

162.

Herrn Präsident Herder in Weimar.

Wien, 25. Jul. 1798

Hier, verehrungswürdigster, Ferdusi. Ich h
das Stück dem ungrischen Dichter Batsanyi gelese
er hörte still, aufmerksam; und sagte endlich: Es g
nur drey Dichter, Homer, Oßian und dieser! D
Uebersetzung ist genau, ich habe nur selten mir (
nur etwa in Stellung der Wörter, oder der wohl
was rhytmischern Wendung) unbedeutende Aenderu
gen erlaubt. Wollen Sie mehrere machen? et
Schleppendes kürzen! Sie sind Herr; ich habe es r
nur nicht getraut; Ferdusi ist hier ganz wie im Ori
nal. Ueber meine 70 Anmerkungen — volle Gewal

Was von mir ist, unterscheidet sich durch M., was vom Uebersetzer, durch L., (Graf Ludolf).

Ich bitte recht sehr um geneigtes freundschaftliches Andenken, bey Ihnen und den Guten und Edlen und Lieben Ihres Hauses, und Ihres beneidenswerthen Weimars. Ganz der Ihrige.

6. Aug. 1798.

— Meinen Anmerkungen zu Ferdusi muß ich eine gestern gemachte Entdeckung beyfügen, welche den Zohak noch gewißer zu einer, uns schon bekannten, historischen Person macht, indem sie meine N. 53 *) geäußerte Vermuthung bestätiget.

„Mar heißt persisch Schlange; doc, zwey. Es ist also in des Mardocentes Name die offenbare Anspielung auf den Ferdusischen Mythos von den, dem Zohak entwachsenen zwey Schlangen; oder es gab der Name zu der Fabel Anlaß."

Genug, dieses fixirt vollends die Zeitrechnung der Revolution, wodurch Dshemshid's glückliche Zeit in Zohaks stürmische Periode übergieng, auf die Epoche des arabischen Eroberers Mardocentes, welcher in den griechischen Geschichten des altbabylonischen Reichs vorkömmt.

Mein guter Bruder hat einen schweren Schlag er,

*) S. Herders Werke zur Philosophie und Geschichte, I S. 332.

litten, den ich nicht blos theilnehmend, sondern ganz eigentlich mitfühle: Jacob Maurer, ein Jüngling voll Geist, Muth und Herz, dessen Seele ganz an der seinigen, und seine an Maurer's hieng, dem er war, was einst in Weimar Sie ihm, den er sich zum treuen Lebensgefährten gebildet hatte, dem wir unsere Nichte, und ich einst alle meine Sammlungen zugedacht, ist im Rhein ertrunken. Mein Bruder schreibt mir mit christlichem Heroismus darüber, aber ich merke wohl, welchen Kampf dieser ihm kostet. Schreiben Sie ihm doch auch ein Wörtchen; Sie, oder Ihre liebe Frau: denn ich weiß, daß nichts so, wie Worte von Ihnen, oder Ihr ihn stärkt.

Uebrigens ist es mit der Schweiz im Alten; sie leidet, sträubt sich, und darf (ohne Stütze) sich es kaum merken lassen. Das große fürchterliche Werk aber geht indessen seinen (wie die heutigen Menschen sind) unaufhaltbaren Gang, zertretend, fort. Der vom Berg rollende Stein wird groß und erfüllet das Land. Laßt uns den, der auch ihm sein Maaß und seine Orbitte gab, bitten, daß er nicht uns auch mit zerquetsche! Ihr Freund von Herzen und ewig

J. M.

N. S. Herr und Lehrer heißt wohl Mar, wie ich sagte aber nicht im Persischen. Es ist nicht verwunderlich daß ich, von Babel redend, die Sprachen verwechselt habe. Indeß ist die persische Etymologie ja treffender.

163.

Herrn Joh. Büel, zu Stein am Rhein *).

Wien, 23. Jul. 99.

Ich habe Ihnen, mein werthester Herr und Freund — denn nach so einem Brief kann ich Sie nicht anders nennen — die größte Verbindlichkeit für das Zutrauen, womit Sie mir Ihre Gedanken und Wünsche geäußert haben; Ihr Brief hat mir wahrhaft wohl gethan: es athmet in selbigem altschweizerischer Biedersinn, durch Erfahrung und Wissenschaft gebildet. Sie waren mir durch meinen Bruder längst bekannt, und ich weiß nicht, wie es kam, daß ich bey meiner letzten Reise nicht, Ihrentwegen, auch in dieselbe Gegend kam: ich ehrte Sie längst als einen praktischen Weisen, ανδρα αγαθον im edelsten Sinn.

In Ansehung dessen, was in der Schweiz geschehen sollte, bin ich völlig Ihrer Meynung: bequemeres Format, Reinigung von Druckfehlern, hin und wieder eine erläuternde Glosse, ein rectificirender Zusatz, hindert nicht, daß das classische Werk, welches wir über alles hochschätzen, nicht gleichwohl dasselbe bleibe. So möchte ich auch unsere uralte Verfassung wieder, aber in ihrem ersten Geist, welcher gewiß gut und stark war (sonst hätte sie auch viele Krankheiten nicht so

*) Nun herzogl. Gothaischer Hofrath, zu Wien wohnend. H.

lange noch so glücklich ausgehalten). Sie lesen di
ten, und werden sich daher nicht ärgern, wenn ic
der heutigen Metapolitik in vielem abgehe. Das
die Schmeicheley der Souveränität verführte Vol
glücklich seyn, aber regiert werden; unsere alte
genten haben nicht verdient unterdrückt zu w
aber nun wird gut seyn, daß sie von der hergef
Macht zu allererst den wohlthätigsten Gebrauc
chen, dadurch, daß sie ungezwungen den Fehler
helfen. Ich habe über das Detail und das ...
gedacht und combinirt, wobey gewiß beyde Partl
wenn einmal die Animosität sich wieder legt, woh
ren würden: aber es ist nicht gut, aus der Fern
unautorisirt sich über gewiße Punkte umständlic
auszulassen. Indessen hoffe ich das Beste. Die
denken in Betreff der Schweiz gewiß uneigen
und groß, wollen nur unsere Freyheit und Ruhe.
wird auch wohl nicht mehr lang dauren, bis sie
missarien oder Minister senden, welche, ohne
Schweizern etwas vorzuschreiben, ihnen mit de
partheylichkeit rathen werden, die sich bey denen
findet, welche in den Revolutionszeiten nicht
noch agirten. Ich weiß nicht, ob die Wahl bey
auf mich fallen dürfte. Geschieht es, so soll mei
streben seyn, die alte Eidgenossenschaft bald und
möglichst auf ihre Grundfesten zurück führen zu h
und alles aufs billigste (weil nur Wahrheit und

[illegible]digung dauert) einzurichten. Ich hoffe, daß die Nothwendigkeit einer respectabeln Regierung und des Gehorsams von der Nation so wenig, als von ihren Obrigkeiten der Zweck ihrer Bestimmung und der National-Charakter verkannt werden soll. Uebrigens, wenn ich nicht in dieser Eigenschaft unserm Vaterland nun dienen könnte, wird auch die andere Manier, wovon Sie sprechen, mir werth seyn, sobald es wieder ordentliche Regierungen hat. Mit einem Wort, Sie sollen in jedem Falle, mein lieber Büel, sehen, daß Sie sich an mir nicht geirrt haben, und daß der Beyfall von Männern Ihrer Denkungsart das Glück ist, worauf (nächst einem guten Selbstbewußtseyn) ich allein geitzig bin. Ich hoffe, die gute Vorsehung, welche unser armes Vaterland lange so mütterlich trug, und nach wohl nöthig erfundener Züchtigung doch so bald wieder in den Schooß alten Wohlbehagens zurück zu bringen scheint, werde auch uns beyden noch das Vergnügen vorbehalten haben, irgend wo zusammen ducere sollicitae jucunda oblivia vitae. Bleiben Sie mein Freund; wenn ich komme, so werde ich Sie bald aufsuchen. Leben Sie wohl! Ich verbleibe voll der reinsten Hochachtung

Ihr

ganz ergebenster Freund.

164.

An Herrn N. in Glarus.

Wien, 23. Augstm. 179

Unter allen Begebenheiten, welche sich seit ein Monaten zur Befreyung des Vaterlandes und E pens von einem gleich drückenden und (insofer meist auf Betrug gegründet war) entehrenden Joch erwünschtest ereignet haben, war mir gewiß ein erfreulichsten das Benehmen des wahrhaft Löbl. E des Glaris, dessen doppeltes Contingent die Ehre schweizerischen Namens rettet, der vor allen zu zu der Würde eines eidgenössischen Ortes wider standen, der zuerst wieder in den Geist altväterl Ordnung und Biedertreue sich zurückgesetzt, und vorgeleuchtet hat. Mit innigster Rührung hab das Schreiben an Schaffhausen, mit Herzensb gung die Nachricht gelesen, daß Sie, mit dem B von Glaris in Schwyz stehend, Ihre militärischen richte ordentlich an Landammann und Rath erstatte ben. Ich versichere Sie, l. Fr., daß nicht Ein Thaten zu Wiederauferweckung unserer guten Schweiz von ihrem Geschichtschreiber unberührt ben, und namentlich Glaris wieder wie bey 1388 zen soll; ja ich werde nichts anderes unternehmen, (bey einst hergestellter Ruhe) diese Geschichte, w ich seit anderthalb Jahren nicht mehr arbeiten mo

bis auf diese Tage der wahren Regeneration gebracht worden. Es ist mir auch die gute Gesinnung der Uznacher und Sarganser äusserst angenehm gewesen, und um so mehr, da es wirklich Kraft der Vernunft und Tugend erforderte, um das zu thun, was von ihnen geschehen ist. Ich weiß nicht, welchen Antheil Sie, welchen dieser oder jener andere Freund an diesen lobwürdigen Thaten hat; Sie müssen mir einst alles umständlich erzählen. Genug; Sie haben der Liebe, die Ihr gutes Volk Ihnen von frühester Jugend auf bewiesen, würdig gehandelt. Nun hoffe ich täglich, die neuen Fortschritte der Waffen zu Vollendung des Befreyungswerks zu vernehmen; und eben so zuversichtlich, daß die leidige Erfahrung den revolutionären Zauber endlich überall zerstreut haben, Weisheit der Vorsteher, und jener characterisch schweizerische gesunde Sinn das Vaterland herstellen, und Güte mit Nachdruck sich klüglich paaren werden, um es gegen innere und äussere Feinde ferners zu behaupten. Was ich nahe und ferne, hier oder dort, für diese ächtpatriotischen Absichten thun kann, soll nie ermangeln, und wer am meisten beyträgt, an seinem Orte das Glück und die Verfassung, um die man uns so schändlich getäuscht hatte, herzustellen, dem werde ich in keiner Verhältniß mit Rath und That entstehen; der ist mein Freund, wie der des Vaterlandes. Wie sehr freue ich mich der Hoffnung, auch Sie wieder zu sehen, mein

lieber Bannerherr! in dem Hause, in den Thälern, wo wir noch vor zwey Jahren uns oft gefreut, und seither gewiß oft Leid und tiefe Niedergeschlagenheit war, mit der wiederkommenden Freyheit und Ruhe den Wohlstand und die frohe Glückseligkeit wieder aufgekeimt zu finden, deren Sie und Ihre liebenswürdige Familie so würdig sind! Leben Sie wohl; grüßen Sie von mir herzlich alle diejenigen Freunde, welche in dieser Herstellungsepoche durch wahrhaft schweizerische Denkungsart sich würdig bewiesen haben, es ewig zu bleiben. Ich verbleibe rc.

165.

A Mr. Th. Boone, Esq. à Londres.

à Vienne ce 29. Août 1799.

Mon très-cher Monsieur,

Je ne puis assez Vous exprimer, combien Votre lettre et les deux elaborations de Mr. Rose *) m'ont fait de plaisir: celle-là parceque j'ai été charmé de voir que Vous avez reconnu dans la mienne le langage du coeur, et que Votre belle et grande ame, superieure à tant d'autres peines de la vie, lutta, bien que difficilement, cependant non sans succes

*) Examination of the increase of the revenue, commerce and manufactures of Great Britain since 1783. By George Rose. London 1799.

contre l'impression de ce dernier funeste coup, dont mon coeur partage si vivement l'affliction avec Vous. Continuez, cher et ancien ami (car 24 ans, depuis que je Vous aime et Vous revère, me permettent d'user de ce titre), continuez Vos héroiques efforts pour Vous conserver aux personnes cheries qui après tant de pertes n'en concentrent que plus parfaitement en Vous tous leurs sentiment. Je Vous remercie des nouvelles que Vous me donnez de Mde. Boone et de Miss Eliza. Entretenez les, je Vous prie, dans le souvenir de cet inconnu, qui Vous aime tant et eux, et qui fut l'ami du brave et vertueux et aimable Tom; et qui ne veut jamais devenir étranger à Votre famille, pour avoir toute sa vie avec qui se soulager de tant de souvenirs cheris. — —

Les memoires de Mr. Rose m'ont fait le plus grand plaisir. Si, comme Vous le savez, j'ai de tout tems été particulièrement attaché à Votre vraiment grande nation, ces derniers tems ne pouvoient que porter ce sentiment jusqu'à l'enthousiasme. Mais Vous savez que l'on est inquiet pour ce que l'on aime. En me rappellant tant de calculs, consignés dans les écrits même d'illustres hommes d'état, je ne pouvois, sans quelqu'appréhension, penser aux prodigieux efforts que cette nation a du faire pendant cette guerre aussi longue qu'extraordinaire par sa nature. C'est avec une véritable joye, que je me

sens tout-à-fait tranquillisé pas les exposés aussi lumineux que solides de l'excellent Mr. Rose. Ils font voir combien sont incalculables les ressources de l'activité, et de l'energie, alors que l'ordre et la moralité président à leurs exertions, et les dirigent. Je ne garderai pas pour moi cette satisfaction: non seulement j'en parle avec zele et tendresse à tout le monde, mais lorsque le retour de la tranquillité me rendra le loisir de reprendre mes compositions littéraires, je ne manquerai pas de l'exprimer avec toute la force et la châleur, dont je sens; afin que d'autres états et leurs administrateurs présens et futurs puissent être excités à ne s'écarter jamais des regles éternelles du juste et du vrai, mais à chercher dans les ressources glorieuses de l'industrie et de l'économie les véritables fondemens de la puissance, du crédit, et du bonheur national.

Je ne doute pas que Vous ne partagiez le vif interêt que je prends dans ce moment, outre celui de la grande cause commune, au sort de ma pauvre patrie; je sai d'ancienne date, que Vous aviez toujours un certain amour pour la Suisse, et l'indigne sort, que des scélérats Sophistes lui ont fait éprouver, étoit fait pour lui valoir la compassion de tous les honnêtes gens. A mesure que l'ouvrage de la délivrance fait des progrès (qui seront accélerés par la généreuse assistance que prête S. M. Brit.) l'antique

Suisse paroit se rélever peu à peu de son tombeau, et je ne doute pas, que, dirigés par les sages et magnanimes conseils des Ministres des puissances libératices, nous ne voyions les vrais patriotes lui rentre bientôt cette dignité d'une constitution libre. tranquille et bien faisante qui pendant tant de générations avoit fait de ce pays un asyle agréable et sûr d'un grand nombre de gens de bien qui vouloient échapper à des malheurs ou former leurs enfans ou passer une période de leur vie au sein de la simplicité et du répos. Je desire fort, d'avoir la bonheur, de pouvoir contribuer au rétablissement de mon pays; je ne permettrois jamais qu'on y oublie les obligations sacrées qu'ont contracte avec la Grande Bretagne et ses hauts Alliés.

Recevez, mon très-cher Monsieur, avec Votre bonté accoutumés l'assurance des sentimens, dont le tems m'a fait une habitude, et que chaque événément a rechaussés et exaltés en moi pour Vous. Je suis de coeur et d'ame.

166.

An den Freyherrn Johann von Wessenberg in Costanz.

Wien, 29. Aug. 1799.

Ich habe in der That fast wöchentlich erwartet, Sie, mein werthester Freund, bald wieder umarmen zu

können; das zieht sich aber so in die Länge, daß ich nicht länger schweigen mag. Empfangen Sie also den Dank meines Herzens für Ihre zwey freundschaftvollen Briefe. Der eine zwar enthielt eher traurige Nachrichten, von der weitgediehenen Entschweizerung vieler meiner verführten Landsleute: ich suche aber nicht das Angenehmste, sondern das Wahre zu vernehmen. Ich bin auch nicht ohne Hoffnung, daß das Uebel noch geheilt werden könne. Bisher haben nur die Waffen gewürkt, Gottlob glücklich; aber noch nicht entscheidend genug, um den Bethörten die criminellen Hoffnungen ganz zu benehmen: vieles wird sich geben, wenn das Land ganz befreyt ist, das meiste, wenn das Hauptnest, aus welchem so viel giftiges Gezüchte hervorgekrochen, selbst ausgebrannt, und das Uebel in seinem ersten Sitz zerstört werden könnte, (welches, mit oder ohne Beywürkung des Auslandes, wohl möglich scheint). Alsdann ist zu bedenken, daß freylich die Waffen nur die Hälfte der Arbeit machen; was weise Leitung der wohl beyderseits überspannten Gemüther, was kraftvolle Arbeit für Herstellung der Ordnung und neue Belebung löblicher Einrichtungen vermag, dieses ist noch nicht versucht worden, und könnte, mit jenem zusammengenommen, viel würken. In so großer Entfernung, bey so mangelhafter Kenntniß der Stimmung, nehme ich mir nicht heraus, eine feste Meynung darüber zu fassen, welche Formen und Modificationen nö-

thig seyn dürften, um die alte Schweiz nicht dem Namen nach, sondern in erneuerter Kraft herzustellen. Indeß lausche ich begierig auf jeden von dort herüber hallenden Laut, und ich weiß Ihnen den größten Dank, mich von Ihren Beobachtungen zu unterrichten. Wenn mir gegeben wird, in diesen Sachen zu würken, so sollen Sie mich der Idee würdig handeln sehen, die Ihre Güte sich von Ihrem Freunde bildet; wo nicht, so soll es wenigstens durch meine andere Manier von Würksamkeit geschehen, sobald ich zu derselben die nöthige Geistesruhe und Muße finde. Das einige, lieber Freund, habe ich an Ihren Briefen auszusetzen, daß Sie mir nie genug sagen von dem, was ich darinn zu allererst suche, nämlich von Ihnen selbst. Es sey Ihnen ein für allemal kund und zu wissen, daß dieser Artikel mir höchst interessant ist, weil ich Sie recht sehr schätze und liebe. Wollen Sie keine Reise hieher machen? Was haben Sie für Plane? sind Sie, wie man mir sagt, Regierungsrath, und wollen Sie dieser Laufbahn, und den guten vorderen Landen, wo Ihre Väter gelebt haben, und Ihre Güter liegen, getreu bleiben, oder einen Absprung in die diplomatische Laufbahn machen? In welchem Falle ich Ihnen zwar nichts sicheres zusagen kann, doch auf jeden sich ergebenden Fall hin es zu wissen wünsche. Meines Orts bin ich wohl, und führe die arbeitvolle Einförmigkeit meines Lebens so fort; aber dießmal nicht so ruhig, denn mein

Herz ist in jenen Gegenden, und kein Glück kann sie erquicken, kein Unstern bedrohen, ohne den lebhaftesten Eindruck auf mich zu machen; daher ich freylich sehr wünschte gegenwärtig zu seyn, und Hand mit anzulegen; welches aber, wie Sie wissen, von Befehlen abhängt, welche nur der dictiren kann, in dessen Hand die Herzen der Könige und ihrer Diener sind wie Wasserbäche, die Er leitet, wie Er will; daher Geduld noth ist (eine wahre Tugend, denn sie ist sehr schwer). Sey ich aber da oder dort, so bin und bleibe ich Ihnen herzlich zugethan, und so treu und unwandelbar, daß gewiß niemand glauben sollte, diese unsere Freundschaft sey ursprünglich „in der Hölle" *) gemacht. Aber der Himmel ist in Ihrem biedern Herzen, und in der Sympathie, die uns bindet. Leben Sie wohl.

167.

An Herrn Ignaz Heinrich Baron von Wessenberg, Domherr zu Augspurg **).

Wien, 29. Aug. 1799.

Längst schon hätte ich Ihnen, liebster Freyherr, für Ihr schönes Gedichte danken sollen; ich hoffte es mündlich zu können, welches aber bisher noch unentschieden

*) Auf einer Reise, wie ich glaube, durch die bekannte wilde Gegend bey Freyburg im Breisgau. A. d. H.

**) Nun Bischöflich Constanzischer Generalvicarius in Constanz.

ist. Ich versichere Sie, daß ich es mit tiefer Rührung las, mit Wehmuth weglegte. Das ist die große Bestimmung der Poesie, das Gefühl solcher Wahrheiten durch die, ihrem Gebiet vorbehaltenen Zugänge unserm Kopf und Herz näher zu bringen: und es ist gewiß, daß nun alle Talente dem heiligen Werk der Herstellung des fast zu Grunde gerichteten Sittengebäudes geweihet seyn sollten. In diesem ganzen Jahrhundert waren, aus Gewinnsucht und Eifersucht, die unvorsichtigsten Anfälle auf die Religion und ihre Diener begünstiget worden, bis plötzlich der fallende Altar den auf einerley Grundfeste ruhenden Thron mit fortriß, und statt der altverehrten Göttergestalten ein Schwarm unbändigen Ungeziefers aus den Trümmern losbrach, der überall das Kostbarste auffrißt, und weder Genuß noch Ruhe, am wenigsten aber glückliche Arbeit, gestattet. Es ist an dem, daß nach der Erfahrung aller Zeiten die Sinnlichkeit ihre Rechte jederzeit behauptete, und ihre wildesten Ausbrüche auch den verehrtesten Zeitaltern nicht fremde waren: aber diese Allgemeinheit, diese autorisirte Frechheit hatte das Laster nur in den unglücklichen Perioden, auf die eine lange Reihe von allgemeinen Zerrüttungen folgte. Hiewider, glaube ich, soll man streiten, und den Einfluß mit Ihrem lebenvollen Pinsel schildern. Ihr Gedicht wäre eines ausführlichen Commentars empfänglich und würdig; Sie haben nichts unberührt gelassen, und ich

sehe mit vielem Vergnügen unsere Gesichtspuncte vollkommen zusammenstimmen. Dieses bemerke ich unter anderm bey Ihren Aeußerungen über die Wendung, welche die Philosophie nimmt. Man scheint alle Frage Cui bono? alle Rücksicht auf Staat und Zeiten verworfen zu haben, um durch Zweifel zu verwirren, und die nothwendigsten Sätze zu entkräften. Fahren Sie fort, l. Freyherr, Ihre Muße, Ihre herrlichen Talente, Ihr wahrhaft edles teutsches Herz der Verbreitung der löblichen Denkungsart zu widmen, welche Sie hier zu Tage gelegt. Studieren Sie mit immer neuem Fleiße die großen Muster des Vortrags und Meister der Menschenkenntniß und des Verstandes, die Alten, und denselben im Lauf der Jahrhunderte ähnlich gestempelte große Schriftsteller. Wenn, (wie ich hoffe und vorbereite) auch ich wieder Muße zu Ausarbeitungen bekomme, so soll die Censur unserer philosophischen Verwilderung und die Sache ächter Tugend der Hauptgegenstand meiner Bestrebungen seyn. Immer werde ich die hierin sympathisirenden für meine besten Freunde halten; und Sie können leicht denken, daß der Verfasser des Gedichtes über den Sittenverfall einer der ersten seyn wird und muß. Leben Sie wohl; macte virtute esto; gedenken Sie mein, l. Fhr., als Ihres wahren Freundes

J. v. M.

168.

A Mr. Joseph Planta à Londres. *)

à Vienne, ce 31 Août 1799.

Mon cher Monsieur!

Je Vous dois les plus grands remerciments pour l'interessant envoi que Vous avez bien voulu me faire de Votre travail sur l'hist. de la Suisse. Je l'ai lû avec le plus grand plaisir. Il est tel qu'il le faut à des lecteurs Anglois. Le style en est très-bon. Vous l'avez parsémé de reflexions, justifiées par les plus fortes experiences depuis l'apparition de mon ouvrage. En un mot, je suis charmé du succès de cette entreprise, vraiment utile. En même tems je suis sensible au bien que Vous avez bien voulu dire de ma composition, et aux marques de bienveuillance dont Votre préface contient des bien précieuses à mon coeur.

J'ai jetté sur la feuille ci-jointe les observations que la lecture m'a suggerées. Je Vous connois trop, mon bien cher Mr., pour excuser la liberte que j'ai prise de manifester par fois un avis different du Votre. Je connois Votre amour de la vérité, il

*) Secretair der Königl. Academie der Wissenschaften und erster Bibliothekar des Brittischen Museums; Verfasser der History of the Helvetic Confederacy. London 1800. II vol. in 4.

étoit d'ailleurs presqu'impossible de ne pas s'égare une ou deux fois dans ce dédale de noms et de details surannés. Au but du compte ce sont des bagatelles.

Je reste dans la même opinion que j'ai manifestée dans l'imprimé concernant la mort de Rodolphe d'Erlach. Le doute qu'on y a jetté, provenoit de ce qu'un chroniqueur en a fixé l'epoque à 1363, tandis qu'il est sûr qu'en 1361 le meurtrier supposé n'etoit dejà plus. Cette difficulté disparoit, lorsqu'on fixe, comme j'ai fait d'après des bons Auteurs, la mort du héros à 1360.

D'après lés renseignemens que j'ai reçus dans le tems, il est indubitable que l'armistice a été enfreint par Brune. Cela resemble d'ailleurs parfaitement à cet homme sans foi ni loi, et à ses maîtres qui dans toute l'entreprise Helvétique se sont, ce qu'on croyoit impossible, surpassé eux-mêmes en scelerateşse et en vilainée.

Quant à l'avenir Vous trouverez dans les remarques ci-jointes que je me permets d'espérer mieux. En effet, les Puissances libératrices veulent et le retablissement de l'independance *et celle de la Confédération* et constitution Helvétique. L'une d'elles s'y est engagée par un Traité formel, et la Cour de Vienne a declaré à la face de l'Europe et posé pour une base dans les negociations la re-

stitution de la Suisse en son état libre et fédéral. Il me paroit, que d'annoncer qu'on n'y croit pas, seroit desespérer sans necessité (sans des motifs suffisans) du succès des armes, ou insulter à la bonne foi des Puissances coalisées. Je dis plus; la France elle même ne pent que sentir que les changemens faits en Suisse, tournent maintenant à son propre desavantage.

Il faut à la Suisse une constitution fédérative. Toute autre faciliteroit aux negociateurs, de l'entrainer dans des guerres. Elle en seroit le sacrifice, et les puissances voisines perdroient le précieux avantage d'une frontière tranquille. Il faut le retour des anciennes loix (en corrigeant quelques abus). Aussi elles reparoissent partout à mesure que l'on avance: Appenzel, Glaris, Schwytz, S. Gal, Schaffhouse, ont déjà repris leurs formes. Si ailleurs cela ne s'est pas fait encore, cela tient à des causes locales et interieures; qu'on fera bientôt cesser. Je suis de tout mon coeur avec une estime sentie et bien de l'amitié, Votre etc.

Remarques sur la préface.

p. 2, Simler.) J'en juge un peu plus favorablement: l'auteur a concentré dans un abrégé, bien écrit *), et avec précision, tout ce qu'il y avoit

*) De republica Helvetiorum.

et de plus avéré et de plus curieux sur la Suisse pour les lecteurs de son tems. Il a un mérite superieur à celui d'un simple compilateur.

p. 3. Mon histoire, Vous avez bien raison, est originairement écrite pour les Suisses, et puis pour des lecteurs qui demandent une connoissance plus détaillée et des faits et de leurs preuves. Dans le 3me Vol. j'ai donné dans une prolixité qui me paroit à moi-même trop grande: Je voulois continuer de même jusqu'à 1531, et puis rentrer dans des limites plus resserrées; en effet j'ai un très-grand nombre de documens curieux et inconnus du XV siècle. *Mais* il y avoit une raison encore meilleure de ces longueurs: je n'avois pas le tems d'être plus court; aussi j'attends plus de loisir pour continuer.

p. 6. J'avoue que pour l'ouvrage d'ailleurs bon, de (Léonard) Meister l'eloge d'une réputation non équivoque de veracité me paroit trop fort: on lui réproche d'être extrémement partial pour Zuric, surtout au desavantage des Cantons catholiques.

p. 9. Jusqu'ici il n'y a pour l'histoire de la révolution de 1798 que les actes publics, bons à consulter (et à commenter ou plûtôt à traduire en langage de verite). Quant au peu d'ecrits hi-

storiques qui me sont connus, ils ne s'étendent ni sur toutes les scènes de cette affreuse tragédie, ni peuvent-ils être composés avec le sang-froid necessaire pour préserver la verité des faits de toute altération.

10. Posselt *) a le mérite du style et d'un rassemblement des faits encore assez complet: mais il les habile à sa manière; ils perdent leurs veritables couleurs. L'Auteur, très-estimable à d'autres égards, a une imagination que les succès des François avoit enflammée au point de lui faire voir tout sous des rapports que la succession des événemens a prouvés faux. Il faut une critique bien sevère, une grande vigilance sur soi-même, quand on veut faire usage de ce journal. Pour la Suisse je préférerois même les Annales que Ch. L. Haller fit paroitre à Berne; quoiqu'écrits au milieu des ruines et sous le joug des destructeurs de la patrie, l'on y reconnoit une secrette lutte de l'auteur contre les impostures; en effet elle devint peu à peu si publique qu'il fut obligé de se sauver.

Highly coupable etc.) C'est bien fort. La vraie faute des gouvernemens Helvétiques étoit de ne pas se persuader que la scélératesse révo-

*) In der allgemeinen Zeitung.

lutionnaire est sans bornes, et d'imaginer notre tems ne differoit pas entièrement des niers 300 ans. (Sous ce même rapport on dire que le sénat de Venise étoit devenu mément bête.) C'est ce qui fit neglig grandes mesures, qui, sans doute, auroie toujours insuffisantes, vû la disproportio forces, mais qui auroient pû en impos point de faire differer la lutte, et penda tems pouvoit arriver la delivrance de l'Eu Quant à tout autre genre de fautes, je so qu'il n'y a aucun gouvernement au mond ait à s'en reprocher de moins graves, et que aucun tems de l'histoire Helvétique il y une tendance plus universelle à rendre le p heureux et à corriger les abus; non, j il y eut un gouvernement plus bien faisan celui de Berne! jamais un bien-être plus ral dans toute l'etendue de la Suisse. P Dieu ne jamais donner à mon pays qu gouvernemens aussi „coupables!" Je sûr que la Suisse en redeviendra l'obje l'admiration et de l'envie des peuples.

—) Il y a des „atrocious crimes" dans histoire comme en toute autre; mais je ne assez Vous prier d'examiner avec beau de soin ceux qu'on a imputés dans les der

20 ans à nos anciens magistrats. La secte révolutionnaire a pris à tache de denigrer tous les souverains et tous les administrateurs comme des tyrans et des sots. Par-là toute l'histoire de cette période a besoin d'une révision impartiale.

Remarques sur le texte.

. 2. Ici et dans quelques autres endroits j'ai le douleur de Vous voir prendre pour terme fatal, pour destruction permanente, ce que j'aime à ne considerer que comme un malheur passager, très-grand, mais pas irréparable. Mais je suis sûr que Vous serez Vous-même charmé d'être refuté par l'événement.

», Vous prenez le S. Gotthard ici dans toute l'etendue des Alpes dont il fait partie, et qui en effet sont souvent nommés d'après lui. Le Glacier de Finsteraarhorn en est la cîme la plus élévée, mais je ne savois pas, qu'elle surpasse le Mont Blanc.

. 4. Tigurinus n'est pas a conjectural name; Urbigenus non plus. Vous ne parlez pas des Tugeni de Strabon.

. 8. Legio rapax.) J'ai aussi pensé aux rapines; mais je me suis trompé; et les romains n'en étoient pas encore à l'impudeur d'un Ra-

pinat. Rapax est un éloge, qui designe l'irresistible impetuosité de cette legion, renversant devant elle les ennemis de l'empire.

p. 13. On ne peut guères douter que les gens d'Avers font partie de cette colonie qui sous l'Empereur Frédéric II. peuple le Rhinwald, venant de Suabe. Vous connoissez le document, publié par Ulysse de Salis, et dont j'ai fait usage dans le 3me Vol.

p. 14. „The Burgundians were probably of Vandal origin.") J'omettrois probably; d'après Pline et tant d'autres Auteurs. Aussi le lac de Thun a été nommé Wendensee, lacces Vandalorum.

— — — *)

169.

Georgio Ferrich **)
omnis doctrinae laude insigni Viro
Jo. Muller
S. D.

Lepidissimo carminum libello, quem pro Tua in me benevolentia nomini meo inscribere dignatu

*) Die übrige Noten sind ohne den Text nicht verständlich.

**) In Ragusa. Von dessen lateinischen Fabeln und Paraphrasen der Psalmen Davids, s. Th. X 242—50.

es *), Vir Clarissime, versibus rescriberem, ni frigidus circum pectora sanguis illis ignibus impar esset. Neque vero minus quid gratissimo officio debeam, sentio, nec praedicandae, quae in Te summa cum humanitate viget, eminenti doctrinae unquam deero. Jam gratulor Tibi mihique, quoniam novà de poesi patria laurea perspicuus prodieris, ego, ut id faceres, Tibi auctor fuerim.

Sane de moribus, versibus, habitu Illyrici Tui multa in epistola luculenter, multa in carminum interpretatione elegantissime demonstrasti. Factum inde, ut sitim non restingueres, verum accenderes. Nam, pro eximia modestia, leviuscula, non ea tamen merito carentia, prae illis grandibus de heroum gloria hymnis (p. 8.) hac vice donare placuit. Ne autem, quaesumus, doctissime Vir, insignia facta virorum ideo sepulta patiare: Inclamant manes, Tuo carmine ad aeternam famam evocandi; volunt cives, avitae gloriae cupidi, quae nepotibus praeluceat; revera humani generis interest, egregie factis suum in omni memoria praemium constare; inde animi, recentiori aevo in mollitiem resoluti, ad imitationem virtutum firmentur. Est vero patriorum ubique ea praecellentia heroum, ut praeter id quod natura possit, exemplo probent, eadem

*) Drey lateinische Gedichte: ad Mich. Denisium, Joh. Mullerum et Julium Bajamontium. 1799. 8.

hic, ea in gente, nostro sub sole fieri posse, quae in longinquis et veteribus populis facta miramur, magis quam renovare feliciter audemus.

Est aliud ignorantiae nostrae a Tua doctrina optandum levamen, quod notulis praestare possis, queis qui montes, fluvii, homines, quo illi pago, quo hi tempore fuerint sintque, magis elucescat. Est enimvero Illyricarum rerum ea ignoratio, quae tali solatio vix careat. Nam; pro populorum successione varia locis nomina, eadem pro auctorum ingenio diverse edita, nec principum tempora solita in aliis accuratione descripta sunt. Marcum regem (p. 9.) ignoro quis fuerit, nec quaerere vacat, si olim de illo notata habeam.

Nomina barbara latinis auribus accommodata quis improbet apud Poëtam, a Plinio in historia factum! Ast, ea exacta veritate in notis scripta libenter videret studiosus investigator; idem sollicitus, an Graeca Romanaque nomina ita in Dolianis nundinis obvia (p. 50.), an Tuo ingenio ficta credat.

Fit enimvero, ut quae nota habemus, lectoribus obtrudere religioni ducamus. Inde multarum rerum imperfecta ad nos notitia pervenit, quoniam defuit qui auctores moneret, quanta vulgo nesciantur.

Multa mihi voluptate lecta sunt, quae de ipso musices genere, de itinerantium cantionibus, de Morlacchis habes, quae in Helvetiae Alpibus ita

vidi similia, ut varietas pro populorum ratione inesset, apud vos primaevis adhuc moribus propriori. Eam ibi perspexi Te habere observationum copiam, unde plurimam lucem vicinis regionibus affundere possis. Nec terreant, precor, quos excitas (p. 6.) nomina itineratorum; ii, si a summo utique Cook discedas, sublesta valde fide laborant, plura ut vidisse si admittam, Tua Te verius exponere certissimus sim.

Ego, a quo tempore meas ad Te, Vir Clarissime, litteras dedi, paucissima, uno abhinc anno et ultra, nihil edidi. Anno enim proxime elapso venerandum meae Helvetiae foedus, antiquas leges, omnem morem, gloriam, decus omne et avitam pacem, perfidia, avaritia, impotentia, praecipitanter interiisse, absque profundissimo moerore et impatientissima indignatione videre non poteram. Ergo, dum in variis historiis atrocis rei παράλληλον frustra quaerens, animum distrahendo levarem, ipse elaborando operi impar eram. Quo enim quis animo laborioso operi manum adiicias, cum, soluta legum et imperii vi, disiectisque, unde stabant res, fundaminibus, vix nisi longa furorum et barbarici saecula omniumque bonarum rerum post ruinam oblivionem prospicere poterat! Demum, reduce reip. reparandae spe, ad me quoque rediens quasdam primo in Aeschylum tragicum observatiunculas edi-

tori Anglo transmisi; scriptionem historiarum resumturus cum res publica in ordinem redierit.

Tu, Vir Doctissime, pro Horatiana copia, Catulliana suavitate carminis, qua nos instruxisti, demulsisti, quantas possum grates benigne velim suscipias, meque Tui Tuarumque rerum studiosissimum semper ut habeas, enixe precor. Vindobonae a. d. Sept. IV. anni MDCCXCIX.

170.

Herrn Oberconsistorialrath Präsident Herder in Weimar.

Wien, 15. Sept. 1799.

Hammers langem Briefe lege ich, werthester Freund, diese wenigen Zeilen als eine Gewissensentledigung bey. Die Metakritik ist mir, seit dem letzten, in die Hände gekommen. Aus Eifersucht für andere Musen, die ihrentwegen zurückgesetzt worden, haßte ich sie; Sie sahen es in meinem Brief. Dieses hat sich ganz geändert, seit ich das herrliche Kunstwerk endlich doch kennen gelernt. Ich habe mich von drey Dingen überzeugt: daß es, unabhängig vom Widerspruch, so viel positiv treffliches hat, als ich nicht leicht mit gleichviel Scharfsinn und Verstand über diese Gegenstände beysammen gefunden: daß die Gefahr wirklich größer war, als mir schien, und also der Kampf

dieses Herkules würdig; daß hiedurch über die Gründe aller Erkenntniß so viel berichtiget, so mancher Aufschluß gegeben oder angekündet wird; daß nicht leicht eine gemeinwichtigere und einflußreichere Arbeit aus der Feder des großen Verfassers fließen konnte. Ich freue mich also mit Ihnen dieses Gewinnes unserer Literatur, die gegen einreißende Barbarey von dieser Seite hiedurch mächtig geschützt, und auch beym Ausländer gegen den Vorwurf des Zurücksinkens in scholastische Nacht vindicirt wird. Ich fühle ganz wohl, daß Noth war, nicht länger zu schweigen. Auch erwarte ich große Wirkung, und werde meinerseits dieselbe bestens zu befördern suchen. Sollten Sie von meiner vorigen Aeußerung etwas gesagt haben, so sagen Sie gütigst auch von der, desto unverdächtigern, weil durch Kraft der Wahrheit abgedrungenen Palinodie. Mehr heute nicht, ich wollte nur mein Herz erleichtern und bin übrigens von ganzer Seele

Ihr Freund.

171.

A Mr. Joseph de Hammer, attaché à la légation Imp. et Royale, à Constantinople.

Vienne, 1. Nov. 1799.

J'ai lû avec bien de plaisir Votre lettre du 9 Octobre, et j'ai été surtout charmé d'un passage d'une

lettre, arrivée par le même courier, de Mr. l'Internonce *) à Mr. le Conseiller de Jenisch: il est impossible de parler de Vous avec plus d'interêt, de Vous rendre justice plus parfaitement, de Vous recommander mieux. Vos observations sur la facilité de suffire avec un certain degré de connoissance de l'Arabe, et d'apprendre à bien parler Persan, m'ont également satisfaites; d'autant que je sai, que néanmoins Vous apprendrez à parler l'une et l'autre langue, non seulement pour le bésoin, mais parfaitement. Cela est nécessaire, parceque Vous ne Vous contenterez pas de la vûe superficielle des choses qui se présentent, et que pour tirer parti des savans et des gens de condition, il sera bon de parler avec proprieté et élégance. —

Que je suis charmé de ce que Vous me dites de Hafyz! d'introduire un grand poëte comme lui, comme Sadi, comme Ferdousi (auquel Ludolf travaillé à force) dans le cercle de la littérature Européane, c'est s'associer à son mérite et à sa gloire. Je souhaite beaucoup qu'un jour Vous nous fassies un tel présent: Personne y est plus propre: Un poëte ne peut qu'être traduit que poëtiquement, et par consequent par son semblable: c'ést pourquoi nous avons des Psaumes et des Prophètes des traductions

*) Baron von Herbert.

si peu dignes des sublimes beautés des originaux: s'il n'y a que Herder qui ait le talent de les rendre tels qu'ils sont; Mendelson, quoique juif, bien moins, par ce que le feu poëtique n'échauffoit pas sa tête speculative. Vous aurés à Haleb (est ce à dessein, que Vous écrivés Halep)? des soirées de loisir, dont l'ennui ne vous seroit pas sensible, si vous les employés à nous traduire Hafyz. Vous m'enverriés ces beaux fruits de l'orient, et si vous vouliés de tems en tems renouveller en Allemagne votre gloire naissante, vous m'authoriseriés de donner à Wieland ceux qui me paroitroient les plus excellens.

Quant à la Topographie de Constantinople je Vous ai cité Gyllius (il fait partie des républiques d'Elzevir). Demandés si Mr. l'Internonce ne l'a pas? en ce cas je Vous l'enverrois. Après avoir lû les Byzantins je connoissois Constantinople comme Vienne; mais ce sont des traits épars dans les historiens. Dans les derniers vol. cependant il y a quelque description. Je Vous ferois volontiers copier le catalogue des édifices remarquables par quartiers, mais les fréquentes incendies doivent avoir rendu tout méconnoissable. Dans Codinus on trouve beaucoup de choses rémarquables. Il est dans le Corpus Byz. Je Vous demande grace pour aujourd'hui de l'inscription du Dshébel el mukattab; j'écris au bu-

reau, et elle est parmi mes papiers à la maison *).
C'est Mr. le Comte d'Antraigues, qui l'a fait dessiner en 1779. sur les lieux par le célébre Adanson (du Sénégal). Ce n'est pas trop tard de faire encore un extrait de Strabon; Vous n'avés qu'à faire de l'Europe et de l'Afrique, ainsi il ne Vous reste que le tiers. Les extraits sont bien plus commodes que les livres: non seulement par ce qu'ils ne renferment que le noyau, la quintessence, et qu'en les faisant nous nous les sommes déjà appropriés, mais surtout à cause du vol. si aujourd'hui il me faloit partir, un coffre, pas énorme, renfermeroit mes extraits de (jusqu'ici) 1017 auteurs: imaginés Vous la différence, s'il me faloit charrier par le monde les volumes mêmes! Le Journal d'Ousely continue. Les inscriptions des Sassanides ne prouvent pas plus contre l'antiquité de Nakschi Rostem que celles des Boujides qui s'y trouvent aussi, pourront faire soupçonner ces édifices ouvrages du 10me siècle. Elles n'y ont aucun rapport direct, autre, que d'avoir été gravées sur des monumens, dont on prévoyoit l'indestructibilité. Au reste je suis d'accord avec vous, que l'écriture à clou contient la véritable clef. Les savans de Goettingen s'élévent aussi contre Kant, et les révolutionnaires de Mayence (gens d'ailleurs ennemis déclarés de tout ce qui parut jusqu'ici re-

*) S. oben, Th. VI, S. 330.

spectable aux mortels) s'accordent avec Nicolai etc. à le tourner en ridicule.

Mr. de J. Vous fait observer, que les 1000 fl. accordés à D. et St. ne Vous seroient pas d'un grand avantage, puisque après cela ceux ci perdoient le droit de porter chose quelconque en ligne de compte. Il faut en général que je revienne encore sur cet article. C'est le talon d'Achille; par là seul Vos projets peuvent souffrir ou périr: pensez donc, mon bon ami, qu'il s'en faut beaucoup, que l'Autriche comme l'Angleterre ait accaparé depuis plusieurs années l'argent comptant de l'Europe; je puis même Vous assurer que nous n'avons pas reçu de nos chers Alliés un seul lingot des trésors de Seringapatnam, et que si la guerre continue nous nous trouverons bien plûtôt vis-à-vis de cette volumineuse monnoye des Suédois après Charles XII, que des monceaux de guinées. Ainsi je Vous prie de rayer de Vos comptes toute approximation avec les dépense, des Nabobs Britanniques. Ajoutez que la tournure actuelle de la fortune ne nous est malheureusement plus aussi favorable qu'il y a quelques mois, et que le remède exigera sans doute des nouveaux efforts, ou des mesures de défense encore plus couteuses par leur longueur. Jugez, si l'on pourra envoyer beaucoup à Halep? J'en suis affligé; j'aimerois mieux le dechiffrement de Tchilminar qu'un

Extrablatt, renfermant 10 à 15000 morts et estropiés. Mais que faire? Si les lettres ont un peu contribué (comme il seroit difficile d'en disconvenir tout à fait) à bouléverser les têtes, c'est une juste rétribution, que la guerre révolutionnaire arrête par-là par là leurs progrès. (Parmi les exemples des Savans Français qui en souffrent, je viens de voir avec douleur l'illustre Deguignes. Il a été rapporté à l'institut national que ce vieillard ne peut plus sortir, faute de souliers. Et que fit-on? une motion dans les conseils pour ne pas le laisser mourir de faim? l'on se contenta de charger quelques savans, de voir, si l'on pourroit achêter ses collections?)

Ce que Vous me dites de Mr. de Wallenbourg *), ne me surprend pas: il y a longtems que Mr. de Sturmer m'a accoutumé de me le représenter comme un homme rare par l'assemblage de beaucoup de connoissances littéraires, de talens, d'esprit et de qualités de coeur; il m'a quelquefois montré de ses lettres, qui étoient autant de pièces justificatives de ces éloges, et sur le contenu desquelles j'étois généralement tout à fait d'accord avec lui, (il n'avoit que le seul tort de ne pas imaginer

*) Damals Dollmetscher bey der Kaiserl. Gesandtschaft in Constantinopel. Er starb in seinem 43sten Jahr, 28. Jun. 1806. zu Wien.

l'inimaginable). C'est un homme pour lequel je ne puis que nourrir la plus haute estime, et dont je suis sur que la société me seroit très interessante. Quand au projet typographique, il est digne de lui dans son principe, et je souhaite autant que Vous qu'il puisse se réaliser. Je crains seulement que la dépense en sera bien forte, et absorbe, non le profit (je conçois que ce n'est point là un motif), mais les moyens même de réussir dans l'entreprise. Au reste c'est une affaire de calcul, et je suis persuadé que Mr. de Wallenbourg ne commençera pas avant de l'avoir évaluée au possible. L'idée de faire tailler des figures entières est très-belle et donneroit à ces impressions les avantages de la beauté et corrections qu'on a s'accoutumé à admirer dans les stéréotypes (dont Vous aurez vû des échantillons. On les essaye aussi à Vienne). Je m'imagine que le premier ouvrage ne seroit pas un puissant in-folio: Alors l'essai pourroit être utile pour juger du succès (pourvû que l'ouvrage d'ailleurs mérite bien des lecteurs Turcs); et sans doute, s'il y avoit quelque peu de profit, cela encourageroit. Joris m'a amené Mansfeld, qui a déjà taillé des lettres Turques pour Kurzbök: celui-ci demande 2 fl. et 1/2 par lettre (matrice et tout). Ni Mrs. de J. et St. ni lui regardent comme impossible de faire les points mobiles. L'homme d'Alberti n'a pas suivi le projet, faute

d'occasion. En général, il faut avouer, que le moment de la guerre et de la pénurie de tous les moyens, favorise peu les entreprises litéraires; celles sur-tout qui devroient être soutenues par les gouvernemens. Si tout ce qui se passe, reveilloit dans les Turcs la conviction de la nécessité de se rapprocher des arts du monde civilisé, l'imprimerie en seroit assurement un des moyens les plus fructueux pour eux et pour l'entrepreneur. Mais c'est sur les lieux qu'on peut le mieux juger de symptômes d'une pareille conversion.

Votre roman d'Antar m'en fait souvenir d'un qui peut-être au XVIme siècle eût son cours en Allemagne. Là, Antari étoit un des héros du grand Aléxandre, après la mort duquel il suivit les avantures qui le conduisirent enfin sur la mer Baltique, où il devint roi des Obotrites, prédecesseur de la maison de Meklenbourg. Je conçois que Vos contes ne connoissent ni Strelitz ni Schwerin; mais leur Antari a-t-il aussi quelque rapport à Aléxandre? Votre vielle Dame Vous tiendra lieu là-dessus d'une académie des sciences; elle s'en rappellera d'abord. Bucephale en est resté dans les armes de Meklenbourg.

Adieu, mon bon et très-cher ami; soyez sûr de mon éternelle amitié; j'ose Vous en assurer, parceque je vois qui Vous la méritez de plus en plus.

Vos lettres sont du plus grand interêt; on Vous y voit tout entier; et toujours elles renferment quelque chose de curieux, quelque observation singulière; adieu, aimez moi comme je Vous aime.

172.

A Mr. J. de Hammer, à Pera.

à Vienne ce 19. Nov. 1799.

Tous les commandemens de Votre seigneurie seront remplis, mieux que s'ils étoient parvenus sous la forme de plus imposant Fetwa-Degen va incessamment (dès que la censure aura rendu le poëme *) faire gemir ses presses, pour Vous livrer au plûtôt les 50 exemplaires, imprimés, comme toute l'édition, sur du beau papier, in 4to, caractères Romains, les armes Smith-Herbert gravées à la tête de la dédicace, les dernières épreuves corrigées par moi, malgré une fluxion que j'ai sur les yeux et malgré que je suis prodigieusement avare de mon tems. Dès qu'il aura paru, j'enverrai quelques exemplaires à Weimar. J'en donnerai un ici à Mylord-Minto, ou plûtôt je le lui ferai remettre. Êtes Vous content de moi? Moi je le suis très-fort du cher poëte; j'ai lû avec plaisir le poëme, il m'a fait l'im-

*) Ein Gedicht des Herrn von H. „Die Befreyung von Akri; mit Noten aus vollgültigen Quellen und einem Blatt Musik. 1794. 4. 30 S.

pression que Vous souhaitez qu'il existe, et avec beaucoup d'interêt les notes, renfermens des anecdotes curieuses.

J'y joins mon inscription *). C'est la ligne séparée de toutes les autres, que les Arabes appellent le titre, et dont les caractères sont chacun d'une toise de hauteur; les autres, de 1 1/2 pieds. Je puis Vous donner encore quelques autres renseignemens, mais comme Vous n'y allez pas, c'est inutile, et si Vous y alliez, Vous verriez tous cela mieux.

Les François d'Egypte prétendent avoir trouvé la clef des hiéroglyphes au moyen d'une table trouvée à Rosette, dont l'inscription étoit en même tems grècque, et par là, selon la conjecture de Sacy, propre à faire devenir le sens des hiéroglyphes. Ils ont trouvé de liasses de papier avec des hiéroglyphes envéloppées dans des momies.

Browne, le dernier voyageur Anglois dans ces pays, croit, avec vraisemblance, avoir trouvé dans une Oasis le temple de Jupiter Ammon, ou plûtôt une chapelle qui en faisoit partie.

Au reste rien de nouveau, que ce que Vous verrez (d'assez avantageux pour nous) dans les papiérs publics; rien, de la littérature; Vous savez que moi je ne lis guères que des livres anciens.

*) Diejenige von Dschebel el Mukatteb, von welcher Theil VI, S. 330. eine Probe steht.

Je suis toujours très charmé de ce que Vous me dites de M. l'Internonce; je Vous assure que plus je lis de ses rapports et plus je reconnois combien c'est un excellent Ministre; souvent il dit des vérités que je désirerois fort voir adopter comme principes: il y en avoit l'autre jour sur la marine, admirablement bien pensées et exprimées avec un franchise louable.

Adieu, mon bon et cher ami; aimez moi comme je Vous aime; c'est beaucoup, et ce sera toujours.

173.

A Mr. le Colonel de Roveréa.

à Vienne de 11. Déc. 1799.

Mon très-cher Colonel!

Je suis on ne peut plus affecté de la mort de notre vénérable avoyer *), que j'ai sçû hier au soir. Je le suis comme homme et comme citoyen de la malheureuse Suisse. En ce moment toute sa carrière, telle que je l'ai suivie depuis plus de vingt ans avec une attention particulière. S'est présentée à mon esprit: C'étoit un vrai homme d'état, digne d'une sphère d'activité plus grande et plus libre, et des meilleurs tems de notre antique patrie. Il avoit une vûe des objets aussi étendue que juste, aussi préci-

*) Steiguer, de Berne.

se que claire; un talent particulier de porter la con-
viction par-tout où des passions et des préjugés n'
barroient pas l'entrée, et d'entrainer ceux-mêmes
qui ne pouvoient suivre sa savante analyse; il avoit
des idées nouvelles, mais fondées sur l'expérience
des anciens tems qu'il avoit parfaitement présens,
car les anciens et l'histoire de la patrie lui étoient
profondément connus; d'après cela il voyoit bien au
delà les bornes étroites des raisonneurs communs
qui le combattoient sans le saisir: la Suisse, j'ose
dire l'Europe, eut été sauvée si on l'avoit crû à tems,
et si on y avoit mis son énergie. Il n'y a pas dans
les beaux siècles de Rome de grand Consul, dont
l'amour de la patrie et l'élévation d'ame n'ait été
égale par notre vertueux Advoyer. Il en avoit aussi
tout le désinteressement, n'ayant tout au plus que
le desir d'être mis dans la place qu'il falloit pour
opérer tout le bien possible. Cet homme plein
d'honneur, toujours prêt aux plus grands sacrifices
pour la chose publique, n'étoit pas un de ceux qui
ne voyent pas au delà ce moment de varités mon-
daines: il étoit sincèrement attaché à la religion;
elle et le goût des lettres et l'amitié l'auroient con-
solé de l'inactivité, si par sa naissance et la forme
de gouvernement il n'avoit été appellé à l'exertion
de la plus noble activité.

Et il n'est plus-le dernier Advoyer de l'ancienne

Berne, qui retraçoit et la sagesse et l'héroisme des plus illustres prédécesseurs, est mort, sans voir le jour de la délivrance de la patrie tant aimée. Lui, il est allé joindre les grands hommes, ses pareils; mais nous, oserons nous espérer d'être reservés par la providence à un bonheur dont il étoit si digne! Je ne sai, mais l'annonce de sa mort me sembloit renfermer une autre, bien triste, c'est que pour la seconde fois la Suisse à père. Il est certain, que la perte d'un chef, aussi imposant par la gloire de ses actions que par la pureté de sa vertu et son âge même, est terrible pour nous dans un moment, où tout paroit conspirer pour accabler les véritables Suisses. Il nous représentoit dans les cours; il étoit notre centre commun; un mot de sa part, portant l'empreinte de son ame, valoit nos dissertations.

Hélas, il croyoit qu'il ne faut jamais désespérer de la cause de l'ordre public et des loix: sans quoi sa prévoyance, son expérience, auroient depuis longtems éteint son courage. C'est cette maxime que nous devons garder comme un héritage qu'il nous laisse. Remplissons nous plus que jamais de ce qui étoit immortel en lui, de sa façon de penser et de sentir pour la chose publique. — Que sa mémoire, son exemple, nous serve de centre. Reünissons nous tous de nouveau dans ces tems d'un extrême péril. Un jour peut venir, où nous mettrons

sa statue à Berne au lieu où aujourd'hui des signes d'esclavage profanent le sol de la patrie.

On m'a dit que Vous et les régimens Suisses allez en Angleterre. J'en ai été accablé, comme d'une preuve que le rétablissement de la Suisse Vous paroit impossible. Je Vous demande en grace, de me tracer en peu de lignes Votre idée de l'état présent des dispositions de son interieur, de me dire, si, abstraction faite d'amis et ennemis étrangers, il n'y auroit plus rien à espérer, si en effet à jamais nous n'avons plus de patrie?

Adieu, mon cher ami! Donnez moi le plus de détails que Vous pourrez de son dernier jour, des circonstances de sa mort. Je n'en ai pas dormi cette nuit; toute ma vie il me sera présent, et souvent, lorsque dans des écrits je voudrois citer un contemporain digne de l'antiquité. Je suis à Vous de coeur et d'ame.

174.

An Herrn Ignaz Heinrich Freyherr von Wessenberg, Bischöfl. Constanzischen General-Vicarius.

Wien, 10. Jenner 1800.

Urtheilen Sie nicht nach dem Datum von dem Vergnügen, das Ihr Brief vom 16. Dec. und das neue Gedicht mir gewährte, mein theurester Freyherr!

Ich war einige Tage unpäßlich; indessen häuften sich die Briefe. Für die Worte der Wahrheit über den Mißbrauch der Philosophie empfangen Sie meinen wahren Dank. Ich fühle, wie Sie, die Nothwendigkeit wider den Götzen des Zeitalters zu zeugen: seine fanatischen Anbeter haben so viele mit dem Taumel revolutionärer Ideen erfüllt, daß Religion und Verfassung fast allgemein mißkannt worden waren. Sie haben sich aber vor dem Vorwurf des Obscurantismus durch viele Stellen gesichert, welche beweisen, daß die wahren Rechte des menschlichen Geistes Ihnen so heilig sind, als ein Mann von richtigem Blick sie nur immer betrachten kann. Bey dieser Billigkeit können Sie sich in der That keines lauten Beyfalls getrösten; der Partheygeist nur ist laut, und Leidenschaft tobt: wohl aber werden die Stillen im Lande, die Rechtschaffenen, Sie jetzt segnen, und einst, wenn man wieder zu sich kömmt, wird auch allgemein gesagt werden, daß Sie recht hatten. Indessen genießen Sie, wenn gleich nicht der Partheyliebe, aber der Achtung beyder Partheyen um so sicherer, als Sie vor keiner sich erniedriget haben, ihr Organ zu seyn. — — Daß Wahrheit und Irrthum wieder erscheinen, so wie sie in der That sind — hiezu trage ein jeder in seinem Kreise mit seinem Talent bey; es ist nur Ein Zweck, der Mittel unzählige, und seiner Natur nach kann ein wahres freyes Wort gegen Lüge und Bosheit nie unfruchtbar auf die Erde fallen. Ich bin von ganzem Herzen rc.

175.

An Herrn N.

W. 14. Jenner 1[illegible]

— Ich glaube so wenig an die Nonexistenz Il[illegible]
als an die von Homer, und betrachte zumal die S[illegible]
wider jene als Proben, wie weit man es in B[illegible]
tung der unstreitigsten Thatsachen bringen kann.
schon von Strabo beschriebene, das von Chevali[illegible]
schilderte Local paßt so vollkommen; die ganz[illegible]
schichte der Τρωικων schließt sich an vieles so g[illegible]
daß die Einwürfe nur die Ausbildung, ja mei[illegible]
die unhomerischen, viel spätern Zusätze zu treffen
nen. Uebrigens schien mir Court de Gebelin
andere seines gleichen, worunter Bryant haupts[illegible]
gehört) von der ersten Erscheinung seines Werk[illegible]
höchst gefährlich: mit einer gewißen Summe s[illegible]
Kenntnisse, deren Schätzung nicht jedermanns
ist, mit einer glühenden Phantasie, mit einem h[illegible]
senden Fluß überredender Worte, stellt er S[illegible]
auf, die um kein Haar weniger Hirngespinst sind
viele Bochartiana, Rudbekiana, Whistonian[illegible]
die aber täuschen, und — das ist das Uebel! —
denen man einen gewißen Wahrheitssinn [illegible]
ganz verliert.

176.

A Mr. de Hammer, à Constantinople.

Vienne, 17. Janv. 1800.

— — J'ai lû la lettre à Mr. le Conseiller de Jenisch, relative à l'accident qui doit retarder Votre transplantation dans la Syrie. Il n'y a pas grand mal. Croyez moi que Vos projets et desirs ne sont rien moins qu'oubliés; tenez Vous seulement tranquille; ne faites aucune demande qui effraye, et sur-tout (c'est l'essentiel) continuez d'interesser a Vos recherches S. E. le Ministre dirigeant *), en les portant sur des objets pour lesquels il Vous a marqué prendre intérêt: c. a. d. la littérature orientale, l'histoire et les productions des belles lettres orientales, des manuscrits dont les notices ont du nouveau ou du singulier. Quand je parle de l'orient auquel Vous devez Vous appliquer, j'entends surtout la Perse, et la littérature Persane. Laissez là, je Vous prie, tout le bas Empire et les inscriptions même des meilleurs tems; on regarde ceux-ci comme suffisamment épluchés, et ceux-là que comme meritant peu de l'être plus. Que l'Orient, l'histoire, la littérature, les opinions, les usages de l'orient soit Votre objet; et je me tiens sur que Vous

*) Mr. le Baron de Thugut.

serez favorisé, au delà de ce que Vous espérez pe
être, dans la poursuite de ces recherches. —

Je voudrois avoir des bonnes choses à dire
mon pays pour satisfaire l'obligeante curiosité
M. l'Internonce. Hélas dites lui, que ce sejour d
paix de 300, d'une innocente liberté de 500 a
du bonheur domestique, de la felicité publique,
lettres, des arts, est, à la lettre, changé en de
du coté des petits cantons, et en une scène affreu
de degradation, de desordre, de misère, par-to
Dans les conseils legislatifs une cohue de grossi
paysans se sont emparés de la pluralité des suf
ges; l'aristocratie qu'ils haïssens le plus, est ce
des talens et des moeurs cultivés; aussi t
les établissemens d'instruction ont perdu leurs fon
Jugez de la perspective de Vandalisme et d'an
chie qu'on a! Ajoutez que les lenteurs de la p
mière partie de la dernière campagne et les m
heurs qui la terminèrent, ont beaucoup affoibli
espérances; que la durée des maux désorganise t
jours plus de têtes et augmente les difficultés de
restauration, et que les émigrés Suisses, tout com
les Français sont divisés de vûes, d'idées, de pla
Malgré cela la certitude de la verité que cette p
d'Italie et la Haute-Allemagne ne sauroit sans d
ger rester entre les mains des incendiaires de t
les pays, paroit trop bien sentie pour ne pas c

server l'espoir, qu'enfin l'on conviendra d'une opération de delivrance, promte, énergique et calculée d'après la bonne tactique.

En général, cette dernière année de siècle me paroit l'annoncer comme devaut être décisive. J'avoue que ce n'est pas sans inquietude que j'en vois les momens s'avancer: non qu'il n'y ait de quoi les rendre salutaires au monde; mais! Vous n'exigerez pas, ni M. l'Internonce, que j'aille plus loin. Au reste, il est naturel qu'on craint pour ce que l'on desire le plus vivement. — — Il ne s'agit que des deux choses: de bien profiter des momens et des hommes, et d'oublier tout pour le seul grand but.

P. S. Je vois que Vous Vous croyez au XIXme siècle. Sur cela je Vous prie, mon ami, de considerer qu'un siècle à 100 ans et non 99, et que l'on commence à compter par 1, non par 100.

177.

A Mr. J. de Hammer à Pera.

à Vienne, 18 Févr. 1800.

J'attends avec bien de la curiosité, ainsi que Mr. le Conseiller de Jenisch ce que Vous avez tenté sur l'alphabet Sassanide, et sur le plus ou moins de rapports qu'il peut avoir avec le Zend et d'autres formes de lettres des peuples voisins. Quant à la

langue elle en avoit beaucoup avec celle de Chaldéens, Hébreux et autres peuples Semitiques: à en juger par les mots que Sacy a déchiffrés, tout à fait ressemblance à la langue du livre d'Esdras ou de Daniel.

Comme je ne s'ai rien du Zend ni du Pehlewi, et qu'il eût fallu commences par écrire du moins en caractères Hebraiques le dictionnaire d'Anquetil, où tout est rendu selon la prononciation Françoise, je n'en peux avoir aucune opinion. Le Chaldéen diffère à peine de l'Hebreu comme l'Italien du François.

Bien des remercimens du travail sur Antar, qui assurément est un ouvrage très-curieux, surtout d'après ce que Vous m'écrivez en dernier lieu. Ce seroit une collection à acquérir un jour ou peu à peu, et à en publier d'extraits. —

Je Vous suis obligé de Vos bonnes intentions par rapport au vin de Shiraz: Comme Vous n'en pourriez m'envoyer sans incommoder quelqu'un et comme Vous me dites qu'il ne vaut rien, je le tiens pour bû. Faites en une libation devant le feu sacré d'Ormuzd, afin d'obtenir plus de satisfaction par rapport aux Antiquités, qu'au vin des Persans. Au reste je pense que la médiocrité de ce dernier peut-être l'effet de la mauvaise culture et des dé-

fauts dans l'art de le faire; les Musulmans ne s'y entendent pas. —

Avez Vous vû les lettres interceptées d'Egypte? Elles ne peuvent que porter un violent coup à la réputation usurpée de Bonaparte. Il y parle du tems où la France étoit encore Chretienne; il vante qu'on s'y est approché de l'Islam. Ce jeu avec les objets les plus sacrés ne peut que choquer le neuf-dixièmes de sa propre nation, à laquelle il voudroit faire croire qu'il a de l'estime pour sa foi . . . . . il n'y a point de verité dans son caractère, il nuit à la réputation des anciens par la jonglerie de ses imitations; enfin sa grandeur n'est qu'une preuve humiliante de la bétise de ceux qui lui obeïssent. —

178.

A Mr. Joseph de Hammer à

Vienne, 4. Mars 1800.

— Il est impossible que je me sois exprimé assez louchement, pour Vous faire croire que Vos lettres sur Antar et d'autres ouvrages orientaux pourroient ennuyer. Je ne Vous ai parlé, et bien expressément, que de l'ennui que donnoient à des personnes qui n'y prennent aucun intérêt, Vos dissertations sur des inscriptions Grècques, vraiment peu importantes, et je Vous ai prié et supplié tout aussi expressément

de nous en donner sur la littérature orientale, ticulièrement Persane, qui est proprement V objet, et dont Vous savez, que celui même Votre sort dépend principalement, est un ama et connoisseur. Il en a parlé seulement hier en et s'étonnoit de ce que depuis tant de tems n'en parlez plus. —

Je desire extrémément de recevoir les remar que Votre ami Carlisle aura faites à Jerusalem y en a jusqu'ici moins de vraiment instructives q le croiroit sur un local aussi fameux. Quant à scription de la Vallée de Faran j'ai peine à c que Vous l'aurez, elle est si extrémément lor qu'il faudroit deux ou trois mois à qui en vouc faire une copie exacte. Au reste c'est son éte même qui me persuade qu'on doit pouvoir la chiffrer.

Mais je ne Vous entends pas sur Vos carac Cufiques. Ils sont, comme Vous savez, poster à Mohammed; comment? Vous prétendriez l'inscription de Faran est posterieure à notre siècle, tandis que personne (il y a cependant d'historiens) eût parlé de l'étonnante entrepris remplir d'écriture toute une montagne, et que caractères, déchiffrés sur tant de monnoyes et tres monumens, eûssent paru indéchiffrables seulement, aux savans Européens! Je suppose

que le Cufique Vous est autre chose qu'on ne le prend généralement. Moi j'avoue que j'aurois plûtôt pensé à l'alphabet Hebreu; c. a. d. celui de la plus haute antiquité, et plûtôt Phénicien que Judaique. Si je me trompe, Bayer, Clayton, d'autres, m'empécheront d'en rougir.

Nous parlons souvent de Vous chez le Comte Fries. La societé se soutient avec beaucoup d'agrément. J'y vais tous les 15 jours; car depuis que la composition me prend les matinées, je suis fort avare des lectures du soir. En général je le deviens toujours plus du tems; chose naturelle, plus je vis, et moins il m'en reste; aussi plus j'apprends et mieux je vois combien j'ignore. —

179.

A Mr. de Hammer à

Vienne, 1 Avril 1800.

Vous ne sauriez douter, mon bon ami, du plaisir et de l'intérêt avec lequel je Vous suis dans Votre voyage. Il est certain qu'il ne peut qu'être bien profitable. Je compte la vûe du pays et de ses habitans, surtout du peuple, qui tient le plus des anciennes origines, pour un avantage inappréciable. Je me rejouis de Vos observations sur les anciens monumens. Je lirai avec intérêt Vos remarques sur

et je m'apperçois très-bien que je Vous aimois plus que je ne croyois moi-même. —

La guerre a l'air de recommencer bientôt: jusqu'ici il ne s'est rien fait. Puisse Bonaparte fournir sujet à plus d'une Ptolémaïde! Sa vanité surpasse toute croyance et lui fait une quantité d'ennemis Il se donne autant de peine à déployer sa grandeur qu'Auguste à cacher la sienne, et s'il n'a pas comme César fait la conquête du monde, au moins en parle-t-il plus que lui, et veut nous faire croire que cela ne tient qu'à lui. —

180.

A Mr. N. à Berne.

Vienne ce 4. Juillet 1800.

Mon cher Monsieur!

Mille graces de m'avoir tranquillisé quant à la lettre, venue par Erlanguen.

J'entre avec une profonde sympathie dans Vos peines, et dans celles plus grandes de la perspective qui est devant nous. Je dis nous, ne suis-je pas Suisse moi même? n'ai-je pas de tout tems tendrement aimé le pays, la nation, son ancienne manière d'être? et d'ailleurs les maux, dont nous nous plaignons, ne sont ni ne seront confinés dans l'enceinte de nos vallons; quel est le peuple, ou l'état

à l'abri des contrecoups! qui peut prévoir à quel sort il est reservé! Vous avez eu le triste avantage de Cassandre, Vous avez prévû sans être crû; j'ai Votre lettre du 21 Mars, et j'en ai eu d'analogues; je n'en ai pas dissimulé le contenu. Ce qui est arrivé ailleurs a été aussi inutilement prédit. Quant à ce que Vous m'insinuez des vûes intéressées de gens que nous ne nommerons pas, n'est pas nouveau pour moi, mais toujours bien affligeant; ils en seront les dupes, les victimes comme nous, et comme d'autres. Les événements qui se sont succédé avec une si épouvantable rapidité, vous feront aisément concevoir, que les affaires, jamais assez considérées, jamais bien vûes de notre malheureuse patrie, sont moins encore qu'à l'ordinaire à l'ordre du jour là où je suis. Qu'y-a-t-il a faire? Quant à la patrie, pour le moment, rien. Il faut attendre ou une meilleure tournure du sort des armes, ou la paix. Dans celle-cy j'ai tout lieu de croire qu'un ombre d'indépendance, telle qu'il y en peut avoir en cet état de l'Europe, lui sera restitué, et que, dans la soi disante liberté du choix, l'on fera adopter une constitution pourtant plus analogue à l'ancienne que ce que nous avons vû depuis, car B. ne voudra ni la forme qu'il a detruite chez lui, ni un petit collégue de Consuls; au lieu que la fédération avec une diète un peu plus significative que

cydevant, parait innocente. Ce n'est pas grand bien que j'augure là, et encore je n'en suis rien moins que sûr, c'est pourtant ce qui selon mes données me parait probable. De là découle ce qui semble à présent convenir aux particuliers: Ceux qui sont en quelques services, militaires ou civiles, doivent sans doute, ne fut-ce que pour l'honneur du nom Helvétique, s'acquiter au mieux de leur devoir; c'est d'ailleurs le moyen de conguerir l'estime, même des autres. Quiconque n'est pas dans un service public, ne sauroit mieux faire, que de se tenir hors de jeu, et se compromettre le moins que possible; jouer le rolle d'un ami de son pays, plûtôt que de l'ennemi de personne, se plaindre et la patrie, plûtôt qu'accuser ceux qui lui firent tant de mal, et ceux qui ne lui ont fait aucun bien, attendre, voir venir, et si le moment se présente d'être utile au pays et à soi même, prendre alors pour règle, non ce qui fut, mais ce qui peut-être, et considérer ... l'Etat des affaires en toute l'Europe. Cette morale politique vous paraitra bien humble et un peu triste: aussi est-elle pour le seul funeste cas de la continuation des présens malheurs; celui-ci supposé, que restait-il d'autre! Et vaut il mieux alors de laisser ce que nous avons de plus cher, aux coquins! Je suis du sentiment, mon excellent ami, que si le tout-puissant maître ne décide bientôt tout autrement, il n'y

nura; sous peu d'années, guères de pays à l'abri de ce qu'éprouve le notre. Ce sera un décret, comme quand Dieu livera aux Mahométans en peu d'années tout ce qui est entre le Gange et les Pyrénées, et je régarde avec plus de compassion que de colère ceux, qui, en nous négligeant, se desservirent eux mêmes, ne sachant ce qu'ils faisaient. En attendant quoiqu'il arrive (car malgré la gravité de mes présages, je ne veux encore désespérer), le mieux est de faire comme Vous avez fait dans l'éducation de vos enfans, se rendre fort par la sagesse, la frugalité et l'amour du travail, et, où l'on peut accrocher un honnête homme, qui ait un coeur amical, s'assurer de son interêt pour la patrie et pour nous. Quant à moi, supérieur par ma conscience aux sottes imaginations, que quelques-un sont conçues et répandues à mon égard, je servirai dans tous les tems, la bonne cause de l'ordre public, notre patrie et mes amis tant que je le pourrai, et Vous dont j'ai vû la marche constante sur le chemin de la rectitude, pouvez être bien sûr, de me trouver toujours, quand il me sera possible de vous prouver et aux votres l'interêt l'estime et l'amitié avec lesquels je suis de coeur et d'ame à Vous.

181.

A Mr. Joseph Planta, Secrétaire de l'Acad. Roy. à Londres.

Vienne, 12. Jul. 1800.

Monsieur, ayant reçu dans leur tems les lettres que Votre amitié m'addressa sur le 4 Mars et 1 Mai, j'attendois avec impatience l'arrivée de l'ouvrage qu'elles m'annoncoient; il m'est parvenu le 18 Juin, et Vous voyez que je n'ai pas différé de consacrer à sa lecture à-peu-près toutes les heures, dont je pouvois disposer. Je commence par Vous *féliciter* sincérement d'avoir rempli une tâche aussi difficile et étendue avec une aussi grande perfection; car je ne connois absolument point l'histoire de la Suisse aussi complette par rapport aux tems, aussi judicieuse, ni pénétrée, d'un esprit plus impartial et plus sage. Je m'estime moi-même beaucoup plus heureux que Trogue-Pompée; Votre extrait est si bien fait que loin de m'affliger de la crainte qu'il fera perdre l'original, j'y serois assez indifférent, et, sans m'y arrêter, je me sens fortement encouragé à poursuivre mon travail, ne fut ce que pour Vous aider à donner encore quelque perfection de plus au 2d volume. J'aurois peut-être omis quelques passages et conservé quelques autres; mais le choix dépend de la façon de voir et du compositeur et du

public pour lequel il travaille; je ne m'y arrête pas. Au reste quoique Votre ouvrage est fait pour plus de lecteurs, je ne sais si Vous n'êtés néanmoins pas de l'avis que je ferai bien de continuer le mien à ma manière: Cette discussion critique est peut-être nécessaire pour une histoire qui n'y fût jamais auparavant assujettie, et elle a son utilité non seulement pour ceux qui par inclination et devoir, comme Suisses, où excités par Votre ouvrage, chercheront une description plus détaillée et appuyée des preuves, même pour augmenter le crédit et l'exactitude d'une aussi estimable composition comme est la Votre. Ce n'est pas au reste qu'au second volume on s'appercoive beaucoup que Vous l'avez travaillé presque sans précurseur. Au contraire, j'admire à quel point Vous Vous étés rendu maître du sujet, et combien sa tractation se soutient uniforme jusqu'à la fin. Après cette déclaration générale de la satisfaction que m'a procuré cette lecture, je Vous fais part, comme Vous l'avez desiré de quelques notes que je me suis faites sur des détails, minutieux, mais sur lesquels Vous avez accueilli mes rémarques précédentes avec tant de bonté. Je ne puis d'abord omettre de Vous faire mon compliment de la dédicace, pleine de décence, de goût et de cet excellent esprit qui pervade tout l'ouvrage. Je Vous réitére mes remerciments de la mention honorable que la

préface fait de moi et de mon traité sur la même matière *).

pag. XI, lin. 7. Such is the confidence). Il vaudroit peut-être mieux rétrancher ce passage. Il est vrai que j'ai beaucoup travaillé pour accomoder les différends qui subsistoient entre la Cour de Rome et les Archévêques de l'Allemagne, et que je n'ai pas approuvé la manière passionnée et (pour nos tems) imprudente dont les gens d'affaires de ceux-ci les conduisoient: J'en appelle à cet égard au Nonce pour la diète d'élection de Léopold II. Cependant *je n'ai* pu reüssir à faire adopter un système approprié aux interêts réciproques et généraux. La guerre survint enfin et ménaca les deux partis de la même ruine. J'ai été charmé de voir insérés (p. XII et XIX) deux passages de lettres qui testifient l'horreur que j'ai de la révolution arrivée en Suisse **). Un de nos concitoyens les

*) Von 162 Noten des Verf. zu Herrn Planta's Werk werden hier nur einige, die auch ohne das Original neben sich zu haben verständlich sind, ausgezogen.

**) Die in dem vorigen Briefe des Verf. vom 31. Aug. 1799 („la vraie faute des gouvernemens etc.") und folgende, aus einem spätern: „Nor can J" (he (Muller) says in a private letter) „at the present crisis, direct „my thoughts, without the most poignant grief, towards a subject which most incessantly remind me

plus éclairés, à qui je les ai fait voir et qui en eut aussi beaucoup de plaisir, ne me conteste que l'opinion qu'au bout de compte nous n'aurions jamais pû nous soutenir. Je croirois qu'après no doubt Vous pourriez insérer „surtout après la paix de Campoformio"; car il est bien vrai que si on s'étoit déclaré en 1792 avec toutes les autres puissances, il se pourroit que le succès eût été différent. Nous y reviendrons plus bas.

94. La descendance de la maison de Savoie de Witikind ne trouve plus foi auprès de personne; voyez ce que j'en disois vol. I. p. 289 *).

50. Florentius assurément n'appartient pas à Vindonissa, mais à Sion ou Martigny. La translation de Vindonissa pour Constance et d'Aventicum pour Lausanne paroît plus vraisemblablement s'être faite peu après la reünion de toute l'Helvétie sous Childebert II, héritier du roi Gontram de Bourgogne, 593—596.

„of the subversion of the happiness, the freedom, and „the glory of my country: and yet J do not des pair, „(he adds) to be allowed at some future period to re„flect once more with exultation on thal country; and „to reeollect with hearth felt satisfaction, the venera„ble names and darling spots, whish, during the best „part of mylife, have been the dearest objects of my „contemplation."

*) Der Ausgabe der Schweizergeschichte von 1786.

oriental tales dont la forme engageante séduit des gens peu avant la reforme. Sei ce la Cabbale? Alors tale n'y paroit très-bien appliqué.

p. 123. Je demanderai grace pour Innocent V qui n'étoit pas si rémarquablement pervi substituez-y Sixte IV.

p. 165. Je trouve que le point de vue sous leq l'histoire de ces 3 derniers siècles de la Su est intéressante, est de la considérer comme recueil d'expériences, de la manière, dont développent les diverses formes de Consti tions républicaines, abandonnées à *elles*-m mes, soit en bien, soit en mal, et comme spectacle unique d'un peuple dont les circ stances ne furent celles d'aucun autre.

p. 198. C'est de cette capitulation de Milan qu a déduit jusqu'à nos jours le droit de se m des rapports de ces trois pays avec leur s verain, principalement sous le prétexte maintien de la religion. Car ce traité étoit garantie de quantité de détails de la consti tion intérieure.

p. 246. Les loix de Lycurgue ne furent abolies par Philopoemen, après environ 720 ans; e l'on veut décompter les années de leur corrupt il en reste toujours 520, jusqu'à Lysandre.

267. C'est une des imperfections qui a le plus contribué à la perte de la Suisse, que tout homme que son bonheur n'avoit pas fait naitre d'une famille patricienne, ne pouvoit jamais dans son propre pays parvenir à une place éminente, encore moins dans un autre canton de la Suisse. Ce qui fit qu'elle ne parut pas une patrie commune. De là tant d'égoisme. On étoit comme cloué à la glêbe. Dans les anciens tems on fût là-dessus bien moins rigoureux, et la sagesse des gouvernements auroit du donner un même interêt à tous. Ils ne le firent pas, et il en arriva que tant de gens à talents furent dans l'opposition.

282. La Suisse n'étoit pas dépeuplée, là où la nature des lieux permettoit la population. Temoins le défrichements continuels, au point que le prix du bois s'accrût prodigieusement; et les milliers de fabricants qui ne pouvoient subsister dès qu'un édit défendoit l'entrée de leurs manufactures en France ou en Autriche. D'après tout ce qu'on peut accueillir de l'histoire elle n'avoit jamais été aussi peuplée que dernièrement. La population du Pays de Vaud doubla de 1564 à 1764, et elle augmenta depuis.

291. La principauté de Neufchâtel a une des constitutions les plus sages, et il n'auroit pas été

hors de propos de montrer, comment la liber
de ces peuples et la puissance du Grand Frédé
pûrent subsister ensemble. Il y a de même bea
coup de singularité dans celle de l'Evêché
Bâle et de l'Abbaye de S. Gal.

p. 369. Je ne puis que Vous faire compliment
la sagesse et de la vérité de ce récit des cau
de la révolution.

p. 370. Ce que Vous dites du partage de la Polo
ne est d'une vérité non moins évidente, et
suis charmé aussi de ce passage. On ne pe
trop répéter que l'injustice et l'oppr
sion se punissent elles-mêmes. J'ai c
preuves que la grande Marie Thérèse, pensa
de même, n'acceda que bien forcement à
Convention de 1773, et ce qu'alors elle pré
soit, fût rempli.

p. 373, ult. C'est comme Mr. Heidegger, Bo
guemaître de Zuric disait des Genevois
1766: „ils se tuent de peur de tomber malad
Car ils ne se plaignoient pas d'oppressio
mais de la possibilité qu'il y en eût selon
forme de leurs loix.

p. 401. (Some surmised that the 2 cont
cting powers had in the treaty of Ca
poformio . . . decreed the partiti
among themselves of the Helveti

territories): Et ceux qui pouvoient détruire ce soupçon par une déclaration franche, ne le firent pas; si bien que moi-même je l'ai cru, jusqu'à ce que j'ai eu occasionnellement la preuve du contraire.

403. *) Je dois peut-être à moi-même de remarquer ici ce que je croyois alors qu'on dût faire, sans pouvoir répondre du succès, mais comme les seuls moyens possibles: 1) Renouveller (non comme à Arau, entre quelques peu de magistrats, des traités dévénus defectueux par le laps du tems, mais) la confédération Helvétique d'après un seul traité simple et vénérable, comme les anciens, mais rendu le même pour tous les XIII Cantons, les pays associés et alliés dans une assemblée des députés de toutes les villes et communes, à Stanz ou Schwytz, ou dans quelque autre lieu sacré. 2) Abolir les Monopoles des bourgeoisies, déclarer éligibles au gouvernement tous ceux qui parvenus à une fortune considérable (fixée) voudroient s'établir à la ville; et rétablir l'usage du XVI siècle, de prendre sur les grandes affaires le sens du pays par des députations

*) Wo von der Tagsatzung zu Arau im Jenner 1798 die Rede ist.

aux Communes. (J'oublie qu'il eut fallu re
dre commune à tous les cantons la stipulatio
du traité de Brunnen (1315) et de Lucern
(1332) de ne faire qu'en commun les gue
res et les traités). 3) Etablir une nouvelle lo
pour la décision des différends entre les gou
vernemens et les peuples, pour rendre ceux-c
certains de la plus parfaite impartialité. Tou
tes ces choses n'étoient pas nouvelles; elles
étoient le renouvellement d'institutions primiti
ves, oubliées. Elles pouvoient se faire en très
peu de semaines. Elles en auroient imposé, e
si en même tems on eut assouvi par un ou deu
millions la soif de Rewbel et Consors, il e
vraisemblable que la Suisse seroit encore libr
et heureuse. Mais on n'étoit pas pour des gran
des mesures, et tout fût perdu parcequ'on n
vouloit rien sacrifier. Διος δ'ετελειετο βουλη!

p. 407. Je n'ai jamais pû regarder que comme l
comble de l'impolitique la conduite avec Staef
(1796), et moins la reduction de ce lieu pa
force, que le manque de tout arrangement vrai
ment conciliatoire après la reduction. J
n'en blâme pas moins les gens de Staefa, ma
il faloit se dire qu'ils étoient hommes, et offen
sés et passionnés.

p. 431. Qui est donc, je Vous supplie, cet extra

vagant *)? L'Avoyer Steiguer n'a jamais, depuis l'origine de la révolution de France, varié un instant sur son esprit et sur ce que la patrie en devoit craindre, ainsi que toute l'Europe. Je me permets de croire que la foiblesse de sa constitution physique ne lui permettoit pas toujours d'user de cette énergie imposante qui eût renversé les factions devant lui; mais je suis sûr que dans l'histoire de la Suisse il n'y a pas un seul caractère d'homme public plus véritablement attaché à la patrie.

432. **) J'ai trouvé dans les papiers d'un trésorier de Berne, que vers 1770 il y avoit environ 9 millions de livres de Berne. Vous savez qu'on avoit beaucoup placé dans l'étranger. Dans les derniers tems il y eut tant des dépenses extraordinaires que le trésor ne peut avoir augmenté.

443, not. ***) Ces familles n'étoient rien moins

*) Ein gewißer Wood, in einer View of the history of Swisserland), aber auch nur dieser Einzige, wagte es, den Schultheiß Steiger der Landesverrätherey anzuklagen.

**) 800,000 Louisdors in Specie sollen im Schatz zu Bern gefunden worden seyn, welche Summe Planta für übertrieben hält.

***) Von den durch die Franzosen den regierenden Familien auferlegten Contributionen.

que riches. A peine y a-t-il eu un millio
à Berne. Dans les autres villes les charg
rendent à-peu-près rien du tout. Cette
diocrité, qu'on pourroit presque nommes
vreté, prouve pour les anciens gouvernen
p. 465. L'idée d'une nouvelle fédération n'e
pourtant ni abandonnée en Suisse, ni reg
même par les dominateurs actuels comme
missible. J'espère encore. La Suisse, c
même elle seroit une et indivisible, n'en
roit pas moins un fort petit état en compa
des deux qui l'entourent à l'est et à l'ouest.
ne sera jamais tranquille ni libre sans la
tralité. Or celle-ci se conservera mieu
le gouvernement fédératif, que, s'il suffi
l'intrigue, à l'or, à la menace, de gag
majorité dans un seul conseil. Il lu
(et aux voisins pour leur sureté) la fé
tion; elle lui est essentiellement nécessai
Je Vous réitére mes remerciments du sent
avec lequel Vous avez écrit cette dernière part
Rien de plus vrai (sa vérité m'a arraché
larmes)! que la comparaison p. 399 **).

*) Die Geschichte der schweizerischen Revolution.

**) Wo Herr Planta die schweizerischen Regierunge
gen der Wankelmüthigkeit ihrer Entschlüsse dem Ei
chen vergleicht, welches, bezaubert vom Blick der

Heu pietas, heu prisca fides, invictaque bello
Dextera . . . .
. . . . Manibus date lilia plenis!
Purpureos spargas flores, animamque parentum
His saltem accumules donis! . . . . .

Je Vous réitére encore que si je prévoyois que non ouvrage dût périr, je ne le ferois pas avec noins de zele, s'il pouvoit contribuer par ci par là . la perfection du Votre.

Mr. Eschenbourg est l'homme des lettres le mieux qualifié pour en faire une bonne traduction.

Les divisions intestines des Suisses n'auroient janais dû empêcher les puissances bien-intentionnées le se charger de leur tutele. Dailleurs en les délirant on eût bien aisement mis fin à ces bisbiglie.

Je termine cette longue épitre en Vous réiterant 'expression de toute mon estime et de mon véritable .ttachement etc.

182.

An Herrn Professor B— in W—g.

Wien, den 30. Jul. 1800.

Sie kennen, m. l. Herr Professor, meine Freundschaft für Sie, und ermessen hieraus leicht meine Empfindung bey der traurigen Erzählung Ihres Briefes

verschlange, eine Weile mit ängstlichem Zittern sich zu retten strebt, endlich hülflos in den aufgesperrten Rachen des Ungeheurs fällt.

vom 20. July. Was läßt sich sagen? Diese Lei
greifen so tief in das Herz, daß Vorstellungen, die
kalter Vernunft reden, ihren Eindruck zu schwäch
unvermögend sind; Balsam in die Wunden unglück
cher Liebe kann sie selbst allein geben. So lang I
Freundin noch athmet, ist ihrer Jugendkraft imm
noch ein essor möglich, der die Gefahr überwin
Sollte das Uebel unüberwindlich seyn, so thun S
lieber Freund, was Sie sonst immer so gern thate
und lebenslänglich zu thun vorhatten — den Wi
dieser Geliebten; der kein anderer seyn kann, als I
Heiterkeit, Ruhe, Erhaltung, Thätigkeit; und n
Sie gewiß nie gethan hätten, das thun Sie jetzt a
nicht — nämlich Ihre Geliebte um größeres Glück
neiden: In Wahrheit, sehen Sie sich um, und in
bevorstehende Zeit; was ist am Leben in dieser uns
Zeit? wo Consistenz? wo für ungestörtes Glück
sicherer Winkel! Wie viele Tausende wären glück
gewesen, vor dem gegenwärtigen Elend in stillen
den einzugehen? Ich weiß zärtliche Gatten, jetzt s
zehen Jahre getrennt; und wer sagt Ihnen, daß
von Ihrer Geliebten es länger seyn werden? Ha
Sie im Buch der Schicksale gelesen, oder durch die
durchdringliche Scheidewand in die Geisterwelt hin
geblickt? Woher wollen Sie den Glauben vieler
derlegen, daß die, deren Herz an unserm hieng,
unsichtbar uns umschweben, und die für einander

bildeten sich, trutz einem tödtenden Zufall, nach Gottes Vorbestimmung doch noch finden! Werfen Sie, wie Sie es in der Philosophie gewöhnt sind, den getrübten Blick vom Lager der Theuren, ja von dem hinschwindenden Augenblick dieser ganzen Existenz, auf die gegründete Hoffnung der nähern, bessern Entwicklung; und indem die nie versiegende, innwohnende Quelle der Unsterblichkeit Ihr schmachtendes Herz labet, so durchdringe Sie das Gefühl, daß das künftige Glück durch das einige Mittel zu verdienen ist, jetzt ganz und trefflichst der zu seyn, der Sie jetzt hier seyn sollen. Und was sollen Sie seyn als — ganz Mensch, in Anbetung der unbekannten, und festem Fortschritt auf dem durch Ihren innern Trieb vorgezeichneten Wege, zur Vollkommenheit; nach deren Erreichung auch Sie wie eine gereifte Frucht abfallen werden in den Schooß der lieblichen Rose, die früh verpflanzt in paradiesische Auen dem Empfang des Freundes immer offen entgegen blühen wird. Meine Seele ist allzubewegt, um jetzt noch von andern Dingen zu reden; schreiben Sie mir den Ausgang; ergießen Sie jede Klage in des Freundes Busen; erleichtern Sie auch so den Schmerz; erfreuen Sie mich durch die Nachricht, daß sie Ihnen wieder geschenkt ist, oder durch die, daß Gott Sie stärkt, den Verlust zu ertragen; damit wir, so oder anders, das rauhe Thal hinauf, den ermüdenden Weg, wenn auch nicht Hand in Hand,

einander doch zurufend, weiter fortsetzen m
Mein Herz ist bey Ihnen, obwohl die Zeit mir
erlaubt, mehr zu sagen.

183.

An Herrn Baron Ulysses von Sali Marschlins.

Wien, 22. August 1

Vorerst sey Gott Dank, daß Sie mir wieder
ben können, Unvergeßlicher, Verehrungswürdi
In dem finstern Sturm hat mein Auge oft bekün
die Bucht gesucht, welche Sie verberge; und no
meine Hoffnung für das arme Vaterland nicht
verschwunden, da der Guten und Großen doch
noch — vielleicht auf heilende Wirksamkeit — g
sind. Indeß wird alles immer finsterer. Das
Jahr öffnete wie ein Blitz das schwarze Gewölke
benutzt leuchtete er einen Augenblick, und bald
noch schwerere Nacht über dieses unser Aegypten
Verstockung Land. Indeß, sey der verborgene
schluß, wie er will, uns kömmt zu, nach Schi
keit und Kräften für das Vaterland und allgem
Wohl zu wirken. Mit Gedanken hierüber besch
auch ich mich täglich; ich berufe mich auf Ihres
ters, des weisen edlen Jünglings, Zeugniß.
dringendste, worüber Sie mir schrieben, ist die E

tung des verfassungsmäßigen Organs der Bündner, der Regierung, da, wo sie noch seyn kann. Zu dem Ende werden die gehörigen Schritte heute geschehen, und, ich hoffe, nicht vergeblich. Was den Hauptpunct permanenter Anordnung betrifft, so können Sie leicht denken, daß ich die Redintegration so vollständig als möglich wünsche, den Umständen zufolge aber kaum hoffen darf, und daher wie Sie in Erwägung ziehe, wie Ersatz, wie künftige Konsistenz zu sichern seyn möchte. Darüber stellt sich mehr als eine Idee dar, wie bey Ihnen; aber zum Theil fehlt es an der Stimmung derjenigen, ohne die sie sich nicht ausführen ließen, theils an Kenntniß der Lage der Sachen, wie sie in der Schweiz nun ist, im Frieden bestimmt und nach demselben wirklich geformt werden durfte. Ich wünschte über dies und viel anders gar sehr, mit Ihnen mich zu besprechen. In einigen Tagen werden wir wissen, ob es uns so gut werden kann. Ich hoffe es. Wo nicht, so schreibe ich Ihnen ausführlicher. Noch hat es das Ansehen nicht, als ließe sich über diese Dinge in allernächsten Tagen ein festes und der Zeit angemessenes System erwirken. Indeß versichere ich Sie, daß Graf Johann in keinem Fall etwas versäumt, daß der gemeinsame Zweck und Ihre Ideen über die Manier der Erreichung uns gegenwärtig sind, und daß, wenn man darüber mich hören will, ich der Pflicht eingedenk seyn werde, welche in diesen Sachen

Vaterland, Kaiser, das Interesse der Gegenwart und der Zukunft zugleich mir auflegen. Ihrem vielversuchten, hartgeprüften Alter aber gebe Gott Jugendkraft, und Ihren großen Talenten das Feuer und Glück, so nöthig ist, um in dieser äußersten, täglich drohenden Krise, in Rath und That mächtig zu wirken.

Ich bin von ganzem Herzen, verehrungswürdigster Herr und Freund,

Ihr aufrichtigst ergebener.

184.

An Herrn Conrad von Mandach in Schaffhausen.

Wien, 26. Sept. 1800.

Den Brief Ihres Freundes Bernoulli *), liebster Mandach, habe ich aus zwey Ursachen mit größtem Vergnügen gelesen. In Ansehung des Vaterlandes enthält er fast durchgehends meine Gesinnung: wenn die Verfassungen nicht so überreif gewesen wären, sie würden wohl nicht so schnell gefallen seyn; man hat ja den morschen alten Bau kaum berühren dürfen! Und ein Grundfehler war gewiß, daß in Wahrheit keine Schweiz war, sondern dreyzehn Orte und acht oder neun zugewandte, keine Nation — sondern Züricher, Berner, Genfer u. s. f., und daß selbst

*) Herrn Christoph Bernoulli, nun Professor zu Basel.

in den meisten Orten der allergrößte Theil der Nation durch keinen Wohlstand und kein Verdienst je zu irgend einer Theilnahme an der Verwaltung ihres eigenen Vaterlandes kommen konnten, wahrlich hart! Ich weiß besser als irgend jemand, wie das gekommen ist, und es war anfangs einigermaßen entschuldbar; aber einmal hätte es doch aufhören sollen, und das geschah nicht, weil nichts geschah, und ohne diese in ihren Umständen freylich höchst bedaurliche Erschütterung wohl nie nichts im Großen geschehen wäre. Nun bin ich der Meinung (Sie wissen es), daß, da das gothische Gebäude, welches ich nie hätte anzünden mögen, durch Mordbrenner, denen es nur um Stehlen zu thun war, verbrannt worden ist, wir allerdings es bequemer wieder aufbauen müssen: nicht mit Fallbrücken zwischen den Zimmern, nicht mit Löchern, die niemand überschreiten kann, ohne einen halsbrechenden Sprung; der Meinung aber bin ich ebenfalls: daß die großen Quaderstücke, die es so lang und sicher getragen, zwar wohl vom Schutt gesäubert, nicht aber mit Papierballen vertauscht werden sollen. Was vom Alten gut ist, ist doppelt gut. Wer wird sich lieber einem nagelneuen unprobirten Schiff, als einem, das schon etliche Reisen gethan hat, anvertrauen? Hierüber wird Ihr Freund wohl mit mir einig seyn, und es ließe sich wohl thun, wenn man jetzt weniger an die Auferweckung der Todten, als an die weit natürlichere Hervorbrin-

gung eines vervollkommneten Gebildes dächte. Auf der andern Seite müßte man aber auch nicht nach Traumgestalten haschen, und den Faden der Erfahrung in diesem gefahrvollen Labyrinthe mit Fleiß abreißen; vielmehr sollte eine durch gesunden Menschenverstand mehr, als durch schimmernden Witz ausgezeichnete Nation andern hiemit mit lehrreichem Beyspiel vorgehen.

Genug hievon, denn ich habe noch die zweyte Ursache meiner Zufriedenheit mit dem Brief Ihres Freundes zu erklären. Sie besteht in der Beobachtung der ihn in seinem eigenen Lebensplan leitenden Vernunft. Wenn er lebt (und ich hoffe, seine Mäßigung soll ihn erhalten), so wird der altberühmte Bernoullische Name in ihm mit neuem Glanz erscheinen. Er möchte nun wissen, was ich von seinem Studienplan denke? hier ist, was mir einfällt. Wer in die Welt tritt, muß um sich her sehen, wo er ist; es wäre lächerlich, nun die Kleider nach dem Schnitt des XV. Jahrhunderts einzurichten; jetzt sind ganze Fächer der Wissenschaft ausser Praxis gekommen, und diese, d. i. der gemeine Nutze, eng verbunden mit wohlgeleiteter Selbstbesorgung, ist doch der Zweck. Da er durch sein physisches von der militärischen, durch andere Umstände von landoeconomischen oder mercantilen Geschäften abgehalten scheint, so bleibt nur übrig, die Bildung oder Regierung der Menschen (zwey Dinge, die enger, als man glaubt,

verbunden sind) sich zum Zweck zu machen. Die eine und die andere macht selten reich, verschafft aber doch leicht ein vergnügliches ehrenhaftes Auskommen. Ich stelle mir vor, daß er mit ersterer, mit Erziehungsgeschäften, anfangen wird. Indessen setzt sich der gegenwärtige Sturm und wird die politische Laufbahn wohl auch wieder annehmlicher. Wie soll er sich hierauf bereiten? Gewiß durch eigene Berichtigung seiner Begriffe über alle die größten Angelegenheiten der Menschheit: nämlich über Moral, Gesetzgebung, Natur, Geschmack, und die Manier, einen Staat im Frieden glücklich, im Kriege ruhmvoll zu erhalten. Hiezu gehören zwey Dinge: Materialien, und Grundsätze, die sie beleben. Jene lehrt er aus der Statistik, d. i. aus denjenigen Büchern (Systemen, Zeitschriften, Reisebeschreibungen u. s. f.), welche die Welt, wie sie nun ist und denkt und regiert wird, ihm darstellen; diese lehrt er in der Schule ganz weniger Weisen, nemlich der Alten aus der guten Zeit, aus Macchiavelli's discorsi, aus dem Esprit des loix.

Soll er aber z. B. aus dem römischen Recht ein eigenes Studium machen? Nein! er lese etwa Gravina de origine juris, Heineccius, und dann wenigstens die Institutiones Justinian's selber, und halte sich überhaupt immer in allem an die Quellen: es ist das sicherste, der einige gute und noch dazu der kürzeste Weg. Ob er nun diese Studien zu Göttingen oder anderswo mache,

ist ohngefähr gleich; wenn er nur in einer Stadt ist, wo ihm die Bücher nicht fehlen, denn die Hauptsache muß er doch für sich thun, und die Methode jeder Wissenschaft oder vielmehr die allgemeine Uebersicht lernt er auch aus einem guten Compendium, deren die göttingischen freylich die bessern scheinen, weil am meisten Literatur darin ist.

Vor zwey Dingen hüte er sich, vor dem Lesen vieler Compendien (es raubt Zeit und verwirrt nur), und vor der hypermetaphysischen Philosophie und deren Terminologien (man glaubt etwas zu haben, und siehe, es war eine glänzende Wasserblase!) Das Reisen mit einem Jüngling wäre nach diesem gut; aber bey gegenwärtigem Zustande der Welt läßt sich auf so was gar nicht rechnen, es kann sich geben und auch nicht. Aber das glaube ich, daß, wenn B. noch ein paar Jahre auf obige Art recht gut und zweckmäßig studirt, es ihm bey den Talenten und bey dem freyen Blick, den ich in seinem Brief wohl bemerke, unmöglich fehlen kann, wenigstens als Lehrer sein Brod zu finden; dann wird er an Weisheit und hoffentlich auch an Glück fortschreiten, und endlich eine recht nützliche, schöne und ehrenhafte Existenz behaupten. Er sey nur guten Muths! Der ihn erhielt vor jenem Blitz, wird ihn auch auf des Lebens dunkelm Pfad herrlich führen. Grüßen Sie mir den edeln Jüngling, welchen ich unbekannter Weise liebe! Ganz der Ihrige ꝛc.

185.

A Mr. de Hammer.

à Vienne, 17. Oct. 1800.

Mon excellent ami, si pendant longtems je ne Vous ai point écrit, c'est que j'ignorois ce que je pouvois préjuger et Vous annoncer de l'issue des grands mouvemens qui remplissoient toute mon ame et qui ne peuvent qu'avoir les suites les plus importantes pour la patrie, pour l'Europe, et pour chacun de nous individuellement. Vous ne trouverez pas dans celle-ci la solution de ces grands problêmes; la nuit de l'avenir nous la dérobe encore: Cependant ne pouvant differer ulterieurement, voici la chronique de ce qui s'est passé jusqu'ici.

Après que S. M. l'Empereur, conjointement avec S. A. R. Msgr. l'Archiduc Jean s'étoit rendu à l'armée, et que la conviction personnelle de la disproportion des moyens l'eut engagé à l'armistice de Hohenlinden (qui doit durer jusqu'au 5. Novembre), Mr. le Baron de Thugut prit sa retraite, et il parut pendant quelques jours que Mr. le Comte de Lehrbach devoit lui succéder. Cela changea néanmoins, et Mr. le Comte Louis de Cobenzl, ci-devant Ambassadeur en Russie, fut provisionnellement décoré de la dignité de Vice-chancelier de Cour et d'État, devant (dans un rapport perpetuel

avec le Cabinet) diriger les affaires étrangères. Au milieu de ces commotions de l'interieur, la dernière période de l'armistice approcha, et le nouveau Vice-chancelier est parti hier, pour se rendre, selon les circonstances, au lieu du Congrès. Il n'en est pas moins apparent que l'on se verra dans le cas (vû les conditions exigées par l'ennemi) de reprendre les armes dès la fin de l'armistice, et l'on s'attend de les voir conduites par l'héroique frère de Sa Majesté, entre les mains duquel elles ont été si souvent victorieuses. J'augure qu'il y aura incessament des grands coups, dont la décision determinera, si enfin les François seront dans le cas d'adopter des mésures moderées, ou bien si toute l'Europe est destinée à être envéloppée dans une anarchie, aussi destructive qu'universelle.

Au milieu de ces événemens mourut l'Abbé Denis. Vous savez le desir que j'ai depuis longtems nourri, d'échanger les labyrinthes de la politique contre mon ancienne patrie, les bosquets des muses; et Vous n'aurez aucune peine à deviner, que les circonstances du jour ajoutoient à la force de ce voeu ancien. J'ai demandé, et, graces à l'intervention vraiment zèlée de Mr. le Baron de Thugut, j'ai obtenu la place, à la satisfaction (je ne puis que le dire) à peu près universelle du public; quand je dis a-peu près, c'est qu'il faut excepter celui des

subalternes à la bibliothèque qui croyoit avoir la place en main. Il faudra tacher de le consoler par quelque augmentation; je n'y manquerai pas, dès que l'occasion se présentera.

Pendant ces vicissitudes je n'ai presque rien lû ni composé: ayant sur-tout achevé un partie de l'histoire de la Suisse, concernant la manière de penser dans le 15me siècle, qu'on regarde comme une des compositions les plus intéressantes: cela m'a fourni l'occasion d'un point de répos naturel. —

Mr. de Sturmer a montré Votre Troade au Baron de Loccella. Ce savant l'a jugé avec un peu sévérité; tant mieux; Vous savez que je ne suis pas antiquaire de profession, et je suis d'après celà charmé d'être rassuré sur toute crainte qu'il y pourroit avoir de fautes plus graves qui me fussent échappées. Voici sur quoi ses critiques partoient. 1) C'est par mégarde que Vous avez attribué à Pompée ce qu'a fait M. Antoine, le pillage du tombeau d'Ajax. 2) Pausanias rapporte que l'ouverture de ce tombeau est l'ouvrage des flots; il paroit donc qu'il y avoit alors un tombeau d'Ajax, ouvert du coté de la mer; voyez plus bas mon idée. 3) Le même auteur assure d'après l'Iliade (N. 585. 587. 612.) que les armes des héros, et notamment αιχμη τε δορατος d'Achille, étoient de bronze, et non de fer. Il semble d'après cela que la pointe de fer, trouvée dans le

tombeau, avoit une destination différente. 4) μυρικη est l'arbuste nommé tamarisque; et λωτος trifolium melilotus. 5) θρωσμος en général signifie tumulus. A cela je dis que la signification du mot latin elle-même n'est pas tellement précisée, qu'elle ne puisse comprendre aussi un penchant de terrein, tel que Vous l'avez vû entre Scamandre et Simoïs. 6) Loccella refute Votre hypothèse sur le tombeau de Hector assez victorieusement par Strabon, qui nous apprend que ce héros étoit enterré dans son bosquet près Ophrynium (et non au pied des Pergames). J'y ajoute 1) que le passage même de *l'Iliade* que Vous citez, designe un endroit, où les Troyens avoient à craindre une surprise des Grecs (ce qui ne se pouvoit, au milieu de la ville); 2) que le tombeau qui jamais n'a été ouvert ne peut-être celui de Hector, puisqu'il conste par Pausanias, que ses reliques en ont été transférées à Thébes. Quand je considère que selon Herodote Ophrynium étoit situé sur ou vers le promontoire Rhoetée, et que d'après l'étymologie (οφρυς) il faut qu'il étoit sur une élévation, je serois porté (moi) à croire que le tombeau que Vous avez pris pour celui d'Ajax étoit celui de Hector et qu'Ophrynium étoit situé au dessus ou à côté; la mer près de la quelle Ajax étoit enterré, aura, dans le laps de 30 siècles achevé de detruire le tombeau, déjà ouvert par son action il y a 17 siècles.

Vous sentez bien que l'ennemi à la frontière et la confusion dans le bureau n'ont pas permis qu'on s'occupe du voyageur, depuis quelque tems. Quand on saura qui restera maître de la place et quand on aura la paix, je ne manquerai pas de zèle pour Vos interêts.

Soyez heureux et souvenez Vous de Vôtre ami, aussi vrai que tendrement attaché.

186.

A Mr. J. de Hammer à .

à Vienne 13. Nov. 1800.

Ce n'est qu'aujourd'hui, mon très cher ami, que j'ai lû Votre relation de Chypre. Elle est digne de Vous, très-intéressante par la manière, instructive sur tout ce que Vous avez vû; elle m'a fait un très grand plaisir par son contenu et par la nourriture qu'elle donne à l'imagination, qui poursuit les antiques adorateurs de la divinité d'Amathus dans les reduits de ces nombreuses grottes que Vous nous décrivéz, et oú ils trouvoient des motifs à éterniser les objets de leurs feux par un de ces petits autels, (que cependant je suis tenté de prendre plûtôt pour des pierres sépulchrales) et un χρηστε χαιρε. A l'égard des inscriptions Vous avez été, comme à l'ordinaire, moins heureux; je ne puis même me defendre de quelques doutes quant à l'exactitude des copies,

Mais en les prenant comme Vous les donnez, le Ηρæιον, où commençoit l'allée pour se terminer au λιθοστρωτον, étoit évidement un temple de Junon; le λιθοστρωτον, le parvis d'une maison illustre, de justice, ou du temple même de Venus; la dernière partie de la même inscription autant qu'on la peut dechiffrer, se rapporte au cas que quelqu'un detruisit une partie de cette plantation. Dans l'inscription de Paphos ομονοια signifie Concordia; il en est bien souvent question dans les monnoies; le mot se rapporte à la cessation des factions soit dans une ville ou province, soit dans l'état général de l'Empire Romain; c'est pour perpetuer un si heureux événement et pour faire la cour au parti, victorieux, que des grands citoyens fondoient des portiques, des bains, des gymnases. A l'occasion de l'inscription de Citium j'ai d'abord été étonne de Vous voir méconnoitre en ευιχη la célèbre reine Bérénice, épouse de Ptolémée, dont la chevelure est éternisée dans les astres, et la vertu par les beaux vers de Callimaque. Mais, je l'ai été bien plus, de ce que Vous prétendez ne connoitre aucune expédition d'Egypte en Chypre avant le voyage de Cléopatre, tandis que depuis le 1[er] des Ptolémées cette île ne cessa de faire partie de cette illustre dynastie Macedono-Egyptienne, et que précisément Cléopatre n'a fait ni n'a pû faire la guerre en Chypre, puisque Ptolémée Apion, fils de

Ptolémée Lathyre, qui possédoit cette île comme en appanage, en avoit été dépouillé par les Romains, lorsque Cléopatre étoit encore enfant. De cette inadvertance dérive l'étrange version „des chaines „dont Vous faites charger le commandant de „Κοιρανος" dans la dernière inscription: Κοιρανος Λαγειδας est tout simplement Ptolémée fils de Lagus, Roi d'Egypte et de Chypre, l'époux de Bérénice.

Vous Vous trompez tout à fait dans l'interprétation de cette inscription: Elle est en honneur de Praxagoras, gouverneur de Chypre sous Ptolémée; il étoit natif de Crète, et je croirois bâtard du roi Demetrius ou bien de Demonicus, fils d'Evagoras, roi de Chypres. De ceci je ne m'en tiens pas sur à cause de la corruption de la seconde ligne; mais le nom et l'emploi de l'homme est indubitable. Les Vases que Vous jugez fort bien avoir été destinés aux eaux de lustration n'ont pû que me rappeller un des plus anciens de cette espèce, que Salomon (imitateur en ces choses des Phéniciens, dont Vous savez que Chypre eût beaucoup de colonies) a fait mettre dans son temple: 1 Reg. VII, 23. De bord à bord il y avoit 10. coudées (cubitus אמה); cinq en faisoient la hauteur. Il y en avoit dix plus petits. Les bords étoient ornés. Des figures des boeufs soutenoient le grand vase. Tout ceci conviendroit assez à celui que Vous avez vû dans un état de dé-

gradation. Ma conclusion de tout cela est, que ce que Vous voyez, Vous le voyez et le decrivez bien et que Vos ingénieuses recherches Vous font honneur; mais que privé de subsides littéraires, et n'ayant pas, avant Votre départ, approfondi les détails de l'histoire des Grecs et de l'Asie, Vous avez bien raison de vouloir qu'aucune de Vos relations (j'en excepte celle de Troie) paroisse sous une forme quelconque avant que lors de Votre retour Vous ayez pû les rectifier savamment. Bornez Vous donc, mon ami, à voir, mais avec la plus grande exactitude; à copier, même ce que Vous n'entendrez pas, mais bien scrupuleùsement; et mettez dans Votre style autant de précision, autant de clarté dans Vos descriptions, qu'il y a par fois des élans d'imagination. Il n'y a qu'un pédant qui puisse se formaliser de ces derniers; mais ils doivent être rares, et jamais dans la rélation, plûtôt à la fin: il faut une certaine simplicité et maturité de style, non seulement pour accréditer Vos rapports, mais pour les rendre vraiment plus exacts. Je les reçois, quoique je ne suis plus dans la chancellerie d'état, et je ne manquerai pas de continuer mes observations. Vous nous avez envoyé une plante, dont j'ignore et la patrie et le nom, parceque dans la relation Vous n'en parlez pas, et Vous avez griffonné quelques mots sur l'envéloppe, que personne jamais a pû dé-

chiffrer; c'est un véritable malheur que l'illisibilité de Vos caractères. — On Vous veut toujours beaucoup de bien; Vous n'avez que gagné à cet égard: Mais il est vrai que les circonstances ne permettent pas de songer à la littérature ni même aux affaires de l'intérieur de l'Asie; il faut attendre que l'édifice de la monarchie, si rudement sécoué, soit, après tant de commotions, remis sur sa base.

Je suis à Vous avec les sentimens de tendresse et d'estime que Vous me connoissez et que je ne cesserai de rendre actifs pour Votre bien dans toutes les occasions. Adieu, mon très-cher ami.

187.

An Herrn D. S. in W.

22. Nov. 1800.

Verwundern Sie sich nicht, verehrungswerthester Herr, wenn die Langsamkeit meiner Antwort dem Vergnügen so wenig entspricht, welches ich aus der Lesung der in so mancherley Rücksicht interessanten Briefe geschöpft, womit Sie schon unterm 8. Sept. mich so freundschaftlich überrascht haben. Die Zeiten allein sind daran Schuld. Ich erwartete Entwicklungen, die noch nicht erfolgt sind, Wendungen, ohne welche sich nicht viel ersprießliches thun läßt, und selbst von Seite der neuhelvetischen Gesetzgeber, daß sie er-

kennen würden, wie unrichtig die Bahn ist, auf der sie (oder doch die meisten) die beste Verfassung für das Vaterland gesucht haben. Meine Meynung war und ist, daß — nicht die im Jahr 1798 so leicht gestürzte, aber die wahre ursprüngliche Verfassung, wie sie in den ersten ewigen Bünden, und im Geiste der mehresten Stadt- und Landrechte, und in der Idee vieler alten einsichtsvollen Vorsteher lag, für uns die beste sey, und alle nöthige Ausbildung ihr angeschlossen werden und von ihr ausgehen müsse. Aber wie können wir dazu kommen, wenn über den Modeworten des Decenniums die Erfahrung der Jahrhunderte ganz vergessen wird? Wie, wenn ein fremdes Volk, das bey allen übrigen Vorzügen, von unsern Bedürfnissen, Sitten und Verhältnissen doch keine Idee hat, unaufhörlich darein redet, und niemand den aufkommen läßt, der etwas anders als der Copiste, als ein Echo seiner jedesmaligen Laune seyn möchte! So lang dieses währet, und so lang die Unserigen sich in die Metapolitik versteigen, wo die Encyclopädie freylich mehr ist als Tschudy und Leu, wie läßt sich mit Hoffnung arbeiten! Ich bin ganz bestimmt der Meynung, welche Sie auch äußern; aber es ist die Stimme des Predigers in der Wüste, welche ungehört oder unverstanden verhallt. Dann, wenn Sie dem Großconsul begreiflich zu machen wissen, daß die wahre, nicht blos tituläre Neutralität, und daß die Freyheit eines jeden Cantons,

sich zu regieren, wie er will, die Grundzüge seyn müssen, und daß nur die Herstellung der guten unschuldigen alten Schweiz mit Verbesserung der unläugbaren Gebrechen derselben, ihm den ewigen Dank dieser Nation verdienen kann, dann, sage ich, läßt sich mit Lust raisonniren, und will auch ich (so satt ich der politischen Geschäfte habe) meine innigsten Gedanken über alle Hauptpunkte mit Freuden mittheilen. — Der gegenwärtige Augenblick scheint mir noch allzuentfernt von dem, wo sich gut rathen ließe, als daß ich den Muth fühlte, mich in das Detail der zu geschehenden Dinge einzulassen, und mit dem allerseitigen Partheygeist über die Grundvesten unserer Nationalglückseligkeit zu pactiren. Wenn Sie aber einst glauben, daß sich etwas thun läßt, so werde ich jede Ihrer Fragen mit Theilnehmung überlegen, und nach meiner Ueberzeugung beantworten. Empfangen Sie indeß rc.

188.

A Mr. de Hammer à

Vienne, 15. Déc. 1800.

— Nous n'avons pas encore Votre relation de Paphos; je la desire avec la plus grande impatience. Ma dernière Vous parle de celle d'Amathus et de Larnaca; aujourd'hui j'ai devant moi celle de Rhodes, intéressante comme elles le sont toutes. —

Elle ne présente à l'inexorable sevérité de ma critique que peu de matière.

1) Vous trouvez que le rempart de Rhodes, faute de talus, ne sauroit durer; cependant Vous même le trouvez admirablement conservé depuis au moins très siecles; cela n'est pas le cas de plusieurs ouvrages de cette nature, bâtis d'après de meilleurs principes; il faut que la solidité de sa masse contrebalance les imperfections, de son architecture.

2) L'idée m'est venue, que les ruines qu'on nomme Vieux-Rhodes pourroient être celles du premier établissement des chevaliers dans cette île; vieilles, non relativement à l'antiques cité, mais à la moderne Rhodes, dont les chevaliers firent le siège de leur puissance peut-être plus tard, en la rélévant de ses ruines. Au reste il est vrai que quelquefois on ne sait que penser de pareils noms. Il y a hors de Rome, du côté des monts où étoient situées Alba, Tusculum, un grand espace de terrein, couvert de ruines, qu'on nomme la vieille Rome, et ce n'étoit qu'une ville des Empereurs Gordiens, héritage peut-être du grand Pompée, mais qui ne sauroit lutter d'antiquité avec les sept collines.

3) Les inscriptions sont, comme à l'ordinaire, si non mal copiées, du moins très mal conservées, non moins mal interprétées, et a peu-près d'aucun usage. Il y a des bévûes inexcusables; il y en a

aussi qui le sont moins. Ce Marcus n'étoit pas un Seleucide, maître des provinces de l'Euphrate, mais natif de cette Seleucia, qui étoit bâtie sur l'Euphrate. Comment Αθηναιας peut-il signifier que les deux personnages de l'inscription étoient d'Athènes? J'ai aussi des grands doutes contre Troxenus Aradius; ce monsieur là pourroit bien avoir été προξενος, l'homme d'affaires lié par droits d'hospitalité avec les habitans de la ville d'Aradus. Mais j'en reviens au dire de ma dernière: copiez avec l'exactitude de la plus scrupuleuse, et laissez les interprétations au loisir dont Vous jouirez ici un jour.

Je ne puis accepter Votre interprétation d'Agareni et de Saraceni: les anciens Byzantins confondent les deux noms, et ils étoient, comme leurs descendans, de la plus profonde ignorance en ces choses. Agar ne vient pas de la concubine d'Abraham; c'est le nom Arabe de l'Arabie petrée corrompu; et Saraceni se trouve dans les auteurs classiques longtems avant qu'on ait imaginé leur filiation de Sara; voyez si dans l'ancien Syriaque ou le Chaldéen Vous ne trouvèrez pas que Saraceni sont des gens, situés à l'Orient (de la Syrie)? Comme Vous aurez Diodore de Sicile, j'espère, tout entier, il est inutile de Vous envoyer copie d'un passage que Vous ne sauriez vérifier avant un an, si tant est que jamais on retrouve ce tombeau de Cyrus.

Je n'aime pas Vous voir parler avec mépris de Bagdad, qui fut si longtems le siège des sciences (sans parler de l'Empire) des Arabes, et où, peut-être, il seroit possible de déterrer encore quelque précieux manuscrit Grec ou Arabe. Adler croit les Druses imbus du mysticisme qui fit le fondement de la foi de ce singulier Sultan Fatémide Hakem, qui, selon eux, étoit le dernier homme en qui Dieu se métamorphosa. J'ai peine à y ajouter foi; j'ai d'ailleur trouvé un docteur Hakem qui seroit peut-être plus qualifié pour chef de secte que cet extravagant prince; et j'ai quelqu'idée qu'il faudroit prendre le nom comme appellatif, désignant le Sage par excellence. Vous me feriez plaisir de m'en dire Votre sentiment. Pour moi je suis tenté de croire que c'est une communauté très-antique, ayant le système d'une de ces sectes Gnostiques, si mal connues, du premier ou du seconde siècle, refugiée dans le Liban devant leurs cruels et implacables ennemis, les Empereurs Grecs et Arabes. (Je suis persuadé que dans les montagnes de Tephrike (Divrigui) il y aura de même encore des vestiges du Manichéisme). D'après cela, celui qui connoîtra le mieux cette philosophie des Gnostiques, interprêtera le catéchisme des Druses mieux peut-être que M. Adler. Je Vous remercie beaucoup des nouveaux détails que Vous me donnez sur l'emplacement de l'an-

cienne Troye; et tout autant des anecdotes piquantes sur un certain chapitre des moeurs des Arabes. J'ai trouvé, depuis peu, des auteurs du moyen âge, qui m'ont prouvé que du tems des Croisades cela étoit devenu extrémément commun aussi en Françe (ou il parroit que le goût s'est maintenu).

— Je voudrois que Vous n'eussiez pas appellé Bonaparte un petit homme, car il ne nous seroit pas fort honorable d'avoir été forçés à la paix de Campoformio et d'avoir été réduits à la trêve de Maringo par un homme médiocre; et en effet, je ne saurois l'apprecier ainsi: il a eu, plus que personne, l'art de profiter des fautes d'autrui, et celui encore de profiter des momens et des hommes; il faut le vaincre, et non l'injurier; est ce que les Romains ont mal parlé des talens d'Hannibal?

Continuez à m'écrire beaucoup, beaucoup; soyez sûr de toute ma tendresse et de mon empressement de Vous rendre service, et aux lettres qui furent le lien primitif et éternel de notre amitié. Adieu, mon bien bon ami!

189.

An Herrn Friedrich Nicolai in Berlin.

Wien, 29. Dec. 1800.

Ich danke Ihnen recht sehr, m. verehr. Fr., für die angenehme und lehrreiche Unterhaltung, die Sie

mir über die falschen Haare und Perücken verschafft haben *). Sie ist nichts weniger, als geringfügig, sondern hat mir zu mancherley Betrachtungen Anlaß gegeben. Ich hätte wohl Lust, zu zeigen, wie die Ablegung der ehrwürdigen Staatsperücken, welche so manchem Senator ein gewißes Majestätsgefühl, und seinen Clienten einen unwillkürlichen Respect einflößten, an den leidigen Verderbnissen dieser Zeit wenigstens eben so viel Theil hat, als die so viel beklagte Aufhebung des Jesuiterordens, und daß manches muthwillige Gesetz aus so mächtig und hochbelasteten Köpfen unmöglich hätte hervorsprudeln können. Sie haben gewiß beygetragen, daß der venetianische Staat den Verlust von Morea und von antiker Tugend und seinen Schätzen länger, als ein halbes Jahrhundert überlebt hat. Ich habe in meiner Kindheit bey Reiz, in seiner Geschichte der Wiedergebornen, mit Schrecken gelesen, wie die zum Durchbruch gelangten Heiligen, in Entzückungsstunden, die Perücken unwiedergeborner Herrn Pfarrer in der Hölle haben herumliegen sehen; ich begreife, daß man sie vorerst um diesen Nimbus bringt, welcher, so lang er auf ihren ehrwürdigen Schädeln säße, allen Spott satanischer Beaux-esprits zurückschrecken würde.

Nur zwey Bemerkungen, um Ihnen recht zu zeigen, wie aufmerksam ich gelesen:

*) Nicolai schrieb eine Geschichte derselben.

Erstlich zwey Druckfehler: auf dem Titelkupfer steht ägiptisch für ägyptisch, und S. 64. satirisch für satyrisch. Ich setze nämlich voraus, daß Sie sich in keine der unseligen Verschwörungen wider die alte und wohlhergebrachte Existenz irgend eines unschuldigen Buchstabens oder Diphtongen eingelassen haben, sondern der classischen Art und Kunst getreu bleiben.

Bey S. 64., am Ende, weiß ich nicht, ob dieses Haarabschneiden neue oder Erhaltung der altteutschen Mode war. Karolus, princeps Francorum, Pipinum filium (den Vater Karls des Großen) ad Luitprandum (der Lombarden König) direxit, ut ejus juxta morem capillum susciperet, qui ejus caesariem incidens, ei pater effectus est. Paulus Diaconus, Longobard. L. VI, c. 53. wobey Muratori's (Scriptr. rer. Italic. t. I, p. 508, wie auch 468.) gelehrte Noten zu bemerken sind.

Es wird mich allezeit ausserordentlich freuen, auch im neunzehnten Jahrhundert der freundschaftlichen Güte gewürdiget zu bleiben, wovon Sie diese 29 Jahre hindurch mir so manchen unvergeßlich theuren Beweis gegeben. Leben Sie lang und glücklich, nicht uneingedenk Ihres ergeb. Fr.

La conclusion de la paix d'Autriche est publiée; celle de l'Empire en fait une partie. Tout va donc se concentrer dans les opérations d'Egypte et de la mer Baltique, à moins que le nouvel ennemi de la Grande Bretagne tente quelque chose du côté de l'Inde, par les débouchés des montagnes de la moyenne Asie. Dans ce cas la présence d'un observateur de l'état des affaires en Perse pourra être fort utile. — —

191.

An Herrn Doctor Sulzer in Winterthur.

Mit vielem Dank erkenne ich, mein werthester Herr, Ihre beyden letzten Briefe, deren Gegenstand meinem Herzen anders nicht, als äußerst interessant seyn konnte. Ich habe fast zugleich Herrn Vogels Schrift erhalten. Auch sonst ist mir über die Lage der Schweiz mündlich und schriftlich viel zugekommen.

Sie haben recht; von innen ist jetzt keine Hülfe zu erwarten. Eine Hand kann das beste thun, und heilen, die sie verwundet hat. Ob dieser Hand recht ist, wenn andere auch helfen wollen, ob sie das wünscht, oder ob die neugeborne Helvetia, wie die alte Pallas, von Kopf zu Füßen schon geharnischt, nur aus Jupiters Haupt hervorspringen soll, das weiß ich nicht. Hierauf kömmt auch weniger an, als daß der, ohne

welchen jetzt gar keine, gute noch schlechte, Verfassung in der Schweiz aufkommen und bestehen kann, von unserer ganz eigenen Lage die richtigsten Begriffe habe. Wir haben ein allzeit kleines, von zwölf bis fünfzehnmal stärkern Nachbaren umgebenes, blos zu einer geheiligten Vormauer, zu der Stille einer Freystätte geeignetes Ländchen: was anderen vortrefflich ist, verderbt uns; jede Form, wodurch eine Uebereilung, eine Verführung, möglicher wird, ist in eben dem Grade unserem und unserer Nachbaren Vortheil zuwider; was wäre geschehen, wenn, ich setze, der Herr Schultheiß Steiger, als vollmächtiger Consul, mit wenigen Räthen, vor zehen Jahren uns in den Coalitionskrieg gebracht hätte? was ist geschehen, seit andere uns in eine Offensivallianz brachten? wir Kleinen fehlen nicht ungestraft, und jeder Schlag mag vernichten.

Mir mißfallen die heftigen Ausfälle auf unsere alten Regierungen. Sie erbittern; und, ich darf beyfügen, daß ein großer Theil ungerecht ist. Wer die Geschichte der mannigfaltigen, unglücklichen Versuche z. B. über die Regeln der Staatswirthschaft in ganz Europa kennt, kann der ihnen das Unrecht anthun, sie nach Grundsätzen zu richten, die vor wenigen Jahren fast gar nirgend galten, und böse Absicht nennen, was Irrthum der Zeiten war! Und was Wunders, wenn die arme Schweiz, die nur harmlose Stille wollte,

vor Neuerungen, die die Probe noch nicht ausgehalten, Scheu trug; wenn ihre politische Unthätigkeit mehr hausväterliche Tugenden, als hohe Talente entwickelte; wenn endlich in einem Kampf, den die gewaltigsten Staaten mit concentrirtester Kraft, mit Festungen, Heeren und Alliirten, die wir nicht hatten, doch schlecht genug aushielten, das Ländchen, worinn die Angreifer bedeutende Freunde hatten, schnell unterlag! Männer von verdorbenem Kopf und Herzen saßen in unseren Rathstuben einzeln, wie in allen Regierungen, so viele derselben von Moses bis auf Sieyes gestiftet worden sind; gab es seit vier Jahren keine mehr?? werden einst keine mehr seyn?

Ueber die Einrichtung der künftigen Zeit würde ich mich eher verstehen, als über eine solche Darstellung der vergangenen. Ich finde, daß man darin ziemlich allgemein übereinstimmt, eine kostbare und unangemessene Verfassung zu beseitigen, eine mit bloß allgemeinen Dingen, eigentlich mit dem Wiederzusammenbringen, Zusammenhalten und Leiten sich beschäftigende, Congreßversammlung aus ganz wenigen Räthen zu wünschen, und in inneren Haussachen jedem Ländchen seine Wirthschaft, wie es deren unter sich eins wird oder ihr gewohnt ist, treiben zu lassen. Ueber die Ausmessung der Gewalten, die Form und Umstände und Manier wird man sich vereinigen, so bald es keine Ultraquisten mehr giebt, und sobald man die Vollen-

dung, die Ruhe, die Consistenz, über alles, und je eher je lieber, von Grund der Seele will. Nicht Ideen, nicht Ressourcen, die Willenskraft großer Bürger, fehlt. Was wir sind, seyn und nicht seyn können, ließe sich mit solcher Klarheit vorlegen, daß man sich schämen sollte, den Rück- und Seitenblicken nachzuhängen, und gleich Prokrustes, den Mann dem Bett und nicht das Lager dem Mann anzupassen. Aber, noch sind wenige in reiner Kraft gebietender Wahrheit erhobene Stimmen gehört worden; doch die Noth, die Größe der Krisis, die Erinnerung des Vaterlandes, werden den kleinlichen Begriffen und Leidenschaften wohl endlich Stillschweigen gebieten.

192.

An Herrn Pfarrer Stalder *) zu Escholzmatt im Lande Entlibuch.

Wien, den 11. Sept. 1801.

Im August erst, verehrungswürdiger Freund, erhielt ich Ihr Schreiben vom 21. Juny, hier. Ich war im Mai vierzehn Tage, nur zu Schaffhausen und Bern, im July am erstern Ort nur 5 Tage noch gewesen. Gern hätte ich das liebe Entlibuch wieder gesehen. Aber der Anblick der allgemeinen Verstimmung

*) Nun Decanus, und Chorherr zu Münster; Verfasser des schweizerischen Idiotikons.

und die frühere Erfahrung, daß der Partheylose sich nur ohne Nutzen aussetzt, mißverstanden zu werden, schreckten mich schnell aus der Schweiz fort. Wie sehr stimmt mein Herz in den Ton Ihrer Klage, Theuerster! Klage über das gewesene Vaterland, über den Verlust des einigen unter den Völkern! Wird je und wer und wann es uns wieder geben können! Weniger werden Fremde das hindern als unsere eigene Verblendung, wenn nicht die Vorsehung einen Mann voll Geist und Kraft sendet, den alten Sinn unter den Trümmern wieder hervorzurufen. Es ist mir tröstlich gewesen, aus Ihrem Brief zu sehen, daß Sie noch leben und derselbige noch sind; denn wesentlich nährt die Existenz solcher Männer einige Hoffnung besserer Zukunft. Erhalten Sie sich derselben; bereiten Sie sie durch Wort und Schrift. Meiner treuen Liebe seyn Sie gewiß. Schreiben können Sie mir aufs offenste ohne einige Gefahr; gemeinschaftliche Liebe des Wahren und Guten ohne Rücksicht, ob mehr oder weniger davon bey den Alten oder Neuen, bey den Aristokraten, Demokraten oder Monarchisten sey, halte uns ewig zu dem Zweck vereiniget, so viel, zumal auch für das weiland glückselige Vaterland, zu thun, als Beruf und Umstände jedem an seinem Ort erlauben. Ich bin Ihnen mit herzlicher Hochachtung und Freundschaft ergeben ꝛc.

(Herr Chorherr Stalder, welcher mir 1812, mit der ihm natürlichen Freundlichkeit, die von dem Verfasser erhaltenen Briefe zusandte (zwey andere enthalten bloß Geschäftssachen), theilte mir zugleich einen Brief des Herrn Seckelmeisters von Balthasar in Lucern an ihn vom 22. August 1797 mit, aus welchem folgender Stelle wohl ein Platz vergönnt werden wird.)

„Der überraschende Besuch Herrn Hofrath Müllers und die persönliche Ansicht des so berühmten als liebenswürdigen Mannes hat bey Ihnen Leib und Seele in Wallung und in wahren Enthusiasmus gebracht. Das ersehe ich aus den Ueberströmungen und den mancherley Herzensergießungen, mit denen Dero werthe Zuschrift an mich sich auszeichnet. Er verdient es, der edle, jedes Lobes würdige Patriot, sowohl seiner ausgebreiteten Kenntnisse, als vorzüglich seiner immer warmen und thätig-glimmenden Vaterlandes-Liebe halber. Müller war ein 20jähriger Jüngling — doch allschon Professor der griechischen Sprache in Schaffhausen, als ich eine für mich rühmliche Zuschrift von ihm erhielt *), einen Brief, der allschon ahnden ließ, daß Edelmuth und Patriotismus sein Herz erfüllen, und einst mit Thathandlungen sich auszeichnen werde. Ja derselbe hat sich

*) S. oben, num. 5.

über uns alle emporgeschwungen und die allgemeinste Hochachtung sich erworben. Das ist einer der (wie mich in der Hallerischen Lobrede ausgedrückt) so seltenen glücklichen Schwimmer in dem sprudelnden Wirbel des Weltruhms, oder, wie Geßner sich ausdrückt: diese Größe zu erreichen, hat die Natur nur wenigen vergönnt, ihr nachzueifern ist rühmliches Bestreben." —

193.

An Herrn Friedrich Nicolai in Berlin.

Wien, den 5. April 1802.

Ihr Andenken aus jenen bessern Zeiten, und die öffentliche Probe Ihrer Freundschaft, welche Sie mir an der Spitze eines Bandes der unter ihrem wahren Vater wieder aufblühenden A. d. Bibliothek geben wollen, waren mir zu erfreulich, um nicht zugleich Ihre Bitte bestens zu erfüllen. Es existirt von mir ein vor fünf Jahren zu Glaris von Diogg verfertigtes Gemählde, und ein vor drey Jahren nach einer Zeichnung Kieningers von Pfeiffer gestochenes Kupfer. Da dieses in der That so gut wie jenes ist, so habe ich es Herrn K. für Sie mitgegeben. — Das Kupfer ist gut; nur der Arm etwas steif, und um mich her zu viel Eleganz für einen, der auf solche Dinge nicht sieht. — Der Character meiner] Physiognomie ist schwer zu treffen, weil mein Gesicht nicht sehr hervorstechende

Züge hat, und die Wahl des glücklichsten Momentes mehr Geist und Gefühl erfodert, als man bey den meisten Zeichnern voraussetzen darf.

Mein Name ist zwar seit 1790 Johann von Müller, zu Sylvelden, des H. R. R. Ritter; da ich mich aber auf meinen Büchern und sonst nur wie zuvor, höchstens Joh. von Müller, zu schreiben pflege, so dürfte vielleicht am besten seyn, auch hier es bey dem Johannes Müller, der ich, ille ego qui quondam, gewiß bin, bewenden zu lassen. Meine Titel sind, wirklicher (denn es giebt viel tituläre und noch mehr jubilirte) K. K. Hofrath und erster Custos der Hofbibliothek; anbey bin ich Mitglied der Königl. Academie der Wissenschaften zu Berlin (und zwar in duplo, denn der gute ehrwürdige Herzberg sandte mir das Diplom aus Versehen zweymal), wie auch deren zu Erfurt und Mannheim. Wenn Sie es nicht begehrt hätten, so würde ich nie gewagt haben, von mir selber so lang zu reden.

Mit Recht beglückwünschen Sie mich, aus der dunkeln stürmischen See der Politik des Tages in den schönen Haven der Bibliothek eingelaufen zu seyn. Das suave mari magno war schwerlich je besser angewendet. Man sieht auch die Zauberlaterne nicht, wenn man darin ist. Der Blick wird ruhiger, heller, ausser dem Taumel. Man ist wenigstens froh, nicht verantwortlich zu seyn, und erlaubt sich Gleichmüthig-

keit über einen Lauf der Dinge, welchen man nicht ändern kann. Dieses Privilegiums bediene ich mich in voller Maaße, seit ich aus den mannigfaltigen Symptomen dieser Epidemie, durch Vergleichung meiner historischen Erfahrung, zu einem, wie ich glaube, ziemlich sichern Urtheil über den bevorstehenden Ausgang gekommen bin.

— Das Wiedersehen ist auch mein lieber Wunsch, und es ist mir so viel unerwartetes geworden, daß ich verlernt habe, etwas für unmöglich zu halten. Indeß bis der Leitstern Ihrer Schicksale sie hieher oder mich dorthin führt, erinnern Sie sich mit Ihrer gewohnten Güte oft, daß Sie zu Wien einen Freund haben, der nie vergißt, mit welcher väterlichen Weisheit Sie vor dreyßig Jahren das damals wilde Feuer seiner Jugend mäßigten, wie viel Sie durch Schriften, Briefe und einigemal auch durch Umgang ihm gewesen, und welcher gewiß, so lange er lebt, Ihnen und wem Sie für ihn eine Zeile geben, bey jedem Anlaß freudig die alte Freundschaft beweisen wird. Ich verbleibe ꝛc.

194.

An Herrn Canonicus Gleim in Halberstadt.

Wien, den 4. August 1802.

Zuerst, mein edler, alter Freund, noch wie vor dreyßig Jahren für Freundschaft, Menschheit und Va-

terland warm, wollen wir die Geschäftssache, in Betreff der Briefe, abthun. Daß Friedrike Brun die jugendlichen Ergießungen meines Herzens, ohne mir ein Wort zu sagen, in die Welt laufen ließ, war mir anfangs nicht recht, obschon ich schwer daran komme, etwas zu mißbilligen, was die herrliche Frau thut. Endlich habe ich mich gefaßt, sind einmal da; es liegt mir nichts daran, daß böser Wille sie hie und da begeifert hat; macht er es Ihnen besser? Und Müller fodert nicht, was seinem Gleim nicht ward. Aber nun die an Sie! Was ich von meiner innigen Liebe zu Ihnen, was ich überhaupt so sagte, daß es Ihnen gefiel, darauf bin ich stolz, das verheele ich nicht. Urtheile mögen darin seyn, die ich bey reiferer Ueberlegung geändert hätte. Aber meine Hauptbedenklichkeit, Freund, ist diese: die Zeit am Genfersee war mir, bey mancherley Beschränkungen, doch als die meines Aufblühens werth; schön war auch die an der Holtemme, im traulichen Hüttchen. Aber diese wird in den Briefen nicht vorkommen, weil ich bey Ihnen war. Der Berlinische Aufenthalt hatte das Unangenehme (worüber zwar mein Frohsinn meist hinausgieng), daß ich nicht erreichte, was ich suchte; da möchte in den Briefen verschiedenes vorkommen, das nicht vor das Publicum gehört: aber noch fataler war das zweyte Jahr zu Cassel, wo jene mir sonst eigene Gemüthsfröhlichkeit durch mehrere Umstände niederge-

schlagen wurde. Schlieffen zwar hatte ich, und der Edle ist noch jetzt mein Freund; aber er konnte allein jenes nicht hindern. Aus derselben Zeit erinnere ich mich, Ihnen oft von Fehlern, die mich quälen, Ihnen über religiöse Gegenstände beynahe katholisch geschrieben zu haben. Excidant illi dies aevo. Es war Mißstimmung des Gemüths. In den folgenden Jahren waren viele schönere Augenblicke; sie werden auch wohl nicht unwürdige Briefe hervorgebracht haben. Doch kam eine andere Inkonvenienz: die politische Laufbahn brachte mich theils von der Freymüthigkeit ab, die mir sonst eigen gewesen, theils gewöhnte sie mich, gewiße Dinge mehr nach dem Augenblick, als in sich und im Großen, zu betrachten; daher einseitige Urtheile, die ich nach wenigen Monaten, oder unter vier Augen wohl am gleichen Tage, nicht bestätigt haben würde. Wer Lust hat, mag mich verdammen; wenn ich aber einst mein Leben beschreibe, wird, wer billig ist, viel entschuldigen; und genügt hat mir dieselbe Laufbahn zu einem Schatz von Erfahrungen, den ich sonst nicht hätte sammeln können. Eben zu dem Ende möchte ich mein Leben einst erzählen, um viel in solchen Zeiten von mir Gesagtes und Geschriebenes zu berichtigen. Bis dahin geschieht mir kein Gefallen, wenn öffentlich gesagt wird, was ich selbst nicht glaube. Sie, unvergeßlicher Freund, haben in Ihrem hohen Alter einen feinern und richtigern Blick, als sehr

viele in den muntersten Jahren; was in den Briefen Ihnen nicht anstößig ist, kann nicht ganz schlecht seyn. Ich überlasse Ihnen also die Wahl zutraulich *). Selbst lesen möchte ich die Abschrift freylich; das wird aber vielleicht nicht seyn können. Mit Einem Wort: was soll ich sagen? — Ich gebe mich meinem alten Freund preis, in dem Vertrauen, daß er, was in Stunden der Mißstimmung, in einer gedrückten Lage geschrieben ist, von selbst vertilgen wird.

Gehemmt war ich mehr und weniger seit vielen Jahren, bald durch die Menge von Geschäften, bald durch Klugheitsregeln, welche ich mir durchaus machen mußte. Auch hatte ich zwar viele Freunde, theilweise; so daß einer es mir in Ansehung meiner Kenntnisse, der wegen meinem Einfluß, der aus Vergnügen an meinem Umgang war; die meisten politisch. Einer, der mir ganz gewesen wäre, wie ich allezeit schwärmerisch darnach getrachtet, so wie die wenigen großen Beyspiele in den Jahrbüchern der Menschheit es sind; wie der Ueberwinder von Karthago, wie der Sohn Sauls, wie der gute Montaigne, wie Gleim und Kleist; einen, der sich meiner ganz bemächtigt hätte, und ganz mein geworden wäre, der den Gelehrten, den Ge-

*) Bekanntlich wurden diese Briefe erst 1806. von Herrn Domvicar Körte in Halberstadt herausgegeben, vorher aber die Handschrift Müller'n zur Revision übersandt, welcher selbst die Auswahl der abzudruckenden gemacht hat. S. des Verfassers Brief an Herrn Körte in der Vorrede zu dieser Sammlung.

schäftsmann, alle Nebenverhältnisse vergessen hätte, um nur den Freund seiner Seele in mir zu sehen, um in den höchsten Regionen menschlicher Kenntnisse und in der muthwilligsten Freude brüderlicher Liebe gleich Hand in Hand mit mir zu lustwandlen — den Einzigen suchte ich vergeblich; denn der hatte ein Amt, und der nahm ein Weib, und dem war meine Religion, oder etwas anderes nicht recht, und der scheute Verläumdung. Nichts hat mich mehr gehindert, ganz der zu werden, der ich sollte.

Ehrwürdiger Freund meiner Jugend, Gott friste Ihr Leben; ich gebe die Hoffnung nicht auf, Sie noch zu sehn. Giengen Sie aber früher hinüber, wo sie Kleist im Kreise der Helden der Freundschaft erwartet, alsdann, o Vater, sagen sie dem Edlen: auch im neunzehnten Jahrhundert schlage auf dem Erdenrunde wenigstens noch Ein der Freundschaft geweihtes Herz.

Mit Herz und Seele umfasse ich Sie; Gott erhalte Sie uns noch! Ihr Geist und Herz sind noch nicht erkaltet, und von innen kommt das Leben!

195.

An Herrn Stadtpfarrer und bischöffl. Commissair Thaddäus Müller in Lucern.

Wien, 17. Dec. 1802.

Dank, recht herzlicher, mein ehrwürdiger unvergeßlicher Freund, für Ihre dem von Matt mitgege-

bene Zeilen. Gelingt es ihm, wie dem Konrad Meyer (aus S. Urban) diesem musterhaft aufblühenden und sich herrlich entwickelnden Jüngling, so mag das Vaterland sich freuen. Das Vaterland kann eine andere Freude jetzt nicht haben, als die der Hoffnung auf die Zukunft, worin diese würksam seyn können. Auch ein junger Feyrabend aus Engelberg zeichnet sich aufs löblichste aus. Gott segne Sie für Ihr manigfaltiges Verdienst um die Bildung und Weiterbringung solcher Söhne des armen Helvetiens, die dasselbe ehren werden, indeß die alte Ehre hin ist, die sein Reichthum seyn werden durch die Keime von Tugenden und durch das ermunternde Beyspiel, das fruchtbar seyn muß an edlen Thaten für die Herstellung des Glücks. Mit Wehmuth, mit zerrissenem Herzen, sah ich die höchst unweise Unternehmung, deren Folgen jetzt euch drücken. Oft habe ich an Sie gedacht. Bedenken Sie, daß beym Aufhören und Fall aller Autoritäten die eines Mannes von Ihrem richtigen Sinn und Ihrem tadellosen kraftvollen Charakter die bleibende ist, welche durch Lehre und Einfluß alles stützen, alles ersetzen muß. Mir bleiben Wünsche nur übrig: nicht nur weil in meiner Lage ich sonst nichts vermag, sondern weil, wenn ich auch im Vaterland wäre, es nichts helfen würde; es fehlen Augen zu sehen und Ohren zu hören; wie könnten die Partheyen verstehen! Mit Begierde erwarte ich, was zu Paris,

wenigstens für die zunächstfolgende Zeit ausgemacht wird; möge es gut seyn! Gleich viel der Ursprung, und die Form; möge nur Einmal die Zeit ruhiger Entwicklung erscheinen! Sie zweifeln gewiß nicht an dem Wunsch, daß es Ihnen in dem Allem wohl gehe. Leben Sie wohl, eingedenk daß ich jederzeit Ihr Freund bin.

196.

A Mr. le Comte d'Antraigues *).

— Il semble que la définition de la science eût dû précéder, sans quoi on ne voit pas pourquoi, même in abstracto, ses ennemis pourroient avoir raison. La science, à mon avis, est la connoissance des rapports et de leurs résultats. Ce sont les divers genres de rapports qui font la diversité de sciences. Or, comment peut-il seulement paroître dangereux de savoir en quels rapports on se trouve et ce qui en résulte? L'on dira, „selon cette définition, tous les peuples, tous les hommes auroient de la science!" Et cela est vrai, excepté des crétins. Ce que nous sommes accoutu-

*) Stellen aus einem Briefe von 7 Bogen, unter dem Titel: Rémarques de J. Muller sur un mémoire de Mr. le Comte d'Antraigues concernant l'éducation nationale en Russie. Décembre 1802. Das meiste wird hier weggelassen, besonders was ohne das Original, welches unter den Papieren des Verf. fehlt, nicht verständlich ist.

més de distinguer de cette science universelle, n'en est que le perfectionnement vrai ou prétendu, et il ne sera jamais vrai que la science elle-même puisse paroitre dangereuse, ce ne sera que la degéneration de la science, qui l'est assurement. — — Pourquoi défendre qu'on dine et qu'on soupe, parcequ'il y a des gens qui prennent des indigestions et des yvrognes. Diner et souper n'est pas plus nécessaire à l'homme physique, que ne l'est la connoissance de ses rapports (la science) à l'homme moral. — Ce qui fait du mal, ne vient pas des progrès, mais de ce que l'on n'accommode pas les autres institutions humaines au progrès de l'esprit humain, qui sont irresistibles et la gloire de l'humanité. Je dirais, que le Souverain doit diriger et surveiller le dévéloppement successif. Car, tout n'est pas progrès ce qui s'appelle ainsi, il y a de la contrebande; s'il y en a des vrais, il en doit être sur le champ averti, pour en faire son profit.

§. Voltaire avoit beaucoup plus de brillant que de véritable science. Jamais un homme, qui connoit ce qu'elle est, sauroit la dédaigner, jamais aussi s'en enorgueillir, sachant (comme Vous le dites très bien, ainsi que Lessing) que la récherche est pour les „hommes, la science est pour Dieu."

§. Eclairer sa nation n'est pas l'affaire du Souverain, mais de surveiller et diriger ceux

qui travaillent au dévéloppement moral de sa nation.

§. Je ne suis pas de ceux qui aiment à déprécier le vrai merite de notre siècle, en comparaison de celui de nos ayeux. Celui de Louis XV. étoit le dévéloppement de celui de Louis XIV, et quoique les poëtes et les orateurs étaient peut-être moins grands (comme dans le siècle d'Alexandre il n'y eut plus un Homère) avouons que le siècle de Louis XIV. n'a pas eu de Montesquieu, de Buffon etc. qui ont été plus utiles que les plus fameux beaux esprits du grand Aléxandre.

§, „Dangers de la culture des sciences:" *) — il n'y a pas le moindre. Disons dangers de l'indifférence ou de la stupidité, avec laquelle les gouvernements ont jusqu'ici négligé ou corrompu l'étude des sciences. Eh, les dangers de l'ignorance seroit ils moindres? Voyez l'Espagne, le moyen âge, les Turcs!

„Absence du savoir — désirable:" Jamais. Qu'est ce qui a donné à l'Angleterre, à la Hollande, à la Prusse, un si grand ascendant, en comparaison des pays que jouissent de cette „désirable absence du savoir?"

§. Il faut que le Souverain donne la surintendance de l'instruction publique à un homme très-

*) Worte des Memoire selbst.

instruit, mais qui ait plus de sens que ce qu'on nomme esprit, et qui avec un grand pouvoir réunisse une grande fermeté. Les souverains trouvent tous les hommes qu'il leur faut, quand ils savent les chercher et les soutenir.

§. „Le peuple immense de la Russie:" Je dirai de la 9me partie de la terre habitable, et d'une foule immense des peuples, de peuplades, et de hordes errantes. — Inculquez leur bien que l'Empereur ne doit pas plus chercher à faire d'un Ostiake un Russe, que d'un Russe un Français ou Italien, qu'un jour cela se fera, mais de soi-même, par le lent effet du tems; en un mot, qu'il plaise à S. M. de ne pas abattre l'arbre pour cueillir des fruits. L'Empereur Alexandre doit considérer comme suffisant à sa gloire l'institution du College d'instruction publique et les soins d'en rendre l'existence constitutionnelle (indestructible pour ses successeurs).

§. Le Souverain doit jamais penser à produire un siècle littéraire; ils ne sont que les fruits de circonstances, et la marche naturelle de l'esprit humain ne peut qu'en produire quelque fois. Mais il faut qu'il fasse en sorte, que chacun sache ce qu'il doit savoir selon son état.

§. Heeren dans l'histoire de l'étude des Classiques a fait voir, comme moi-même aussi en quelques endroits de mes écrits, que cette étude n'a ja-

mais été vraiment abandonné. Mais on ne les comprenoit pas; leur siècle et ceux où on les lisoit différérent trop; il fallut le luxe des Medicis et le dévéloppement que les guerres civiles donnérent à l'Italie pour revenir à comprendre ce qu'on admiroit comme les vieilles femmes le latin de la messe.

§. „Quintilien — grand homme:" Quintilien étoit un fort bon professeur, homme à talens et de probité; mais — „grand homme!" c'est beaucoup; quel nom donnerons nous à Scipion? „Grand écrivain:" mais comment alors nommer Tacite? Rollin a fait la manière d'étudier; mais on ne l'appelle pas grand homme, ni Nicole et les autres éducateurs Portroyalistes. Je suis un peu chiche de ce terme, je le garde pour celui qui sauvera l'Europe.

§. Cette vaste république Européane, formée en grande partie par l'influence de la Cour de Rome, a confondu les traits primitifs des caractères et assimilé un peuple à l'autre: cependant des vestiges de caractère sont conservés, il est d'autant plus instant de les remettre en activité. En Russie c'est plus aisé, la Cour de Rome n'y a pas eu d'influence, et ses peuples sont plus originaux que les autres, parceque l'action des prêtres Grecs a été moins universelle, moins systématique, moins destructive.

§. „Université unique:" — Sans doute Vous ne voulez pas dire que tous les Russes de Peters-

bourg à Kamczatka et d'Archangel à Teflis, qui veulent étudier la médecine, doivent se rendre à Petersbourg, mais que tous les instituts de l'Empire où elle est enseignée, sont sous la direction du collège de médecine qui fait partie de cet établissement dans la capitale que Vous nommez université. Vous créez une hierarchie littéraire, dont l'Empereur est le Pape, et qui par mille gradations tient à tout, comme le moindre curé est dependant du souvérain Pontife. Vous ne trouveriez aucune contradiction, si Vous aviez la bonté de définir le sens que Vous attachés aux termes. Communément on attache au terme „Université" l'idée d'un institut littéraire, où l'on peut apprendre ce qu'il faut pour être théologien, jurisconsulte ou médecin avec plus ou moins de cet amalgame de connoissances, qu'on comprend sous le nom de faculté philosophique. De ces universités il y pouroit en avoir vingt en Russie, mais Votre université est un corps qui dirige, qui inspecte, qui est entre le souverain et le peuple pour la partie de l'instruction. Voilà ce qu'il faut commencer par dire, sans quoi ils ne Vous comprendront pas. C'est en général les définitions qu'il faut mettre en avant pour éviter les mésentendus. — — — Comment dans tout cet empire il n'y auroit qu'un seul et unique endroit, où l'on pourroit prendre une idée générale de la littérature? et l'homme de

Jrkutzk qui peut-être trouvera une école de médecine à Kertschinsk, aura la bonté de partir en suite pour Orenbourg, s'il veut assaisonner sa médecine d'un peu de philosophie? Je voudrois qu'il y eut dans chaque Gouvernement de l'Empire (il y en a 38 ou 42) une école, dépendante de ce que Vous appellez université, et dans laquelle, selon la méthode préscrite on pourroit apprendre tout ce qu'il faut savoir dans ce gouvernement; p. c. il seroit fort inutile d'enseigner dans la Tauride le droit Romain: eh bien, on expliquera le Coran d'après un commentaire à composer selon la diverse teneur de la tradition des quatre sectes; ailleurs au lieu de la Bible on expliquera les dogmes du Samanéisme (et l'on y glissera la morale chrètienne). Mais par tout on doit trouver à sa portée tout ce dont on a besoin, et l'université doit protéger tous les enseignemens dans leur rapport au caractère de chaque province. ... Je voudrois qu'il y eut dans chaque villes de Gouvernement des écoles pour tous les facultés. — L'Empire Russe est immense, il faut faciliter, non l'acquisition des connoissances brillantes, mais des sciences utiles aux provinces éloignées. La diversité du caractère physique et moral des provinces exige des enseignemens appropriés à chacune; il faut que chacune les trouve à sa portée, et complets. Cela n'empêche pas qu'ils

émanent tous de l'Université mère. Montpellier et Toulouse étoient l'une à côté de l'autre, en comparaison de Jeniscïsk a Moscow.

§. Toutes les sciences se tiennent; il faut que qui s'attache à une, aye une idée au moins de ce qui dans les autres y a quelques rapports. S'il n'en connoit aucune hors la sienne, ses idées se rétrécissent, il devient pédant.

§. A mon avis l'importance de l'Université *nationale* ne devroit pas consister en ce qu'elle *enseigne* autant que dans l'impulsion, la direction, qu'elle donne. — Je ne voudrai pas faire du siège du luxe et de la corruption d'une ville de cour *le siège* des muses où toute la jeunesse viendrait chercher la sagesse et les moeurs. — Le choix des professeurs doit dépendre de l'Université mère.

§. Ne soustraisons pas l'inspection de l'enseignement de théologie à l'Université-mère; les évêques ne doivent pas s'en mêler. C'est qu'il n'est pas de nécessité qu'un évêque soit savant; il l'est que le professeur en théologie le soit. Tel prélat peut-être d'une simplicité tout à fait édifiante, sans savoir le Grec, l'Hebreu, les Conciles, l'histoire ecclésiastique. — Je crois que l'inspection du Synode ou plûtôt l'admission de quelques membres les plus éclairés du clergé dans le Conseil de l'Université suffiroit.

§. La théologie est la religion traitée scientifi-

quement: c'est un étude de plus grandes et des plus belles.

§. La religion d'état ne doit comprendre que ce qui est, de toutes les religions. . . Convaincu de la supériorité réelle du Christianisme l'Empereur doit y conduire peu à peu par le dévéloppement de leur esprit et toute sorte des moyens tous les sujets qui ne le connoissent pas; mais l'état doit protéger toutes les religions qui reconnaissent un Dieu; une providence et une vie à venir.

§. „Défendre la religion d'état:" Elle n'en a aucun besoin, elle se defend par elle-même, si elle est la vraie. Ceci est sujet à des grands abus. Il faut prendre garde que les horreurs de la révolution ne nous fassent oublier les horreurs de l'inquisition. — — Disons bien aux souverains, qu'elle est cette religion; sans quoi ils la croiront en danger pour une omelette au lard, et bientôt la bigotterie fera regretter la licence. Prénons extrémement garde de ne pas tomber d'un extrême à l'autre! A tout prendre, j'aurois mieux aimé vivre sous le Grand Frédéric que sous Philippe II. Je ne puis assez conjurer mon ami de ne pas employer ses talens à nous faire (rentrer) sous un joug, insupportable à nos pères et à nous-mêmes. —

— Je ne dirais jamais aux souverains: Soyez Athées, moquez Vous de la religion! (C'est un tort

inexcusable de la jeunesse de Frédéric). Mais: ayez Vous-même cette grande religion, (dont ci-dessus j'ai fait le catéchisme dans une ligne); protégez tous les cultes où il y a ces trois vérités; ne Vous embarrassez d'autre chose que de les maintenir tous en paix; gardez Vous surtout de l'asservissement sous un ordre quelconque, et soyez le père et le défenseur de tous. Le bien que Vous dites de la religion est très-vrai, mais je Vous supplie d'ajouter qu'il ne s'agit pas de telle ou telle secte de religion. Dieu sçait qu'il y a peu d'hommes plus attachés par sentiment à la religion que moi; mais c'est par amour d'elle que je ne voudrois pas voir rénouveller les scènes qui l'ont fait méconnoitre, et mon ami, dans des momens d'humeur, oublier la Ligue et la S. Barthélémy pour ne se souvenir que des excès, non moins (mais aussi, pas plus) condemnables des prétendus philosophes.

§. „La moindre déviation amène des conséquences fatales:" C'est qu'on a toujours dit aux Empereurs de Constantinople; c'est qu'ont dit les Dominicains à tous les rois pour leur persuader l'inquisition. Je ne suis point du tout de cet avis. Laissez dévier si l'on veut, laissez agir les opinions selon leur pente, jusqu'à ce qu'il paroisse que la tranquillité publique y pourroit être compromisse. Dès lors usez de moyens de

douceur on de vigueur, sèlon les circonstances, mais, sans Vous y intéresser de coeur (sans quoi le souverain est perdu), moquez Vous de tous les partis, traitez les tous en père impartial, et faitez finir cela par des bonbons ou la verge.

„On ne pactise pas avec la religion:" Mais toujours il faut préciser ce qui est religion. Par exemple quand Jésus-Christ nous assure, qu'il n'y a que le père qui connoisse qui est le fils: et quand 300 ans après l'un veut sçavoir que le fils est ὁμοκσιος, et l'autre qu'il n'est que ὁμοιυσιος, appellez Vous cela de la religion? Cependant démandez aux pères de l'église, et ils seront bien de Votre avis que c'étoit une „déviation dont les conséquences de„voient être (et l'ont été, graces à eux)! très fa„tales."

§. „La plus légère altération dans la méthode" (soit intendite): — Mais, je Vous supplie: S. Augustin n-a-t-il pas eu une autre méthode que S. Paul? et quel ressemblance trouvez Vous entre la méthode de S. Athanase et de S. Jean Chrysostome? Puis, Bossuet parloit-il comme les controversistes du XVIme siècle? La méthode doit changer, et quoique puissent faire toutes les puissances ensemble, elle ne peut que changer, à moins que Vous ayez le pouvoir d'arrêter le mouvément de l'esprit humain, et la faculté de rendre

l'Europe un second Empire de la Chine, (dont les Empereurs cependant ont été tout aussi souvent détrônés, que les notres). Le souverain ne doit pas du tout se soucier, si on traite le 5me article de la théologie avant le 4me ou après le 37me. Qu'est ce que cela lui fait? pourvû qu'on enseigne ce que j'ai dit, et que l'état soit tranquille! A quoi nous reduisez Vous, mon cher ami! La **Summa** de S. Thomas d'Aquin est elle même une *nouveauté*, car avant 1260 elle n'existait pas: il y avoit une autre méthode, et dans le XIXme siècle on n'oseroit pas changer de méthode! Vous usez avec la religion comme ferait ce général qui voyant nos derniers malheurs, voudrait nous engager à nous en tenir à l'art militaire, pratiquée devant la ville de Troje. Et ces altérations de méthode ne produiront des malheurs, que lorsque le souverain paroîtra leur donner de l'importance.

§. En Autriche, dont le gouvernement ne peut pas être accusé d'indifférence pour la religion Catholique, les Protestans ne sont pas exclus de la fréquentation des leçons de l'Université, en Prusse et ailleurs des juifs ont été même admis au doctorat. Je ne conçois pas comment Vous pouvez vouloir exclure des leçons de l'Université des individus qui ne professent pas la religion dominante. Qu'est ce qu'il m'importe que mon médécin croye au Concile de

Nicée ou a Alcoran! Dans un empire, tel que la Russie, bien loin d'établir de ces régles du 17me siècle, j'établirois dans la première faculté des professeurs de chacune des sectes chrétiennes et même des autres religions, pour que chacun y trouve sa croyance, enseignée sous la direction du chef de l'état. Je Vous avoue que je ne conçois pas comment Vous pouvez proposer d'exclure des collèges supérieurs ces millions de sujets Russes qui sont Catholiques, ou Protestans, ou Mahometans, ou Samanéens etc. Est-ce là le profit de l'expérience de tant de siècles qui ont élévés des barrières entre les sectes, et cimenté par là la permanense des haines religieuses! Comment, Vous voulez traiter tous les Polonais catholiques, tous les Livoniens protestans etc. comme en Allemagne on ne traite pas les juifs!

§. Goettingue doit tout ce qu'elle est au Ministre d'Etat Hannoverien, Mr. de Munchhausen, modèle de tous les grands curateurs d'Université: il ne demeurait pas à Goettingue, mais à Hannovre. Il n'est ni nécessaire ni bon que la direction reside dans la même ville avec le corps littéraire. Cela la préserve du danger des résolutions précipitées.

§. Quant au réglement de la méthode je n'y tiendrois pas: Appellez les premiers hommes de chaque science, et laissez les faire. C'est générale-

ment le défaut des universités catholiques, où il y a encore du monachal; on gène les meilleurs professeurs, et on les dégoute. Que les principes soyent bons, alors laissez au savant illustre que Vous avez appellé, le soin de ranger ses cahiers.

§. Croyez moi je ne dis pas que ces mouches sur le timon de la voiture, qu'on appellait les beaux esprits de Paris, n'ayent terriblement bourdonné; mais ce n'est pas eux qui ont renversé la voiture; le conducteur s'étoit endormi! Les beaux esprits de Frédéric n'ont pas detruit la Prusse; quand ils s'émancipaient, il donnait un coup de pied au cul, même du chantre de la Henriade.

§. Je resume: Que les souverains veillent sur l'instruction publique, rien de plus juste; ce n'est pas un droit qu'ils ont, c'est un de leurs prémiers devoirs. Il est clair qu'il faut un Ministre et des Conseillers pour cette vaste partie des affaires. Tous les instituts littéraires, depuis une Université-mère, modèle de tous les autres, jusqu'à la dernière école de village, et tout le débit des productions littéraires, seront sous l'inspection de ce département, les instituteurs en dépendront tous. Il est utile que l'université-mère soit très à-portée de cette haute influence. Tous les établissemens du même genre en seront les copies. Mais je croirois qu'on ne peut pas assez inculquer, que le souverain doit juger les cho-

ses en grand, et se garder de devenir minutieux. Il doit laisser au dévéloppement des connoissances toute latitude, qu'il peut avoir sans ébranler les vérités primitives et les cultes reçus de la religion, les loix fondamentales de l'état et le respect personnel pour ses chefs, enfin cette partie des moeurs dont les vertus domestiques dépendent. Mais en protégeant ces grandes interêts le souverain ne doit pas prendre fait et cause pour ou contre les subtilités des prêtres, ne pas se troubler d'esprit par les frayeurs des tirans qui dans la moindre chose leur montre le couteau qui va couper le cheveu auquel tient l'épée suspendue sur leurs têtes, ne pas enfin prétendre à éteindre toutes les passions ou foiblesses de l'humanité alors qu'elles ne troublent pas le répos public. En tout ceci mon excellent ami reconnoitra ses propres principes; je les retrouve dans cet écrit: seulement il m'a paru que le sentiment recent des criminels abus que des factieux ont fait d'une philosophie équivoque, lui a fait fermer les yeux sur les abus non moins sanglants et humilians que l'interêt particulier autrefois a fait commettre sous l'égide des noms encore plus sacrés. Sans cela nul doute que mon ami eût dans sa conception embrassé aisement tous les tems, et mis des gardefous, pour ainsi dire, non d'un seul, mais de tous les côtés, pour préserver ceux à qui il parle de tous les extrêmes.

Cependant, dès qu'on sera assuré d'une suite des souverains doués du talent des bons choix, nul embarras; et si cela est difficile, il suffira d'un bon souverain pour qu'il pose des limites à l'action de ses successeurs, pour préserver ses peuples de tomber dans cette nullité, qui depuis 250 ans a énervé la monarchie Espagnole et d'autres états jadis florissans.

197.

Auszüge aus Briefen an N.

1802.

Ce matin, occupé de mon extrême souci, de sa santé, je me suis souvenu de ce tendre poëme qui m'a toujours charmé, Cur me querelis exanimas tuis *). A présent je lis ces choses avec une nouvelle ame, la tienne. Ah que je l'ai bien compris.

Ah te, meae, si partem animae rapit
Maturior vis, quid moror altera —
— Ibimus, ibimus,
Quocunque praecedis!

Mais ce qui m'a singulièrement plû, c'est que notre ami Horace a tenu parole, il a été favorisé des Dieux au point de mourir la même année, et, je crois, le même mois avec son meilleur ami, et il a été enterré à côté de lui.

*) Horat. Od. L. II, 17, ad Maecenatem.

J'ai trouvé dans la bibliothèque il discorso dell' incomparabile ed eroica amicizia degli illustr^{mi} sig^{ri} Nic. Barbarigo et Marco Trevisano *). — Parlons de ces deux amis „qui esponevano la vita ed impiegevano l'ono„re, nulla stimando le cose del mondo per rendre „il nome l'uno dell' altro eternamente glorioso." C'étoient deux nobles Venitiens, d'anciennes maisons: l'un, Barbarigo, „d'animo regio e di no„bilissimi costumi dotato," éprouva je ne sai comment, des grandes peines, des graves perils, il fut calomnié, l'intrigue et la cabale se déchainoient contre lui. Trevisani, son ami, risqua pour lui le repos, l'honneur et la vie, et, au lieu d'abandonner lâchement son ami, comme on fait des gens persécutés, calomniés, il j'en rendit le garant et il s'afficha partout avec affectation son ami. Trevisani avoit donc une grande ame; c'étoit un homme, d'ailleurs, fort instruit; mais qui aimait à vivre bien, qui en faisoit, qui voyageoit; en un mot, ruiné, au point que ses dettes surpassoient le capital, et que ses propres frères ne vouloient plus avoir aucune communication avec lui, de peur d'être assaillis par ses créanciens. Que fit Barbarigo? il lui remit une dette de 4000 ducats, il lui fit présent

*) Venez. 1629. 4. Von Agostino superbi.

de 2000; puis il l'introduisit dans sa maison, et declara à tous ses gens, à sa femme même et à ses filles, que son ami étoit la moitié de lui-même, qu'il lui confioit l'administration de tout son bien, de façon à pouvoir s'en servir comme de sien, et qu'avant ni après sa mort il ne pourroit jamais être tenu à eu rendre aucun compte. Trevisani, par là independant, vecut „con lautezza, con splendore „et autorità singolare, caritate vole de miseri, gran „mécénate de virtuosi," comme le père des filles et le frère de la femme de son ami. Sa propre mère vivoit encore et il avoit des frères, mais il laissa aussi à son ami la jouissance à vie de tout son bien. Le tout publiquement et par actes de notaires de l'an 1623, 29 Oct., 1626, 15 et 17 Mars. L'admiration de cette amitié fut universelle, comme si l'on avoit vû tout d'un coup reparoitre quelques grands hommes de l'antiquité. Des academies leur écrivirent, pour avoir honoré l'Italie et les tems modernes d'une amitié que paroissoit n'être plus possible. Le Grand Duc de Toscane étant venu à Venise ne desira aucune chose curieuse autant à voir que les deux amis. Rien ne faisoit plus de plaisir à Trevisani que de s'entendre designer aux étrangers par aucun autre titre que d'ami de Barbarigo, et Barbarigo n'aimoit pas tant qu'on dit qu'il avoit été Proveditore, qu'il étoit Procuratore

di S. Marco, qu'il avoit la Stola d'oro, que quand on ne disoit, si non, l'ami de Trevisani. Le Roi d'Angleterre écrivit à Venise pour avoir les portraits des deux amis. Agostino superbi, après les trois volumes du „Trionfo d'onore" des grands hommes de la république, fit un écrit particulier sur eux; c'est celui que je viens de lire. —

Il meurt un des principaux conseilleurs de la chancellerie de cour et d'état . . . . . . plusieurs personnes, apostées ou non, sont venus me sonder si je voudrois sa place. J'ai balancé. J'ai écrit au Baron de Thugut, pour le consulter. Thugut m'a toujours traité avec une grande considération, pendant qu'il étoit prévenu de ne pas se fier à moi; et depuis qu'il n'est plus Ministre, il a vû ma loyauté; je lui ai fait la cour, que je ne lui faisois pas pendant sa puissance. (30 Juin 1802.)

Volney ist ein Mann von Kopf, aber ohne einige Moralität, falsch und bitter. Diesen frug neulich der erste Consul um die Mittel, jene Ehrenlegion zu dotiren. Er nannte einige, die dieser verwarf, weil er nun Respect gegen Religion und Moral heuchelt. Volney hierauf: Ah, pardieu, Vous êtes plaisant; Vous voulez être Cromwel et Grandison à la fois: je Vous avertis que ces melanges ne vont pas, et

que Vous finirez par Vous rendre ridicule. Darüber fiel er in die consularische Ungnade und reiset jetzt nach England.

Je n'ai été que comme courier a Rome pendant peu de tems: Mais je me suis d'abord fait conduire sur l'ancien Forum, et delà, sans explication, je me suis trouvé chez moi, j'ai reconnu les arcs de Sevère et de Titus, le chemin du Colisée, le temple de Jupiter Stator, de la Concorde et de la Paix, le Palatium et le Capitole. Quel effet pour moi! Dès qu'en descendant de la montagne de Viterbo j'ai peu à peu commencé à entrevoir le local de la Ville Eternelle; comment te depeindrois-je les mouvemens de mon coeur en entrant au Panthéon, en voyant la colonne du bon Trajan; et tout cela s'animoit; je vivois dans mon ancienne patrie; je suis un Romain, à tant d'égards; je te jure qu'au milieu de la Suisse je ne me suis jamais trouvé autant chez moi. Et ce beau jeune Trasteverin que je vis sur la roche Tarpejenne, à qui je disois: que feroient les Anciens ils voyoient Rome moderne! et qui me dit avec un Soupir sentimental, ils rentreroient dans leur tombes! Puis le beau spectacle de tout ce paradis; et la ville de Florence, la patrie des Médicis, et ce Terni, la patrie de Tacite, et ces vûes uniques des Apennins et de cette colline où est Loretto, les

superbes rives de l'Adriatique, sans parler de ce que je n'ai pas vû, de ce Golfe de Naples, etc. etc. etc. Que nous goûterions alors Virgile! Nous lirions toute l'histoire Romaine sur les lieux . . . . Ne dis pas que Rome ne vaut plus la peine d'être vûe depuis le vol des François; il y ont laissés les sept collines, S. Pierre, le Panthéon, les souvenirs éternes et indestructibles; que nous faut-il de plus *)?

Es ist ja wohl eine höhere Region, über die Affectionen und Interessen des Pöbels der Welt, über Furcht und Mißtrauen, über alle egoistische Rücksicht hinweg, mit seinem Herzensfreund

— bene munita tenere
edita doctrina sapientûm templa serena;
despicere unde queas alios passimque videre
errare atque viam palantes quaerere vitae.

Wie froh, wie gut, wie wohlthätig das macht! Seelenlose Menschen nennen Schwärmerey, daß man ein Ideal von Vollkommenheit suche, und die Kindesfreude einen Gefährten gefunden zu haben. Der Uhu krächzt in Rinkenbergs verfallener Mauer; das kümmert den König des Vogelreichs nicht, er steigt majestätvoll zur Sonne empor.

---

*) Der Verfasser hatte das Project, mit seinem Freunde nach Italien zu reisen; es wurde aber vereitelt.

Ich hatte diese Nacht einen gar nicht lieblichen Traum, der doch mit mir selbst mich nicht unzufrieden machte. Ich war zu Bern; alles lag in Ruinen, verbrannt, über einander, daß ich kaum vermochte, einen Tritt sicher zu fassen, überall der Feind, Verwirrung, Armuth. Ich aber sprach aufmunternd: frisch auf! laßt euch die Mühe nicht dauren, das Werk der Jahrhunderte wieder zu bauen; der Mensch vergeße sich selber nicht, so hat er nie alles verlohren! Da dachte ich aufwachend: Nun, wenn mein Leben geordnet, wenn J. bey mir ist .. dann kömmt mein Geist wieder zu Kraft, dann flöße ich wieder männliche Lehre in gebeugte, erschreckene, herabgewürdigte Gemüther!

Immer lebe ich in Gedanken viel bey der Nachwelt und möchte gern Beweise hinterlassen dessen, was in mir war. — Voraus ist endlich ziemlich viel geschehen; bey 10.000 ungedruckte Urkunden, über 1300, meist wichtige, zum Theil große, Werke habe ich vollständig excerpirt; und unter der Last dieser Scripturen ist mein Geist nicht erlegen; mein Herz hat ihn emporgehalten. Diese meine Eigenheiten machen mich auch nicht pedantisch oder mürrisch; im Gegentheil macht mich der Gedanke der alten Welterfahrung und der Zukunft über viel Verdrießliches gleichgültig, und heiter zum Lebensgenuß.

Oft erhöht mein Herz der Gedanke der Freundschaft, welchen so wenige ganz fassen. Dann gehen die großen Helden dieses Gefühls bey mir vorbey. Edler Jonathan, du selbst siegreicher Krieger und unter deinem Volke groß, was band dich an Jesse's herzvollen Sohn, daß ihr euch liebtet wie Ein Herz und Eine Seele? wie süß der Augenblick, da ihr eure Rüstungen wechseltet! und wie groß du, da du gewiß wußtest, der Thron Israels würde von deinem Geschlecht entfremdet an David übergehen, und du zörntest deinem Vater und rettetest deinen Freund. Daher gieng mirs immer durchs Herz und bewegt in diesem Augenblick meine Seele der Ausruf desselben bey deinem Tod: „Es ist mir leid um dich, Jonathan, mein Bruder! „Ja, wundervoll war unsere Liebe und weit über „Weiberliebe." — Dieser opferte dem Freund einen Thron; ich weiß nicht, ob Scipio nicht mehr, da er den Lälius nicht weniger liebte, obwohl Neider den Ruhm des besiegten Karthago ihm rauben wollten, um nur alles den Anschlägen des Lälius zuzuschreiben. Den Freunden war es gleichgültig; wie wenn ich einst mit neuem Schwung der Väter beschreibe und es sagte jemand, „die besten Stellen hat sein Freund gemacht." — Was Scipio gefühlt, sah ich einst mit Rührung bey einem traulichen Mittagessen tête à tête mit dem Helden von Crevelt und Minden, dem braunschweigischen Ferdinand; er hatte auch einen Freund. Da

wurden alle Thaten und Plane des Prinzen diesem beygemessen. Er erzählte mir es (Ferdinand), lächelte und sprach, „Wie gleichgültig das einem ist, welcher die Freundschaft kennt!" — Es höre im Schattenreich der Sohn Sauls, es höre der Sieger bey Zam und Braunschweigs biederer Ferdinand, daß ihrer würdige Herzen ihrer Liebe mit Rührung gedenken! Es freuen sich die liebenden Geister, und wandeln mit beschleunigtem Schritt freudiger durch die elysäischen Auen.

Il faut Vous faire une foi ma confession. J'ai de la religion, et beaucoup; mais ce n'est pas plus le concile de Trente que la Confession *Helvétique* ou celle d'Augsbourg, dont je la tiens; au contraire les distinctions de parti ne sont rien pour moi, et s'il faut pour raison s'en tenir dans un pays à l'une ou l'autre, cela m'est d'une indifférence parfaite. Ma religion est en moi, fondée sur la tradition, l'observation et l'experience; je regarde le reste comme livrée, wie ein Modezuschnitt. Je ne suis pas un Déiste, encore moins un Athée (ces *derniers* ne savent ce qu'ils disent, ni les prémiers ce qu'ils rejettent:) mais ma foi ne tient pas aux usages extérieurs, je me conforme à ceux que l'on préfère.

Erinnerst du dich, wie einst Cicero gegen den Atticus bemerkt, wie gerührt er sey, Morgens beym

Herabgehen aufs Forum, unter den Schaaren sogenannter Freunde, die ihn, den Consul, umgaben, keinen zu finden, mit welchem er vertraut reden oder frey scherzen möchte. Das fühle ich beym Ueberblick der mich umgebenden, auch wohl heimsuchenden, Menge: ich sehe nur — daß der Freund fehlt.

So gelehrt manche mich glauben, so wenig halte ich darauf. Es ist damit wie mit dem Geld; auf dem Gebrauch beruht der Werth; nur freylich, was einer nicht hat, kann er nicht gebrauchen. Meines Lebens Trachten war, was die Alten Weisheit nennen: Kenntniß der Natur des Menschen und seiner Verhältnisse. Darum war ich in Schriftsteller, die der Natur am nächsten waren, immer verliebt. Das Nützliche suchte ich; nicht Witz, sondern gesunden Verstand, nicht Schein, sondern Seyn. Ich habe nichts weniger, als überspannte Ideen, bin ein Feind der Schulgrübeleyen, der metaphysischen Formeln. Meine Sache war erstlich, in den Alten ganz zu leben (sie sind so groß, so ganz Natur und Humanität und Energie), zweytens, von den großen Ereignissen mir dadurch den möglichstrichtigen Begriff zu erwerben, daß ich nur die Augenzeugen oder Mitwürker davon höre (zugleich erzählen diese mit einer Theilnehmung, die kein Fremder hat, und das ergreift meine warme Seele). —

Ich fiel heut auf die Werke des Francesco Petrarca, nicht die welschen, sondern die lateinischen. Er war ein Mann, der sehr mit mir übereinstimmte, für die Alten der großen Zeit enthusiastisch. Unter andern finde ich fünf artige **Briefe an große Männer des Alterthums**, gleich als lebten sie noch; voll von Vaterland, von Gemeinsinn, warm aufs äußerste für allem Guten und Großen; eine zarte gefühlvolle Seele; und wie einst ich, wenn ich ganz unabhängig seyn werde, hochgeehrt und nützlich. — Die Briefe der großen Männer, wodurch man so ganz in die Haushaltung, den ganzen Geist ihres Wesens, kömmt, haben für mich etwas besonders Anziehendes. —

Ich gestehe dir's, Freund, von meiner ersten Jugend an suchte ich (du findest's in meinen Briefen an Karl von Bonstetten) über die modische egoistische Beschränktheit unserer Zeitgenossen mich in die Sphäre einer daurenden, wohlthätigen Würksamkeit auf künftige Jahrhunderte emporzuschwingen; aber einsam, gedrückt — wie war es möglich! Den hielt ein Weib, den sein Amt, den der Aberglaube, den der Eigendünkel ab, zu solchen Dingen ganz mein und mit mir zu seyn. Darum, Freund, wenn ich dein gedenke, ergießt sich gleichsam ein Strom neuer Lebensgeister durch alle meine Nerven; alle entschlafenen Hoffnungen meiner Jugend erwachen; mit dir fürchte ich keine Arbeit; große Kraft liegt in dir; nur mußt auch du den zehn-

jährigen Staub erst abschütteln; siehe, der Winter ist vorbey, die Chrysalide durchbricht ihr selbstgesponnenes Grab, mit goldenen Flügeln, glänzend von allen Farben des Regenbogens erhebt sich die verschlossene Seele, dem Schmetterling gleich, in frohem Sonnenlichte den Lebenstag freudig zu genießen; nicht kurz wird er seyn; siehe, Apollo ergreift sie, die flatternde, und heiliget sie im Tempel der Musen, zum unsterblichen Denkmal, was treue Liebe vermag *).

Die griechische Kunst, mit Leben und Genie behandelt, liebe ich sehr. Nie in der Welt hatte eine Nation für das höchste Ideal der Schönheit einen so richtigen Sinn; es ist wahrer Genuß, ihn in dem geringsten Zug, in jeder Falte des Gewandes, aufzuspüren; und der allgemeine Charakter, die erhabene Ruhe, die Bestimmtheit, die stille Majestät, wie lehrreich ist er!

Es war ein rührendes Schauspiel auf dem Burgplatz, alle die segnenden Thränen und Wünsche für die abreisende Königin **); sie war so wohlthätig. Ihr letzter Besuch war in der Gruft ihrer Mutter (Maria Theresia). — Das allgemeine Gespräch ist von ihr und ihrer unbeschreiblichen Wohlthätigkeit. Ich freue

*) Nie wurde eine schönere Hoffnung grausamer zerstört, als diese des Verfassers! H.

**) Carolina, von Neapel.

mich der bey Hofe der niedern Dienerschaft verwendeten; vielen machte sie ihr ganzes Leben glücklich. Sie soll, nur in den letzten Tagen, 400,000 fl. hiezu aufgewendet haben. Ich habe sie vor ihrer Abreise nicht gesehen, weil ich nie irgend jemanden bey Hofe belästigen will; wer mich rufen läßt, dem bin ich zu Befehl; für das Antichambriren fehlt mir die Zeit, und für die dedains der Höflinge die Geduld. Uebrigens bin ich sehr für diese Königin eingenommen, und wenn sichs handelte zu ihr, oder mit ihr nach Spanien zu gehen, ich wäre bereit.

— L'Archiduc (Jean) est extrêmement affligé du départ de la Reine, qu'il régarde avec raison comme la perle de la famille pour son esprit et sa grande ame. [Elle aussi m'a parlé de Lui, à la redoute, tout haut, avec les plus grands éloges.

Hast du Gibbon's von ihm selbst beschriebenes Leben nie gelesen? Ich vor einigen Monaten mit vielem Vergnügen; er lebte mit einem Freund, das war mir ein großer Punct; auch sonst waren Aehnlichkeiten auffallend. Die Lebensart selbst war äußerst lieblich: in der schönsten Position an dem lemanischen See, im Schooße der herrlichsten Cultur, im Angesichte der ewigen Alpen, sorgenfrey, ganz dem großen Werke, das er schrieb. Im Ganzen finde ich, daß die größesten und weißesten Männer so ein Leben dem glänzendsten

vorgezogen haben. Ich lese sehr gern Lebensbeschreibungen: man lernt diesem das und einem etwas anderes ab, vergleicht und vervollkommnet sich. Wie haben mich Fontenelle's Elogen, wie viel mehr Plutarch entzückt!

Gestern kam ich wieder auf einen Lieblingsschriftsteller meiner Jugend, welcher mich äußerst anzog, weil er so viel zu denken giebt, Montesquieu, der ein so guter Mann als großer Geist war; ich habe mit Freunden von ihm gelebt; als Jüngling suchte ich immer die Alten. — Nun wozu rede ich von Montesquieu? um dir einen Vorschlag zu thun. Der Präsident gieng als ein sehr gelehrter Mann den Weg der Erfahrung; die neuern, nichts weniger als unterrichteten Philosophen giengen den ihrer grundlosen Speculation, woraus die Revolution entstanden ist. Unstreitig hat dieses fürchterliche Experiment, dessen Unkosten die Menschheit bezahlt, viele alten Sätze auf Probe gestellt, vieles ist verworfen und wieder hervorgesucht, vieles ausposaunt und alsdann unthunlich erfunden, vieles freylich auch genauer als vorhin bestimmt worden. Also hätte ich Lust (wenn du einmal hier bist), den ganzen Esprit des Loix bedächtlich mit dir zu lesen, und seine Sätze mit diesen neuen Erfahrungen zu vergleichen. Meistens werden wir sie bestätiget, aber doch hin und wieder modificirt finden.

Es wird uns aber angenehm seyn, die großen Gegenstände alle wieder einmal die Musterung passiren zu lassen, und die Grazie der Einkleidung wird uns oft angenehm überraschen. Vieles werden wir besser, als seine Zeitgenossen verstehen. Hinwiederum solltest auf einem andern Wege du mich begleiten. Siehe, ich habe die Hauptwerke über die Kriegskunst genau gelesen; darum hat man auch meine Schlachtenbeschreibungen, meine Definition der schiefen Ordnung und viele hingeworfene Reflexionen immer besonders gut gefunden; aber der Krieg, den du mitgemacht hast, hat auch auf viele neue Beobachtungen geführt; zum Theil sind sie schon stark und laut in öffentlichen Schriften gesagt. Ich möchte aber mit dir z. B. die Reveries des Marschalls von Sachsen, verschiedenes von Friedrich und den Lloyd lesen, um zu hören, was von ihren Lectionen du bestätigt oder unprobhaltig erfunden hast: damit ich bey fernern Anlässen mich in meinem Urtheil darnach bestimme. — Das ist ja die Weisheit, welche wir suchen, von allen göttlichen und menschlichen Dingen, von Staat und Krieg, von Moral und Lebensglück, uns die richtigsten Begriffe zu erwerben; benützen werden wir sie nach Umständen; aber an sich schon ist Licht vergnüglicher, als Finsterniß; und wie können wir würdiger die Stunden füllen, als indem wir uns geschickt machen, zu jeder Zeit in allem als die zu erscheinen, die wir seyn sollen!

Heute *) ließ man mir den Tod des Kurfürsten von Maynz sagen, der mich sehr rührt; er hatte viel gutes und edles und für mich viele Liebe; mehr, er hatte den hohen Sinn eines großen Fürsten, wie viele zum Thron gebohrne ihn nicht haben. Requiescat in pace Domini! —

Lieblich ist mir die Erinnerung seines Scherzes, wie er etlichemal nach den Geschäften, wenn ich das Porte-feuille wieder gefüllt, mir mit all dem Ernst, welcher seine Fürstenmiene selten verließ, auf einer Ecke des Tisches ein wie vergessen liegendes Papier zeigte. „Aber, mein lieber M., vergessen Sie doch das nicht!" und da lagen 40, 50 Louisd'ors darunter; weil er ausgekundschaftet hatte, daß mein Beutel wieder leer war. Allein folgendes rührte mich mehr. Anfangs May 1790, unter meinen größten Arbeiten während dem Interregnum, bekam ich von meinem Bruder die Nachricht, es scheine unsere Mutter sich ihrem Abschiede zu nähern, ihre physische Kraft sey gebrochen, ihre Gestalt verfalle. Diese Mutter war 66 Jahre alt, schwach von Körper, stark, unerschrocken, allzeit ruhig, munter von Geist, und hatte etwas ungemein herzliches. Ich wurde äußerst erschüttert, und es gieng mir sehr zu Herzen. Dieses bemerkte mein Kammerdiener, beobachtete die Post, und brachte den zunächst mit schwarzem Siegel ankommenden Brief der Frau von

*) 30. Jul. 1802.

Coudenhove Hazfeld, des Kurfürsten und auch meiner Freundin. Alles schwieg; mich riß der Schwall der Arbeiten hin. Endlich kündigte der Kurfürst mir an, daß er auf acht Tage abreise, und fand Ursachen, mich, was er sonst nie that, zurückzulassen; ungemein freundlich und herzlich war sein Abschied. Ich war nun allein in meinem Pavillon in der kurfürstl. Favorite. Bald kam der Kammerdiener mit allerhand Fragen über den Zustand der Mutter, so, daß ich zuletzt das geschehene errieth; da gab er mir den Brief. Nun hatte der Fürst schon dafür gesorgt, daß ohne Noth mich in diesen Tagen niemand belästige. Ich hatte Zeit mich auszuweinen. Durch einen dritten sandte er mir freundlichen Trost, mich verweisend auf ein schönes Capitel in S. Augustins Confessionen, von welchem er wußte, daß ich es sehr liebte. Ein andermal war ich sehr gefährlich krank, so daß niemand mein Aufkommen glaubte. Unter den mainzischen Gelehrten hatte ich einen würdigen Exjesuiten Jung oft gesehen, oft mit ihm von der katholischen Religion mit zärtlicher Ehrfurcht gesprochen. Dieser, als das Gerücht meiner Todesgefahr kam, gieng zu dem Generalvicarius: „er vermuthe, daß ich wohl hätte mögen katholisch werden; „ob er mich nicht besuchen dürfe?" Anfrage bey dem Kurfürsten. Dieser schrieb zurück: „Ja; doch mit „dem ausdrücklichen Befehl, mit Müller nicht ein einziges Wort über die Religion zu sprechen, wenn er

„nicht selber anfängt." Der Geistliche kam einigemal, ich wußte von nichts, wir sprachen von hundert Dingen, von jenem kein Wort; lange nach meiner Herstellung erst kam ich zur Kenntniß dieser Geschichte. So war der ehrwürdige Friedrich Karl, der großen Theresia, der er alles dankte, zärtlicher Verehrer, und nur unter Joseph durch dessen Beleidigungen von Oestreich abgewandt.

Ueber die gestern kritisirte Störrigkeit unsers Freundes N. muß ich sagen, daß im Grunde sie mir doch weit lieber ist, als die fade Eintönigkeit allumfassender Philanthropie. Was ist Liebe und Achtung eines Mannes, dem zu Haß und Verachtung die Kraft fehlt?

Jean Jaques Rousseau war nie mein Mann; seine Gesichtspuncte sind meist unrichtig, und Eitelkeit, Krankheit oder furchtsame Schwäche hatten ihn endlich an die Menschheit fast ungläubig gemacht. Aber die ursprüngliche Kraft seiner Seele, das Wetterleuchten des heiligen Feuers, das er im Herzen trug, verehre ich dennoch. Einer seiner Vertrauten, der einige, der ihm blieb *), theilte mir einst viele Briefe von ihm mit. Hier die Maximen von Jean Jaques über Freundschaft: (was ich nicht mit „bezeichne; ist Raisonnement seines Freundes)."

*) Der Graf d'Antraigues. H.

Comment voulez Vous que l'homme qui a le plus crû à l'amitié, ait oublié de s'en expliquer avec moi? Si à la fin de sa vie il a crû qu'elle étoit une chimère, c'étoit le désespoir de Brutus après la bataille de Philippi. Mais je suis la preuve que son coeur dementoit ses principes, n'ayant jamais cessé d'être son ami jusque à sa mort.

Il disoit, que „les ames humaines veulent être „accouplées pour valoir tout leur prix, et la force „unie des amis, comme celle des lames d'un aimant „artificiel, est incomparablement plus grande que „la somme de leurs forces particulières." — Que Vous semble-t-il de cette maxime? Est elle d'un homme qui ignorat le pouvoir de l'amitié, et la puissance qui en est le résultat? C'est elle qui fait trembler les sots; leur instinct animal les porte à deviner ce qu'ils ont à redouter de l'amitié, alors même qu'ils sont incapables de la connoitre.

„Il est des amitiés circonspectes, qui craignant „de se compromettre, refusent des conseils dans les „occasions difficiles, et dont la reserve augmente „avec le péril des amis. Mon amitié ne connoit „point ces timides précautions."

„Quelle chaleur la voix d'un ami ne donne-t-elle „pas aux raisonnemens d'un sage!"

Celui qui a écrit cela avoit le coeur encore plus sensible qu'il n'eut la tête forte. Dans les grandes

affaires ce sont les sentimens auxquels on cede, et non aux raisonnemens. Tout homme qui prétend n'être émû que par la raison, est un sot qui n'a ni coeur ni raison.

Le 16. Août 1777. il m'écrivit:

„Je ne crois pas aux amitiés faciles, nées dans „un état de bonheur reciproque, on tout est fait, et „ou il ne reste qu'à jouir. Non; l'amitié a besoin „pour s'élèver, d'être cultivée par le malheur; com„me ces chènes qui ont traversé les siècles, n'ont „acquis toute leur vigueur, qu'en soutenant et en „bravant les orages."

Strabo ist der Fürst der Erdbeschreiber. Nicht ein Wort ist ohne die genaueste Wahrheit. Ich habe Reisende gesehen, die in einer Sturmnacht mit einem unerfahrnen Steurmann glücklich zu Athen angekommen sind, weil sie ganz dem Strabo folgten. — Ich kann dir nicht beschreiben meine Idolatrie für solche Männer. So für den ältern Plinius. Die hochbelobte Buchdruckerey ist nicht ohne Nachtheile: vor Alters, wo alles weit schwerer in die Welt zu bringen war, machte man jede Zeile gedankenschwer, und mancher große Mann schrieb mit Anstrengung der besten Kräfte in den schönsten Stunden seines Lebens — Ein (unsterbliches) Werk; so wie Thucydides, der es

nicht einmal vollendete. Das ist das wahre, was so aus der Seele fließt. —

Dieser große Meister Thucydides ist mir weit mehr als Tacitus; aber er ist unbekannter, man hat es also nicht bemerkt; an Tiefsinn, Hoheit, Majestät, der erste Geschichtschreiber. Sein Lieblingsautor war Homer, und er wurde Lieblingsautor des Demosthenes (und Kayser Karls des Fünften). Darauf bin ich stolz, daß dieser Mann mich so unterjochte. Da ist nicht Ein müßiges Wort, nicht Ein partheyisches, obwohl er das Opfer einer Parthey war. Ueber 28 Jahre schrieb er an seinem Buch. Lang zeigte man den hohen breitschattichten Platanus, sein Lieblingsplätzgen, wo er zu schreiben pflegt. Ich kann dich fast nicht lossprechen, griechisch mit mir zu lesen. Welche Quelle mannigfaltiger Freuden! Da ist der wahre Prototype des guten Geschmackes. Sie sind weit über die Römer; Horaz sagt es selbst. Wenn du nur die Buchstaben kennst, und von Conjugationen und Declinationen, von dem Sprachbau, das Hauptsächliche weißst, dann lesen wir sogleich, wenig im Anfang und mit Mühe, in drey Monaten hast du's für dein Lebenlang. General Schlieffen war, als ers lernte, auch über 30, und versteht es so gut als ich. Der unlängst verstorbene österreichische Staatsminister Baron Kressel lernte erst in seinem 40sten Jahr griechisch, und benützte es hierauf bis an seinen Tod mit größtem Vergnügen. Ver-

liebt, sag' ich, würdest Du in die griechischen Classiker. Und jetzt fängt Griechenland neu an. In einigen Decennen ist es wieder frey und civilisirt. Wir gehen vielleicht noch es zu besehen. Was denkst Du, wenn wir lustwandeln durchs thessalische Tempe, bewundernd hinaufgehn vom Piräus durch die Ruinen in der Pallas unzerstörbaren Tempel auf der Burg, oder fahren von Insel zu Insel durch die altberühmten ägäischen Gewässer; mit welchem Auge werden wir zurückblicken auf die Jahre, da uns das Leben öde war. — — —

— Ich habe mich wieder in die Arbeit geworfen. Das sind die untilgbaren Urzüge meines Wesens: Arbeit und Liebe. Unsterblich zu seyn, darnach brannte ich von Jugend auf. Nur zwey Wege waren, schreibwürdige Thaten oder thatenerregende Schriften. Zu jenen gehört eine Lage, deren Bestimmung nicht von uns abhängt; also mußte ich mich auf letzteres werfen. Gern that ichs; in Erwägung, wie Eine Stelle unserer vor 2 — 3000 Jahren verblichenen Freunde auf uns Menschen des neunzehnten Jahrhunderts würkt: was ist dagegen die Würkung des größten Staatsministers — längst durch den Wirbel der allzerstörenden Zeiten bis zur Unkenntlichkeit verwischt! Also war mir nie recht, Einen Tag vergebens gelebt zu haben: sie müßen der Freundschaft heilig seyn, oder

in meinem Plan mich vorwärts fördern. Diese, nicht erlernte, angebohrne Stimmung (mein guter Großvater mag den zarten Keim zuerst entwickelt haben), machte mich gegen alle andere Dinge (als die nur Mittel, nie Zweck mir sind) gleichgültig, und gab mir in der ersten Kindheit einen Ernst, welchen nur die Liebe mildern mochte; die Kinderspiele waren mir so wenig, als jetzt Whist und Lhombre; über einem innigen Freund vergaß ich auch damals die Bücher gern, aber nicht auf lang, denn wann er an diesen meinen Sachen kein Interesse nahm, wurde das Band doch etwas lockerer. —

Ich komme eben von einer kleinen Expedition in meinem Bücherzimmer; mit Götterlust im Tacitus, Virgil und Sueton einige Blätter gelesen, weil ich dich neben mir dachte, und das Zusammenfühlen der Seelen bey begeisternden Objecten. Ich habe gewiße Lieblingscharaktere in der Historie, über die ich eigene Gedanken habe; wie wird mich freuen, sie zu produciren, dich darüber zu hören! So habe ich, wie der große Haller, für Augusts Weisheit ungemeine Verehrung; so gehe ich dem Dictator Cäsar nach in alle Schlupfwinkel, wo er von seiner großen Seele etwas sehen läßt; und aller Fürsten Muster ist mir Trajan. Ueber alle drey las ich heut, mir denkend, ob sie dir auch so gefallen werden?

Was werden wir diesen Winter alles durchspähren *)! Ich bitte dich, geh' nicht in die Assembleen: sie sind so langweilig wie allenthalben; interessante Menschen finden wir sonst genug, und was brauchen wir viel? Die Künste, die Vorwelt, die Liebe, die großen Schriftsteller, werden uns nicht viele Zeit lassen. Es wird ein horazischer Epikuräismus seyn. Aber andächtig gehen wir auch in die Hallen St. Peters, wo wahrlich alles hohe Gedanken giebt. Glückliche, aber auch herrliche Menschen wollen wir trachten zu seyn. Ich würde kindisch vor Freude, wenn ich mir alles dächte, was wir zu Rom Großes und Hohes und Liebes und Schönes mit einander genießen werden. Weißt du, was wir mit so viel Nutzen als Vergnügen thun könnten? Die römischen Autoren von der ältesten Zeit in der Ordnung, wie sie nach einander gelebt haben, mit einander lesen; dann herumfahren, die Orte und Monumente zu sehen; kleine Landreisen machen wir im Latium überall, nach Alba, Antium, Terracina; zu den Volsken; bis in die campanischen Gefilde und an des fruchtbaren Samniums Hügel. Du wirst denken, sollte dein Freund wohl nicht ein rechter Pedant seyn? Gar nicht, m. Fr., nichts weniger als bekümmert um erudite Kleinigkeiten, aber gern sehe ich,

*) Es war die Rede von einer gemeinschaftlichen Reise nach Italien. H.

das ist wahr, die merkwürdigen Lande und Leute, weil man vieles besser verstehen lernt, und also in dem Urtheil über gewisse Erfahrungen berichtiget wird. Und was ist die Weisheit, wenn nicht gesunder Begriff von Staat und Krieg und Sitten? (Man hat eine unglaubliche Menge Mißbegriffe über das alles; eben darum geht alles zu Grunde): was bleibt den armen Sterblichen

than just to look abont us, and to die *)!

Und wo wir hingehen — tanta nobilitas omnium locorum, tanta rerum claritas; tota illa vitalis ac perennis coeli temperies, tam aprici colles, tam innoxii saltus, tam opaca nemora .... Aber ich will dir den Plinius nicht abschreiben. Jedermann, der solche Sachen sucht und liebt, ist nicht nur da am rechten Ort, sondern beliebt, verehrt, begünstiget in allem; seit, nach der Weltherrschaft, auch die der Schlüssel des Himmelreichs in Abnahm gerathen ist, fühlen die Römer wohl, daß nur dieser Glanz noch einen Schimmer von Ruhm und Größe ihnen erhält.

— Die Schweiz fliegen wir durch, sprechen mit keinem Menschen über politische Fragen. Dann folgt die schauervolle Pracht des Montblanc, an dessen Fuß wir vorbeyfahren.

*) „denn sich eben umzusehen — und zu sterben."

Et jam praeteritos ultra meminisse labores
Conspectae propius demsere paventibus Alpes;
Cuncta gelu.canaque aeternum grandine tecta
Atque aevi glaciem cohibent. Caligat in altis
Obtutus saxis, abeuntque in nubila montes.

Da wirst du die Augen aufreißen und aller Bücher vergessen über die Majestät der Natur. Das Eis der aufgehäuften 7000 Winter wird unsere Herzen nicht kälten; sein Anblick führt auf hohe Betrachtung der Theorie und Bildung des Erdballs. Herab wieder; siehe dort Brunette die Felsenburg; dort Augustus Cäsars Tropäum der besiegten Alpen. So abwechselnd fort und oft werde ich die Bücher hervorlangen, wo über die Gegend etwas nachzulesen ist. Plötzlich fallen die einem aus der Hand! plötzlich wo die Schlünde sich öffnen, eine gränzenlose Aussicht über Italiens Garten; freundlich ladet sie, die alte Mutter der Großthaten, die Freunde, die römischen Männer, in ihren classischen Schooß; und wir, faventibus cum bonis Dis, mit guten Wünschen für unsere transalpinischen Lieben, lassen uns von den Höhen bey Suze nicht ungern herab in die fruchtreichen Gefilde.

Auf Chateaubriands Werk (Genie du Christianisme) fiel am heutigen Sonntag meine Wahl. Ich weile mit meinen Gedanken gern bey dem Vater der Liebe: nicht, nur ihn zu demonstriren (überflüssig!), sondern aufzuwallen in Dank, um alle seine Güte und

zuversichtlich ewigen Genuß alles Guten von ihm zu erwarten. Niemand faßt ihn so, wie ein liebendes Herz. Von ihm haben wenige gut, die meisten nach der Kleinheit ihrer Seele oder vergänglicher Politik geschrieben; über Gott gefallen mir wenige Schriftsteller, weniger mündliche Vorträge. Würdest du gerne sehen, daß ich täglich in eine Gesellschaft gienge, wo Leute ohne Gefühl für meines Freundes Güte und Größe ihn mir wie einen launigten zornmuthigen Tyrannen schilderten! Darum gehe ich in die Kirche so selten, pour ne pas entendre dire du mal de Dieu. Die von jeher in mein Wesen verwobene Religiosität nahm einen höhern Schwung durch die Kenntniß der unzähligen Stämme des Menschengeschlechts, die wechselnden Begriffe eines jeden Zeitalters, und mein eigenes Selbstgefühl; denn was ich in meiner Seele Gutes fühlte, wie konnte ich es mir anders, als unendlich so gut in dem denken, der mir es gab? So erkannte ich, was er ist, und was für menschlichen Ordnungen in guter oder unreiner Absicht, mit Weisheit oder Unverstand, von Zeit zu Zeit, da oder dort, die Sanction seines Namens aufgedrückt worden ist. Jenes erste weiß mein Herz: denn das ist unser Glück, der Muth, von der unendlichen Güte nichts zu besorgen, aber unermeßlich viel zu erwarten; und das ist unsere Moral, sie zum Beyspiel zu nehmen; und das ist unsers Wohlthuns Frucht, die Liebe in Freyheit und

Ruhe; von diesen, den Formen, weiß ich, was ich zu denken habe, aber weit entfernt, sie zu kritisiren, lasse ich die erhabnen, rührenden mir fröhlich gefallen, und lege in den übrigen auch gern hohen Sinn herein. Darum habe ich auf die Klugheit und Menschenkenntniß der Jesuiten und auf die römische Hierarchie allezeit besonders viel gehalten. Sie wußten, was sie wollten, und daß die Menge Führer braucht. Hohe Feyerstunden werden wir haben, m. Fr., unter uns bey großen Gedanken oder Begebenheiten; und unter vielen tausenden, wenn wir erfüllt mit einer wahren Vorstellung des eigentlichen Sinnes geheiligter Geschichten und Männer im alten Lateran oder in S. Peters wundervollem Bau ihre Gedächtniß mitfeyren. Thun wir, was wir sollen; desto freudiger genießen wir, was wir wollen. —

Obiges französische Buch über die Religion hat die gewöhnlichen Fehler der Uebertreibung (welche auch zur Partheylichkeit in Beurtheilung der andern führt). Von dieser habe ich in meinen ersten Jahren viel erlitten, weil ichs redlich meynte, und dann verzweifelte, als ich die überspannten Forderungen unausführbar fand. Das bringt bey finstern Charactern Melancholie hervor; mich, der ich lustiger Natur bin, machte es jetter le bonnet par-dessus le moulin; zehn Jahre (von 1772—82) mochte ich gar nichts mehr von den Sachen hören; kam nach diesem, durch

mancherley niedergedrückt, endlich zurück, aber in die vorigen Leiden, in das halbe Leben zwischen der Natur und dem System; später wurden meine Begriffe heiter und ich ruhig. Seither kann ich die Uebertreibungen weniger als je ausstehen. So hatte ich einst einen wahren Unwillen, als ich ehrliche, aber sehr bornirte Kirchenväter die großen Männer der alten Zeit, die es so edel meynten, zu Höllenbraten machen sah, weil sie nicht geglaubt, wovon ihnen kein Mensch gesagt hatte. Ich habe mir oft vorgenommen, für die Religion kein Buch mehr zu lesen; mein Herz macht mich gläubig, aber die Vertheidiger stören allen meinen Glauben. Wenn Chateaubriand in der Folge nicht besser wird, so werfe ich ihn weg.

Plautus ist einer der allerorigiuellsten römischen Schriftsteller, mehr kräftig als elegant. Luther, als er Mönch werden mußte, und nur Ein Buch zu seinem Vergnügen haben durfte, wählte Plautus; und Luther war ein Mann von großem Verstand. Des Aristophanes zügellosen Witz (der mich freylich weit mehr belustiget) hat er nicht, aber ich bin ihm doch mehr als Ein Lachen schuldig.

Eben war der gelehrte Sailer, Professor zu Landshut, und sehr guter Schriftsteller bey mir. Er

ist wirklich ein sehr denkender Kopf mit rechtschaffenem Herzen. Wir sprachen von der unseligen Verstimmung der jungen Welt, welche nun einmal alles Alte und Positive nicht mehr mag, und nichts an die Stelle zu setzen weiß, als den unermeßlichen Dünkel willkührlicher Theorien. Der fast allenthalben ausgegossene Schwindelgeist, die durchgängige Schwäche, die überall drohenden Staatsbankerüten, die Erschütterung aller Vorstellungen, worauf das Gebäu der menschlichen Gesellschaft ruhete und Bonaparte's unsicherer Thron über den Schlund eines noch nicht erloschenen Volkans; hier Fieber, die höchste Spannung, hier Abzehrung vor Alter und ein unsinniges Bestreben, die Geistesthätigkeit, welche man erwecken und leiten sollte, niederzuschlagen: was anders, als die schmerzhafte Ausgeburt einer ganz andern Gestaltung der Dinge wird durch das alles verkündiget! Ich hoffe, unsere bessere Studien und der Character unsers Geistes soll uns vor der Ansteckung vom herrschenden Wahnsinn bewahren: wir werden uns und die unsrigen hoffentlich retten; aber über der Asche, welche verborgenen Brand unsicher bedeckt, ein prunkhaftes Gebäude politischer Größe uns zu erbauen, dazu sind wir zu vernünftig. —

Ungern lasse ich ein angefangenes Buch unvollendet; man muß die Beharrlichkeit üben. Also war ich

gestern den ganzen Abend mit Chateaubriand, nicht ohne Interesse; doch stieß mein Gefühl oft an eine rauhe Ecke. Ich kann nicht leiden, daß man, was wir glauben oder haben, ohne Herabsetzung alles andern, nicht glaubt, rühmen zu können. Ich bin der toleranteste der Menschen, als der ich weiß, daß im Garten Gottes der schönen Blumen viele mannigfaltige zugleich seyn müssen. Das ist der umfassende Geist, welcher das Gute überall herauszufinden weiß. Zum zweyten sehe ich, daß die Alten mich für unsere Mönchstugenden ganz verwöhnt haben. Jene erlauben, mit Maaße, alles; diese versetzen in immerwährenden Kampf mit unserer Natur. Dergleichen Kampf hatten auch jene, aber gegen die Faulheit und Unmäßigkeit und Sittenroheit. Sie waren immer an ihrer Stelle, in der Welt, in ihrem Staat; und uns hat man immer schon hier wie im Himmel wollen leben machen, von dem wir keine Idee haben. Ich halte mit jenen dafür, daß Gott will, wir sollen unser Lebenlang Menschen seyn, was er uns giebt, genießen, und besonders den höchsten Genuß uns sichern, welcher darin besteht, andern zu seyn, was Er uns, nämlich wohlthätig, hülfreich; bist Du auch dieser Religion?

Ich nahm gestern Boccacio hervor, den vortrefflichen Mahler fröhlicher Sitten, und sehr belustigte

ich seine unvergleichliche Art. — In des hohen
)ante schwerem Gedicht fühlt man den großen Sinn,
'eich eines der Alten; nicht in sanftwärmendem Son-
enschein führt er durch anmuthige Landschaften, Blitz
nd Donner erhellen und durchhallen die schauervollen
ieheimnisse des schrecklichen Reichs unseliger Schatten,
af das dieses mächtige Genie unglücklicher Weise ver-
el. Hätte er menschlicher dichten mögen! Aber er
ar ein ernster, tiefer, in sich verschlossener Geist,
eind seiner ungerechten Mitbürger, seinem Zeitalter
›rnend, und, wie Haller, so streng von Stimmung,
ıß er auch den Unendlichen als Rächer und unerbitt-
chen Richter, und trostlose ewige Nacht besser mahlen
ochte, als die holde Vergebung des Vaters der Er-
ırmungen. Sechs Gesänge, oder sieben las ich; es
elt mich sein gewaltiger Geist, vielleicht nehme ich die-
n Abend ihn wieder; den Sinn des Hohen und Gro-
:n hat die Liebe mir nie genommen, weil sie selbst
ir tiefer Ernst ist, und auch die Sympathie meiner-
its am ehesten mit den großen und mannhaften See-
n sich zeigt. Ich kann das Freundliche, Liebliche,
rtige, Leichte, und all seine süße Grazie innig fühlen
ıd lieben, aber wo ich beharrlich seyn soll, gehört je-
:r andere Seelenstoff, auf den sich freylich das alles
ıch brodiren läßt, auf den Grund.

Voltaire war fähig, einem gut erzählenden Unglücklichen alles zu ersetzen; derselbe, wenn Sirven ihm langweilig erzählte, wie er in effigie gehangen worden, sagte naiv: C'est bien dommage que Vous ne l'ayez été en effet; cela rendroit le tableau plus touchant. Denn er dachte nur an Witz und Bücherschreiberey.

Es ergriff mich eine Bewegung, als ich den 20. October heute schrieb. Das war vor 62 Jahren der erste Tag der Herrschaft der großen Theresia; denn an diesem Tag erlosch der Mannsstamm von Habsburg. Dieses vergegenwärtigte mir jene Zeit, und ich verglich sie der unsrigen. „Auch dazumal kam der Feind nach Linz, und, mehr als jetzt, Prag war verlohren und Olmüz bedroht. Aber die Menschen beyderseits anders: Friedrich größer, aber so mächtig bey weitem nicht, wie der jetzige Zwingherr Europens; Geld und Soldaten fehlten, aber die große Frau wußte alles herbeyzubringen; für sie alle Herzen, die theilnehmende Verehrung der ganzen Welt; der Thron mit Majestät umgeben, diese durch Güte mit Würde zugleich gemildert und erhöhet; also der Anfang der größten Regierung, wo nach Länderverlust und mancher verlohrnen Schlacht Oesterreich durch der Herrscherin Weisheit blühender und mächtiger als je unter den alten Habsburgern ward. Und wo ist von dieser Weisheit ein

Buch, zur Lehre der Enkel! Die große Frau hat keinen Tacitus noch Plinius. Wir wollen bey aller Gelegenheit in unsern Büchern den Glanz dieses vorleuchtenden Gestirns durch die Nebel hervorbrechen lassen, womit kleinliche Eifersucht und nachmalige Schwäche denselben umzogen haben. —

— Ich weiß mir keine andere Zerstreuung als in Betrachtung solcher Gegenstände, welche die Seele ganz füllen. So excerpirte ich heut allerley große Resultate der neuen Entdeckungen über die Natur der Erde und über die Größe des Weltalls. So unermeßlich sie ist, so wenig erniedrigend scheint sie mir für den Menschen von Erde und Staub. Der, den ein Hauch zerstören kann, und doch die neunzehn Millionen Meilen von seiner Wohnung zur Sonne, und die 206,264 mal so vielen von der Sonne zum nächsten Fixstern, und die unerforschlich scheinenden Tiefen des Alls gemessen hat, und wie es ward und was es ist, doch sich wahrscheinlich zu denken vermag, so viel von der ältesten Welt weiß, und in die künftige zu blicken wagt, in diesem Geschöpf ist ein göttlicher Geist. Nichts ist er, wenn auf sich beschränkt; verdoppelt durch Verbrüderung, in Gemeinschaft mit sympathetischen Geistern aller Zeiten, und erweitert durch die Umfassung der größten Gedanken — ist er nicht mehr, als die Erdscholle, um deren Benutzung man Kriege führt? ist er

nicht congenialisch mit dem, der alles erhält? Alles liegt in diesem Gefühl. Mir sagt's, daß, so gewiß ich bin, so gewiß ich immer seyn werde..... Genug; das ist die Religion,

Die ihre Größe nicht beschaut, nur wonnevoll,
Anbetend nur, an Gott sich sonnend fühlt,
Nur ahnden darf, und dann die Blicke schließt! *)

Auf das allerniedlichste beschloß ich den Tag mit Fabeln, welche Herder mit der zartesten Empfindung auf den Fond der griechischen Mythologie gestickt hat. Gott, wie groß der Garten, seit Mose und Homer in aller Welt gepflanzt, woraus ich Früchte und Blumen und Blümchen pflücke nach Herzens Lust! .... Herder ist unter allen teutschen Schriftstellern einer, der vornehmlich sympathisirt mit mir, der mir tausend Vergnügen gemacht hat, mich liebt, und es bezeugt hat, öffentlich; seine Frau ist ein Muster weiblicher Tugend. Wann werde ich ihn wieder sehen, den geistvollen Greis! .....

198.

An Herrn Joh. von Batsanyi in Wien.

8. Jenner 1803.

Voici, mon cher B. la lettre que Vous voulez bien avoir la bonté de faire parvenir à Mr. le Comte

*) Aus Lavaters Gedicht, das menschliche Herz.

de Festetics. Je ne sais pas s'il est conseiller intime; car je ne trouve pas son nom dans le nombre des élus qui sont consignés dans l'almanac de la Cour. Ce qu'il y a de sûr, c'est que dans le coeur je le nomme Excellence, et par dessus cent autres Excellences qui ne le sont que sur les addresses des lettres; et que d'ailleurs il a trop de bon sens pour penser que je l'aye voulu lui manquer de respect, au moment où je lui en donne des preuves. Faites moi donc le plaisir de soigner l'incluse; il s'agit d'un homme très-utile et honnête qu'il faut mettre à sa place *); Vous savez que j'aime à faire cela; si dans le monde chacun étoit à sa place, quel bonheur! — Mais aussi quels changemens! Bon soir.

199.

An Herrn Pater Niclaus Fehrabend im Gotteshaus Engelberg.

Wien, 14. Merz 1803.

Ihnen, ehrwürdiger und werthester Herr, bin ich Dank schuldig für den großen Werth, welchen Ihr Herz dem Wenigen beylegt, was ich für Ihren achtungswerthen Bruder **) thun kann. Sein Fleiß, die liebenswürdige Unschuld seines Herzens, sein ächtvaterländi-

*) In eine von dem Herrn Grafen von Festetics auf seiner Herrschaft in Hungarn errichtete wissenschaftliche und landwirthschaftliche Lehranstalt.

**) Arzt im Kloster Engelberg, der zu Wien studirt hatte.

scher Biedersinn, und seine Fortschritte machen ihn mir immer interessanter, und ich zweifle nicht einen Augenblick, daß er alle Hoffnungen wohl erfüllen, und was an ihm geschieht, dem Vaterland reichlich ersetzen wird. Er hat eine tugendvolle reine Seele, und recht gute Einsichten. Aber auch Sie sind mir nicht nur durch Ihren herzlichen Brief an mich, sondern auch durch andere, die Ihr Bruder mir gezeigt hat, so respectabel als lieb geworden, und haben den anmuthigen Eindruck erneuert, welcher mir von Ihrem stillen Engelberg seit 26 Jahren geblieben ist. Immer liebte ich, wie Sie aus meiner Geschichte sehen können, diese wohlthätige Communität, ohne welche das Thal nicht halb das, was es ist, wäre, und ihre damalige Blüthe unter dem billig unvergeßlichen Leodigari nebst dem guten brüderlichen Ton im Kloster hatte mich noch mehr eingenommen. So entfernt ich bin, abläugnen zu wollen, daß nicht manches in den klösterlichen Einrichtungen durch der Zeiten langen Lauf unzweckmäßig werden mochte, so redlich wünsche ich die Erhaltung und Emporkunft solcher Institute, wie Ihre Engelbergische Haushaltung, wo ein guter Geist einmal herrscht, und wo nichts anders den Verlust ersetzen könnte. Ich hoffe auch, die frommen Unterwaldner werden das mit ihrem Gemeinwesen zugleich aufgewachsene Stift nicht fallen lassen; glücklicher Weise ist es auch nicht so reich, starke Versuchungen zu veranlassen. Aber

das hoffe ich eben so zuversichtlich, daß das Kloster fortfahren wird, Vater seines guten Volkes zu seyn, und daß alle überhaupt, welche dem gegenwärtigen Sturm entkommen, durch verdienstvolle Anstalten, jegliches nach seiner Art, auch unserer und folgenden Zeiten beweisen werden, zu wie Vielem sie gut sind. Wenn die Mehrheit der Religiosen Ihren Geist hat, lieber ehrwürdiger Herr, so wird das gewiß erfüllt. Ich sehe mit Vergnügen, wie Sie sich bestreben, auch in der litterarischen Welt und in den Revolutionen derselben kein Fremdling zu seyn: und weiß, daß Ihr gerader Schweizersinn Sie und Ihre Freunde leicht wird unterscheiden machen, was vom Neuen brauchbar, oder worinn das Alte besser ist. — Ich wünsche Ihnen und Ihren Freunden herzlichst gutes Wohlergehen, empfehle Sie der Vorsehung, welche in 700 Jahren Ihr Engelberg manchmal sinken, doch nie untergehen ließ; mich aber, Ehrw. Herr, Ihrem Gebet und freundschaftlichen Andenken.

200.

An Herrn Friedrich Nicolai in Berlin.

Wien, 11. November 1803.

Mein werthester Herr und Freund!

Seit 32 Jahren sind Sie es, und außerdem ein gerechter Mann, heuchlerischer Bosheit Feind. Also hoffe ich, heute nicht vergebens Ihre Rechtliebe und Freundschaft zugleich zu reclamiren.

lesen Sie die Anecdote auf der 643 Seite im 161 Stück des Freymüthigen. Jedermann sieht, daß ich gemeynt bin. Von der Absicht, von dem Eindruck, den bitteren, verderblichen Folgen mag jeder urtheilen.

Es ist baare Lüge. Hier existirt eine Verordnung, nicht jedes Buch von gewißer Art jedem noch unbefestigten Jüngling zu lesen zu geben — das ist alles, und, wie ich glaube, eine wohl begreifliche Vorsorge. Aber weder geht sie auf durchreisende Gelehrte, noch begreift sie 4000 Bücher; Montesquieu namentlich ist ganz erlaubt. Ich habe die Verordnung selbst nicht, konnte sie also jenem auch nicht vorzeigen.

Die ganze Anecdote ist eine, meiner Vermuthung nach, absichtlich verbreitete Verleumdung; ich kann nicht genug eilen, sie zu erklären für das, was sie ist; ihr auf den Grund zu kommen, wäre mir sehr wichtig.

Indeß habe ich dem Herausgeber des Freymüthigen mit heutiger Post beyliegendes zum einrücken gesendet. Wird er es thun? Ich kenne ihn nicht. Im Fall des Unterbleibens bitte ich Sie auf das dringendste, für derselben Publicität auf andere Weise sorgen zu wollen. Wenn irgend eine Behörde, irgend ein Mann von Würksamkeit hiefür requirirt werden müßte, so bitte ich Sie, jeden zu versichern, wie unvergeßlich mir jede Gerechtigkeitsübung, jeder Freundschaftsbeweis, in dieser höchstverdrüßlichen Angelegenheit seyn wird.

Einheimische und auswärtige Gelehrte werden das Zeugniß der größten Zuvorkommenheit mir nicht versagen; aber eben so bekannt bin ich durch die Verehrung der Gesetze, und weit entfernt, auf sie oder die Autorität, von der sie emaniren, irgend einen, geschweige so ganz grundlosen, Spott zu werfen.

Ich bin heute zu unmuthsvoll, mehr zu sagen, als daß ich Ihr Freund und Diener wie allezeit bin.

An den Herausgeber des Freymüthigen zu Berlin.

Den 12ten November 1803.

Zum Einrücken.

In dem 161sten Stück des Freymüthigen, auf der 643sten Seite, wird, mit sehr kenntlich machenden Umständen, von einem Bibliothecar erzählt, wie er eine Instruction seines Landesfürsten einem Durchreisenden mit spöttischen Bemerkungen, und auf eine grundfalsche Art mitgetheilt habe. Der Verleumder wird aufgefordert, sich zu nennen; oder der Herausgeber, anzuzeigen, von wem er den giftigen Dolch zum Meuchelmord an der Ehre und Ruhe eines vollkommen unschuldigen Mannes bekommen habe.

Zusatz: Nach einem folgenden Brief an Herrn Nicolai hat er M's Wunsch erfüllt. Worüber ihm letzterer schrieb:

„Sie haben durch die Uebersendung der Blättchen aus dem Freymüthigen N. 187 mir einen dank-

werthen Beweis alter Freundschaft gegeben. Mein Empfindlichkeit hatte guten Grund: ich hörte nach wenigen Tagen viel über die Sache commentiren (in dem Sinn, wo das Wort vom lateinischen commentum herkömmt): ich sollte die Verse, (wovon kein Wort wahr ist, als daß, Gott weiß wer und wo, gewiß nicht in der Bibliothek zu Wien, sie gemacht hat) selbst haben abdrucken lassen; es wurde mysteriös, nach Art vorzubereitender *Delationen*, von dem bewußten Artikel gesprochen. Ich bin übrigens ganz Ihrer Meynung: die Auskunft ist schal, gezwungen — indeß die einige, welche zu erwarten war, und in so fern sage ich auch *weiter nichts*."

7. December 1803.

Der damalige Herausgeber des Freymüthigen wollte obige Auffoderung an den Verfasser jener Anecdote, als „sehr heftig geschrieben" nicht buchstäblich abdrucken lassen, erklärte nur, daß sie gar nicht von der Wienerbibliothek rede, sondern „vielleicht" von der Bibliothek in einer andern Residenz u. s. f., und wagt endlich zur Ehrenrettung seines Correspondenten die wirklich alberne Hypothese: „Obgleich er den Verfasser jener Erzählung nicht „kenne, so glaube er doch mit Bestimmtheit behaup„ten zu dürfen, er meyne keine wirklich existi„rende Residenz, keinen wirklich existiren„den Bibliothekar, er habe überhaupt keinen

„wirklichen, sondern nur einen um der Nutz-„anwendung willen erdichteten Vorfall er-„zählen wollen, dessen Möglichkeit hoffentlich im „ganzen Römischen Reich nicht statt findet. So „habe er geglaubt die Erzählung ansehen zu müßen, „als er sie drucken ließ"!! — Das sieht wirklich aus wie ein Stückchen aus der höhern Kritik!

A. d. H.

201.

A Mr. N. à Vienne.

Berlin, 28. Févr. 1804.

Mon bon ami; j'apprends ton prochain retour à Florence et qu'il est éminemment probable que je ne te retrouverois plus, lors même que je reviendrois sur le champ. Je n'ai plus de connoissance dans la Toscane; je connois fort bien ceux qui l'ont habitée il y a quelques siècles, mais pas les sujets de S. M. Etrusque. Je te prie de me donner des nouvelles de la famille Grimaldi. J'aimai tant celui qui est mort à Paris. — Au reste je ne doute pas de l'inaltérabilité de nos sentimens; leur base est trop forte; elle est en nous indéstructible comme j'aime à croire que l'ame est: C'est l'amour commun du vrai, du bon et du beau. J'y demeurerai fidèle; il me semble que je commence à renaitre en vivant avec des gens qui me parlent des sciences avec interêt et amabilité.

Il manque à cette ville le climat de celle où tu vas; d'ailleurs elle a bien des points de ressemblance avec Florence; je ne les dirai pas tous: Mais la beauté des bâtimens et une sorte de fleur d'esprit repandue généralement, peuvent être cité comme des rapports incontestables. Je te supplie, mon cher ami, de rester fidèle à nos études communes et de garder également de nouveaux philosophes, qui nous ramenent la scholastique, et de cette classe de gens qui a ses bonnes raisons pour vouloir nous remettre dans la barbarie. Tiens toi aux anciens, toujours modérés, toujours pleins de préceptes possibles à pratiquer; ceux qui en médisent, sont à plaindre, *ils* ne les entendent pas. Puis, en général, lis histoire: même Villani, Malespina; ils te rameneront toujours la vieille Toscane pleine d'energie et d'inconséquence, ce peuple aussi incapable d'obéir que d'être libre, cette anarchie ochlocratique qui fraya le chemin — à ce que nous voyons; il y a là des grands exemples qui avertissent de ce qu'il y a, de ce qui sera. Mais il faut aller dîner; c'est ce que firent les héros d'Homere, quand le conseil de guerre ne savoit pas parvenir à une décision; imitons ces grands hommes. Je t'embrasse, bon et joli et aimable ami, que je n'oublierai que quand je ne me souviendrai plus de moi même. Adieu.

202.

An den Herrn Abbt Bernhard (Meyer) zu Rheinau.

Basel, 5. Jul. 1804.

Wie es kam, daß Dero verehrliche Zuschrift vom 6. Jun. nach länger als 3 Wochen erst in meine Hände gerieth, wird ein anderer Freund Ihres Hochlöbl. Gotteshauses, welchem ich es erläuterte, Hochdenselben allenfalls begreiflich machen. Mit zärtlicher Ehrfurcht danke ich für die gütige Einladung, und hoffe bey meiner Wiederkunft in die Schweiz Ew. Hochw. Gn. und das ehrwürdige Stift in fortdaurend gutem Wohlseyn begrüßen zu können. Hochdieselbe sehen hieraus, wie sehr meine Wünsche mit den Ihrigen übereinstimmen. Sie gründen sich auf die mannigfaltigen Betrachtungen, vornehmlich auf das Gefühl von Billigkeit und Recht, und auch auf die Ueberzeugung, daß die von Alters her diesen Instituten geweihten Fonds auf keine andere Weise je gut fructificiren werden, als wenn sie in den Händen derer, welchen sie gegeben wurden, zu solchen moralischen Zwecken, wie jedes Zeitalter sie erfodert, ferners verwendet werden. Wie leicht kann ein wohl disciplinirtes Kloster, ohne Verabsäumung des Gottesdienstes, der Mittelpunkt guter Erziehung der Jugend oder der Verbreitung wichtiger physischer und landwirthschaftlicher Kenntnisse unter dem Land-

mann des Districts werden? Ich habe von nahen Stürmen eigentlich nicht gehört; gewiß würde ich solche, meist zu bereute, Maaßnehmungen auf alle Weise mißrathen haben. Indessen ist immer höchst nöthig, bey den einsichtsvollsten Vorstehern des jetzigen Schirmortes *) die beste Stimmung zu begründen und zu erhalten. Dieses dürfte wohl dadurch geschehen, wenn Ew. Hochw. Gn. selbst oder durch die geschicktesten Religiosen bey jedem Anlaß, theils Zutrauen auf Billigkeitsgefühle, theils den besten Willen bezeugen, das Gotteshaus, wenn es bey Stand und Wesen bleibe, auf mehr als Eine Art, wie oben gemeldt, für die umliegende Gegend und gemeines Vaterland nützlich zu machen, und auf den ersten Wink des Beyfalls den Plan einer recht interessanten Unterrichtsanstalt vorzunehmen. Unmöglich kann dieser Gedanke schaden, aber wahrscheinlich sehr nützen, und vielleicht Rheinau vor andern Gotteshäusern retten.

Daß der Verlust gewißer alten, verjährten, ja ursprünglich ganz natürlichen Rechte Sie schmerze, ist nicht zu verwundern. Leider hat man seit einigen Decennien willkürliche Rechtsgrundsätze dem urkundlichen Besitz entgegen gestellt. Sehr unweislich für die Regenten, welche dadurch sich selbst einer Hauptstütze ihres Ansehens berauben, und eben so schädlich für die Völker, da niemand bey seinem Eigenthum sicher ist,

*) Zürich.

wenn die Urkunden nichts mehr gelten. Doch das können wir wohl sagen, aber niemand will hören, obschon die Erfahrung selbst schon laut genug spricht. So bleibt in solchen Dingen allein übrig, zu schweigen, und Gott anheim zu stellen, wie Er über kurz oder lang die Menschen zu der Ueberzeugung bringen will, daß Irrthum und Eigennutz sie geblendet habe. Unter den herzlichsten Wünschen für S. Fintans tausendjährige Stift und für ihres würdigen Vorstehers lange, mit Glück und Ruhm bekrönte Verwaltung; verharre ich 2c.

203.

A Son Alt. Imperiale Monseigneur l'Archiduc Jean *):

à Berlin ce 29. Juillet 1804.

Monseigneur!

J'étois loin de prévoir, lors de la dernière gracieuse audience dont V. A. R. m'honora dans le mois de Décembre le changement qui a eu lieu avec moi depuis; bien que des certaines choses me peinoient, je n'avois pas l'idée de quitter. C'est la voix publique, qui à mon arrivée dans le nord de l'Allemagne se prononça décidemment pour une mesu-

*) Von Sr. Kaiserl. Hoheit allergnädigst (nebst vielen andern) mitgetheilt, und (auszugsweise) zum Druck bewilliget. Der Briefwechsel fing sich 1799 an und wurde bis zu Müllers Tode fortgesetzt. A. d. H.

er, qui favorisat la publication de mes ouvrages, dont j'ai été entrainé. S. M. le Roi de Prusse, informé de ce voeu de, j'ose le dire, toutes les classes, m'en offrit des moyens. J'ai différé de décider sur mon sort, jusqu'à ce qu'à mon retour je fus pleinement informé de l'impossibilité de faire paroître, tant que je serais à Vienne, la suite de l'histoire de mon pays, et de la nullité d'une perspective quelconque dans la carrière ou j'étois. Dèslors j'ai cru devoir employer les moyens qui faciliteroient ma démission. N. et N. s'employerent avec succès à me faire obtenir ce que je desirois avec une grace qui laissa pour jamais dans mon coeur l'impression d'une tendre reconnoissance. Je n'oublierai jamais les derniers mots dont je fus honoré de la part de Sa Maj. l'Empereur. Je ne puis me figurer ce qu'auroit dit, si Elle avoit été là, V. A. R.: Car, vraiement je ne peux me figurer, comment alors, j'aurois fait pour gagner sur moi, de quitter. Oui, Monseigneur, le souvenir de tant d'intéressans momens qui s'écoulerent entre Elle et moi il y a plusieurs années, l'amour et l'admiration des vertus et des connoissances et des lumières que je vis se developper en Elle, l'idée des voeux, des vains projets que je ormois quelque fois pour les tems où V. A. R. seroit dans le cas d'agir pour la gloire et le bien de l'Etat, tout ceci est ineffaçable de mon coeur. La

reconnoissance, le devouement particulier, que je Lui dois, se perpetueront. Qui peut prévoir ce que la Providence tient caché dans la nuit de l'avenir? Le Maitre que je sers et celui que j'ai servi, n'ont plus, à le prendre au vrai, d'interêts opposés, il n'y a rien dans mes nouveaux rapports qui m'empêche d'avoir pour Elle les mêmes sentimens d'autrefois; la manière de Vous les temoigner, depend des circonstances inconnues des tems qui viendrons. Mais toutes les fois que dans mes ouvrages je peindrai avec tendresse un jeune héros qui prend un noble essor vers les regions de la vraie gloire, pensez, que Votre image anima mon imagination, et en général que dans mes écrits je parle bien souvent à V. A. R.; aussi je les lui enverrai. Ai-je besoin de le dire, que si des officiers, des savans, des voyageurs, honorés de son interêt, venoient ici, Elle doit le souvenir d'avoir à Berlin un serviteur ardent et fidèle qui le sera toujours: le Roi ne prétend pas rompre les liens du coeur. Puisse, Monseigneur, le génie tutelaire de tant d'illustres Princes dont Elle descend et dont Elle égale les meilleurs, lui donner occasion d'immortaliser son nom, en, secondant les vues bienfaisantes de l'Empereur et en contribuant à perpetuer la dignité et la puissance de ses ancêtres! Oserai-je me flatter, que Muller, qui l'aimoit tant, qui Lui doit tant, ne laissera pas de conserver quelque

place dans son souvenir, et qu'il lui sera permis de la reclamer, de la renouveller, quelque fois! — Du moins je dirai avec verité que la perpetuelle invariabilité de mes sentimens pourra la mériter. C'est ainsi que je suis

Monseigneur

de V. A. R.

le toujours très-devoué serviteur.

204.

An Herrn M. Pfister, (damals) Diaconus zu Vaihingen an der Enz (Verfasser der Geschichte von Schwaben).

Berlin, 5. Aug. 1804.

Ich kann es nicht über mich erhalten, mein werthester Herr, nicht wenigstens durch diese Zeilen, da es aus Zeitmangel nicht hat mündlich geschehen können, Ihnen meinen Dank für die freundschaftlichen Zeilen, die Sie für mich zu Wien hinterließen, und noch mehr für den so interessanten Umgang zu erstatten, welchen ich bey Ihrem Dortseyn zu genießen das innige Vergnügen hatte. Sie haben meine ungeheuchelte Achtung bald gesehen, und bemerken können, wie meine Theilnahme, meine Freundschaft für Sie immer zunahm. Lassen Sie daher auch in Zukunft uns einander nie fremde werden. Begierigst erwarte ich die Hohen-

staufische Zeit. Mein aufrichtigstes Urtheil soll durch die Liebe zu dem Verfasser nie bestochen werden; denn ich weiß, daß Sie die Wahrheit von mir wollen. Daß ich aber über Ihre Fortschritte mich freue, als wenn sie meine eigene wären, das müssen Sie mir erlauben. Dafür bin ich Ihnen immer zu Handen, wenn Sie über dieß oder das meine Gedanken wissen wollen, oder ich Ihnen einen Dienst leisten kann! Es soll uns bey der Nachwelt rühmlich seyn, einander auf alle Weise unterstützt zu haben. Auf das gebe ich Ihnen meine Hand. Ich selbst kann erst im October meine Bücher auspacken; alsdann vollende ich vorerst einen, und schreibe so fort einen folgenden Theil meiner vaterländischen Geschichten. Hierauf möchte ich meine Universalhistorie (erlauben Sie, daß ich der Kürze wegen das unschickliche Wort brauche) überarbeiten. Da ich, unter anderm, Historiographe des Hauses Brandenburg geworden bin, so ist Pflicht, für die Landesgeschichte auch etwas zu thun. Diese und einige kritische Nebenarbeiten füllen mein Leben. Ein großer, der einige Genuß, der dasselbe sonst erheitert, ist das Andenken oder der Umgang solcher Männer, wie Sie, in denen sympathisirende Tendenz hervorleuchtet. Macte virtute esto und mein eingedenk, als

Ihres Freundes ꝛc.

205.

Aus Briefen an Herrn Conrad Meyer von Solothurn *).

I.

Berlin, 21. Aug. 1804.

Etwas später, als ich gedacht, bin ich hier angekommen, vortreflicher Jüngling! Später also bekam ich Ihr Schreiben, und las es mit der theilnehmenden Liebe, welche Ihr Schicksal, welche das edle Emporstreben Ihres Geistes in mir von jeher erregte. Dank dem Himmel und Ihrem herrlichen Freunde für Ihre Wiederherstellung; ich theile mit Ihnen die zärtliche Verbindlichkeit, welche Sie Ihrem Freunde, dem Herrn von Stransky, haben. Sagen Sie mir mehr von ihm, beschreiben Sie ihn mir genauer. Daß ich Ihre Schrift **) noch nicht habe, hat nichts zu bedeuten; ich habe nichts desto weniger nachdrücklich Ihrentwegen geschrieben, und die Abhandlung angekündiget. Sobald sie kömmt und ich sie gelesen habe, wird sie gefördert. Ausnehmend freue ich mich, daß Sie die Griechen lesen und fühlen. Vornehmlich empfehle ich

*) Damals in Wien studirend; hernach Archivarius zu S. Gallen; seit 1811 Conventual des Gotteshauses S. Urban im Canton Lucern; im December 1812 starb dieser edle geistreiche Jüngling.

**) Ueber die Fichte-Schellingische Philosophie. Der Verfasser hat sie nie herausgegeben.

Ihnen den Aristoteles; nicht als mißkennte ich Plato, aber dieser empfiehlt sich besonders Jünglingen, durch den Zauber seiner Sprache und seinen hohen Schwung, selbst: wo hingegen Anstrengung und viel kaltes reifes Urtheil nöthig ist, dem tiefsinnigen Stagiriten zu folgen. Verlassen Sie sich aber auf die Belohnung der Mühe; er war ein großer Beobachter; bey jedem wiederholten Studium werden Sie mehr in ihm finden, oft mehr in Einem Kapitel, als in großen Traktaten anderer; ich spreche hier nicht sowohl von seiner Metaphysik, die ich weniger kenne, als von der Ethik, Zoologie, Politik, Rhetorik und Poetik; er ist ein bewundernswürdiger, allein stehender Geist, welcher zum Scharfsinn, zur Ordnung, zur Bestimmtheit bildet, und sehr sicher führt. Lernen Sie von diesen Alten besonders auch die schöne, ganz unaffectirte Sprache, die nie mehr noch weniger sagt, als sie soll, und dieses aufs einfachste. Je mehr Sie sich von ihrem Geiste durchdringen lassen, desto sicherer werden Sie sich durch die Verwirrung unserer Zeit finden, und, von Luftgebilden unverblendet, die ächte Lebensweisheit erkennen. —

An Ebendenselben.

II.

29. Mai 1805.

— „Die Geschichte Ihres Geistes, Vortreflicher! hat mich äußerst interessirt. Der Grundirrthum lag in

der Vorstellung, daß völlige Befriedigung auf irgend einem Wege zu erhalten sey; welches in dieser Forschungsperiode unserer Existenz unmöglich, und so wenig bey den Philosophen als bey den Mystikern zu finden ist, obwohl der umfassende Blick oder die prächtigen Formeln jener täuschen mag, und der Innigkeit letzterer unser Herz so zusagt, daß wir augenblicklich uns im Klaren glauben. In der That sind wenige Urideen, Gott weiß, ob dem Ersten von Erde und Staub eingeschaffen, oder aus den Trümmern vergessener Cultur einer uralten Zeit übrig: dergleichen erhielt Moses, hat Jesus erneuert, auch Zarduscht, Budda, Mohammed, jeder nach Zeit und Ort, ans Licht gebracht. Philosophen spielen damit und zerlegen das wenige, bald so, bald anders, in verschiedene Schächtelchen; die mystische Kindlichkeit schwatzt gern darüber im traulichen Cirkel; und so vergeht das Leben, und man ist nicht weiter, als in diesem Leben sich kommen läßt. Alles dieses Hinaufklettern an dem Zaun, in dem wir eingeschlossen sind, heißt nichts; wir sollen mit der erhaltenen Ausstattung die Lebenshaushaltung besser führen; Tyranney, Aberglauben, Rohheit, alles, was trübt, kränkt, drückt, bekämpfen, entfernen, vertilgen — hoc opus, hic labor; und in diesem Sinn sind Harmodius, Tell, die Oranier, Doctor Luther, mir mehr als die Schulen allesammt."

206.

Herrn Geheimen Rath von Dohm, Cammerpräsidenten des Eichsfeldes rc. zu Heiligenstadt.

Berlin, 4. Sept. 1804.

Was werden Sie von meinem langsamen Antworten denken, liebster alter Freund! Ich habe Ihren Brief doch gewiß ganz durchfühlt. Aber ich habe mit meiner Hauseinrichtung sehr viel zu thun, und viele Versprechen zu erfüllen, welche ich den Literaturzeitungen gethan habe. Auch werden Sie in den Jenaischen unter Ths. manches von mir finden, viel auch in der Hallischen (ich weiß nicht, ob sie dort auch sigla darunterfetzen). Ueber den Umgang in Heiligenstadt glaubte ich nicht, so ganz übel gesprochen zu haben, ich meynte nur, daß nicht eben viele Ressource da seye für einen Mann, wie Sie; doch ist mir sehr lieb, mich geirrt zu haben. Und noch erkenne ich hierin Ihre menschenfreundliche Genügsamkeit, und daß Sie das beste in sich finden, und in der Gesellschaft lieber geben, als nehmen.

In der That hoffe ich, daß einige Ruhetage zu Pußleben, und besonders das Gefühl, daß Sie dem Lande und Staat nützlich sind, Ihnen einige Jahre dieses Aufenthaltes erträglich machen soll.

(Es ist hier manchmal die Rede von Organisirung der neuen Länder: Minister S.— will gar nicht an sich

kommen lassen, daß er allda zur Accise gerathen, und glaubt nicht, daß sie in die Länge bestehen möge. Baron Stein, der edle verstandvolle Teutsche, soll, höre ich, für sein Westphalen die Annahme eines fixen Pauschquantums erwürkt haben, das eine große Wohlthat und wohlthätig auch als Beispiel wäre).

— Ich bin sehr wohl und arbeite viel. Berlin gefällt mir immer mehr. Wenn ich nur einst ganz in Ordnung bin! Indeß studire ich täglich meine 9—10 Stunden, und genieße auch in dem übrigen meines Lebens: einstweilen, da noch viele meiner Bekannten abwesend sind, esse ich oft am Ferdinandischen Hofe, zu Tegel bey Minister Schrötter, bey Handenberg Struensee, bey der Frau von Berg, beym alten Merian ꝛc., und wenn ich nicht gebeten bin, in dem mir sehr werthen Casino, wo die besten Zeitungen und periodischen Schriften mit der angenehmsten Gesellschaft anzutreffen sind. Bisher konnte ich, wegen Abgang meiner Bücher, die noch nicht aufgestellt sind, bloß recensiren und lesen, hierauf werde ich die Geschichte der Schweiz fortsetzen, alsdann die allgemeine überarbeiten, und indeß auch Herders und Neckers Leben beschreiben. Während dieser Arbeiten gedenke ich für die zu sammeln, welche ich als Historiographe des Hauses mir zur Pflicht mache, und worüber ich Ihren Rath, mein verehrter Freund, mir erbitte. Es ist das Leben des großen Königs, der von Jugend auf mein

Held war, den ich schon in jener Vorrede zur ersten Auflage der Schweiz, im Buch vom Fürstenbunde und in der Anzeige seiner Werke gelobt. Daß ich alles über ihn Gedruckte kritisch lesen werde, versteht sich. Die handschriftlichen Nachrichten werden mir nicht versagt werden. Aber das ist die Frage, welche am besten Sie mir beantworten können: wie heißen eigentlich alle die Depots, wo Papiere von historischer Brauchbarkeit über die Thaten und Regierung Friedrichs für mich zu suchen wären? Wie viele solcher Archive giebt es? Nicht jetzt aber bedarf ich ihr, da ich von anderen Geschäften überhäuft bin, ich werde auch noch den Winter hingehen lassen, wünschte aber sehr zu wissen, bey wem ich dieses oder das zu suchen hätte; desto mehr würde ich solche Personen für die Sache indeß zu gewinnen trachten, desto fleißiger mir den Weg bereiten. Es soll nach meiner Idee ein Stück der antiken Kunst, aber mit der Lebendigkeit gearbeitet seyn, welche in ihm war, so geschrieben, wie er stritt und herrschte, in jener seiner erhabenen Einfachheit und Kraft, nicht weniger zum Denkmal als zum aufrufenden Muster, con amore (ich könnte nicht anders), aber gerecht und ernst, wie seine Größe es verträgt.

Audire magnos jam videor duces
Non indecoro pulvere sordidos.
Jam vulgor armorum fugaces
Terret equos equitumque vultus.

Wenn ich so ins Poetische falle, wird auch mein Herz von alter Freundschaft wieder warm, und dann möchte ich bey Ihnen seyn: wie schön verfloß der letzte Abend, als wir im Discurse über die größten Dinge, Gott, Welt, Zukunft, unsere Gefühle wechselten! Oefters freylich sollten wir uns sehen, es wird sich thun lassen, was man fest will, gelingt, jedes Jahr soll sein Plänchen haben; der Genius guter Freundschaft begünstige sie. Leben Sie wohl, mit Ihrer, mir so sehr lieb gewordenen Frau; mit ihren so schön aufwachsenden Kindern. Trachten Sie gesund zu seyn, man lebt von innen heraus; Ihr Geist wird Sie erhalten. Meiner treuen Freundschaft seyn Sie überzeugt.

207.

An Herrn Professor und Bibliothecarius N. Vogt in Frankfurt.

Berlin, 13. Sept. 1804.

Nichts anderes, theurester Freund, hat meine Antwort auf Ihren mir so werthen Brief vom 6. August verspätet, als weil ich Ihnen zugleich über das System des Gleichgewichts schreiben wollte, und nichts verzögerte die Recension des letztern, als mein Gefühl der Wichtigkeit des Buchs, und der Wunsch, demselben eine ungestörte Aufmerksamkeit zu widmen. Dazu war aber die Zeit schwer zu finden, theils weil

ich mit den Geschäften meiner hiesigen Einrichtung sehr beladen war, theils weil bey siebenmonatlicher Zerstreuung meine Schuldigkeiten als Theilhaber an Journalen und als Correspondent einer ziemlich beträchtlichen Zahl Menschen sich überaus gehäuft hatten, u. s. f. . . . , Dieses, damit Sie weder meine Freundschaft noch mein inniges Gefühl der Wichtigkeit Ihrer Schriften, th. Fr., bezweifeln mögen.

Es war mir ungemein erfreulich, aus Ihrem Briefe zu sehen, daß Ihre Geschichte von Maynz sich der Vollendung nähert; sehr freue ich mich auf den Geist, welchen Sie darein gelegt haben werden, und welcher andere befeuren sollte, den abgehenden geistlichen Fürsten ähnliche historische επιταφιυς λογυς zu halten. Es wird über die Natur dieser Verfassungen, worüber unsere Zeit ohne Ueberlegung abspricht, und welche die nächste Zeit wohl kaum noch kennen dürfte, die Resultate jahrhundertjähriger Erfahrungen liefern. Macte virtute esto!

Im übrigen habe ich selbst während meines Aufenthalts zu Maynz zwar viel gearbeitet, aber ohne Erfolg: denn das Politische, zur Zeit des Fürstenbundes, wurde, gewiß nicht durch unsere Schuld, sondern durch die gebietende Macht Größerer, bald verwischt; im Innern war kein festes Verwaltungssystem, und also meist nur möglich, wie ichs auch that, bey einzelen Fällen etwas Gutes zu wirken,

das noch dazu bey dem erfolgten Krieg auch wieder zerstört wurde. So daß nichts mich von der Eitelkeit politischen Würkens an einem Hofe, der nicht der größte ist — und selbst solche sind wandelbar — mehr überzeugt und für das ganz andere gewonnen hat, welches Tacitus, Thucydides und andere unsere Meister seit Jahrtausenden, wenn zwar auch nicht auf den Gang der Staatssachen, aber auf das Herz und den Geist der besten und edelsten Menschen auszuüben nicht unterlassen.

Wenn Sie über dieses oder jenes, das ich von dem vorigen Fürsten genauer wissen könnte, von mir einen Aufschluß wünschen, so seyn Sie nur so gütig, mich bestimmt darüber zu fragen. Wahrhaft, wenn auch vielleicht unvollständig, soll die Erläuterung ausfallen.

Meine herzliche getreue Freundschaft, die Frucht so genauer Kenntniß Ihres Genies und Ihrer freyen edlen Denkungsart, bleibt Ihnen, so lange ich lebe.

208.

An Herrn Ludwig Stekling, D. Philos. in Prenzlau *).

Berlin, 28. Sept. 1804.

Für den schönen Brief, lieber Stekling, den herzlichsten Dank. Wie konnte ich Ihr inniges Gefühl

*) Von diesem treuen Freunde des Verf. S. Th. VII, 167 und 455.

des Schönen und Guten, die Empfindsamkeit Ihrer Seele, Ihre zutrauliche Offenheit, anders als mit Erwiederung lohnen, da von dieser Gemüthsstimmung mir nichts unbekannt ist; manchmal, in den Jahren, wo noch nicht Geschäfte, große Arbeiten und oft Sorgen mich so ganz gefesselt, hatte der sympathisirende Trieb mich mißleitet: unsere Herzen aber antworteten einander. Fahren Sie fort, zu seyn, wie Sie sind; nur daß Sie Ihr Leben mit irgend einem würdigen Arbeitsplan so wohl derowegen füllen, um nie langweilige Stunden zu haben, als um sich täglich mit dem Gedanken zu erfreuen, nicht vergebens lebe ich; einen Siegeskranz habe ich mir vorgesteckt; einen Schritt täglich nähere ich mich! Sey das nun, wie wir sagten, die Bearbeitung der alten vaterländischen Dichter, die großen Genuß und vielen Ruhm verspricht, oder eine andere Unternehmung. Hiernächst versäumen Sie nie die Alten. Sie wissen aus meinen gedruckten Briefen schon, was Sie mir sind. Sie geben dem Verstande, dem männlichen Sinn und verbreiten über Alles das feine Gefühl für Natur und Menschheit. Weiter, mein l. Fr., stärken Sie sich und seyen Mann; eine Lage idealisch vollkommen ist nirgend, nicht hiefür ist diese Periode der menschlichen Existenz, hier muß gekämpft und gedauert seyn; glücklich, wem holde Freundschaft den balsamischen Labetrunk reicht! Der kann Ihnen nicht fehlen. Schreiben

Sie mir oft von Allem, wie es in Ihnen und um Sie aussieht; melden Sie mir, daß Sie immer froher werden, über Ihr zu zartes Herz mehr und mehr gewinnen, um sich glücklich zu fühlen. Die Zukunft wird sich nach den Umständen entwickeln, jetzt halten Sie sich an die Gegenwart. Ihr Gedicht hat mir gefallen, es ist schön, man erkennt, daß der Dichter aus dem Herzen sang. Sonst ziehe ich die griechische Mythologie, als fruchtbarer, verfeinerter, frohsinniger der trübern, rauhern und weniger mannigfaltigen des Nordens vor. Hierin hat aber jeder seine Art und Kunst, alle sind gut, wo Genie und Character ist. Nur die Neigung zu sanfter Melancholie, die ich in Ihnen bemerkt zu haben glaube, macht mich wünschen, daß Sie froheren Mußen huldigen. —

Lebe wohl, geliebter Jüngling, mein eingedenk, prüfe meine Rathschläge und mache deine Einwürfe, wenn sie dir nicht gut scheinen. Liebe mich wie ich dich.

209.

An Ebendenselben.

Berlin, 12. Oct. 1804.

Wie leid ist mir, lieber St., Ihnen nicht früher haben schreiben zu können, daß ich die Annahm der in Frage stehenden geistlichen Aemter ungemein billige. Die von Ihrem Herzen Ihnen vorgehaltenen Gründe

sind an sich überwiegend: nie muß man über ungewisser Zukunft und Verdiensten, die auch, wenn sie gewiß, doch nicht die zu allererst pflichtmäßigen wären, eine Gelegenheit versäumen, die ehrwürdigsten Gesetze der Menschheit in Erfüllung zu bringen: der Segen des väterlichen Hauses, die Lust der Seinigen und der Freunde zu seyn, geht über allen gelehrten Ruhm. Nebenstunden werden Sie für Lieblingsstudien immer haben. Diese gelingen am besten, wenn man nicht für Buchhändler arbeiten muß, um zu leben. — — Gehen Sie an den Ort, voll des Gefühls, daß Sie thun, was Sie sollen. Erfüllen Sie sich mit der Idee, daß kein schönerer Beruf ist, als nächst den Ihrigen einer Gemeine, die Lehre, Trost, Rath bedarf, guten Menschen in ihren wichtigsten Augenblicken, an den feyerlichsten Tagen ihres Lebens, alles zu seyn: lehren Sie sie nicht Metaphysik (sie ist zu hoch), nicht immer Moral (ihr Herz dictirt sie auch ihnen), aber die erhabene Historie von den Leitungen der Vorsehung (in der Bibel so häufig) das, was in der Natur, womit sie umgehen, Schönes und Großes zu dem Urheber leitet, was die in unserer Brust schlafenden Ahnungen, von dem, was wir seyn und werden sollen. Es fessele sie Ihre liebevolle Seele nach dem Beyspiel dessen, der sagt, es seye ihm alle Gewalt gegeben im Himmel und auf Erden, und nicht zuließ, daß man seiner Umarmung die galiläischen Bauerkin-

der entziehe. Lernen Sie ihn selbst, den Religionsstifter, besonders nach den Schriften des Jüngers, der ihn am besten kannte, weil er ihn lieb hatte, genauer kennen, und sein Bild in Ihrem Ton und Leben ausdrücken. Ich wünsche, daß Sie sich in Predigten nicht an hohe Philosophie und neu erfundene Formeln, sondern an den ersten Geist halten, welcher die frühen Lehrer beseelte. Lesen Sie Johann Chrysostomus (wenn Sie nicht griechisch können, von Cramer übersetzte) Homilien, besonders über historische Theile der Schrift: nichts ist angenehmer, als diesem großen Menschenforscher z. B. über die Gleichnisse vom reichen Mann und dem verlohrnen Sohn folgen; er ist wenigstens ein Tullius der Kirche. Lesen Sie des Zürcherischen Antistes Heß mit wahrer Popularität ausgemahlten Geschichten. Solche Vorträge werden die Aufmerksamkeit Ihrer Gemeinde äußerst fesseln. Ihre Predigt wird ihre schönste Unterhaltung seyn. Sie haben ein schönes Ausmahlen, geschicktes Dichtertalent. Verlassen Sie die kalte Walhalla; Ihr sind nicht die olympischen Götter; aber der Reichthum der biblischen Muße ist nicht geringer, und näher trifft sie aufs Herz. Von diesen und andern Dingen wollen wir oft reden, wenn ich weiß, daß Sie dem Rufe gefolgt, wo Sie sind und was Ihre Seele bedarf. Lieben Sie mich, wie ich Sie, das ist, gewiß zärtlich, wahr und stark.

210.

An Herrn Joh. Conrad Stokar von Neuforn, von Schaffhausen, (im Kaiserl. Militair-Institut zu Wien).

Berlin, 23. Oct. 1804.

Schriebe jeder Gedanke sich von selbst zum Briefe, Sie würden, liebster Stokar, schon eine Sammlung besitzen: sehr vielfältig, zumal beym Anblick von Ihres gleichen, ist meine Erinnerung an die uns so oft interessant verflossene Stunden; ja, sehr traurig war mir der Abschied aus der Academie, wie der von der Bibliothek, die selbst, und bey der mehrere würdige und gute Menschen durch ihre Anhänglichkeit, mich über vieles getröstet. Interessanter war der liebe Husar mir immer geworden, je mehr Ihr Geist und Charakter sich entwickelte, fester, freyer, männlicher ward. Um so mehr Vergnügen gab mir Ihr Brief; welchen ich nicht abgewartet hätte, wenn ich nach siebenmonatlicher Zeitvergeudung nicht überschwenglich viel zu thun gefunden, und nur selten zu freyem Genuß mich hätte sammeln können. Daß ich bey Ihren Eltern *) und bey dem ehrwürdigen Großvater **) von Ihnen nach

*) Hrn. Seckelmeister David Stokar von Neuforn, zu Schaffhausen, ein Mann von ausgezeichneten Verdiensten, Geist und Charakter. (Gestorben 7. Jul. 1814.)

**) Hrn. Bürgermeister von Meyenburg, zu Schaffhausen. Gest. 1804.

meiner Empfindung und Ueberzeugung sprach, werden Sie wohl erwartet haben; wie konnte ich anders! Meine Theilnehmung an dem Gang Ihrer Schicksale ist auch keineswegs geringer, als da wir uns wöchentlich sahen. Schreiben Sie mir alle Ihre Geschichten, was Sie thun, lesen (kurz wird er seyn, dieser Artikel), wie es in der Academie Ihnen glückt, wer besonders Ihr Freund ist, ob sich Bekanntschaften knüpfen, die Ihnen nützlich werden können, was für Ideen auf die Zukunft Ihnen einfallen, sich anbieten, besonders ob ich durch Rath oder Empfehlungen Ihnen helfen kann. Wenn je das seyn sollte, so weiß ich, Sie werden mir's frey sagen; Sie kennen mich; was ist meine Freude, als wenn ich meinen Freunden dienen und mit ihnen mich freuen kann!

Indeß, Lieber, fahren Sie fort, aufmerksam den Unterricht zu benutzen, durch gute Bücher, auch Briefe, Ihre Schreibart zu vervollkommnen und sich Ideen zu sammeln. Verstand und Herz ist die Hauptsache; zum Gelehrten habe ich Sie nie machen wollen: aber der Verstand wird, wie durch Erfahrung, so durch gute Geschichtbücher gebildet, wo man die schwürigen Lagen sieht, und wie ein Mann von Geist und Muth sich daraus zu finden weiß. Vom Herzen sage ich nichts, die Begierde nach Ruhm, nach Zutrauen, nach Tagen der Auszeichnung auf immer, fehlt Ihnen nicht, und daß der berühmteste, wenn er nicht auch der edel-

müthigste und als Mensch der Liebe und Ehrfurcht werth ist, seine Rolle unbefriedigend spielt, wissen Sie auch. Folgen Sie Ihrem unverdorbenen Gefühl; wissen Sie auch Freund zu seyn; ob das einer weiß, ist ein großer Prüfestein; wer es nicht ist, dessen Characterlosigkeit wird ihn nie in etwas groß werden lassen. Alle Tugenden, die des Mannes würdig sind, gehören zusammen; der Keim von allen ist in Ihnen; fragen Sie nur immer Ihre Seele, wie Sie nach den Augenblicken, wo Sie mit sich über etwas uneins sind, wünschen würden gehandelt zu haben. Allein ich falle ins Predigen, und Ihr Lehrer ist in Ihnen, Ihr Ehrgefühl.

Etwas auch von mir zu sagen, ich bin wohl, sehr wohl; meine Wohnung liegt in einem großen Garten an der Spree, still, bescheiden, artig. Ich beschäftige mich, die Geschichte unserer Nation bis auf die Reformation ununterbrochen fortzusetzen. Diese zwey Theile, die Tage bey Granson, bey Murten, Nancy, Giornico, die acht Siege im Schwabenkrieg, bey Novara, und die Heldenniederlage bey Marignano, der Bruder Niclaus, und Waldmanns Glanz und Fall, die Aenderung der Sitten, die Blüthe des kriegerischen Characters, das kömmt alles, hoffentlich, im künftigen Jahr, nebst einer neuen Ausgabe der frühern Theile, und einigen Bändchen vermischte Schriften. Für die Zukunft habe ich größere Arbeitsplane. Der Gesell-

schaft habe ich darum gewissermaßen mich entzogen, doch bleiben ihr täglich ein paar Stunden. Winters werden der Abhaltungen mehr seyn, doch was man will, was seyn muß, geschieht: ich suche mich zu der gehörigen Zeit hinwegzustehlen, und lebe sehr mäßig, um in jeder Stunde der Arbeit gewachsen zu seyn. —

Lesen Sie des Herrn von Bärenhorst (aber der Name steht nicht auf dem Titel) Betrachtungen über die Kriegskunst, Leipzig 1798 und 99, mit den Randglossen 1802; solche Bücher öffnen den Geist und schärfen das Urtheil über Ihr Metier; auch General Tempelhof, ein guter Kenner, rühmt das Buch; es sind 4 kleine Bändchen. —

Ich umarme dich herzlich, du lieber Husar, und bin ewig dein guter Freund M.

NS. Der brave Ott *) ist hier gewesen und hat von Euch allen mir viel erzählt; er selbst wahrlich ein Patriot im edeln Sinn, ein Mann, dergleichen wenige so moralisch gut sind.

211.

An Herrn D. Stekling.

Berlin, 31. Oct. 1804.

Ich armer sündiger Mensch erkenne und bekenne mit reumüthiger Herzenszerknirschung den gottlosen

*) Mahler, von Schaffhausen, gestorben 1808. (Th. VII, 340.)

Muthwillen und Leichtsinn, womit ich die Götter und Götterhalle meines geliebten Stekling zu lästern mich habe erfrechen dürfen, und nehme in demüthiger Dankbarkeit an, daß, anstatt mir die Hand abzuhauen oder die Zunge auszuschneiden, wie dieses mancher Theologe anderer Confession wohl eher gethan haben könnte, der edle Jüngling lieber durch Gesang mich zu bekehren versucht. Gewiß nie, wenn bey dem Gedanken der nordischen Heroen die Nebel und Eisfelder mit einem Gefühl des Frierens mich ergreifen und von dem Bier in Walhalla Ganymed oder Hebe mit ihrem Nektar mich ablocken, und statt eines feindlichen Schädels ein dädalisches Prachtgefäße mir anbieten wollten, nie werde ich Ihrer begeisterten und begeisternden Muße, der hohen und reinen, für die unkeuschen Hayne am Olympus und die erweichenden Lieder vergessen. In vollem Ernste; kraftvoll, es ist wahr, und mannhaft ist ihr Skaldengesang und in sofern moralischer und stärkender, als der jonische. Verzeyh; Sie müssen erst präsentiren, Ihre Unsterblichen; ohne Ihre gelehrten Noten hätte ich von zehen acht nicht gekannt; man findet sie dann groß, und über alle griechischen Schwächen hinweg. Helden sind es, des Nachstrebens würdig; unter ihnen wird niemand verzärtelt; es ist eine gewaltige Natur. So singe sie denn. Dich entmenschlicht sie nicht. Du verzeyhst, wenn ich mit den Dirnen des Pindus und ihrem Apoll bisweilen auch buhle,

Die Lieder Jerusalems wirst du noch lieber vergeben; Da schmettert man auf nordisch die Kinder Babels an Felsen zu tode. Trinke immer mit deinen Braven den „göttlichen Meth;" präsentirt von deiner geliebten Hand, will auch ich davon schlürfen; den Kuß wirst aber auch nicht verachten, den Venus quinta parte sui nectaris imbuit. Ich danke dir, dein Lied ist schön; und du bist so gut und so edel, daß ich nicht weiß, was du mir nicht lieb machen könntest.

Ich bin diesmal in der größten Arbeit, es kommt in diesem Theil meines Geschichtbuchs viel der dichterischen Ausmahlung würdiges. Sie kaufen nichts mehr, das versteht sich von meinen Schriften; es wird mir eine Freude seyn, sie Ihnen zu schicken; nehmen Sie sie an, lächelnd, wie Ihre nordischen Mädchen die abscalpirte Hirnschale, die der Liebende aus dem Zweykampf heimbringt. Es geht auch bey mir nicht viel besser; die Eidgenossen geben kein Quartier; Sie haben schon gesehen, wie sie Stüssi mitspielten.

Ich finde Ihre Gründe im allgemeinen für die Wahl der nordischen Mythologie so, daß ich zwar voraussetze, Sie verdammen auch die Bearbeitung anderer nicht, aber Ihnen den Beyfall nicht versagen kann. Sie sollen wissen, daß ich die Darzählung der besondern Gründe Ihnen nicht erlasse; ich höre Sie gar zu gern; plage Sie auch mit Einwürfen, auf daß Sie mich widerlegen. Es ist süß, von dem, den man

liebt, sich widerlegen zu lassen. Folgen Sie dem Trieb Ihres Genies; er pflegt die Stimme der individuellen Natur in uns zu seyn und was die will, das führt sie aus.

Mich ruft ein rauheres Lied — der Schlachtgesang des Tages bey Granson; ich muß abbrechen. Schreiben Sie mir alles, was Sie thun, lesen, entwerfen, was Sie freut und ärgert, erheitert oder kümmert; standhaft, nicht wahr, sind im Norden verbrüderte Freunde; ich verlasse mich darauf; sing' es mir ein wenig, daß ich sehe, wie du es fühlst; was du singst, dem seh' ich gleich an, ob es recht von Herzen kommt; sieh, du kommst nicht in Walhalla, sie jagen dich fort, die Sänger, die Helden, wenn du deinem treuen Freund nicht innig anhängst, wie er dir, oder ich fluche mit Latiums Muße

Tum pater omnipotens adigat te fulmine ad umbras;
Pallentes umbras Erebi noctemque profundam!

Also recht herzlich, wie zur Zeit jener ersten — nein, wie nach unserer immer wachsenden Liebe, bleibe ich dir, du mir. Lebe glücklich in allem! mein geliebter Stelling.

212.

A S. A. J. l'Archiduc Jean à Vienne.

à Berlin 9. Nov. 1804.

Monseigneur!

Je ne puis assez exprimer à V. A. R. le plaisir que j'ai éprouvé en reconnoissant Votre main et plus encore Votre grande et belle ame et cette ancienne bienveuillance pour moi dans la lettre que V. A. R. a daigné m'écrire. Quoique sans doute les sentimens que je suis accoutumé de lui exprimer craignent aussi peu que mes raisonnemens politiques la publicité, et que par conséquent notre correspondence n'a pas besoin de précautions extraordinaires, je suis charmé de l'occasion du départ du Prince de Ligne, pour m'expliquer avec encore plus de précision et de franchise.

Les sentimens que je porte à V. A. R. seront aussi durables que ma vie et que la conviction de l'importance décisive des services qu'elle pourra rendre à la chose publique de toute l'Europe, en déployant dans celui de son Auguste Frère ce zéle, cette valeur et ce génie que j'ai vu germer et se développer en Elle depuis tant d'années. Je suis très affligé d'être éloigné d'Elle. C'est parcequ'on n'a pas voulu me délivrer de Jénisch à la bibliothèque, ni me permettre de publier l'histoire de mon pays,

qui à présent n'en paroitra pas moins. Au reste j'ai ici tout mon tems à ma disposition et pleine liberté de faire tout ce que je veux. Comme je perds pas une occasion de parler et d'écrire dans le sens de la cause vraiment commune, je puis me rendre le témoignage, de n'être pas perdu pour Votre Auguste Maison, qui ne peut se maintenir que par des pareils principes. Je n'attribue point du tout à mes discours, mais à l'empire des circonstances, et en partie à la sagesse de l'accueil fait à Prague et à Vienne aux Princes et Officiers Prussiens, le rapprochement visible des deux cours. Si, comme je pense, il s'opère tout-à-fait, j'aurai encore plus de facilité de prouver à V. A. R. que la bétise ou la malice de quelques individus sont entièrement oubliées chez moi, pour ne penser qu'à ce que je dois au bien public et à une cour à laquelle je ne puis qu'être toujours devoué à bien des titres.

Il est tems sans doute que de bonne foi l'on se reünisse: il ne s'agit pas de ce que font, de ce que sont les Anglois, avec lesquels je n'ai aucune liaison, mais de l'indépendance et de la dignité de tous les états de l'Europe, qui, s'il tardent à le sentir, seront avant peu assujettis à Bonaparte comme le monde ancien le fut à Rome. C'est avec bien de la satisfaction que je vois ici le retour à ces sentimens élévés qui conviennent au successeur de Frédéric II,

le Roi a trop d'honneur, son nouveau Ministre des affaires étrangeres pense trop bien, pour le prêter aux indignités.

Néanmoins je suis plus inquiet que jamais: car, de ce qui se fera dans ce moment, depend absolument l'existence de tous les états, le malheur seroit incommensurable, irréparable; à-peine au fond de l'Asie ou de l'autre côté de l'Océan on pourroit se soustraire, à un joug infame. Pénétré de ces terribles vérités je ne saurois être tranquille, tant qu'on ne verra les hommes des plus grands talens et de caractères non moins grands à la tête des affaires politiques et militaires, tous les préparatifs à un tel point de maturité pour qu'il ne s'agisse que d'un clin d'oeil afin de rendre les armées mobiles, et la Russie avec toutes les forces de son immense empire en mesure et en route pour donner de la force et de l'appui. Les incertitudes et les défiances ont fait perdre beaucoup trop de tems en vaines phraséologies; tandis qu'il faut avec une précision infinie convenir des choses les plus fortes et essentielles.

Si Vous pouvez, Monseigneur, quelque chose (et du moins indirectement et parmi des hommes dont l'ordre et l'influence peuvent le plus, Vous pouvez beaucoup) daignez insister sur la plus urgente nécessité de tout cela. L'imprudence des bien pensans est par fois telle, que l'ennemi se trouve prévenu

de leurs desseins; et alors il peut nous accabler, avant que tout ceci soit. Attachez Vous donc extrémément aux hommes qui ont beaucoup de présence d'esprit: comme la plûpart, en cas semblable, perdent la tête, eux seuls pourront sauver l'état. — — — — V. A. R. aime les lettres comme moi, et je ne perds pas de tems à cet égard, je travaille tant que je puis: mais ces grands pensées vont avant tout, et doivent occuper l'âme entière nuit et jour: à quoi bon tout le savoir, si on perd la liberté et l'honneur! Tel ordre d'évènemens peut à chaque instant arriver, ou tout ce qu'il y a de désirable dans l'univers, peut être compromis à la fois.

J'écris dans ce moment l'histoire de la guerre de Bourgogne avec une grande chaleur: car jamais il n'a été mieux prouvé ce que peut la constance et l'intrépidité. (Je ne puis omettre de dire le plaisir que j'ai eu en lisant dans le voyage du Major (Prussien) Menu les marques héroïques du courage que Vous avez personnellement données au malheureux jour de Hohenlinden. J'ai été très-touché du récit qu'en a fait cet officier.)

Je Vous serois extrémément obligé, Monseigneur, de me dire ou m'envoyer, si Vous avez un moment, ce que V. A. R. à découvert par rapport à l'origine des sette communi et d'autres colonies Allemandes dans les Alpes de l'Italie. Je vais

publier mes oeuvres diverses et ce que j'ai écrit sur les Cimbres, sera au commencement. Vous savez qu'on a cru ces peuples de leurs restes; je ne le pense pas; ce seront des colonies, comme les Barons de Vatz en ont formées dans le Rhinvald aux Grisons vers 1277. Cependant je serois infiniment curieux de ce, qu'aura appris V. A. R.

Ne pourroit-on nourrir l'espérance, qu'un jour (pût-il arriver bientôt!) V. A. R. se détermineroit à voir ces pays, cette armée, ces mêmes personnes qui se louent si grandement de leur voyage de Vienne. Cela ne seroit-il pas fort utile, autant qu'instructif? Mon coeur y prend intérêt, mais ma tête et ma politique aussi. Comment exprimer assez à quel point je suis &c.

213.

An Herrn D. Stekling in Prenzlau.

Berlin, 30. Nov. 1804.

Ich schwieg seitdem, weil ich ganz meinen Vätern, ganz in einem Heldenkrieg lebte. Endlich wurde der vierte Band vollendet, und wird cursorisch samt dem ersten revidirt. Im übrigen hoffe ich, daß (wie die, welche du kennst) alle, für die das Buch nicht gemacht ist, es wegwerfen werden, in allen Ausgaben, ewiglich. Unser Zeitalter will Milchpappe, die leicht

eingeht; man will halbschlafend oder sich wiegend etwas lesen. Wer mein Buch lesen will, der lasse sichs Ernst seyn, und er wird es fassen. Man hat auch von meinem Meister, vom Thucydides gesprochen, daß er schwer, dunkel, rauh sey; er erwartete sichs, und wollte κτῆμα ἐς ἀεὶ μᾶλλον ἢ ἀγώνισμα ἐς τὸ παραχρῆμα liefern, that es, und **besteht**. Uebrigens bleibt bey der Revision keine Seite der ersten Auflage, ohne wenigstens ein halbes Dutzend, die meisten nicht ohne ein Dutzend Correktionen, deren Zweck Vereinfachung, Bestimmtheit, Reinigkeit ist. Ich kann mir das Bewußtseyn nicht versagen, daß ich alles anwende. Aber bey dem allem ist und soll dieses Buch nie eine Lektüre werden, die kein Nachdenken brauche. Das ist, was so verweichlichet; unsere Memmen wollen lauter Toilettenbüchelchen. Uebrigens bin ich sehr für Ihre Ideen vom ersten **Reif-Monat** (wird vermuthlich der November seyn!), daß eine kraftgebende Mythologie Bedürfniß wäre. Aber, wie sollen Ihre Götter dazu taugen? Erstlich kennt sie kaum der Gelehrte, dem Volk sind sie so fremd, als der Vitzliputzli; zweytens sind sie längst zu Fabelwesen zu degradirt, um Realitäten vorzustellen; drittens sind wir von allem poetischen Hochgefühl zu Alltagsmenschen herab vernünftelt. — Mir scheint, Mythen sind nicht für den Anfang des neunzehnten Jahrhunderts. Glücks genug, wenn es dahin zu bringen wäre, daß man für Ehre, Gut und

Leben, für Bruder, Freund, Vaterland wieder fühle; es ist aber allerwärts schnödes Hingeben, und nicht weiter. Daher wir uns mit allerhand Poetereyen und Historien belustigen; aber nicht hoffen können, das Caput mortuum noch zu beleben. Wenn diese elende Zeit einst vorüber geht, wird freylich wieder eine poetische kommen, deren Grundanlage aber kaum in verachteten Mythen seyn dürfte. Dann kann seyn, daß auch, was unser einer nun dichtet, und auf die Nachwelt bringt, als ein Zeugniß des in verdorbener Zeit erhaltenen Sinns für Wahrheit und Recht geehrt wird. Ihr Rath, meine an 30, 40 Stellen vorkommenden Gemählde in ganz Wenige zu ziehen, paßt für ein Compendium, aber nicht für eine, den Lauf der Jahrhunderte hinab ihren Gang fortführende Geschichte, wo jede Revolution Schattirungen, Varietäten veranlaßt, welche gerade mit der ganzen Umgebung desselben Zeitalters in Verbindung sind. Wahrlich; lies Thucydides, selbst Livius, anmuthig sind sie nicht, so wenig als de Thou, als Guicciardini. Es ist eine ernste Sache um die Historie.

Die verschlungenen Perioden suche ich auszuweichen; immer, (das ist mir leid) mag es wohl nicht geglückt haben. Aber es wird einmal aus dieser jemand eine kurze Historie mit Schönheit herausbilden; mag dann meine vergessen werden — gut! ohne sie hätte jene doch nicht können werden. Wer weiß, was

diese Lectür zu einem kritisch wahren Geschichtsbuch, was die dazu nöthigen Reisen und Erkundigungen erfordern, und wie viel doch Beruf, Zerstreuungen, andere Pflichten Zeit wegnehmen, wird nicht von Einem alles erwarten.

Ich kann heute nicht mehr, ich kann nicht genug sagen, wie arbeitvoll mein Leben ist. Ich liebe Dich bester, edelster Jüngling; sage mir immer die Wahrheit; wenn ich gleich mich entschuldige, so macht es mich doch aufmerksam, das möglichste zu thun.

214.

An Herrn Rector Gründler in Glogau.

Berlin, 7. December 1804.

T.

Ihre Zuschrift hat mir sehr großes Vergnügen gemacht, hat mir für Sie sehr lebhaftes Interesse eingeflößt, und verdient meinen Dank, den ich thätlich lieber, als in Phrasen ausdrücken möchte. Ich denke mich ganz in Ihre Lage, fühle mit Ihrem Geist, welchem sie viel zu enge ist, und erkenne in Ihren Aeußerungen den Drang einer kraftvollen Seele. Ihr Plan für die teutsche Geschichte ist vortrefflich; seine Ausführung, wahre Bedürfniß, und ein Menschenleben erforderlich, derselben die Vollkommenheit zu geben. Daß er über Schularbeiten der Art, wie Sie mir die Ihrigen schildern, und bey Abgang fast aller Quellen un-

ausführbar ist, fühle ich ebenfalls. Sie können sich leicht vorstellen, daß, nicht nur Ihres liebenswürdigen Zutrauens wegen, sondern aus innigem Interesse für die Sache selbst, ich nichts mehr wünsche, als Ihnen die Mittel zu verschaffen, die große Unternehmung zu wagen. Ich sehe auch wohl ein, daß dazu eine Bibliothek von beträchtlichem Reichthum — und die freye Disposition des größern Theils der Zeit nöthig ist. Wenn wir einmal da wären, so wollten wir dann alle zerstreuenden Nebenarbeiten aufgeben, um der großen That, dem Werk Ihres Lebens, alle vom Beruf zu erübrigenden Stunden ungetheilt aufzuopfern. Ueber den Plan der großen Arbeit viel zu sagen, verspare ich: wenn wir Zeit und Mittel dazu bekommen, so werde ich mein Lebenlang über alles Ihnen meine Gedanken mitzutheilen nicht unterlassen. Jetzt und indeß wir dahin kommen, bleibt mir nichts übrig, als der Wunsch, daß Sie mit dem Gedanken eines der Unsterblichkeit so würdigen Werks mehr und mehr sich erfüllen, daß er nicht nur über die gegenwärtigen Verhältnisse, sondern über alle vorübergehenden Ansichten und Interessen Sie zu dem Gefühl der hohen Würde des Geschichtsschreibers erhöhe, und daß Ihre ganze Art und Kunst nicht die des Decenniums, sondern der Alten werden möge, die die Probe von Jahrtausenden ruhmvoll bestanden haben. Daß Sie alles dessen fähig sind, glaube ich aus Ihrem Brief und Ihren Schrif-

ten abzumerken. Seyen Sie all meiner Theilnahme versichert; sie ist herzlich; möge sie eben so würksam und glücklich seyn! Es soll nicht an mir fehlen. Leben Sie wohl! Wir überlassen die gewöhnlichen Formeln denen, die sich nichts Ungewöhnliches zu sagen haben.

J. v. M.

N. Sch. Sagen Sie mir auch noch, welche Geschichtschreiber in Ansehung des Sinns und Ausdrucks die sind, mit denen Sie sich die meiste Analogie fühlen? Ihre Schrift über den Geist des Zeitalters ist voll trefflicher Ideen und erhabener Gefühle. Leider ist nur die gerühmte Achtung für die Menschheit nie schamloser aus den Augen gesetzt worden, als seit Proclamation ihrer Rechte; nie wurde sie sträflicher getäuscht, nicht nur bey solchen, die sich die Würde nationaler Selbstständigkeit abschwatzen ließen, sondern bey der präpotenten Nation selbst. — Ich danke sehr für das Denkmal des Gryphius. Sind seine Werke nicht gesammelt? — Für die Staatsinquisition zu Venedig, die gar nicht war, wofür man sie ausgab, sondern die Ressource der Unterthanen, und bis auf den letzten Augenblick die Stütze der Verfassung, möchte ich um Revision des Urtheils bitten.

215.

An Ebendenselben.

Berlin, 26. Januar 1805.

— Ein Buch las ich diese Tage, das nach Inhalt, Form und Geist dem künftigen Geschichtschreiber der Teutschen genannt zu werden verdient: den zweyten Theil von Pfisters Gesch. von Schwaben (den ersten Theil habe ich vor einem Jahr in der Jenaer A. L. Z. recensirt). Er ist ein Jüngling wie Sie, oder noch jünger; aufstrebend und genialisch auch Er. Eben so zu Landshut in Bayern der Hofrath Breyer, dessen Universalhistorie Sie in eben derselben Zeitung beurtheilt finden. Eben wie diese, und wie Sie blühet in Wien das Genie des Freyherrn von Hormayer auf, der die Geschichte vom Tirol schreibt, (worüber Sie in der nämlichen Zeitung auch etwas finden). Der Historiographie steht also unter den Teutschen eine schöne Epoche vor, und billig begeistert Sie der hohe Gedanke, welchen Sie erfaßt, das Ziel Ihres Lebens. Verlieren Sie ja keinen Tag, ohne einem der großen Meister, ohne Herodot oder Thucydides oder Xenophon, oder Polybius, Cäsar, Sallust, Livius, Tacitus, oder auch Macchiavelli, oder Davila, oder Hume Eine Stunde gewidmet zu haben; und über die teutsche Geschichte selbst excerpiren Sie, wie viel immer Sie können; es ist Vorarbeit, und bringt immer tiefer in

den Geist. (Es versteht sich, daß ich nur von Quellen spreche). Am bequemsten für nachmaligen Gebrauch scheint mir die chronologische Art, nach Jahren oder Zeiträumen, so, daß Sie einst bey der Ausarbeitung alles irgendwo über einen Zeitraum gelesene beysammen finden. Da Sie den Zusammenhang ohne Zweifel schon gut im Kopf haben, so ist gleich, wo Sie anfangen; nehmen Sie, was Sie jetzt haben können; vorerst freylich, was Sie (z. B. Manuscripte) anderswo nicht mehr haben könnten.

Sie sehen, daß ich nicht unterlasse, lebhafte Theilnahme zu fühlen; schreiben Sie mir von Zeit zu Zeit; wolle Gott, daß ich etwas Gutes Ihnen zu schreiben habe; das wenigstens wird nie fehlen, daß ich Ihnen von Herzen zugethan sey. Leben Sie recht sehr wohl!

J. v. M.

216.

An den Freyherrn Joseph von Hormayr in Wien.

Berlin, den 26. December 1804.

Mein unvergeßlich theurer Freund, für Ihren Brief, dieses schätzbare Pfand Ihres Andenkens, und für den Almanach danke ich herzlich. — — Was über die Beyträge *) gesagt wurde, werden Sie in der Je-

*) Beyträge zur Geschichte Tirols.

nur N. S. Z. gesehen haben. Sie anzuführen kam an mehr als einer Gelegenheit in dem, gestern nach Leipzig abgegangenen vierten Theil der Geschichte der Schweiz. Daß mir eine große Freude ist, Ihren ausgezeichneten Talenten und Ihrer patriotischen Gesinnung öffentlich Gerechtigkeit widerfahren zu lassen. Deren werden Sie der Briefe im Lauf meines Lebens noch viele bekommen. Mit großer Begierde erwarte ich Ihre Geschichte Zürichs; oft werden Sie, wo es Berichtigungspunkte giebt, die der Schweiz berichtigen, da ich nur Wahrheit will, so werde ich Ihnen immer desto dankbarer seyn. Uebrigens gedenke ich 1805 den fünften Theil, und eine neue Ausgabe der 3 ersten, nebst einem, oder ein paar Bändchen kleiner Schriften herauszugeben: recht bestimmt ist mein weiterer Plan nicht; wer weiß auch, wie es in der Welt wird? Einerseits sollte ich dann eine Reise in die Schweiz machen, um über die Reformationshistorie eine unbenutzte reiche Quelle zu gebrauchen, anderseits wäre meine Schuldigkeit, etwas für die Geschichte des K. Hauses zu thun, und die Universalhistorie erfordert eine langwierige Ueberarbeitung: das wird alles, wenn ich lebe, geschehen, aber die Umstände werden die Ordnung bestimmen. Vor der Hand ist mein erstes die Ausarbeitung einer Vorlesung in der Academie der Wissenschaften; zu deren Gegenstand habe ich die älteste Zeitrechnung, besonders in Anwendung auf die ersten zwey

Dynastien der persischen Geschichte gewählt. Sie sehen ungefähr, daß ich meine Zeit nicht verliere: in der That arbeite ich mehr als je, und habe erkämpft, daß ich nun Abends fast immer zu Hause bleiben kann, und alsdann auch nicht leicht jemand mich besucht. Das ist wirklich nothwendig, wenn man die Quellen, die größten Muster und die neuesten Schriften, ohne Abbruch der einen durch die andern, fortstudiren will. Sie, theuerster Freund, haben eine Laufbahn, worin diese Beschäftigungen Nebensache sind: es ist besser, zu thun, als erzählen, was andere thaten, und wir bedürfen mehr Geschäftsmänner von Ihrem Fleiß, Ihren Einsichten, und Ihrem regen Gefühl für Vaterland, dem Fürsten, die Ehre und Größe des Staats, als Geschichtschreiber der vergangenen Zeit. Machen Sie, daß ich viel zu rühmen bekomme; die größte Bereitwilligkeit ist da; auch versichere ich Sie, daß, wenn durch die Weisheit der Oesterreichischen u. a. Regierungen die Stürme dieser Zeit beschworen werden, ich die ganze alte Historie liegen lasse, um den brillantesten Panegyrikus der allerneusten zu schreiben.

Der mir empfohlene Jüngling gefällt mir wirklich, zumal durch seine Bescheidenheit und Sittlichkeit, sehr wohl. Wenn Sie Donnerstags zu Baron Wunsch kommen, so bitte ich Sie, ihn, und die ganze traute liebenswürdige Gesellschaft recht herzlich von mir zu grüßen. Es ist wohl kein Haus in Wien, wo ich mit

so vieler biederen Herzlichkeit so manche vergnügte Nachmittage genossen, die ich nie vergessen werde. Sie aber, liebster H., beschwöre ich, besser für Ihre Gesundheit zu sorgen. In sehr jungen Jahren erworben Sie Ruhm und gutes Glück, es liegt in Ihnen reichlich, was in beyden Fächern, welche sie lieben, dem Staat, der Welt, Ihnen, wohlthätig, und von gedeihlichsten Nutzen seyn kann: aber das Feuer in Ihnen verzehrt Sie, zu wenig sind Sie mit sich und mit der Welt zufrieden: Gott! wer hätte mehr Ursache es ganz zu seyn! Mäßigen Sie Ihre Arbeit, bekümmern Sie sich nicht so sehr, wenn manches nicht wird, nicht geht, wie es soll; mit ruhiger Beharrlichkeit wird doch alles ersiegt. Liefern Sie sich mehr den sanften Gefühlen, welche Balsam in das Blut gießen. Lassen Sie mich hören, daß Sie in völliger Gesundheit blühen; gewiß nehme ich daran den größten Antheil. Was Sie von der Tiroler Geschichte mir anführen, erregt meine äusserste Begierde darnach. In dem venetianischen Archiv mag verschiedenes zu Ausfüllung über Welschtirol seyn, wie viel mehr in dem Trientischen und Brixenischen! Sie sind glücklich — daß Sie so jung, und bey solchen Quellen sind. Was können Sie nicht leisten! besonders wenn Sie mit folgen und eins nach dem andern thun, ohne durch übermäßige Anstrengung Ihre Kraft zu brechen. Sie nehmen meine Predigt mir nicht übel, denn Sie sehen die reine Quelle.

Uebrigens befinde ich mich wohl (gebe hierin mei-
en Freunden ein gutes Beyspiel), da mir den ganzen
;ag niemand einredet, und ich doch immer so zehn
Stunden studiren kann. Das Clima ist gesund und
tein Quartier liegt frey — Secreta parentis Anchisae
omus arboribusque obtecta recessit. Leben Sie
›ohl, th. Fr. 2c.

217.

An Herrn D. Stekling in Prenzlau.

Berlin, 30. Dec. 1804.

Zwey Ihrer liebenswürdigen Briefe, Bester, liegen
or mir. Zürnen Sie mir nicht. Ich habe erst am
Beihnachtstag den vierten Theil meiner vaterländischen
leschichten absenden können; um halb fünf Uhr, oder
m 4 Uhr 20 Minuten besserte ich noch daran. Dann
itte ich von Thibault's weitläuftigem Werke eine mit
iesonnenheit beurtheilende Notiz abzufassen. Darüber
t mein ganzes Briefwesen in Unordnung. Wenigstens
vanzig liegen, zum Theil seit langem, unbeantwortet.
weifeln Sie nur nie an meiner theilnehmendsten Freund-
haft. Ueber diesen Punct sollen Sie wenigstens durch
ich den Glauben an die Menschheit nicht verlieren.
eberhaupt wollte ich nicht, daß, was ich von der
lendigkeit des Zeitalters in Ansehung auf Kraft und
eharrlichkeit großer Dinge geklagt, Ihnen den süßen
raum verscheuchte, worin wir zu des Lebens Glück

trifft ein Herz und macht sich sein Publicum; früh oder spåte; und indeß war in der Hervorbringung selbst der schönste Genuß. Es geht mir auch so. Das Land, welchem ich zunächst schrieb, ist unaufhaltbar untergegangen; das Buch selbst, was mir unglückliche Mühe jetzt noch kostet, ist nicht für das Zeitalter, wo jeder in der Eile liest und kein Mensch nachdenken will, und doch schreibe ich's mit dem größten Vergnügen; denn ich weiß, was ich hineinlege, und bin gewiß, daß einst jemand, wenn ich lange nicht mehr bin, es den Leuten sagen wird.

Ich bin hier unterbrochen worden und fange wieder an, mit dem Dank für das schöne Gedicht auf den Helden von Laupen, der militärisch und moralisch ein wirklich großer Mann war. Sie haben, lieber Freund, ein schönes Talent, das Große und Edle, wo es ist, aufzufassen. In Betreff der Wahl des Stoffs zu einer Epopöe eilen Sie nicht; er muß in so vielen Beziehungen erwogen werden. Homers und Virgils waren national und aus Zeitungen der Ueberlieferungen, die dem Dichter große Freyheit lassen. So umfaßt das Interesse des Miltonischen die sämmtliche Nachkommenschaft Adams; doch war die Scenery so leer, daß er allegorische, eingebildete Wesen zur Ausfüllung brauchte. Der Camoens wählte die größte That seines Volks, und obwohl eine neue, doch auf so wenig bekannter Scene, daß er diese nach Wohlgefallen schmü-

cken mochte. Schweizerische, auch Nordische Helden haben weniger allgemein Anziehendes, oder sie sind wie Gustav war, zu bekannt, um der Dichtung viel zu erlauben. Darum haben auch, freylich nicht ohne Schuld der Verfasser, die in der Schweiz aus der Nationalgeschichte gehobenen Dramen nicht sonderlich geglückt. Verwerfen würde ich den Stoff deswegen nicht; er ist groß durch den Namen der Freyheit, durch das Edle des biederen Sinnes und die Alpennatur, die friedlichen Thäler und die erhebenden Anblicke würden zur Auszierung viel würken. Da sollte aber der Dichter wohl sie gesehen, durchgefühlt haben. Oder haben Sie sie (welches seyn kann) aus den Beschreibungen aufgefaßt, wie es zur Darstellung erforderlich ist? Mit einem Wort, wir wollen hierüber weiter reden. Ferners öffne sich Ihre Seele allem Großen; stärke und erhebe sich durch den Eindruck; dann wird etwa unversehends der, den Sie singen sollen, sich Ihnen mächtig aufdringen.

Sehr danke ich für die Stelle aus Eberhard. Das eben ist's, was ich sagen wollte. Indeß verstehe ich Sie. Die Atriden, meynen Sie, und die Herakliden wären eben nicht viel besser gewesen, als Ihre Heroen; die schöne Sprache, die Dichter haben sie zu Göttern gemacht. Wahr! dabey wurde man jedoch durch die schönere Natur begünstiget; es friert einen so in jenen Nebeln; in dem ewigen Gestöber auf Ihrem Eise.

Und dann waren bey den Griechen mannigfaltigere Liebesabentheuer: das schmeichelt sich sanft ein, und wir sind so sündhaftig, daß wir gern davon reden hören; in solchen Dingen seyd Ihr Skalden etwas kalt, gar züchtig und idealisch.

Und nun treten Sie froh in das neue Jahr! So ein Tag ist wie die Pforte einer ungesehenen Welt von Begebenheiten; wer weiß, wie die seyn werden, welchen wir jetzt entgegnen! Sie aber und ich, die wir sie nicht zu leiten haben, wohl aber sehen und betrachten werden, lassen Sie uns die Freudigkeit des Geistes erhalten, die noth ist, um nicht fortgerissen zu werden, sondern richtig zu urtheilen, uns selbst und denen, die jedem nahe sind, zu Trost und Rath und Stärkung. Ihr Feuer erhalte sich, aber ohne Sie zu plagen, vielmehr erleuchtend und zur Liebe des Guten und Schönen in Büchern, in Sachen und an Menschen begeisternd.

218.

An Herrn Sander, Buchhändler in Wien.

den 28. Jänner 1805.

T.

Theurester Herr Sander, wenn Sie noch nicht angefangen haben, drucken zu lassen, so thun Sie mir doch den Gefallen (wenn es seyn kann) teutsche Lettern zu nehmen: ich finde einmal nicht, daß Cicero sein Latein mit griechischen Buchstaben geschrieben habe,

[illegible] wenig als zu viel [illegible]
[illegible] ich die mir au[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] gew[illegible]
[illegible] ich, wenn
[illegible] müthig [illegible]
[illegible] nämlich, ob
[illegible] en, un[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

dieser Welt Wesen vergeht. Beyträge zu den Staatsrelationen, liebster Vogt, weiß ich wahrlich nicht zu geben: bedenken Sie, daß ich dieses Jahr den 5ten Band der Schweiz. Geschichte (ein Resultat von wohl 7000 zu ordnenden und zu belebenden Stellen aus Urkunden und Chroniken) eine revidirte Ausgabe der vorigen Theile, ein paar Bände vermischter Schriften *), anbey Recensionen für Halle und Jena, zu schreiben, über dieses Briefwechsel, und die Leidenschaft des Fortstudirens habe, endlich doch ein paar Memoires für die Academie liefern muß und der Gesellschaft nicht ganz mich entziehen kann. Wo soll ich nun Zeit hernehmen? Ein anderes Jahr habe ich der Verbindlichkeiten viel weniger; da wird es eher gehen. — Von Herzen wie immer Ihr treuer Freund M.

210.

An Herrn J. C. Pfister, Diaconus zu Vaihingen.

Berlin, 14. März 1805.

Mein werthester Herr und Freund! Mit Erstaunen habe ich Ihren zweyten Theil **) bekommen; es schien mir kaum möglich, daß Sie eine solche verwirrte Masse von Urkunden so schnell durch, daß Sie ein so

*) Sie kamen nicht heraus.

**) der Geschichte von Schwaben.

schönes Kunstwerk sobald herausarbeiten können. Bereits vor vierzehn Tagen habe ich eine Notiz davon nach Jena geschickt. Nun muß aber vielleicht der gutwillige Freund für den strengen Geschichtskritiker um Vergebung bitten. Ich habe nämlich zum Lobe des Verfassers eher zu wenig als zu viel gesagt, und mir dieses so geboten: dann habe ich die mir aufgestoßenen σφαλματα nicht unterlassen, zu Verbesserung bey einer neuen Ausgabe, anzuzeigen. Daß ich beydes that, ist an sich mir nicht leid; es war meine Pflicht, nicht weniger für Sie als das Publicum. Aber es kömmt mir vor (da die Recension fort ist, so *redet nun das* Herz wieder), daß ich gleichwohl zu trocken *gewesen seyn* möchte. Also, liebster Pfister, bitte ich, wenn es gedruckt zu Ihnen kömmt, mir freymüthig sagen zu wollen, wie Sie zufrieden sind? nämlich, ob Sie die Einwürfe wirklich selbst gegründet finden, und ob in Ihren übrigen Verhältnissen Sie vielleicht gewünscht hätten, daß ich dieses oder jenes noch gesagt hätte. Meinen besten Willen werden Sie freylich nicht mißkennen; das schmeichle ich mir; und daß ich auch geliebten Freunden, sobald ich zum Publicum rede, nichts schenke, das ist nun einmal so.

Allein, ich habe etwas wichtigeres auf dem Herzen. Sie sind wirklich ein trefflicher Forscher sowohl als Darsteller. Ersteres hat mich neulich veranlaßt, an Sie zu denken, als von Errichtung einer Gesell-

schaft gesprochen wurde, welche eine vollständige Ausgabe der Scriptor. rer. Germanicar. auf Muratorische Art unternehmen möchte. Chronologisch, wie die Verfasser auf einander gelebt, je nach der besten Ausgabe, oder wenn ein Mitarbeiter diesen oder jenen Codex hätte, sollten sie inner 15 Jahren in etwa 30 Bänden geliefert werden. Man würde Subscriptionen sammeln, und wenn, wie zu hoffen, diese hinreichen, jedem ein recht gutes Honorar setzen. Hätten Sie Lust Theil zu nehmen? Es wäre zu wünschen und man sucht es, daß in verschiedenen Kraisen Mitarbeiter zu finden seyn möchten, deren übernähme dann jeder, was er am besten kennt, wofür er die besten Subsidien hat.

Das sind noch nicht alle meine Gedanken für Sie; sehr oft gedenke ich Ihrer, und halte für Pflicht, Ihnen zu rathen. — Ich möchte Ihnen rathen, was ich selbst gethan. In den Jahren, welche ich in der Schweiz verlebte, von 1774 zumal bis 80, las ich fast keine gedruckten Bücher; es müßten denn seltene gewesen seyn: lauter ungedruckte Urkunden und Chroniken, die jetzt mir stattlich dienen, und ich um keinen Preis bekommen könnte. Solche Lecturen, die den Geist munter erhielten, wurden in Nebenstunden verlegt. Als ich am allerstärksten componirte, war nicht, wie man glauben möchte, Tacitus, sondern die Novelle von Boccaz diese Nebenlectür, zu Erhaltung der Lebendigkeit.

Ich denke, 1495 wird wohl Ihre nächste Epoche seyn? oder eine andere? — Sie sehen, wie herzlich ich Ihnen zugethan bin; geben Sie mir öfters Nachricht von sich. Meiner Gesinnung seyn Sie versichert.

221.

An den Herrn Freyherrn
Friedrich Heinrich von der Hagen
in Berlin *).

Berlin, 18. März 1805.

Mit Begierde erwarte ich, mein werthester Herr, was diese Probe verspricht: sie hat meinen vollen Beyfall, indem sie keinen antiken Zug verwischt, und alles Dunkle genugsam beleuchtet. Das ergreifende, durchdringende Werk, voll Kraft, Schrecken und Wunder, ist Ihrer Bearbeitung würdig. Ganz der Ihrige

J. v. M.

An Ebendenselben.

S. d.

Der Plan, m. Fr., ist recht gut; führen Sie ihn aus. In einer Vorrede **) ihn vorzulegen, scheint mir

*) Diese Billets beziehen sich auf die an M. überschickte Probe der Ausarbeitung der Nibelungen in der Monatschrift Eunomia, wodurch die Bekanntschaft beyder Freunde anfieng. H.

**) Bezieht sich auf eine ungedruckte Vorrede zu meiner historischen Einleitung der Nibelungen.

(Anm. des Hrn. Einsenders.)

unnöthig. Man wird schon sehen, was Sie geliefert. Ich bin immer für in mediam rem. Der Leser thue die Augen auf, so sieht er, was da ist, wie er ein Gemählde erkennt, ohne daß der große Meister darunter geschrieben, was es vorstellen soll. Indessen thun Sie hierin, was Sie wollen; auszusetzen weiß ich an der Vorrede nichts.

Ich war, wie Sie gestern kamen, sehr zerstreut, weil ich eben mitten in einer Ausarbeitung begriffen war. Beurtheilen Sie nicht nach solchen Augenblicken meine Gesinnung für Sie. Doch, Sie selbst wissen, wie die Composition einen ausser sich bringt. — Immer werde ich mich freuen, Ihnen meine wärmste Theilnehmung, meine große Hochschätzung und meine Freundschaft zu beweisen. —

An Ebendenselben.

S. d.

Ich bin wirklich beschämt, mein werthester Herr, diese Blätter *) so lang bey mir zurückbehalten zu haben. Sie enthalten eine in der That schöne wohlgerathene, das Alterthum so treu als verständlich darstellende Arbeit, und die von Ihnen in der Eunomia aufgestellten Grundsätze sind auf die Bereicherung und Verschönerung unserer Sprache sehr wohl berechnet.

*) Die vollständige Handschrift von des Herrn v. d. H. Ausgabe der Nibelungen. H.

Ich erwarte begierig, was Sie für eine historische Einleitung herausbringen werden. Ich denke, Sie werden zuerst die Zeiten Gontahars und Etzels, wie die Völker, Länder und Sitten Europens dazumal waren, dann was über den Ursprung und die Gestalt des Werks muthmaßlich ist, hierauf die Ueberarbeitung desselben und wie die neuere Heldenzeit aus dem 10ten Jahrhundert mit jener alten zusammengeworfen ward, was also aus der einen in die andere gehört, und wie national, wie groß aber auch, wie erhebend, hinreißend das Gedichte ist, beschreiben; mit den großen Epopöen anderer Völker dasselbe parallelisiren, und so die Erwartung und Lesbegier recht erwecken, auf daß man bereit sey, den ganzen Eindruck zu fassen.

Gleichwie in den Perserkriegen die Τρωικα *) sehr aufgefrischt und

Graecia Barbariae lento collisa duello

das Factum wurde, womit Herodot alle Historie anfangen zu sollen geglaubt, so dürfte wohl auch die große Noth im zehnten Jahrhundert vor den fürchterlichen Ungarn, welche man für Hunnen hielt, Anlaß gegeben haben, den Mythos der Nibelungen, die Rache, die Klage Chriemhildens, wieder hervorzuziehen, und mit hochverehrten Namen der spätern Zeit in Verbindung zu bringen.

*) Die alten Gedichte vom trojanischen Krieg.

Der Geist von „Trony Hagene's" möge über Sie kommen und Ihnen alles auslegen. Aber die liebenswürdigern Sitten des neunzehnten Jahrhunderts bleiben Ihnen doch. Vereinigt mit jener Kraft und Treu machen sie das Ideal eines edeln Freundes und Mannes. Leben Sie wohl!

An Ebendenselben.

Recht sehr danke ich Ihnen für die gütigst gestattete nähere Einsicht *); Durchlesung wäre unnütze Mühe, da Sie, th. Freund, eine Abschrift haben. Wir wollen uns lieber durch möglichstschnelle Rücksendung fürs künftige empfehlen. Wie viele Freude ich aber darob empfinde, daß diese altteutsche Art aus der verwirrenden Dunkelheit hervorgebracht wird, und der entzaubernde Ritter Sie sind, wie auch über die wirklich edle Bereitwilligkeit der teutschen Gelehrten, das kann ich besser fühlen, als sagen. Macte virtute esto! Lieben Sie mich, wie ich Sie!

21. Mai 1806.

An Ebendenselben.

Mit Dank für die nochmals verschaffte Einsicht sende ich Ihnen, mein edler Freund, diesen schönen Codex **)

*) Bezieht sich auf den Dresdner-Codex des Heldenbuches, den ich durch M's Vermittlung und Bürgschaft erhalten. (Anm. d. Einsenders.)

**) Bezieht sich eben so auf den Münchner-Codex der Nibelungen. A. d. E.

zurück und beglückwünsche Sie zu den merkwürdigen Beobachtungen, wozu er Sie veranlasset hat. Wenn Sie ihn, wie Sie ohne Zweifel jetzt gleich thun werden, in seine Heimath zurückschicken, so vergessen Sie nicht, auch in meinem Namen dem verdienstvollen Hrn. von Aretin für die liberale Mittheilung sehr zu danken, ihn zu versichern, wie hoch ich seine vielfältigen literarischen Entdeckungen schätze, und wie verpflichtet ich mich ihm und jedem seiner Freunde für das, was er Ihnen geleistet, achte. In Wahrheit interessirt mich das löbliche Bestreben vieler braven Männer, in München und in benachbarten Ländern, für das Emporkommen der wahren Gelehrsamkeit, worinn sie es den protestantischen Ländern bald, wo nicht bereits, zuvorthun werden. Sie haben viel ungebrauchtes verborgen, dabey eine innwohnende Kraft, und in den schönen Ländern, wenn sie augenblicklich leiden, große Ressourcen. Leben Sie selbst, mein geliebter Freund, recht wohl; ich bin ꝛc.

14. Aug. 1806.

An Ebendenselben.

— Mit innigster Rührung trenne ich mich (nur dem Körper nach) von Ihnen, Edler! Beurtheilen Sie meine Liebe zu Ihnen nicht nach dem äusserlichen. Theils mein von jeher arbeitvolles einsiedlerisches Leben, theils viele unausweichliche Zerstreuungen haben mir nicht erlaubt, Sie in Ihrem Hause, wie ich so

oft wollte, aufzusuchen. Verzeyhen Sie meiner Lebensweise diese Unartigkeit, wovon ich selbst vornehmlich gelitten, und beurtheilen Sie, ich wiederhole es, nicht danach, was Sie meinem Herzen sind. Recht sehr viel sind Sie ihm und werden es seyn, so lang in meiner Brust für das Schöne und Gute ein warmes Gefühl schlägt. Wir sehen uns noch wieder, vor meiner Abreise. Leben Sie wohl, mein herzlichstgeliebter Freund!

13. Oct. 1807.

222.

An N.

Berlin, 9. April 1805.

— Tief hat mich gerührt, was Sie mir von den schrecklichen Actenstößen sagen, über denen Herders hohes Genie sich zermartern mußte. Ja wohl hätte er in einer andern Lage leben sollen. Nur in N. nicht, wo der Professor-Neid noch etliche Jahre früher ihn zu Tode geärgert hätte. Zu Dresden, zu Berlin bey der Academie! Aber das wollte Gott nicht! Der Allwissende weiß warum? — Daß die neue Schule von ihm nichts wissen will, hat er mit Cicero und Montesquieu gemein; auch Friedrich II. ist den jungen Herrn nichts; die Aufgeblasenheit, der Selbstdünkel ist aufs höchste gestiegen. Mein Bruder sah neulich auch einen dieser Verkehrten, von dem wurde Herder denn eben auch kaum in Ehren genennt; Heyne sey gar nichts,

unter aller Kritik; ein erbärmlich schwacher Kopf sey Cicero u. s. f. Indeß ist das nur eine Secte, und ihr Augenblick wird bald vorbey seyn, sie findet auch nicht großen Eingang, wo irgend Verstand bey Hause ist.

223.

A S. A. J. Monseigneur l'Archiduc Jean à Vienne.

à Berlin 29. Avril 1805.

Monseigneur!

Je n'ai pas besoin d'exprimer à V. A. R., ce qu'Elle aura prévû, l'extrême satisfaction avec laquelle j'ai lû ses deux admirables lettres, et entendu, au milieu d'autres beaux éloges, plusieurs étrangers qu'Elle a vû, faire celui de sa bonté persévérante pour tel qui Lui est bien véritablement devoué. J'aurois repondu il y a longtems à sa première lettre, si je m'étois fié aux postes: celles d'ici ne me donnoient aucune appréhension, mais je sai qu'ailleurs on est sujet à être mal compris et mal jugé. C'est pour cela que j'ai attendu une occasion.

Rien de plus vrai que tout le raisonnement de V. A. R.; sur l'état des affaires générales: peu de jours avant sa lettre j'ai lu un memoire de notre Prince Louis dont le résultat étoit bien parfaitement le même: depuis ce tems le chef du gouvernement

François n'a fait que confirmer ce point de vue. Prendre sans accord avec les plus intéressés le titre d'une couronne annexée à une autre depuis 841 ans et d'une nation qui existe encore sous plusieurs souverains, n'est ce pas annoncer qu'il n'y a d'autre droit public que la volonté arbitraire. C'est en effet très-conforme à l'arrêté du conseil d'état du 5 Févr. sur le rapport de Talleyrand, de ne jamais embrasser un système de paix, que toutes les puissances continentales „ne soyent reduites à la conviction de l'impossibilité d'aucune resistance aux volontés de la France." Je sens comme un autre les avantages de la paix, mais il faut pouvoir l'obtenir sans se déshonorer, sans asservir soi même, l'état, la postérité. Il est trop évident que l'anéantissement est une mort et non une paix; et s'il faut opter entre les genres de mort, celui qui est glorieux est sans doute préférable à une vie infame mille fois pire que la mort. Je vois que de plus en plus on le sens généralement. L'homme dont il s'agit, n'est pas fait pour endormir en amadouant: son char de triomphe roule avec un fracas épouvantable sur les têtes de tous ceux qui se courbent devant lui. Il est vrai que de résister, d'essayer à borner sa fureur, excitera une guerre qui sera la plus grande crise de l'Europe depuis la bataille de Záma qui décida du monde ancien. Si on la fait mal, je veux dire, si tous ne la

font et de toutes leurs forces, s'il y est question de défensives, de cordons, de dédommagemens, d'arrondissemens, tout est perdu irréparablement. En ce grand tems de danger public, Monseigneur, on Vous écoutera certainement; et Vous ferez tout pour faire reduire les entreprises à un but seul et unique, et pour le faire déclarèr avec la plus grande publicité: quel autre peut-il être que de forcer Bonaparte à la paix, mais à une paix à laquelle on puisse se fier. Il faut remettre les portes de l'Italie en des mains non suspectes (rendre aux Suisses le Valais, Genève, la Valtelline, et la partie de l'Evêché de Bâle ou cet évechè tel qu'il à été; rendre à la maison de Savoye l'héritage de ses ayeux) et reunir toute la Belgique avec la Hollande en une republique ou un Stadhouderat dans les anciennes liaisons avec l'Angleterre et la Prusse. La rive gauche du Rhin et la Lombardie sont des objets, militairement parlant, du second ordre, mais bons certainement, sur-tout la dernière, à reprendre, ou du moins, à separer tout à fait de la France. Mais il ne faudroit rien décider sur leur sort avant la paix, et en attendant se servir de leurs ressources pour la poursuite de la guerre. Quand on pense aux grands moyens de Cours et à la faveur de l'opinion tout cela paroit fort possible. Mais il faut le vouloir, et si fortement qu'on y sacrifie toutes les petites jalou-

sies, tout les souvenirs desagréables. On le fera dès qu'on aura une vue claire des objets, et la conviction qu'il n'y a de moyen de salut que dans cette façon d'agir ouverte et honorable. Quant aux alliances, aux concerts, il y en aura. Jusqu'ici je ne suis point surpris qu'on y ait répugné.

Votre modération, Monseigneur, la vie retirée, le silence, l'impénétrabilité que Vous avez, sont des qualités qui plus que toute autre font voir combien Votre ame est élévée et faite pour les grandes choses. Un jour ces sentimens si longtems comprimés n'en agiront que avec plus d'énergie sûr l'armée et dans les Conseils. Jusque là les grandes idées, simplifiées, tous les moyens moraux, toutes les maxime propres aux succès, mûrissent de plus en plus dans l'ame de V. A. R. On le sçait, ce n'est plus un sécret dans l'étranger ni dans Votre patrie; les espérances qu'on a d'Elle sont grandes. Cette persévérance et cette ardeur qui est d'autant plus concentrée qu'au déhors elle se montre moins, sont des qualités que moi-même je connois en Elle et qui pourront produire des grandes choses.

J'espère qu'alors le choix des Commandans sera conforme à l'opinion; que délors, instruits du but, on ne gênera pas sur les moyens; qu'au lieu de partis, devoués l'un à tel et l'autre à un chef différent, il n'y en aura qu'un, celui des restaurateurs

de la gloire des armes et d'un solide équilibre, V. A., je le sai, ne veut pas des favoris à Elle; mais des alentours devoués à la grande cause de la patrie. Elle n'écoutera d'autres raisonnemens, que sur les plus surs moyens de vaincre; et Elle ne pensera point à la paix tant que le but ne sera pas obtenu. Car cette fois il n'y aura de choix qu'entre être et ne plus être.

Quoique je ne doute que V. A. R. aura déjà vu ce discours de la Vie de Frédéric, comme j'y ai proposé l'idée du nouvel équilibre à fondre sur l'union de l'Autriche et de la Prusse; j'ose le joindre encore, avec deux autres petites choses. D'ailleurs je fais souvent des notices pour des journaux, parceque c'est par eux qu'on agit le plus directement sur les opinions. En quelques semaines je pourrois mettre à ses pieds le quatrième vol. de l'histoire des Suisses, en la priant d'honorer de ses regards cette addresse à la nation qui tient lieu de préface. Je fais tous les jours quelque chose, et jamais rien, dont la tendance ne soit la rectification des sophismes par lesquels on veut tromper le monde. Leurs auteurs et prôneurs, naturellement, ne m'aiment pas; mais j'ai le plaisir de voir que ces choses ne laissent pas de faire impression. Lorsqu'on pourra nommer les masques, j'en serai aussi et je leur donnerai des beaux noms. Il me semble que plusieurs de ceux

qui pendant la revolution me haissoient parceque je n'ai jamais de ma vie donné dans les choses extravagantes, sont à-présent assez contens de voir que malgré la réaction je ne laisse pas d'aimer la vraie liberté. En tems de factions on ne peut qu'être calomnié et je m'imagine que cela m'arrive aussi; mais si j'ai le bonheur de vivre encore quelques années, on verra par la teneur constante de ma façon d'agir que je n'ai jamais eu que le vrai bien public en vue. —

Je remercie V. A. R. bien affectueusement de ses renseignemens sur les Communes Allemandes en Italie. Veuille V. A. R. agréer etc.

224.

An Hrn. GR. v. Dohm M. in Heiligenstadt.

Berlin, 20. Mai 1805.

Ich war in der letzten Zeit außerordentlich beschäftiget, besonders mit der Revision des ersten Theils meiner Geschichte der Schweiz für eine neue Auflage; die Arbeit ist der mühsamsten eine, bey anderthalbtausend Verbesserungen aller Art einem schon bestehenden Werk einzuflicken: dazu kam die Vorrede des 4ten Theils (eine Addresse an die Nation), und nun habe ich für eine historische Einleitung zu Herder's Cid Untersuchungen in der castilianischen Geschichte anzustellen. Auch habe ich Luden's Leben des Thomasius

mit einer Vorrede versehen. Diese Dinge und die in Berlin einmal unausweichliche Zerstreuung, nebst zufälligen Ereignissen, haben mich, theurster Freund, abgehalten, Ihr geliebtes Schreiben früher zu beantworten.

Daß Sie krank gewesen, wußte ich; es war ein mir schmerzliches Bewußtseyn, weil ich in der That fürchte, daß an völlige Herstellung in der Lage schwerlich zu denken seyn dürfte: und doch sind Sie noch heiligern Verhältnissen schuldig, ihrer Erhaltung alles aufzuopfern: jetzt hoffe ich von der Jahrszeit. Möchte aber doch, ehe sie wieder verstreicht, sich etwas bereiten lassen, wodurch ein besserer Winter zu erhalten wäre! Urlaub, Veränderung, was immer, wenn nur die Wiederholung so einer harten Probe, wie die jetzt ausgehaltene, abzuwenden ist.

Ihre Schrift über Goslar hat mir, wie Sie vorsahen, ihres Innhaltes und Verfassers wegen große Freude gemacht, sonst aber auch eine schmerzliche Empfindung zurückgelassen. Was für eine Verfassung schon dazumal, da ein so rechtloser Vergleich, wie der von 1552, Bestand behielt! Wo ein Dellinghausen ungerochen bleiben konnte! Das ist aber der natürliche Effect aller Historie, je genauer sie die Menschen darstellt, ein gewißes Grausen zu erregen, und alles unsicherer zu fühlen, als man in biederer Gutmüthigkeit es sich sonst so vorstellt. Nun bilde ich

mir ein, hat es mit der Erbschutzherrlichkeit wohl seine Wege; die 100 Rthlr. und 2 Fasse Bier werden die guten Leute nun wohl behalten: aber traurig muß jedem der Anblick der Forste und Werke seyn, welche die Stadt, wenn sie ihr geblieben wären, so blühend machen konnten. Uebrigens hoffe ich, daß den neuesten Plagen geholfen werden soll.

Ich habe über Goslar, Eichsfeld und andere neue Provinzen viel mit dem Minister von Stein gesprochen; der einsichtsvolle Mann fühlt ganz, wie unrecht man hatte, und geht sehr damit um, die Länder zufrieden zu stellen.

Der 4te Theil meiner Geschichte der Schweiz wird Ihnen, theurster Freund, ohne anders zugeschickt werden; eben so werden Sie zu gehöriger Zeit die neue Ausgabe bekommen. Die wird aber wohl erst in einem Jahr zu haben seyn. Ich gehe damit um, sie den Lesern angenehmer zu machen, indem ich die Noten an das Ende jeden Theils zusammenwerfe, und nicht einmal durch Anführung derselben den Text unterbreche. Der 5te Theil wird noch eben so ausführlich wie diese werden; es ist die heroische Zeit. Dann aber werde ich die neueren Sachen in einen oder zwey Theile Denkwürdigkeiten möglichst bündig zusammendrängen.

Bisher habe ich noch nichts anderes unternommen, auch seit mehrern Monaten nichts oder wenig recen-

sirt. Ich gebe dieses nur darum nicht ganz auf, weil es ein guter Weg ist, manches, einem an dem Herzen liegende, schnell und für ein grösseres Publicum zu bringen.

Die, wie Niemand besser weiß als Sie, unermeßliche Arbeit über Friderich II. kann nur nach den von Ihnen angegebenen, und mir gröſstentheils bereits versprochenen Quellen gedeihen. Man hat sich zu sehr beschränkt, ihn als Krieger und Gelehrten darzustellen, die Führung des Inneren verdient gleiche Aufmerksamkeit; überhaupt, wo ist der Mann ausser Ihm, von dem aus einem halben Jahrhunderte beynahe von jedem Tag mehr als Ein geistreicher Gedanke aufzufinden wäre! Wie viele scharfsinnige Ansichten oft in einem Worte! Indeß habe ich der anderen Geschäfte wegen hiemit noch nicht anfangen können, es kann einst so schneller gehen. — — Ich bin mit Berlin, zumal aber dem König, den ich wirklich liebe, immer sehr zufrieden: um so herzlicher durchdringt mich die Erwägung von Dingen, welchen, wie die Welt nun ist, irgend ein Land, ein paar Jahre früher oder später, nicht entgehen dürfte.

Sie wissen, daß ich über die allgemeine Geschichte etwas — nicht herausgegeben, aber geschrieben habe: Materialien dazu sind seit 26 Jahren fast unzählige gesammelt worden. Oft beschäftigt mich die Idee, wenn einmal über unser Staatensystem das Consummatum

est ausgesprochen würde, diese Recapitulation alles Guten und Bösen, was darinn war, erscheinen zu machen.

Jacobi hat Ihnen viel nachgefragt, ein Sie gewiß nach Verdienst liebender Weiser und Edler. Mehrere Musensitze blühen in Ober-Teutschland auf. Heidelberg hebt sich sehr. Treffliche Plane hat Nürnberg vor (und die Ausgleichung scheint nahe). Hingegen das arme Weimar, das alte Jena, haben ihre Zeit gehabt.

Erhalten Sie sich, lieber vortrefflicher Freund; schreiben Sie mir, wenn auch nicht eigenhändig, bald; wenn ich nun wieder in Ordnung komme, so werde ich auch genauer seyn. Grüß von Herzen Ihrer mir unaussprechlich theuren Gemahlin! Leben Sie wohl, lang, und vergnügt wirksam!

Im Jul. habe ich vor, Schlieffen in Meklenburg zu besuchen: da wollen wir Ihnen die Ohren auch klingen machen. — *)

*) Beyde Freunde setzten Ihren vertraulichen Briefwechsel fort bis zu Müllers Tode. Die Güte gegen seinen Freund setzte Herr von Dohm auch gegen mich fort und vertraute mir ihn ganz an. H.

225.

An Hrn. Domvicar Körte in Halberstadt.

Berlin, 21. May 1805.

Dank, der herzlichste Dank für die übersandten Briefe *); ich werde sie Ihnen in wenig Tagen wieder senden. —

Ihr Brief hat durch seine offene Zutraulichkeit mein ganzes Herz gewonnen. Sie beobachten, wie ich sehe, alle Regeln der edelsten Delicatesse; Sie sind vollen Zutrauens würdig; die Freundschaft, welche Gleim und ich zusammen hatten, sind Sie würdig zu erben. Lassen Sie sich durch die herben Erfahrungen zu keinem Unglauben an die Menschheit verführen. Noch lebt sie in mancher Brust; nicht immer, das erfahre leider auch ich, da wo man sie zuerst suchen sollte. Aber sie ist, das fühle ich, fühlen Sie, und ich glaube, keiner von uns wird je sich an dem andern irren; glauben müssen wir einander jetzt, man muß das wagen, sobald man Grund zu haben meynt, sonst kann die zarte Pflanze nicht aufkeimen.

Sehr gut, daß Sie Winkelmanns Briefe den meinigen anschließen **), wir hatten manche Analogie, in Ansichten und Gefühlen mehr als einer Art;

*) Müllers an Gleim, die nachher mit denen von Heinse im Druck erschienen. Zürich 1806. II. 8.

**) Dieß ist in gedachter Ausgabe nicht geschehen. H.

er war einer der Edlen und Guten, auf die eine Nation und ein Zeitalter stolz seyn darf.

Die Darstellung Ihres innern Lebens, th. K., war für mich ungemein anziehend; ich habe alles wohl begriffen. Es ist auch bey mir nicht methodisch zugegangen; der einige Unterschied war mein von früher Jugend an auf einen Zweig der Kenntnisse gerichteter Sinn. Obwohl ich keine Verse mache, war immer Poesie in mir, ihr Gegenstand aber der Mensch, besonders in der großen gesellschaftlichen Verbindung. Meine Jugendplane sind auch (wenigstens noch) nicht ausgeführt worden, wie ich sie vor Augen habe; die Schuld ist aber an anderen wenigstens so viel als an mir selbst; vielleicht wäre mir im Alterthum besser gegangen. Indeß da ich doch nicht ganz vergeblich gelebt, viel gethan, auch genossen, so gebe ich in Erwartung des noch Kommenden mich zufrieden, und suche die innwohnende Freudigkeit möglichst emporzuhalten. Sie haben einen Reichthum von Begriffen und von denen ist keiner überflüssig: was Sie in die Seele gelegt, nährt sie auf, weckt, und wenn Sie in irgend eine Laufbahn sich ganz bestimmt werfen wollen, so wird alles Stelle und Anwendung finden. —

226.

An Hrn. D. Stekling in Prenzlau.

25. Mai 1805.

— Lavater *) hatte etwas ungemein inniges, ergreifendes, hineinfühlendes in des Menschen Seele. Ihr Urtheil über seine Dichtung, als solche, ist richtig. Die Prosodie war so wenig als die Grammatik meine Sache: sie war mir viel zu trocken; Sie sind weit gelehrter. Auch sandte ich Ihnen das Gedicht bloß wegen gewißer, aus der Seele innerster Tiefe emporgehobener Gefühle, wofür nie ein Sterblicher glücklichere Ausdrücke fand.

Nun steht er da, der Alpenbau vom Splügen bis ins Hasli, von Bellenz bis über Lucern herab — auf unserer Kunstkammer. — Hier die Beschreibung des Reliefs **). Ich habe dabey seyn müssen, wie der König und die Königin es sahen; es ist nicht möglich, daß ein liebenswürdiger Edelmann freundlicher und mit mehr Verstand gesprächig seyn kann, als beyde Majestäten. Von der Königin weiß es jedermann. Für den König aber faßte ich schon, als ich ihn zum

*) Es war die Rede von seinem Gedicht, das menschliche Herz, besonders dem fünften Gesang von der Freundschaft.

**) Ein Relief von diesem Theil der Schweiz, von Hrn. Müller aus Engelberg verfertiget, welches des Königs Maj. kaufte.

erstenmal sah, wahre Liebe mit Vertrauen; auch Er wird mir gewogen und sprach mehr und offener als gewöhnlich. Seither sah ich sie wieder bey dem letzten Hauptmanoeuvre.

Den Enthusiasmus für Euripides will ich nicht mindern; aber unter den drey großen Tragikern ist er der wenigst große, weil er zu viel raisonnirt. Wie wird Sophokles Sie erhöhen! Wenn Sie fester in der Sprache sind, so sollen Sie auch Aristophanis alles übertreffenden Witz kosten; (nur ist unumgänglich vorher Thucydides zu lesen: sonst versteht man, wenn auch die Worte, die Anspielungen und Charaktere nicht;) auch den so leichten als geistreichen Lucian. Es wird mich außerordentlich freuen, wenn Sie Horazen hören: Vos exemplaria Graeca nocturna versate manu, versate diurna. Werfen Sie sich sehr in die Alten: sie haben die Proben aller Jahrhunderte bestanden.

Einst werde ich Ihnen Merian's Memoires sur l'influence des sciences sur la poësie zu verschaffen suchen; in sämmtlichen Memoires der Academie ist nichts geistreicheres; dabey große Gelehrsamkeit, der feinste Geschmack. Er zeigt, daß man die Poesie ja durchaus nicht durch Beymischung der Wissenschaft verderben darf.

Ihre Predigt über die Unsterblichkeit senden Sie mir; über diesen Artikel bin ich unersättlich, wie über

die Freundschaft. Es ist etwas in mir, höher denn alle Beweise, ein Gefühl unsterblicher Kraft, so wie ich auch in dieser Welt lange zu leben glaube. Verdruß, Sorgen, können für Augenblicke mich hinwerfen: aber Gott und Freund und Studium helfen mir gleich wieder auf.

Es plagt mich sehr zu finden, daß die Historie in den Romanzen vom Cid fast durchaus unrichtig ist; nun ich aber das Interesse doch erhalten möchte, suche ich alles auf, was dienen mag, dem Glauben des Lesers mit etwas zu Hülfe zu kommen.

227.

A Mr. Joseph de Hammer à Constantinople.

à Berlin 29. Mai 1805.

Plusieurs raisons, mon excellent et éternellement cher ami, ont interrompu notre correspondance. . . . J'étois alors dans une position indifférente à l'égard de la Cour. Elle changea vers la fin de 1804; on me rendit enfin justice, on reconnut et la bonté de mes principes, et ma sincérité. Vous Vous étonnerez que j'aye pris ce moment pour quitter. Cela est arrivé fort accidentellement. Je faisois un voyage en Saxe, dans ce cercle littéraire que Vous connoissez; l'envie me prit, et j'eus la permission, d'aller aussi à Berlin, où j'avois d'anciens amis. J'y vou-

lois rester 15 jours. A mon arrivée je reçus un accueil qui tenoit de l'enthousiasme; c'étoit un enfant de la maison qu'on avoit crû perdu et qui revénoit. Il y a ici une liberalité de principes, un amour de la patrie et de la gloire de la Prusse, une susceptibilité d'exaltation, une culture si générale, une telle hospitalité, que moi-même je crus rénaitre; j'avois perdu l'habitude de tels hommes. Le Roi lui-même a quelque chose qui dès la première audience me captiva; et cela m'est constamment arrivé depuis; je l'aime vraiment. On me fit des propositions. A Vienne ils crurent qu'il s'agissoit d'une augmentation de pension; en effet ils m'en offrirent une, assez belle. Mais toute l'Allemagne me démandoit la poursuite de mes travaux littéraires; vraiment, sans me déshonorer, je ne pouvois y renoncer pour 2000 fl. de plus. Je revins donc à Vienne, demandant 1) la permission de faire imprimer l'histoire de la Suisse en pays étranger, sans censure, sauf à la laisser prohiber, si on vouloit, en Autriche; 2) la première place ou l'expectative de la première place à la Bibliothèque Impériale. Il y eut des obstacles que mes amis ne crûrent pas pouvoir vaincre, et la reponse fut: que l'histoire de la Suisse étant celle d'une révolution, heureusement exécutée, la publication ne sauroit être admise, et que je ne pourrois avoir la première place à la Bibliothèque tant que

je serai protestant. Je fis sentir alors que de cette manière je ne pourrois être heureux à Vienne. Car je manquai le but de ma vie, et j'avoue que la seule vûe de J. à la bibliothèque m'étoit insupportable. Il me fut permis alors de profiter des offres du Roi. Je dois dire que j'eus les preuves les plus manifestes du regret de la partie la plus estimable du public, et que, malgré mes raisons, j'ai quitté Vienne avec bien de la peine: les nations Autrichiennes sont bonnes et il y a de l'étoffe, il y a quelque chose de cordial, et c'est une si belle monarchie. Alors, prenant par Saltzbourg, Munich (je nomme les cours où je me suis arrêté), la Suisse (depuis Schaffhouse par Berne à Genève), Carlsruh, Aschaffenbourg, la Thuringue, Halle, je suis arrivé à Berlin vers la fin du Juillet et deux mois après j'ai reçu mes livres, mes papiers. Après l'ennui des premiers arrangemens j'ai achevé le 4me vol. de l'histoire de la Suisse qui vient de paroitre; j'ai du revoir les précédens pour une nouvelle édition (chose très-pénible, d'insérer dans un livre déjà fait cette quantité de corrections et de supplémens); puis j'ai publié un discours, sur la vie de Frédéric le Grand, lû dans l'Académie à la séance publique — l'article du grand prophète des Arabes tiré de mon histoire universelle — une préface à la vie de Thomasius, par un de mes jeunes amis, Luden — et un grand nombre de noti-

ces dans les journaux de Halle et de Jene. Il y a un autre ouvrage dans lequel Vous y êtes, mon ami, pour quelque chose: Herder, comme Vous savez, est mort, et Vous vous souvenez peut-être que j'étois lié d'amitié avec lui et sa famille; ceci m'a porté à me charger de la revision d'une partie de ses ouvrages, pour le recueil général qu'on a fait. A la tête de la partie historique il y a 15 lettres sur Persépolis: il ne sait trop ce qu'il dit quant à l'origine du Tchilminar, mais ce qu'il dit des figures, et de la religion, est plein de genie de vûes grandes et nouvelles. Eh bien à ces lettres étoient annexés quelques supplémens qui appartiennent à Vous et moi: l'article de Dshemshjd, que Vous avez traduit de Mirkhond et enrichi de quelques notes, aux quelles j'en avois ajouté beaucoup d'autres, ainsi qu'à la traduction du Dshemshjd de Ferdusj par le Comte de Ludolf. Vous Vous rappellerez que nous lui envoyâmes tout ceci il y a plusieurs années. Comme il en vouloit faire usage, comme les choses en elles-mêmes sont intéressantes, comme en les rétranchant le volume perdroit sa proportion, par celles et d'autres raisons, j'ai conservé tout: comme je ne veux pas Vous faire des affaires avec la censure de Vienne, je n'ai laissé subsisté de Votre nom que les initiales; d'ailleurs je prendrois naturellement tout sur moi. Je suis fort occupé à présent d'un seconde ou-

vrage de lui, du Cid; il y a traduit, on ne peut rien de mieux, d'antiques romances Espagnoles, il chérissoit cet ouvrage, mais il mourut sans le doter: je fouille donc dans les chroniques et les poësies de l'antique Castille pour y mettre une préface et une introduction. En Vous disant tout ceci, mon ami, Vous voyez aussi, combien il a dû me rester peu de tems pour la correspondance. —

Que Muradgea ne Vous empêche pas de récueillir l'histoire des Ottomans. Il n'a pas le génie historique; il craint d'aborder son sujet de ce côté. Les Abbassides excepté il n'y eût pas en Orient de dynastie aussi longue: des grands hommes la formerent, mais comme entre Sulejman et Morad IV. l'intervalle a été long et que depuis il n'y eut pas de Padisha qui osat prétendre à un titre dans l'histoire, il faut que dans les instituts et les moeurs il y ait des choses particulières, et Vous le montrerez. De plus, leurs vices et leurs vertus différent des notres jusqu'à un entière opposition: quel interêt que d'observer influence impartialement! Enfin quelque défectueux que je me réprésente leurs annales, toujours il y a de quoi glaner des notices sur les pays et les peuples qui pour leurs pères sont si intéressans à tout le monde cultivé. Ne dédaignez pas les notices de Laonicus Chalcondylas et d'autres Byzantins; ils sont souvent très-raisonnables.

Il y a une bonne raison de ramasser des histoires en laissant là les poësies. Celles-ci sont en Vous; Vous le faitez comme eux; mais sans sources il n'est pas possible de savoir l'histoire.

— Mes remercimens de la lettre que m'a portée B. . . . Autres remercîmens bien plûs forts — et ici je ne puis que revenir à te tutoyer, parceque mon coeur est trop ému: c'est de n'avoir pas douté de mon amitié malgré un si long silence. Généreux ami, tu avois bien raison, mais une âme commune auroit moins bien jugé de la mienne. Neuf ans ce sont écoulés depuis que nous avons fait notre amitié. Je t'aime plus qu'alors, c'est beaucoup dire. C'est que je te trouve toujours digne de toi, remplissant toutes mes espérances, luttant avec les obstacles et supérieur à la fortune et aux hommes vulgaires. Non, Hammer, aucun tems (et il en peut venir de mauvais, d'orageux), aucune distance ne saura nous arracher l'un à l'autre. Je sai que (quoique bien avec la cour que tu sers), cependant — il n'est guères en mon pouvoir de t'être utile, et que si un accident quelconque te faisoit quitter, il y a une autre nation, plus d'une peut-être, qui te tendroit les bras: mais dans toutes les vicissitudes imprévoyables pense que tu as un ami, qui, s'il le faloit, trouveroit bien moyen de te servir toujours et essentiellement; Nos liens, fondés sur la communauté du

goût de la littérature, sur la sympathies d'ames libres et honnêtes et sur le charme indéfinissable de l'amitié ne seront jamais dissous. Un jour, je n'en désespére nullement, nous nous réverrons, Dieu sait où: en attendant nous nous aimerons comme nous aimons des certains anciens, avec la différence de pouvoir communiquer, au moins, selon ton plan, deux fois par an, et quelquefois par occasion de voyageur. . . . . . . Si je t'ai toujours aimé, cher Hammer, ta lettre, respirant la magnanimité envers tes ennemis et cette noble conscience de ce que tu vaux, me donne de la vénération pour ta belle ame. C'est là la vraie vertu, d'être homme au milieu de ces vils êtres rampans, devoués au mépris de tous ceux qui les connoissent et les connoîtront, nuls dans les grandes affaires, puissans par les délations, et se bouffissant d'orgueil dans le vain espoir de cacher leur nullité. — — —

228.

An Herrn D. Stekling.

B. 6. Jul. 1805.

*) — Wie sieht es denn mit dem aufkeimenden Geschlechte aus? Welche Aussichten! Ueberhaupt

*) Es war vom Zustand der öffentlichen Sittlichkeit die Rede.

wankt Europa. Die Traurigkeit, die mich bisweilen befällt, hat keine andere Ursache, es übernimmt einen mit unter der Gedanke über die Unnützlichkeit der ganzen Lebensmühe: Wer glaubt unserer Predigt? . . . . . Sorgsam bin ich, das ist wahr, über solche Dinge, doch nicht niedergeschlagen. Am Ende wird die ewige Ordnung ihr Recht immer behaupten, das Gute nie ohne seine Gemeinde bleiben: nur wenn alles nicht mehr taugt, ist ein Land zur Verwerfung reif, wie seit zweytausend Jahren Griechenland brach liegen muß, und eines Auflebens kaum fähig scheint.

— Manchmal schaden große Männer, wenn nicht bald eben so große kommen, um das, was zu ihrer Zeit nothwendig war, umzugestalten und zu mildern nach veränderter Zeit. Sonst schlendert man unter der Firma des großen Namens fort.

Dank für Ihre Schilderung; über dieses Capitel mehr öfters: denn kein Studium geht mir über das des Landmanns; ich versichere Sie, daß das Beste in meinen Schriften vom Volk erlernt ist. Ich habe es in der Jugend viel gesehen; in den Chroniken auch sieht man das Volk; die Sitten der Meinigen waren stadtbürgerlich, aber die heiligen vestigia ruris sind in unsern, dazumal seit 300 Jahren unangetasteten Städtchens sehr sichtbar, und da ist Natur,

> Sacra Deûm sanctique patres; extrema per illos
> Justitia excedens terris vestigia fecit.

Vortrefflich (wie alles) Ihre Geduld über die Griechen und Ihre Selbstbeherrschung, nicht einen zu unterbrechen, weil Sie eine schönere Ausgabe von einem andern bekommen. Ich sage Ihnen, m. St., und trüge mich nicht: herrlich wird die Ernte seyn, Sie gehen auf den Grund, sind beharrlich: das ist in allem der Weg zum Sieg.

Sprach ich Ihnen nie von Ihrer Predigt? Gelesen habe ich sie mit recht vielem Vergnügen für mich, und Stellen gefunden, die, wenn irgend offene Köpfe in der Gemeinde waren, Wirkung nicht verfehlen konnten. Hüten Sie sich nur vor der ματαιολογια *) der Philosophie, zumal vor der Sprache derselben, die das Herz läßt wie eine Eisgrube, und den Verstand eben auch nicht recht helle macht. Verstehen Sie mich nicht unrecht; ich bin zufrieden; aber, mein Held in diesem Fall ist Chrysostomus. Was ich so sehr an ihm liebe, ist vorerst, daß er sich sehr an die Bibel hält und sie wirklich auslegt; daß er aber hierin, wie in allem (wenn er nicht eben über eins der dummen Controversen predigen muß), immer auf das Herz losgeht, welches er kannte, wie keiner; kein Theaterstück, kein Roman enthält einen solchen Reichthum der feinsten Beobachtungen. Man ist ganz erstaunt zu sehen, was er in dem Text zu finden weiß, und es ist darin. Er ist der Christen Tullius, ich möchte bald sagen, mehr als Tullius.

*) Dem „unnützen Geschwätz."

229.

An Herrn Friedrich Perthes, Buchhändler in Hamburg.

Berlin, 13. August 1805.

Dank, edeldenkender Mann, für Ihre Zuschrift; es ist Labsal, solche teutsche Gefühle zu finden; ohne Sie gesehen zu haben, wurde ich dadurch Ihr Freund. Die Zeit ist da, wo alle Gleichgesinnten sich einander brüderlich anschließen müssen, in dem Werk der Nationalrettung, und wenn es mißglückte, in Aufrechthaltung eines unüberwindlichen Bestrebens für Herstellung und in warmer Theilnehmung eines jeden an dem Schicksal des andern, wie Ein Mann zu seyn. Hiefür nur hat für mich das Leben noch Reiz.

Die Idee der Uebersetzung des Venetianischen Werkes *) möchte ich in die eines freyen, aber genauen, authentischen Auszugs verwandeln; so daß kein Factum ausgelassen und Hauptdepeschen ganz geliefert, nur die Wiederholungen oder was ganz unbedeutend scheint, weggelassen würde; hiedurch würde es wenigstens um ein Drittheil reducirt. Bleiben muß die Form; die

*) Raccolta cronologico-ragionata di documenti che formano la storia diplomatica della rivoluzione e caduta della republica di Venezia. 1799. (Die Recension des Verfassers von diesem höchstmerkwürdigen Buch wird im folgenden Bande abgedruckt.)

Depeschen, die Decrete, müssen sich ohne Zwischengeschwätz folgen; nicht nur der Authentie wegen, sondern weil die ganze Höllentragödie dem Leser um so gegenwärtiger wird; man sieht die schnöden Kerls samt ihrem Führer nach und nach in Schafskleidern auftreten und diese abwerfen, sobald Oestreich nichts mehr vermag; sofort plaudert B. mit der verworfensten Insolenz, und die jämmerlichen Leute zu Venedig, von Schurken hintergangen, geben sich hin. Wird es anders seyn, wenn es zu neuen Auftritten kömmt? Welche Versicherungen wird man hören, so lang Oestreich noch steht! Was nachher seyn wird, ist in dem Buch zu lesen; wie man aus demselben auch sieht, daß das Unglück nicht einer Volksmißstimmung, sondern der trägen feigen Unbesonnenheit der Verwaltungen zuzuschreiben war und ist und seyn wird. Mit welchem Gemüth glauben Sie wohl, daß ich nun den altverehrten Namen auch meines Volkes und sein Plätzchen unter den Staaten Europens verschwinden sehe! Das können Sie aus der Vorrede des 4ten Theils meiner Geschichte beurtheilen. Ich kann es nicht aussprechen. Aber, nun bald ohne Vaterland, fühle ich desto mehr, daß ich der Gesellschaft männlicher Vertheidiger des Rechts und der Wahrheit allein zugehöre.

— Es ist der größte Augenblick, auf dem die Schicksale alles Guten und Edlen in der gesitteten

Welt vielleicht auf lange Geschlechtalter beruhen .... Ich verzweifle noch nicht: wenn wir noch nicht durchaus verdorben sind, so wird sich eine öffentliche Stimme hören lassen, die, wäre es auch im äußersten Unglück, wo nur der Muth der Verzweiflung bleibt, Einmal noch einen Gemeingeist entflammen könnte. Sobald nur der Teutsche sich fühlte, und daß nicht von einer fremden, sondern von der allereigensten Sache, über die gleichgültig zu seyn ein Widerspruch mit der menschlichen Natur ist, daß vom Seyn und Nichtseyn aller Nationalität, Literatur, Ehre und Wohlfahrt die Rede ist, von dem an wäre nichts mehr zu fürchten. Aber — sind wir da? Allein — ich will nicht klagen. Es ist eine innere Kirche, eine unsichtbare Verbrüderung der Gleichgesinnten, die bey jedem Worte sich erkennt: diese, wozu Sie gehören, m. Fr., ist das Salz der Erde; wer da sich zusammenfindet, ist Bruder und Freund, mehr als mit vielen, die er lebenslänglich gesehen; darauf hin muß man arbeiten, daß, wenn das ganze Machwerk, von dessen Erhaltung die, welche es am wenigsten sollten, die Hände abziehen, zerbrechen sollte, der Keim einer Erneuerung doch bleibe, und nicht ein paar unglückliche Schlachten ein allzugutes Volk, wie wir Teutsche sind, dem Joch des Uebermüthigen unterwerfen. Könnte ich machen, daß alle Rechtlichen in diesen Bund vereiniget wären; diese Coalition sollte wohl die kräftigste seyn ....

230.

An N—

(August, 1805.)

— Wenige Stunden vor meiner Abreise (nach Mecklenburg) ließ Prinz Louis mich zu sich rufen, und gab mir ihren vortrefflichen Brief, der ihn ungemein ergriff. Er wird Ihnen geantwortet haben; aber sagen muß ich, daß die Stelle, qu'il devroit s'entourer de gens à talens et énergie, sein Gemüth besonders begeistert hat, einen Gedanken, den auch ich schon hatte, ernstlich zu betrachten: ob es nicht so möglich als gewiß höchst heilsam wäre, eine feste innige Vereinigung solcher Edlen, welche die Erhaltung der Freyheit Europens wünschen, welche Geist, Muth und Kraft haben, jeder seines Orts dafür zu wirken, und die durch diesen hohen Zweck und den Haß der Tyranney unverbrüchlich verbrüdert wären, hervorzubringen! Sie wissen, was durch dergleichen Maßregeln in der Welt oft böses geschah: sollte nicht Einmal die mißbrauchte Waffe für die gute Sache aufgenommen werden? Hielten die Jesuiten nicht den Fall der Hierarchie auf? Waren sie, wo man sie verstand und wirken ließ, nicht öfters auch den Regierungen nützlich? wie viel mehr ein eben hauptsächlich für die Existenz unabhängiger Regierungen geschlossener Verein, dessen Zweck die verdienstvollste Zusammenwirkung wäre! Aber, da er einen gewaltigen

Feind und seinen, wohl organisirten, wohl unterstützten Anhang wider sich hätte, so müßten erstlich alle sonst für die schlimmsten Zwecke mit unaussprechlicher Geschicklichkeit angewendeten Mittel zu unauflöslicher Befestigung und undurchdringlicher Geheimhaltung der Mittheilungen und Unternehmungen, alles, was mit einem Wort in den succeßvollsten Verbindungen dieser Art probhaltig erschienen, Vorschrift und Grundlage werden; zweytens die durchaus erforderlichen Unterstützungen besonders anfangs nicht fehlen: dahin gehört ein sicheres Centrum — das würde wohl zu finden seyn; es giebt Fürsten, die es begünstigen würden: Geld für die Deckung der nothwendigen Auslagen, als für Reisen, Correspondenz auf nicht gemeinem Wege, Buchdruckerey u. dgl. Auch das (was nicht unermeßlich seyn kann) sollte, dächte ich, entweder von Fürsten, deren Interesse dabey ist, oder von bemittelten Wohlgesinnten zu erhalten seyn. Wenn man bedenkt, wie wichtig es wäre, mit Berichtigung der öffentlichen Meinung, der Zeitungsnachrichten, der heillosen Bücher, die abspannen, die verblenden, verwirren, mit genauer Notiz des wahren Zustandes u. s. w. mit einförmigem Einfluß, mit systematischer Leitung sich zu beschäftigen, wie sollte nicht jeder von der Gefahr überzeugte Hof nicht das begünstigen?

Mit Besprechung über diese Ideen vergieng derselbe Abend, und ich habe mir in der Einsamkeit des Reise-

wagens noch mehr dazu gedacht. Angestoßen bin ich nur an der Hauptschwierigkeit alles Guten in unserer Zeit: wo nehmen wir ein Dutzend Köpfe her, die können und wollen? Denn flache gemeine Seelen sind hiebey nicht brauchbar. Genug; Sie haben den Gedanken; wenn etwas ähnliches Ihnen ausführbar scheint, so zählen Sie auf mich, in allem, was retten kann, auf meinen Eifer und Muth. Sie wissen, wir sind über den individuellen Werth der Teutschen verstanden: die Aufgabe ist, wie demselben durch Verein Uebergewicht zu geben? Der Zweck ist erstlich, das drohende Uebel zu beschwören, und wenn die Welt wirklich doch geliefert würde, noch dann das heilige Feuer zu bewahren, gemeine Sache, wie die Christen in der Verfolgungszeit, nicht weniger zu halten, und wenn in fremden Zonen Ansiedelung zu suchen wäre, bey einander zu bleiben — die Elite der alteuropäischen Welt.

Etwas dahin führendes habe ich vor weniger Zeit auch den Russen vorgeschlagen: es wird in allen öffentlichen Blättern so tückisch und frech gelogen, daß gemeine Sterbliche nicht mehr wissen, was sie denken sollen. So halte denn der Autokrator irgendwo in der Mitte Europens 5, 6 talentvolle Männer, von ihm bezahlt und geschützt, welche das einige Geschäft haben, die Lügen zu enthüllen und die vertuschte Wahrheit zu Tage zu fördern; Männer von Thätigkeit,

Kenntniß, Muth, Beredsamkeit, ohne alle Sorgen (da er sie unterhält), ohne alle Furcht (da, wenn sie fliehen müßten, Beybehaltung und Anstellung in dem gewaltigen Reich ihnen zugesichert wäre).

Den Eindruck dieser Idee kann ich noch nicht wissen; eine andere aber hat gefallen und man denkt an die Ausführung. Die ewige französische Leserey hat den russischen Großen eine Menge falsche Begriffe beygebracht. So werde dann in Petersburg eine Anstalt für künftige Minister und sonst große Herren gegründet, wo vortreffliche Lehrer der Geschichte im hohen Sinn einig damit beschäftigt seyn, durch die Erfahrung der Jahrhunderte und ächte Darstellung der großen Verhältnisse die Ideen zu berichtigen, und Rußlands wahre Würde, Sicherheit und Macht in dem Schutz Mittel-Europens, des Kerns der civilisirten Welt, zu zeigen.

231.

An Herrn Domvicar Körte in Halberstadt.

Berlin, 30. August 1805.

Was soll ich sagen über den Abdruck der Briefe, wozu Sie so freundlich meine Zustimmung begehren? Sie glauben, daß Sie Jünglingen nützlich seyn dürften. Möglich ist, daß einige sich daraus merken, wie man bey aller Schwierigkeit der ersten Schritte in der Welt sich emporhalten kann, wenn man ein höheres

Ziel unverrückt im Auge behält. Genug, um mich hinzugeben. Aufopferung ist es immer: man wird finden, daß der Mann unter dem Ideal blieb, das er als Jüngling sich vorgebildet: man täuscht sich (es soll so seyn) über die Größe des zu bewirken möglichen Guten, und es wird durch die Erfahrung gebeugt. Indeß wird man doch wohl nur Mißmuth über die Launen des Glücks, nicht unmännliche Niedergeschlagenheit finden. Ueber jene kann die Sympathie edler Gemüther am besten trösten; man wird aus diesen Briefen sehen, wie dem Verfasser Freundschaft immer das höchste Labsal gewesen, die Laura, die er sein Lebenlang suchte. Auch dazu mögen sie gut seyn, von der kalten Selbstsucht, welche isolirt und schwächt, aufzurufen zu der Empfindung, welche (wie im Heroenalter oder wie in den Stürmen der alten Republiken) in gegenwärtiger Erschütterung der Formen Europens und aller Verhältnisse der gebildeten Welt, eine nothwendige Stütze des Lebens der Guten und Edlen ist. Ueber die Vorstellung, daß Freundschaft und Muth in einigen jungen Gemüthern bey Lesung dieser Briefe gewinnen könnten, vergesse ich also, was darinn zu meinem Nachtheil ausgelegt werden dürfte, und selbst unreife Urtheile, die in spätern Schriften ihre Berichtigung fanden oder noch finden werden. Mehr zu sagen, wäre eitel, da das Buch weder für die große noch für die Nachwelt bestimmt ist; für Jünglinge ist's, in

deren Herzen die Freude, die Klage des liebenden Jünglings von selbst wieder tönt, welche den Jubel der ruhmvollen Projekte bey aufblühender Kraft, alsdann die Verstimmung, die Herabstimmung, aber auch das mitfühlen, daß, obgleich der Mensch selten kann, was er will, er immer doch mehr oder weniger kann, in welcher Maaße er sich selbst nicht verläßt. Leben Sie wohl, mein Theurester!

232.

A S. A. J. Monseigneur l'Archiduc Jean.

à Berlin 21 Sept. 1805.

Monseigneur!

Lorsque j'ai reçu la lettre d'ailleurs excellente que V. A. R. m'écrivit le 1er Août, je savois à n'en pouvoir douter, que la voie que très-sagement Elle croyoit la meilleure, ne pouvoit plus avoir lieu, et que d'ailleurs elle eût été d'un succès très-problématique: mais j'ai été emu dans le fond de mon coeur de Vos dispositions vraiment héroïques de servir la patrie et son Auguste Chef de la manière qu'on le veut, et de ne pas Vous laisser décourager par des mortifications ni troubler par un esprit de parti. Je ne peux Vous exprimer combien mon respect, mon admiration, mon dévouement, je ne peux exprimer quels sentimens élevés et tendres, ont augmenté en moi par tout ce qui m'est parvenu sur le compte de V. A. R. et qu'Elle-même m'a

écrit. Que ne suis-je aujourd'hui où j'étois, pour ne penser et n'exister que pour la grande et belle cause dont aujourd'hui, comme tant de fois dans les siècles de la grandeur Ottomane, Votre Auguste Maison est le glorieux rempart et défenseur! Si Vous le vouliez, je viendrois, en sacrifiant tout; Votre bel Empire, le nom sacré que Vous portez si dignement, tout peut périr dans cette terrible lutte, mais ne vaut-il pas mieux périr que survivre? Je ne sais, si, après celle-ci, je pourrai Vous écrire une autre lettre; Votre Altesse sera aux armées, et les évènemens peuvent rendre impossible de Lui faire parvenir quelque chose. Ainsi souffrez qu'en ce moment je m'abandonne à l'émotion de mon ame. Je Vous remercie des sentimens dont, pendant plusieurs années, V. A. R. m'a donné tant de marques. Soyez sûr que les admirables vertus que j'ai vues en Vous, furent la cause de mon attachement extrême. Je savois bien que de vivre et de mourir pour la patrie étoit Votre unique ambition; et je voyois combien V. A. R. vouloit du bien aussi à la mienne. Le tems de la grande crise est arrivé! L'existence de l'Europe dépend du bonheur des armes, que Vous avez prises en main. Puisse la valeur de Vos ancètres de Lorraine et la constance de Vos ayeux de Habsbourg se trouver réunies à la grande maxime, de faire cette guerre, comme Vous le disiez un jour,

de toutes les forces, sans perdre un jour ni une occasion, pour accabler l'ennemi et la terminer victorieusement. J'ai été enchanté de la dernière note du Ministère Impérial d'Autriche, du 3 Sept.; je n'ai jamais rien vu de plus digne de la Cour par la puissance des raisons et par la mesure des expressions. Un autre, un nouvel esprit me paroît animer la Cour; si on se bat, comme on écrit, l'Autriche est sauvée et l'Europe aussi. Faites ce que Vous pouvez par l'ascendant qui Vous appartient, Monseigneur, pour faire entièrement oublier en ce moment extrême tous les effets de l'esprit de parti, toutes les vues personnelles, même les opinions, et fût-ce des convictions, contraires au grand but. Animez Votre admirable armée de l'enthousiasme qui dans le jour du combat pourra renouveller les beaux jours du grand Eugène. Je sais qu'en toutes les délibérations V. A. sera pour les partis les plus nobles, les plus fortes, les plus décisifs, sans lesquels il n'y auroit pas chez nous cette exaltation du courage, nécessaire à braver chez l'ennemi le souvenir de ses victoires récentes. Si (comme la destinée le fait quelque fois arriver pour éprouver la fermeté) s'il y avoit quelque fâcheux accident, je sais que Vous ne Vous abandonnerez pas Vous-même ni l'espoir de la chose publique; car Vous Vous souviendrez que les défaites ne sont funestes que quand on les prend

pour telles, et que Guillaume d'Orange a réussi dans ses grands plans contre Louis XIV pour n'avoir jamais cru qu'il étoit défait quoiqu'il fût souvent vaincu. Je prévois aussi que si la fortune enfin se déclaroit pour la cause juste, il n'y auroit ni cet abus qui ranimeroit chez les ennemis le courage du désespoir, ni celui qui armeroit les jalousies. Il y a, je le vois, des hommes si sages à la tête de Vos affaires, que cette guerre, si elle est heureuse, sera le sujet d'une joie pure de l'Europe, et, si elle ne l'étoit pas, elle feroit déployer en ceux qui commandent et parmi Vos peuples ces ressources invincibles, qui en imposent aux vainqueurs et souvent tournent contre eux les avantages, dont leur orgueil abuse. D'ailleurs ceux qui bravent les malheurs, sont les seuls qui excitent un intérêt, souvent efficace, parmi ceux qui ont des motifs pour craindre leur extrême revers. On craint pour ce qu'on aime beaucoup: c'est ce qui me fait penser à des cas que Dieu veuille épargner aux défenseurs de la bonne cause. J'aime bien mieux penser que V. A. R. recevra celle-ci dans mon pays, que personne des indigènes connoît plus parfaitement, ou que des victoires La conduiront à le délivrer aussi, en faisant éprouver le sort de Charles le Téméraire à celui dont l'orgueil démésuré et insatiable ressemble à cet infortuné prince, bien plus qu'aux héros qu'il se flatte

de surpasser. Je ne puis dire de moi à V. A. R. si non que jour et nuit je m'occupe, sans fruit, du même objet qu'Elle, et qu'oubliant pour ce tems les choses anciennes je voudrois n'exister et vivre que pour celles du moment. Si dans quelque vicissitude je pouvois servir la cause, Elle ne doute pas, que les services les plus essentiels seroient ceux que je voudrois lui rendre, au prix de tout. Mes principes, mes sentimens sont invariables. Mes voeux, mes plus affectueux sentimens Vous suivront partout. Si quelqu'un de l'armée ou de Votre connoissance venoit ici ou que tel autre moyen se présentât, daignez, d'une seule ligne, me dire que V. A. R. ne m'a pas oublié, et ses ordres si Elle en a pour moi. C'est ainsi qu'avec l'émotion la plus vive de mon ame je Lui renouvelle les hommages si souvent et toujours si sincèrement exprimés de celui qui est pour la vie

Monseigneur de V. A. Royale

le plus fidèlement et le plus affectueusement dévoué serviteur etc.

Je ne parle pas des nouvelles; les plus grandes sont plus à Sa portée, ou encore incertains. J'attends avec impatience le retour du Prince Louis qui doit arriver aujourd'hui. Cette lettre est écrite fort à la hâte et très-mal; mais Elle y reconnoîtra mon coeur.

233.

An Herrn D. Stekling in Prenzlau.

Berlin, 14. Dec. 1805.

Ich las dieser Tage etliche Blätter in Hagen's Bearbeitung des Nibelungen-Lieds und fand Ihre Bemerkung ganz bestätiget. Zeiten, die man aus weiter Ferne im Helldunkel sieht, passen für die epische Dichtung. Eine gewiß höchst dunkle Sage von vielleicht ein paar Zeilen macht den Grund dieses Liedes; alles übrige ist Erfindung und an Homerische Wahrheit und Genauigkeit nicht zu denken; denn Homers Stoff war kaum 150 Jahre alt, er mußte treuer seyn. Mir deucht, wo die Urkunden beginnen, hört der Mythos auf; es müssen denn sehr unbekannte Personen gebraucht werden können, wie Kotzebue aus meiner Historie mir die Nahmen Otton's von Granson, Cuno's von Estavajel und der Johanna von Montfaucon nahm. Der Fabelstoff ist darum reich genug; der ganze Orient, Kreuzzüge, Amerika, die alte Welt bis auf Thucydides, der ganze Nord weit herab; und wenn man dazu nimmt, was mit weniger Freyheit, aber großem Eindruck, wenigstens dramatisch, aus wirklicher Geschichte (wie Shakespeare, Voltaire gethan) erborgt werden kann, welches freylich noch mehr Kunst erfordert, um nie die Täuschung zu stören. (Daher Schiller im Tell der Sage möglichst treu bleibt). Ihre Betrachtungen hierüber sind ganz richtig.

Die Ueberarbeiter des Nibelungen-Liedes (nicht Hagen — sondern Eschenbach oder wer es ist) haben sich zu viel erlaubt. So einen Hof hatte Gonthahar gewiß nicht; sie mahlen das fünfte Jahrhundert nach dem eilften. Spuren nur leuchten durch. Man kann erkennen, daß ein älterer Stoff gewesen.

Gelesen habe ich meist Memoires unserer Academie; die sind nun nicht eben poetisch; ausser die vortrefflichen Stücke des alten Merians über die Dichter. (Dieser Greis ist's, für den allein ich wöchentlich von der Regel, nie zu Nacht zu essen, eine Ausnahm mache. Denn er hat mich sehr gern, und ich von Jugend an habe für das Alter eine kindliche Verehrung. Donnerstag Nachts bin ich also gemeiniglich sehr lustig, trinke auch ziemlich, um Ihm Freude zu machen.)

Dann habe ich allerhand Ungedrucktes über Staat und Krieg gelesen; meist mit bitterm Schmerz über den Zustand Europens, die Zukunft, die Unwürdigkeit der meisten Vorgänge. Ich mag das gar nicht weitläufiger sagen. Sie haben Augen und sehen nicht. Mein Trost ist, daß, wenn noch etwas Gutes mit uns europäischen Menschen zu erzielen seyn sollte, die allesleitende Hand, bey der offenbaren Bankeroute aller unserer Staatsweisheit, leicht eingreifen und mit einem Augenblick alles ändern kann.

Ich habe auch wieder von Jean Paul etwas gelesen: das Campaner-Thal; mit Interesse, weil ich

immer über die Unsterblichkeit gerne etwas genialisches höre. Hierüber kann mir niemand zuviel vorpoetisiren. Ich habe ein starkes Gefühl derselben in mir. Lasen Sie nie Lessings Erziehung des Menschengeschlechts? Der hat einiges herrliche; es ist sein bestes Werk. Haben Sie es nicht, so sende ich es Ihnen, nicht zum lesen, sondern zum studiren, um sich ganz eigen zu machen die hohe große Ansicht. Mit solcher Speise sollen Sie sich nähren; das giebt Mark für die Seele.

W. sende ich Ihnen beyliegend. Ich liebe dieses Philosophiren über Historiographie nicht. Die That muß lehren. Ich bin wie der alte Ziethen: räsonnire wenig über Plan, wenn es aber zum Werk geht, bin ich da.

234.

An Herrn Friedrich Perthes in Hamburg.

Berlin, 17. Dec. 1805.

Zwey Dinge verspäteten meine Antwort, edler teutscher Mann! Sobald ich das Unglück hereinbrechen sah, nicht durch die Niederlagen, sondern durch die Erstorbenheit auch des allervulgärsten Gemeinsinns, wollte ich auf alle Fälle, daß ich arbeiten dürfe oder alles aufzugeben habe, mich frey machen, verwendete daher alle Zeit auf die Vollendung der neuen Ausgabe meiner Geschichte der Schweiz, und brachte sie endlich

am 11ten zu Ende. Zweytens gab ich mir alle Mühe, den innern ächten Stand der Dinge wohl zu erforschen, um Hoffnungen und Plane darnach abzumessen. Hievon war das Resultat ergreifend schmerzlich. Was Sie in Ihrem ersten Briefe sagten, war vortrefflich: aber Christus sagt: wer Ohren hat zu hören, der höre. Dieser Sinn, wie auch die Augen, sind jetzt nicht allen gegeben; ists der auf sie geworfene Zauber oder der unüberwindliche Schlaf? Aber die, zu denen ich reden sollte, zu denen die eindringendste Rede von allen Seiten, in Wort und aufrufenden Thaten, erschallte, hören so wenig, wie das ewige Eis der Alpen, wenn du es anschreyst, Einmal zu fühlen. Die bisherige Ordnung der Dinge, wobey in den schönsten Ländern der gesitteten Welt hundert mehr oder minder selbstständige Staaten, hundert Mittelpuncte des Fleißes, der Wissenschaften, und Freystädte für Humanität blühend bestanden, die Würde der großen Häuser, die Freyheit ist hin. Die Macht von Oestreich, lang Vormauer der furchtbaren Barbarey der Türken, hält nicht gegen den eben so türkischen Despotismus im Westen; der großgesinnte Alexander, der uneigennützig sich darbot, und noch nicht ermüdet, wird endlich mißmuthig die sich selbst Verlassenden verlassen. Dann werden die Präfecturen unter mancherley Namen bestimmt, und nach und nach die Länder, gleich der schönen antiken Welt, sowohl durch das, was die Ver-

res rauben, als was die Attalus und Seleuciden und Ptolemäer schenken und leihen müssen, aller Mittel zur Unterhaltung der bestehenden Anstalten beraubt werden. Es ist anderseits freylich kaum zu begreifen, wie die so innigen lauten Gefühle für Gutes und Großes, welche z. B. den Teutschen durch so viele weise Männer eingeprägt und zu öffentlichem Ton erhoben worden, vor dem Heer seiner Spionen erstummen und unser Volk das fremde Joch tragen könnte. Aber wenn die altanerkannten Vorsteher einmal niedergedrückt oder nach und nach vernichtet worden, sind Vendeen möglich, aber Herstellung der Unabhängigkeit kaum je zu hoffen. Es ist auf jeden Fall nichts besser, als die stille, aber desto wärmere, vollkommnere Zusammenstimmung und Verein der Vaterlandsfreunde aus allen Gegenden von den Alpen an die Ostsee. Diese, durch wenige einfache unverbrüchliche Grundsätze verbunden, durch die Zusammensicht talentvoller Männer geleitet, unsichtbar wie die Vorsehung, aber allgegenwärtig und wirkend, so viel den Menschen gegeben ist, können allein das Uebel wo nicht heben, doch mäßigen, und unvorzusehende Zeiten benutzen, einst es zu heilen; verbunden, für jeden alle, jeder für das Ganze; der ersten Kirche gleich, die mit geringern Mitteln gegen die Cäsarn bestand, sie überlebte und ihre Ueberwinder unterwarf; wodurch anders, als daß Leute von Kraft ihr sich ganz weiheten, Gehorsam geboten, Ordnung

hielten, keiner den andern, keiner die Sache verließ oder verrieth, und mit der unwandelbaren Treu der wärmste Eifer sich paarte, so daß keiner versäumte, andere zu gewinnen, und für das Allgemeine thätig zu seyn. Ich, th. Fr., bin von allem diesem erfüllt; von Jugend auf war ich für ächte Freyheit, und ihre Schutzwehr, ein Gleichgewicht; in allen meinen Schriften zeuge ich wider das Weltreich, und ermuntre zu Kraft und Aufopferung. — —

Teutschlands Verfassung ist unschuldig: war es nicht dasselbe, da man dem großen Ludwig sieghaft widerstand? Wann war Spanien glänzender und größer, da es mehrere Könige hatte, oder seit Ein übles System die ganze Nation getödtet? Es ist recht gut, daß Jeder etwas Eigenes zu verlieren habe. Nicht die Menge der Staaten, sondern die Degradation der Menschen durch Verweichlichung, Sophisterey und kurzsichtigen Egoismus, das ist das Uebel!

235.

An Herrn D. Stekling.

Berlin, 29. Dec. 1805.

Einem neuen mythischen Kyklos zu einer Zeit, welche mehr politisch als religiös, weniger kriegerisch als niedergeschmettert, überhaupt entnervt und hingegeben scheint, ist eine zwar schwere Unternehmung doch nicht

eben gesichert; was ist nach der Schlacht bey Chäronea, was nach den Triumviraten durch den elenden Despotismus besseres zur Reife gekommen? — tausend Jahre Mittelalter, und dann unsere, jenen alten Völkern oder ihren Enkeln, eben nicht glorreiche Zeit! Eine einmal erstorbene Menschenclasse ersteht selten wieder zur verlornen Schönheit. Es mag in America, es mag auf Owaihi trefflich gut werden: aber sollte es mit uns nicht zu Ende laufen? für immer? noch nicht! deucht mir; wenn es aber käme, glaube mir, es wäre für allezeit. Doch — von dem aufblühenden Geschlechte erwarte ich besseres. Es will mir nicht in den Kopf, daß die teutsche Nation sich von einer andern für immer unterjochen, plündern lassen, und Sprache, Namen, Literatur, alle Eigenheit hingeben soll!

Die Schweizer sind einiger als je, brüderlich, entschlossen, es zu bleiben. Sie sind aber auch so vorsichtig, nicht den geringsten Anlaß zu geben, daß man von der Politik und von den Armeen dort gar nicht, als in der vertrautesten Gesellschaft, spricht. (Oct. 1805.)

§. Die Dinge dieser Welt, welche allerdings im Argen liegt, scheinen mir doch nicht für immer verloren; es kommt auf die Menschen an. Jetzt, wo nur Einer feste Willenskraft hat und über alle maßen thätig

kein Interesse haben kann; hier noch einige abgerissene Stellen aus denselben. H.

ist, mag wohl eine Periode des Durcheinanderwerfens, der Auflösung seyn, und, wo nicht ein großer Mann dagegen auftritt, es bleiben. Der Zerstörer besitzt aber nicht einen eben so glücklichen Baugeist; er täuscht nicht, sondern fällt mit der Thüre ins Haus; er giebt nichts, er nimmt nur; er erhöhet zum Schein einen Augenblick, um tiefer und für immer herabzusetzen; er schläfert nicht ein, sondern rüttelt auf. Seine letzte Stunde wird auch kommen — und was dann? Wird, was in ihm ist, erblich seyn? Ich sehe nichts vor, als neue Verwirrungen, deren Wendung und Ausgang niemand weiß. Genug, noch nicht den Todesschlaf, dazu ist die Europäische Menschheit noch zu wach. Alles also beruhet darauf, daß sie das bleibe, daß die Hoffnung nicht aufgegeben werde, und daß ein guter Sinn für Wahrheit und Recht aufkomme. Auf das kömmt es an; jetzt ist man unter dem Zuchtmeister, der bleibt aber nicht ewig.

Ihr Mißmuth ist zu mißbilligen. Ich, 54jährig, verliere den Muth nicht; wie viel wahrscheinlicher, daß bessere, größere Zeiten du, Jüngling, erlebest! Und seit wann lebt unser einer für die Spanne Zeit? Mögen die sich hingeben, denen weder Nachwelt noch Fortdauer etwas ist! Also — geschwind wieder hinter die Griechen und an den Gesang! (Febr. 1806.)

S. Ich sende Ihnen diese Schrift von Genz, weil sie auf Sie wirken wird, wie auf mehrere Gute und

Edle, welchen ich sie mitgetheilt. In der That, man muß den Muth auf alle Weise emporhalten, denn Augenblicke können sehr leicht erscheinen, auf die man bereit seyn muß, um sie ja nicht zu versäumen. Ich zweifle kaum, daß, wenn wir Einmal wieder fühlen, wie tief man durch die Untreu an den Grundsätzen des Rechts gesunken, die Vorsehung eine Rückkehr begünstigen wird. Ein, Zwey Todesfälle, Ein Augenblick der Erhebung eines großen Mannes kann schnell das Gute wenden. Wir sind jenem Israel gleich, das unter die Benachbarten fiel, sobald es aufgehört, in seinen Gesetzen sich selbst zu ehren. Kein Ehud, kein Gideon, bis es innig empfand, wie tief der Fall! Darum ist, je größer die Noth und je schwerer die Verwicklung, meine Hoffnung steigender. (Mai 1806.)

5. Sie haben in Ihrem letzten Brief sich über die französische Literatur sehr ereifert. Ich weiß aber doch wahrlich nicht, weßwegen der Telemach vor allen Weibern und Kindern so sorgfältig verborgen werden sollte, und was denn in Bossuet, Montesquieu, Buffon, Bonnet, so entnervendes und vergiftendes wäre; Mabillon und Montfaucon scheinen mir noch ganz passable Gelehrte: mit einem Wort, ich sehe, Sie wollten von den schlechten Büchern reden; deren giebt es wohl auch unter uns einige, und gewöhnlich wird eines Körpers Schönheit und Kraft nicht ganz nach den Excrementen beurtheilt. Gleich wie bey uns nicht al-

les Gold ist, was schwer, so habe ich auch wohl unter dem leichten Franzenrock ein edles Herz und einen offenen Kopf gefunden. (Jan. 1807.)

S. Heinrichs teutsche Reichsgeschichte ist, wie seine von Frankreich, nicht ein Werk des Genies, keiner der Alten, auch nicht Macchiavelli noch Davila; es ist aber eine schlichte, wohlgeordnete, wahrhafte, hinreichende Erzählung der teutschen Geschichte bis 1798; wenigstens weiß ich in dem Zusammenhang und in der Vollständigkeit nichts besseres.

Ihr Zögling soll Plutarchs Biographien zu seinem lebenslänglichen Handbuch machen; nichts ist so geschickt, einen Character zu wecken und empor zu halten.

236.

An den K. K. Ober-Lieutenant Hrn. J. C. Stökar von Neuforn zu Peterwaradein.

Berlin, Dec. 1805.

In den Zeiten, die wir durchlebt haben, Theurster, war mir nicht leicht etwas angenehm, so wie Ihre fast unerwartet schnelle Beförderung; ich habe diese Nachricht mit dem größten Vergnügen empfangen, und, weil der Postenlauf schon damals unterbrochen seyn mochte, sogleich an Ihren Vater berichtet. Alle meine Wünsche, wenn ich Ihren Muth, Ihren Durst nach militärischer Ehre, Ihren ganzen edlen Trieb nach

Auszeichnung sah, hat das Schicksal zu früher Erfüllung genähert. Nicht glücklich, es ist wahr, sind für diesmal die Waffen gewesen, unter welchen Sie zu streiten berufen waren: aber dadurch lassen Sie sich nicht niederschlagen. Bey allem Verlust ist, nach Rußland und Frankreich, die östreichische Monarchie immer die größte. Die begangenen Fehler können lehrreich seyn; bessere Wahl der Leute und weisere Maßregeln können in kurzem helfen, und entweder herstellen, was verloren gieng, oder, wenn dies auf später hinaus verschoben wird, anderwärts dasselbe reichlich ersetzen. So wie ich die Vortrefflichkeit der Truppen kenne, kömmt alles nur auf die Führung an. Befähigen Sie sich täglich, liebster St., nicht nur selbst ein untadelhafter, sondern ein vorleuchtender Officier zu seyn. Unterlassen Sie nie die Ausbildung Ihres Geistes in Kenntniß der Kriegskunst, und Ihres Gemüths in dem Studium des Beyspiels großer Kriegsmänner: jeder edle Mensch muß in seinem Beruf der vortrefflichste zu werden trachten; und gute Studien sind eine Nahrung der Seele, wodurch sie zu allem tüchtig wird. Ich vermuthe wohl, daß es mit Büchern zu Peterwaradein schlecht aussehen mag. Sagen Sie mir, was Sie haben oder wünschen? Der Erzherzog Karl hatte vor, die Regimenter mit einem militärischen Büchervorrathe zu versehen: aber es ist mir nicht bewußt, ob dieses ausgeführt worden.

Wahr ist übrigens, und noch in diesem Kriege bewiesen worden, daß das Wesentliche beym Officier in seinem Character und in seiner Fähigkeit zu allem mehr, als auf der gelehrtesten Taktik beruhet. Alles, was den Geist entwickelt, und besonders der feste innere Wille, sich hervorzuthun, gehört zu dem Studium Ihres Lebens. Wenn gleich die alten Helden unser Geniewesen nicht gekannt, sind sie als Männer zur Nachahmung lehrreich. Ihren Muth, Ihre Ruhmbegierde, liebster Freund, die lassen Sie ja nie einschlummern; immer wohne der Gedanke Ihnen bey, einst der Erste zu werden.

Im Vaterland gieng es ziemlich ruhig, doch ist auf nichts in der Welt sicher zu rechnen. Es kann dem gewaltigen Mann einsmals einfallen, es zu zerstückeln oder einem neuen König zuzuwerfen. Darum predige ich unsern Landsleuten immer, sich auf nichts zu verlassen, als auf das, was in ihnen ist, wodurch man in den bösen Zeiten sich auf die bessern erhält; alten Schweizersinn; er hilft durch die Welt, und kann dem Land einst auch wieder zusammenhelfen. —

Liebster bester Stokar, seyn Sie meiner Liebe, meiner wahren Hochschätzung, meiner warmen Theilnahme an Ihrem Wohlergehn für immer innigst versichert. Schreiben Sie mir von Ihrem Thun und Lassen, von Ihren Beschäftigungen, von dem Land und Leuten, wo Sie sind. Fahren Sie fort in den edlen schönen

Tugenden, welche Ihre Jugend zieren, in dem Festhalten über einen vortrefflichen Zweck, und in Erwiederung treuer Freundschaft zu Ihrem guten Freund

J. v. M.

237.

An Hrn. B. in S.

21. Jenner 1806.

Mit sehr vielem Vergnügen, liebster B., habe ich sowohl Ihren Brief als öftere Nachrichten von Ihnen durch meinen lieben Bruder erhalten, weil ich daraus sehe, wie fest Sie auf dem Wege bleiben, zu welchem der Beruf in Ihrem Herzen ist. Bey dieser Lauterkeit des Zweckes und Herzens und Ihren guten Anlagen kann es Ihnen nicht fehlen. Die Methode, die Bücher, so wie nach dem Gang der Stunden die Lesung von dem oder diesem rathsam ist, kann mein Bruder, schon der Nähe und genauern Kenntniß wegen, Ihnen am besten angeben. Eine Menge von eigentlich gelehrten Kenntnissen sind vor der Hand unnöthig; vielmehr die Hauptsache, daß Sie von der Natur und den Bedürfnissen der Menschen überhaupt, von den Eigenschaften Ihrer nächsten Landsleute besonders, und von dem, was die Religion in ihrer Urquelle als Befriedigung und Leitung an Handen giebt, einen lebendigen Begriff sich machen, und so denn mit Herzlichkeit und Geisteserhebung an das Werk gehen. Die

Homilien der ältesten Väter, deren z. B. die von Chrysostomus Cramer übersetzt hat, Luthers Predigten oder Auslegung über das erste Buch Mosis (wenn man die Controversen abrechnet) und mehrere der größten Lehrer, z. B. der Zürich'schen Kirche, von Lavater, von Heß, sind so aus dem Herzen geflossen, wie die Umstände es mitbrachten, und es hat sie großer Segen begleitet. Ich will damit nicht sagen, daß gelehrtere Ausbildung, daß beständiges Fortschreiten im historischen Verständniß der Schrift, in der Kirchengeschichte und in allem, wodurch Natur und Mensch immer genauer erkennt wird, nicht lebenslängliches Geschäft bleiben soll: im Gegentheil werden Sie, einst auch im Amte, keinen Tag vergehen lassen, ohne etwas zuzulernen, und immer weit fern bleiben von der selbstgenügsamen Eitelkeit, welche glaubt, über das, was sie nie ergründet hat, absprechen zu können. Meine Meynung ist bloß, daß Sie vor's erste den kürzesten Weg suchen, und sich von den mannigfalten kritischen Fragen und philosophischen Deutungen, wodurch Sie nebst Ihrer Gemeinde nur irre werden dürften, entfernt halten. Jener simple Weg (wobey schon Arbeits genug ist, um auf die großen Lebensgeschäfte sich zu bereiten, und auf jede Belehrung, jeden Trost, jede Befestigung, jeden Rath, so man vom Prediger fordert, gefaßt zu seyn) wird Sie jetzt ganz beschäftigen: hierüber kann man dort

Ihnen am besten rathen, weil man die Stufe der Bildung jener Gemeinden und Ihrer bisherigen Lehrer besser kennt. Bilden Sie besonders Ihren Styl nicht neologisch, sondern wie für den Vortrag am besten ist; mit Würde und Einfalt haben die größten Redner Bewunderung erworben. Alles, was die Menschen schildert, wie sie sind, sey Ihre Lectur, Ihr Beobachtungsstudium. Theaterstücke, Romanen wären nicht auszuschließen, aber die meisten sind verführerisch, weil sie überspannt sind, weil sie über die Natur hinausgehen. Daher ist wichtig, sich bloß an die besten zu halten, überhaupt wenig zu lesen, aber viel zu studiren; es ist besser, Einem großen Schriftsteller ein Jahr lang nachzugehen, als sich mit journalistischer Polyhistorie zu füllen. Das meiste aber und das beste muß der Wille thun; erfüllen Sie sich ganz mit dem Zweck, so werden Sie alles vorkommende dahin zu beziehen wissen; was aus dem Herzen kömmt, verfehlt den Weg des Herzens nicht. — — Leben Sie wohl, eingedenk Ihres guten Freundes.

P. S. Beym Ueberlesen kömmt mir vor, daß fast lächerlich scheinen dürfte (gewißen Leuten nämlich), von Luthers und andern alten Predigten mit Lob sprechen zu hören: ich aber habe in der ersten Jugend Ludwig Lavaters, des alten Antistes, Predigten über Nabal mit so vielem Vergnügen gelesen, wie nachmals Chrysostomus über den armen Lazarus. Ana-

lyse des Herzens und Darstellung der Dinge war bey diesen alten mehr als mancher glaubt, und hilft mehr als die Dissection der Dogmen, welche man fälschlich für Zeitbedürfniß ausgiebt. Suchen Sie nur in allem den Menschen; an den sind Sie gesandt, ihn sich selbst kennen zu lehren, und ihm die Vervollkommnungsmittel zu zeigen.

238.

A Mr. P —

7. Févr. 1806.

Mon excellent Ami! Je ne puis m'empêcher de Vous dire une chose, qui me fait une vraie peine. J'ai rencontré aujourd'hui au dîner de Mad. N. Madame d'O — qui me dit d'abord, „que je serois „étonné si je savois combien j'ai causé de peines „l'autre jour chez Vous, innocemment, au Baron „de F —, qui étoit devenu le plastron de toutes „leurs plaisanteries comme Auteur, après que „j'étois parti." Il est vrai, que, très-satisfait de l'excellent livre qu'il a fait pour la défense de son pays, je l'avois loué. Mais pouvois-je croire qu'il y avoit là de tels Vandales, pour qui ce parût un titre d'ignominie, d'avoir écrit; et que le plus bel emploi qu'il pouvoit faire de son tems, pût être un objet de persifflage. De quel oeil doivent elles donc regarder tous les hommes qui travaillent pour l'in-

struction publique! Je Vous avoue que rien depuis long-tems ne m'a autant frappé que ce discours. Il m'a prouvé que ce dont nous nous glorifions, est un titre de mépris pour ces dames. Je n'ai, Dieu merci, jamais aspiré à écrire pour leur plaire, mais pour exciter dans quelques ames bien faites, dans le laps des siècles, un noble élan pour le rétablissement de la liberté des peuples: mais, cela m'a bien prouvé qu'il faut se tenir éloigné de ces sociétés, où il n'y a que des fats qui puissent recueillir des suffrages, des sottes qui les distribuent.

Je ne reverrai pas ce jeune homme, pour ne pas confirmer cette réputation qu'on trouve si ridicule: mais, avouez qu'on mérite de périr, lorsqu'on se moque des talens, consacrés à la défense de la patrie. Quelle honte! Dans le moyen âge, chez nos pères, les barbares, les femmes s'honoroient à enflammer aux vertus, et chez les Anciens c'étoient elles qui y formoient leurs enfans et leurs amis; aujourd'hui elles se moquent d'un jeune homme parcequ'il n'est pas fainéant. Eh bien, si mes éloges ont attiré des sarcasmes à F. il y aura peut-être des occasions pour en montrer le ressentiment dont je suis pénétré, et dont je me fais un devoir.

Pardon, mon Ami! Mais il a fallu exprimer ma peine à quelqu'un.

Dites donc à ces dames, quand Vous les ver-

rez, que Mr. de F. est très-ignorant, qu'il ne sait à peine qu'écrire son nom, que c'est moi qui ai fait son livre (je m'en honorerois) et qu'elles peuvent en faire leur amant sans risquer la moindre infection de littérature; en un mot, qu'il n'y a rien de vrai en ce que j'ai dit de lui. Car je vois à présent, que pour plaire il faut n'être bon à rien. Aussi je me tiendrai à honneur de déplaire toujours à de pareilles dames. O tempora, o mores *). (Pour finir en pédant, tel que sont tous les auteurs.) J. M.

239.

An Herrn von Batsanyi.

Berlin, 14. Febr. 1806.

— Die schönen, ganz neubelebten, Gedichte deiner Geliebten **) habe ich an die Königin gesandt. Sie verdient ganz die Empfindungen deiner Freundin; sie hat einen erhabenern Sinn, als viele glauben. Im übrigen bedarf ich nicht dir zu schildern, was ich bey den Ereignissen gedacht, wie hungrig ich bin auf Nachricht von meinen Freunden (deren Du weißt, daß ich wenige zähle), wie sehr ich das eigentliche Wahre von dem Benehmen der Ausländer wissen möchte, auch ob sie literarische und artistische Schätze weggebracht ha-

*) O Zeiten! O Sitten!

**) Gabriele von Baumberg, Gattin des Herrn von B.

ben; besonders endlich, wie es nun geht, was für ein Geist jetzt aufkömmt, ob es noch ist, wie ich es sah; von der Bibliothek möchte ich zumal auch wissen. Was das Politische betrifft, so bedarf ich davon keine Nachricht; über Literatur, Denkungsart und Sitten wird erlaubt seyn zu schreiben, besonders zu der Privatnotiz eines Freundes, der wahrhaftig nicht übel gesinnt ist. Meines Orts habe ich in den Tagen der Unfälle viele Zeit verloren, doch zuletzt mich ermannt: wohl, mußte das alles geschehen, und ist noch mehr zu erwarten; gewiße Auswüchse lassen sich nicht ohne Höllenstein wegbeitzen; manches Uebel heilt nur durch Uebermaß: dann hebt sich die unterdrückte Lebenskraft. Ich zweifle nicht, daß viele auch itzt über das Gewöhnliche sich nicht erheben, und andere gar aufgeben werden; aber für das Allgemeine ist Probezeit; von dem, wie diese bestanden wird, wie man sich empor hält oder sinken läßt, hängt ab, ob die Zuchtruthe vorbeygehend oder vernichtend seyn wird. Bisher ists unentschieden und sehe ich bey dem Einen mehr Kraft des Willens, der Persönlichkeit, als Kraft im Bau des Werkes, das zum Ueberleben gemacht wäre. Welchen Theil ich nehme an allem nun sich bereitenden, und was ich gäbe, recht eigentlich zu wissen, was mir noch räthselhaft ist, kannst Du Dir denken, wie auch meine Wünsche. Wie war, wie ist mir, wenn ich den Namen, die Siege, die Helden des Volkes, dessen Geschichte

einen Theil meines Lebens beschäftiget, untergehen sehen soll! Indeß, jetzt giebt es Menschen, die wirken, und solche, die nicht wirken können. Letztere sollen in sich und in Gleichgesinnten das heilige Feuer der Gefühle für Recht und Menschenwürde auf bessere Zeit verwahren; jene, denen es ihr Schicksal so gut werden läßt, durch That oder Wort, oder Schrift, im Feld, im Rath, oder vor dem Publicum zu wirken, sollen, wie der edle römische Jüngling, welcher sich in den Pfuhl stürzte, nichts bedenken als ihre Pflicht, durch Selbstopferung das gemeine Wesen zu retten. —

240.

An Herrn Diaconus Pfister zu Vaihingen.

Berlin, 18. Febr. 1806.

Viel hat sich in der Welt verändert, seit wir uns sahen, mehr seit ich Ihnen geschrieben, unvergeßlicher, werther Freund! und wer weiß die endliche Entwickelung und ihre Folgen selbst auf die Literatur? Nicht, als wäre der gegenwärtige Stand der Dinge nicht evident genug; aber was auf Einem ruhet, wie wird es nach ihm seyn? Und nicht als glaubte ich leicht möglich, die Literatur zu vertilgen, aber wird sie zum Emporhalten des Muthes und eines Nationalgefühls laut bleiben? Auch in gewißen Ideen, wovon wir uns schrieben, hat sich manches geändert: wie nun Scriptor. Rer. German. zu Stande bringen, wo man kaum

weiß, wo und was Germania ist, und eben der vorige Zustand für die Menge das Interesse verliert! und an wen sich wenden, wo ist die Nation, wer ihr Haupt? So mit den Universitäten, wovon ich sprach: Alle nicht dringend nöthige Ausgabe findet unbeantwortliche Einwürfe. Ueberhaupt schwächt sich die warme Theilnehmung an viel Gutem, so mit einer andern Lage zusammenhieng. Es ist kein anderes Mittel, als sich geschickt zu machen für möglichst vieles, gefaßt auf alles, im übrigen die Schickung walten zu lassen. Ich habe seit Vollendung des 4ten Theils von den Geschichten der Schweiz eine neue Ausgabe der vorigen 3 veranstaltet, Herders Schriften mit ein Paar Vorreden, Beylagen, und einer kritischen Geschichte des Cid vermehrt, auf Veranlassung eine Notiz meines Lebens gegeben, eine academische Vorlesung, und hin und wieder eine Recension drucken lassen, und werde wohl nun den 5ten Theil schreiben.

Ich bin begierig über die Entdeckung, daß die Schweizer eine schwäbische Colonie seyn sollen. Sonst hielt ich die in dem Gebirg eher für Gothen, die übrige teutsche Schweiz allerdings für alemannisch, die welsche für burgundisch. Einzelne Colonien, z. B. im Rheinwald, habe ich bemerkt. Aber Sie mögen auf Urkunden gekommen seyn, die mir entgiengen, und ich werde der erste seyn, Ihrer Entdeckung volle Gerechtigkeit widerfahren zu lassen.

Allerdings wird der größern Arbeit, der Fortsetzung Ihrer schwäbischen Geschichte, die Uebersicht, welche in dem Chaos seit 1269 Einheit, und in dem vergangenen den (überall vorhandenen) Keim der Gegenwart zeigt, vortrefflich den Weg bereiten, und in der Ueberzeugung, daß Sie mit den Factis aufs reine sind, wünsche ich sehr, daß dieses kleine Werk sehr bald erscheine *).

Uebrigens freut mich sehr, daß Sie allezeit sammeln: erstlich weil Sie sich Schätze bereiten auf eine Zeit, wo andre Geschäfte Sie an sich reissen dürften; aber auch zweytens, weil für den, der nicht muß, und in gewißen Lagen, es eben jetzt nicht die beste Zeit zum Sprechen ist. Sie kann, ich hoffe, sie wird kommen. Alsdann glücklich, wer sein Licht kann leuchten lassen, ohne, wie die thörichten Jungfrauen, erst um das Oel auszugehen!

Mit nicht weniger Vergnügen las ich von Ihrer Entdeckung der Sindelfinger Chronik und der vortrefflichen Sammlung über den schwäbischen Bund. Wie sehr würde ichs dem Herrn E. R. Schmidt danken, wenn er mir über den Krieg 1499 etwas mittheilen wollte **). Herr Pfarrer Rink hat über meinen Hans von Rechberg, ohne Zweifel vieles, das ich hätte wis-

*) Sie wurde gedruckt in Stuttgardt 1813.

**) Herr E. R. Schmidt hat diesen Wunsch des Verf. gütig erfüllt. H.

sen sollen; ich hoffe, seine Geschichte einst für eine neue Ausgabe meines 4ten Theils zu benützen. Sie wird doch gedruckt? In demselben Fall werde ich sie alsbald recensiren. Aeußerst leid ist mir, die Subscriptionszeit für Herrn Diacon Cleß würtembergische Kirchengeschichte versäumt zu haben; wäre nicht mehr zu helfen? würde er sie durch Ihre Vermittlung nicht noch annehmen? Der Plan ist vortrefflich. Arbeiten, wie die Ihrigen und Ihrer Freunde sind meine trostvollste Zerstreuung, und begründen meine Hoffnung, daß man den Namen der Väter, das Eigenthümliche teutscher Art, nicht wird lassen untergehen.

Ich kann Ihnen nicht sagen, wie herzlich ich an dem Glück so vieler Ihrer Entdeckungen Theil nehme. Wäre nicht möglich, zuweilen ein Bändchen Quellen erscheinen zu lassen? Nichts ist für die Literatur, aber auch für den National-Charakter in den Landen, wo altteutsche Zeitbücher noch Leser finden, interessanter, bildender zu dem, was zu seyn wir die Anlage hatten; und sie ist noch, aber überrostet oder durch Flitter entstellt oder geradezu unterdrückt.

Nach diesem, bitte ich Sie, Ihren Freunden zu sagen, daß ich auch der ihrige sey. Die edlen Anerbietungen haben meine ganze Seele bewegt; so soll es seyn, so bin auch ich: wir wollen alle Eins; ob das Glück diesen oder jenen mit einem Fund begünstiget, sobald er Wahrheit und Recht befördert, so ist freudige

Theilnahme und Mittheilung natürlich. Die vier von Herrn Cleß zu Zwiefalten gefundenen Burgundica würde ich mit gleichem Dank, wie jene obigen Stücke vom Schwabenkrieg, benutzen und wieder senden; aber wenn ich zu lange gewartet, und er sie etwa nicht mehr hätte, so sey auch für das Anerbieten, die freundliche Geneigtheit, ihm von mir aufs wärmste gedankt. Ueberhaupt liebe ich sympathetisch die Kraft, den teutschen Sinn, jener obern Gegenden. Es läßt sich viel thun. Es ist mir lieb, daß Sie auch mit dem Frhrn. von Aretin in Verbindung sind; wollten Sie ihn wohl einmal meiner verehrenden Anerkennung seiner verdienstvollen Thätigkeit versichern?

Ich wollte diesen Brief durchaus nicht noch einen Posttag liegen lassen, bin aber sehr im Gedränge. Verzeihen Sie, daß ich nicht mehr sage von allen Gefühlen, die das Wiederlesen der Ihrigen aufs neue in mir so lebhaft rege machte. Bald wieder; wir dürfen uns nicht fremde werden; mehr und mehr sollen alle Gleichdenkenden sich einander zusammen anschließen.

Der Ihrige von Herzen.

241.

An den Freyherrn Joseph von Hormayr in Wien.

Berlin, 2. April 806.

Ich danke recht sehr für das mit dem Schreiben vom 8. März mir zugekommene, so interessante Stück der Geschichte Ihres, dem meinigen an Würdigkeit und Unglück allzu ähnlichen Vaterlandes. In derselben erkannte ich mit Freuden den fühlenden und weisen, nicht weniger als den gelehrten Mann; so bald Sie mir das Titelblatt, die Vorrede — wann eine ist — werden zukommen lassen, so will ich auch diese verdienstvolle Arbeit nach Ihrem Werth bekannt machen. Bey diesem Anlaß, obschon ich mit theatralischen Stücken in der Regel nicht viel zu thun habe, werde ich nicht umgehen können, auch die Empfindung, mit der ich Friedrichen von Oesterreich *) las, in Gemüther, welche ihrer werth sind, zu ergießen; es hat mich sehr ergriffen. — Aeschyls Perser sind meine Lieblingsstück, obgleich Salamin und Marathon nicht Sempach oder Murten sind; — aber wie dort, wo man sogar unsern Corneille-Collin zu römisch hat finden wollen?! — Daß der Geschmack, wie der ganze Charakter des Zeitalters, verweichlicht ist, und eigentlich darauf gearbeitet werden sollte, ihn zu neuer Mannskraft zu

*) M's Recension dieses Schauspiels s. Th. XI, 283.

stählen, ist gewiß; aber was man thun sollte, nicht immer so beachtet, wie das, wobey man am meisten Gewinn hofft. Mehr nicht, als daß ich Sie ernstlich bitte, in Ihren vielen Arbeiten fortzufahren, und die edle Frucht, welche diese Darstellungen in empfänglichen Gemüthern hervorbringen müßen, den Launen der Mode und der Charakterlosigkeit nicht aufzuopfern.

Meine kurze Lebensgeschichte erhalten Sie hier. Es ist sehr schwer, vor dem Publikum, und bey seinem Leben, von sich zu reden. Wahr ist alles, einiges hätte mehr entwickelt; einiges noch kräftiger gesagt werden können; aber Sie wissen bey jeder Lectüre sich in die Stelle des Verfassers zu versetzen. Was zu Wien ihm im Wege war, und ihn großentheils zu der geschehenen Veränderung veranlaßte, war das Werk des nun endlich verstorbenen, schwachen Mannes, der so leicht zu mißbrauchen war. Wenigstens wird man finden, daß der Verfasser seine Grundsätze nie geändert, und nie sich zur Vertheidigung böser Dinge entweihet hat; wie Sie S. 109 Ihrer Geschichte wohl bemerken, daß feile Gelehrte etwa thun.

Es war mir sehr tröstlich, daß die literarischen und artistischen Schätze unberührt geblieben; das Gegentheil aber war verbreitet worden; die Bilder-Gallerie, die Bibliothek, und ich weiß nicht was für ein chemisches Laboratorium sollten namentlich gelitten haben;

so, daß Verzeichnisse des Raubes von Paris aus erwartet wurden; ich gestehe auch, daß Denon's Reise mir selbst verdächtig war. Es ist sehr gut, daß es bloße Lüge schadenfroher Menschen gewesen.

Vortrefflich, daß Collin, wie ich schon vor Jahren wünschte, an Mithridat geht. Ich höre, daß auch der neuliche Uebersetzer eines Fragments von Polyb *) den Charakter jenes großen Königs in Bearbeitung hat. Nächst Appian und Plutarchs Leben von Sylla, Lukull, und Pompejus empfehle ich unserm Freunde die vom Justin excerpirte Rede Mithridats. Der einzelnen Züge von ihm haben die Alten eine Menge; vermuthlich hat Collin die vornehmsten angeführt. Aber, nachdem er das Allgemeine des großen Charakters anfaßt, findet Collin die beste Quelle in unseren Erfahrungen, in seinem Gefühl über die jetzige Zeit.

Vorläufig viel Dank für die Rubriken jener Churischen Urkunden. Höchlich interessirten mich die Nachrichten aus Tyrol. Sie sind sehr gut; so muß der Feind es halten; überhaupt wird geholfen werden durch die Ueberpracht. Eines freylich ist sehr zu fürchten, daß der Unwille zu früh entbrenne; hievor soll der Unterwaldner Beyspiel warnen. — Der Mißmuth, die Beschämung, der Zorn der Völker, in allen Ständen, und der Heere, steigt, und muß aufs äußerste

*) Graf d'Antraigues.

steigen. Dann endlich wird Frankreich erfahren, wen es überwand, nicht die Nationen, auch die Krieger nicht, und daß sein ganzes Gebäude auf Schein, auf blindem Gespenserglauben, beruhet.

Ich habe gar wohl gefühlt, was Sie von der Nothwendigkeit sagen, ganz anders zu handeln. Ihr Buch ist auch das Vehikel trefflicher Lehre. Wie daß Sie der Spuren des Mißmuthes sich reuen lassen! Sind keine bey Tacitus? Bey Livius selbst! Wer könnte von den alten Zeiten schreiben, ohne daß ein Schrey ihm entfähre über den Schmerz der jetzigen! Mehr nicht! Es kocht in mir, wenn ich die Unwürdigkeiten betrachte.

242.

A Mr. Joseph de Hammer à Constantinople.

Berlin, ce 30 Avril 1806.

Non, jamais l'électricité n'a produit une commotion plus forte, plus intime, plus universelle, que mon ame a éprouvée en voyant le paquet, que l'excellent Argyropolo m'a apporté *). Mon Ami — mais non, je voudrois un mot moins usité, plus expressif de tout ce que je sens pour toi, mon fils, mon frère, enfin tout ce que tu peux imaginer

*) Seine Freude darüber beschrieb der Verf. auch seinem Bruder; s. Th. VII, 202.

pour rendre les sentimens les plus énergiques, les plus tendres, mon Ami! Je venois de me lever, lorsque son domestique vînt; ce jour fut complettement — non perdu, mais consumé dans une sorte d'yvresse, tantôt je relisòis tes lettres, tantôt un chapitre du livre de guerre ou un morceau d'un conte, ou je pensois à mon Ami; et comment! Après tant de tems, tant d'expériences, de me retrouver si heureux de te ravoir, de te reconnoître tel que je t'avois aimé dans le premier feu de notre amitié, tel que j'avois aimé te suivre lorsque le héros Anglais et le noble Amiral de la marine Ottomanne eûrent le sens de découvrir tes qualités admirables! De te voir ce même amour des sciences, cette élévation de l'ame, cette ardeur, cette puissance et du caractère et du talent! Tu sais que je ne t'ai jamais flatté, mais je ne peux en ce moment retenir l'effusion de mon coeur. Tu as surpassé, non mes premières espérances, mais (je te l'avoue) celles avec lesquelles nous nous sommes quittés la dernière fois: je craignois alors que ..... Non, à présent, plus de crainte, plus de doute, je puis en pleine sécurité m'adonner à toi, certain que jamais tu seras autre. Mais, traitons en ordre les matières; parlons de l'état du monde, puis des lettres, puis .... il faudra bien m'abandonner encore un peu à mes sentimens pour mon Jóussouf tant aimé.

D'abord ce qui a extrêmement exalté mon amour de lui, étoit la première partie de la lettre, celle où il fut question des affaires publiques; fraternis animis nous voyons l'un précisement comme l'autre, et nous sentons les malheurs publics avec la même force. —

Il me semble quelquefois que la vieille Europe a fini son rôle, qu'il faut recommencer en Amérique, en Asie. En effet, il paroît qu'avant peu le Pérou et le Mexique seront soulevés par les Anglois, ou à l'occasion de la révolution qui menace l'Espagne. Je sais par Alexandre Humboldt, combien ces pays surpassent l'idée que nous en avions par rapport à la culture. Mexique n'est pas moins grand que Berlin, et l'apparat des sciences physiques et d'Astronomie y est plus riche et plus beau, l'école des arts une des plus grandes du monde. Puis, quel beau pays, quelle végétation, quelle prodigieuse nature! Quant à l'Asie, j'espère d'autant plus des Russes, que, repoussés de l'Europe, ils seront contraints d'y chercher leur gloire et leur indemnité. Déjà le Caucase, lorsqu'il sera pacifié, offre des asyles charmans: que sera ce s'ils parviennent à s'aggrandir vers le Chorasan, si Balch et Samarcand et Nischabour et Tus, reprennent leur belle place dans la géographie des pays cultivés! Je m'attache extrêmement à ces perspectives, et, je l'a-

voue, surtout de l'Asie, quoique un jour indubitablement le principal siège de la puissance sera au Mexique. —

Parlons de mes travaux, puis des Vôtres, parce que je pressens qu'après ceux-ci je ne voudrois pas revenir à ceux-là. Je Vous envoie le 4me Vol. de l'hist. des Suisses, non dans l'idée que ce pays pourra Vous intéresser, mais parceque Vous pourrez le parcourir comme toute autre histoire (les hommes, les peuples, les rois, sont partout intéressans lorqu'on les peint au naturel) et parce que c'est de celui que tu aimes. La préface, le premier et le 4me chapitre auront peut-être quelque intérêt. J'y joins ma vie; dois-je t'en faire l'apologie? Mais elle eût été plus intéressante, si j'avois pu lui donner plus d'étendue, et si je ne l'avois écrite que pour Joussouf, il y auroit eu des articles qui y manquent tout-à-fait. J'ajoute l'histoire critique du Cid, que j'ai faite pour les romances de Herder. Comme j'ignore si tu les possèdes, j'ai cru devoir te faire parvenir mon manuscrit original etc.

Je reviens à Votre lettre: ce sera d'abord par une question sur l'authenticité de cette notice qui Vous fait remonter avec les 1001 Nuits jusqu'au tems du fondateur de Bagdad? Ce seroit extrêmement remarquable, et d'autant plus que je ne crois pas qu'il y ait des traces d'une sorte de culture de

lettres en Perse, si près de la ruine des Sassanides.

Quant au livre de Mewlana Achmed il ne manquera pas de faire son apparition si tôt que possible, sous le titre: die Posaune des heiligen Krieges in dem Munde Mohamed, des Sohn Abdallah, des Propheten der Moslemin. J'ai envie de faire de Vous un Turc, ami de moi, qui pour s'exercer à la carrière diplomatique aura traduit ce livre en allemand, le dédiant à moi, et dans cette dédicace on appercevra le but.

L'aîné Argyropolo m'a aussi parlé d'Ibn Calldoun; il seroit un grand mérite d'en faire un extrait de Votre façon.

Vous avez fait avec Gibbon comme moi avec tous les auteurs qui ont écrit l'Hist. de la Suisse avant moi: j'ai extrait 10,000 documens et chroniques, mais je n'ai pas lu un auteur, qui ne fût pas Source: depuis je me les suis en partie procurés, et en composant je les ai ouverts autour de moi, pour ne pas donner un mérite de nouveauté à ce qu'ils avoient trouvé aussi; mais je n'ai pas voulu être influé par eux; le point de vûe doit être appuyé des Sources seules.

Les rêves de Bryant sont pitoyables, mais c'est la fureur du siècle d'annuller, de détruire ce qui a été et ce qu'on a cru, pour y substituer les plus

grands absurdités. Du Theil n'a-t-il pas prétendu que Herculanum n'a péri que l'A. 471; comme si un culte payen, parfaitement établi, et toute l'ordonnance domestique de maisons Romaines avoient pu y exister, 80, 90 ans après la suppression du paganisme, avec le zélé S. Paulin dans le voisinage, et 15 ans après la dévastation de tout ce côté par Genseric! Richardson lui-même n'a-t-il pas adopté cette fable d'un grand roi dans l'intérieur d'Iran, dont Darius et Xercès etc. n'auroient été que les Satrapes. Et où étoit-il donc ce grand roi lorsqu'Alexandre pénétra jusqu'aux Indes? Personne connoîtroit sa cessation; et aujord'hui les noms de Darius et Xerces ont été déchiffrés dans les ruines de Tchilminar. C'est comme Dupuis fait de Jésus-Christ le Soleil et des 12 Apôtres le Zodiaque; d'autres en font un Indien. La pétulance de la soi-disante critique est au comble.

Qu'est ce qui est arrivé de Vos 70 alphabets, laissés à Wilkins; je n'ai jamais ouï dire qu'il en ait rien paru. Croyez-moi que ce que Vous jugerez devoir paroître, il faut le donner aux Allemands: c'est la seule nation qui ait une activité littéraire; les autres sont remplis d'un dedain ridicule, et ils n'ont pas un commerce de librairie, pareillement organisé; leurs publications se font lentement, pompeusement, et au bout du compte,

peu de gens peuvent acheter leurs magnifiques impressions, souvent très-fautives.

Je n'ai rien compris aux Hiéroglyphes de Palin; ce qui m'est plus probable, est le sentiment, moins sublime, de Heeren; Vous me paroissez tout-à-fait du même avis. —

— N. est un être des plus bassement intrigans et vils. Je ne puis Vous dire qu'elle aversion m'inspirent de pareilles gens; c'est pour cela que j'aime mieux des sacrifices considérables que de vivre avec eux. Je vis seul; je ne sors ni le matin ni le soir; on vient à la vérité me voir, mais ce sont en général gens qui pensent bien, qui aiment les lettres ou la bonne cause de l'antique Europe; j'ai souvent voulu renoncer tout-à-fait aux dîners, aux assemblées, mais on y apprend pourtant et la distraction renouvelle les forces. Je Vous trouve en ceci tout-à-fait conforme à moi, de nous renfermer tant que possible dans les lettres, de ne rien chercher dans cette carrière d'humiliations et de déboires qu'on appelle diplomatie, et de rester où nous sommes jusqu'au dernier homme. Si je ne vais en Russie (chose que je n'ai pas recherchée, que je ne désire pas, mais que je ne rejetterai pas sans quelque motif prépondérant): il y a des rafraîchissemens que la Providence m'envoie pour me soutenir, comme tes lettres, mon cherissime ami! Il n'est pas à dire quel plaisir j'en ressens,

c'est un baume de la vie de penser à un tel ami, et au plaisir qu'il aura si j'agis, si j'écris de telle et telle façon. Je ne veux absolument pas désesperer de te revoir; l'état de l'Europe est fertile en choses imprévues. De Berlin à Constantinople il n'y a que 53 lieues de plus que d'ici à Petersbourg. Et celui qui est fatigué du monde, pourroit aller vivre à Sympheropol, où est Pallas; là on seroit comme ensemble. En un mot, Joussouf, aime moi, mais dis le moi bien et souvent, j'aime tant à te le voir répéter; dès lors tout se pourra, un peu plus tôt, un peu plus tard. Quant aux Puissances, que ce soit notre seule intrigue, de pouvoir correspondre. Il s'entend sans dire que deux frères de coeur tâcheront de se faire tout le bien possible en toute conjoncture. — —

Adieu — puisqu'enfin il faut finir, je m'arrache de toi — adieu, *Ami!* Mon coeur sent plus qu'il ne peut exprimer; tu me connois, je laisse à ton coeur le commentaire de ce bavardage froid et insipide. Ecris-moi ton train de vie, ton ordre du jour, tes travaux, tes plaisirs; envoie-moi tes ouvrages; dis-moi des folies — tu sais qu'il y en a que j'aime tant! Et si tu n'es pas heureux, dis-le moi aussi, pour que je m'afflige avec toi et que je songe à des conseils, des remèdes. En un mot, mon doux frère, mon plus cher Ami, aime-moi comme je t'aime; plus — cela n'est pas possible.

243.

An Herrn Werner.

(Verfasser des Schauspiels: Luthers Weihe der Kraft.)

Berlin, 3. May 1806.

Ich habe den Luther gelesen. Vorerst nur ein paar Kleinigkeiten, für die ich, wenn Ihr nicht wollt, auch keine Rücksicht fordere:

Der Moritz von Sachsen war dazumal eben erst ein Jahr alt.

Friedrich konnte am Reichstag nicht von Weib und Kindern sprechen: er war unverheirathet sein Lebenslang.

Vom Baurenkrieg war noch keine Rede; er kam 3 Jahre später.

Aber die Hauptsache: ich habe alles wohl begriffen und vielleicht besser als jemand verstanden, von denen, die es sehen werden. Es wird ein Zeichen des Widerspruchs seyn, das viele anbeten, viele verdammen werden. Das Hohe, das Göttliche, hoffe ich, soll es erhalten; das ist Bedürfniß. Ich weiß nicht, welches Werk ich um den Reichstag nicht gäbe. Aber daß alles sich um ein Privatverhältniß, um den heiligen Ehestand, windet, als wäre précis der die Vollendung Luthers — ich weiß nicht; ich will lieber bekennen, daß ich das nicht verstehe. Aber ich sehe doch nicht, daß Luther nach der Heirath größer geworden,

daß zu seiner Kraft ihm diese Weihe abgieng, daß Teutschland durch die Pfarrersfrauen so erstaunlich gewonnen hätte, daß das so einwirkend gewesen. Die Bekenntniß am Reichstag, die Augsburgische Confession, siehe da Hauptangeln, um die sein Werk sich dreht, und welche Folgen schwer wurden für die Nationen, die Jahrhunderte. Es ist wie im Tell: sobald die Freyheit errungen ist, möcht ich hinaus, und das fühlen. So wenn der Reichstag vollendet ist. Dann hätte ich S. Augustin auch wohl kommen lassen, weissagend die Schicksale, die Bestimmung und Entwicklung. Aber was geht es den Ehrwürdigen an, ob Luther heirathe? Allenfalls wenn ein großer Mann davon entsprossen wäre; aber es waren ehrliche gute Bürgersleute, an denen die Welt und Kirche nicht viel gewonnen. Die Episode seines Lebens ist in den Vorgrund gebracht. Aber auch die Hauptaction wie geschildert! Herrlich. Um derentwillen verehre ich das Stück, ungeachtet der Heirathshistorie. Heil dem Verfasser! Glück seiner Arbeit! und Zuschauer, die Seelen haben, den Hochsinn zu fassen!

244.

An den Herrn Leibmedicus und Prof. Windischmann in Aschaffenburg.

Berlin, 5. May 1806.

Fast nicht gestehen darf ichs mir, theurster Herr Professor, daß ich erst am 5. May beantworte, was schon am Auferstehungstage aus Ihrer schönen edlen Seele sich in mein Herz ergoß und ich wie die freundliche Ermunterung eines guten Dämons oder aber eines Mitwallers auf den dunkeln Pfaden unserer Lebensbahn so selig empfunden. Ich danke Ihnen sehr. Es ist Bedürfniß, bisweilen da, dort her, zu hören, daß man verstanden wird. In Zeiten voll Mißtönen ist der Einklang eines Gemüthes, wie das Ihrige, eine wahrhaft labende Wohlthat, und unter dem betäubenden Geschwätz der feilen und verrückten Sophisten ist unschätzbar, hin und wieder einen Geist zu treffen, der von unsern Alten und aus Perioden gesunden Geschmacks und Verstandes wie auf uns herab gekommen. Ich sehe und erkenne genug in Ihrem Brief, daß wir gemacht sind, uns brüderlich zu umarmen. So ein heiliger Bund Gleichgesinnter muß seyn, auf daß das heilige Feuer unterhalten und von jedem seinen Umgebungen freudig mitgetheilt werde. Ich habe starke Zweifel an die Herstellung des Guten in unserm Europa — Zwei-

fel, noch nicht Unglaube! — Aber was wir in den Alten geliebt, und einer im andern lieben, beruhet nicht auf dieser oder jener Localität oder Zeit; es ist ewig wahr und unvergänglich schön, geht nicht auf dem Schlachtfeld verlohren und wird nicht eines raubenden Siegers eitler Triumph: an das wollen wir uns halten, das in uns bewahren, und, wo es sey, suchen und entzünden; so nur bekömmt das Leben Einheit und Würde, und alle Mühe ihren Werth; mit den äußerlichen Dingen läßt sich paciſciren, wenn das Innere ist, wie es soll. Wie unaussprechlich freue ich mich eines Fundes, wie den Ihr Brief, liebster W., mir entdeckte! So etwas macht neue Lust zu Leben und Arbeit. Heiliger hätten Sie den Auferstehungstag nicht feyern können. Meine Seele hat Sie ganz verstanden und Ihre vortreffliche Tendenz. Durch welches Glück ist geschehen, daß Sie den blendenden Abwegen dieses Zeitalters entgiengen! Ihr Weg ist ganz und einig der rechte. Sie lauschen der Natur der Dinge ihre hohen Geheimnisse und der Menschengeschichte den Rath der Vorsehung ab. Es freut mich sehr, daß wir wenigstens in letzterm uns so zusammentreffen, daß Sie in meinen Schriften die Sympathie entdeckt, ohne welche Sie mir nicht geschrieben hätten. Gut; Sie sind von nun an der Würdigen und Geliebten einer, die ich mir denke, wenn ich schreibe; Sie sind in mein Herz gegraben und sollen es bleiben; Sie sehen, Sie

an meine Brust schließen, wäre mir Wonne, und warum sollt' ich's nicht hoffen; die Zahl meiner Jahre ist nicht gering, aber noch jugendlich der Sinn und die Kraft, so daß ich wohl noch reisen kann. Sie sind, wenn ich eine Stelle Ihres Briefs fasse, Gatte und Vater, und demnach durch süße Bande gefesselter: aber was ist nicht in den Zerrüttungen gleichwohl möglich! Ohne uns den Kopf zu zerbrechen, wie wir einander nützlich seyn können, wollen wir es dabey bewenden lassen, daß wir einander nun kennen, daß, wenn wir uns Rath oder Ermunterung oder den Genuß einer frohen Stunde mitzutheilen Lust haben, wir uns zu finden wissen, und sich alles von selbst geben wird.

Ausgenommen eine Menge Recensionen, von welchen ich einmal ein Verzeichniß machen sollte, haben Sie, glaube ich, meine Schriften wohl alle. Von den ersten 3 Bänden der Gesch. der Schweiz ist eine neue Ausgabe erschienen, die ich in die kurfürstliche Bibliothek zu senden gedenke, darin wird etwa die kurze Vorrede im ersten Theil Sie interessiren u. s. f. . . . .

Es ist mir heute nicht vergönnt, mehr zu sagen; ich glaube aber, in der Hauptsache ist's ausgemacht, und der Bund unserer Gemüther richtig und fest. Leben Sie wohl, vortrefflicher Freund; lassen Sie mich mehr von Ihnen hören, und von Ihrem Thun und Wesen; meiner wärmsten Theilnehmung, meiner be-

sten Freundschaft seyen Sie gewiß. Wandeln Sie nur fort auf dem glücklich eingeschlagenen Pfad, ewig treu der unüberwindlichen Wahrheit und dem Guten und Schönen. Ich bin ꝛc.

245.

An Herrn Friedrich Perthes in Hamburg.

1. Jul. 1806.

— Die Weltbegebenheiten (worüber ich am 24. Juny zu Dresden Reinharden unvergleichlich predigen gehört) sind nun über alle politische Berechnungskunst erwachsen; gewöhnliches hilft nicht mehr; auch zeigt sich, auch ist kein Schein von Hülfe; Gott muß Einen wegnehmen, oder einen größern wecken, oder sonst etwas unvorsehbares herbeyführen. Zorn und Furcht sind von mir gewichen. Die Scene wird zu feyerlich. Der Alte der Tage sitzt zu Gericht; die Bücher werden aufgethan, und die Nationen und ihre Fürsten gewogen. Welcher wird der Ausgang seyn! Eine neue Ordnung bereitet sich, ganz etwas anderes, als die ahnden, welche die blinden Werkzeuge sind. Was ist, wird nicht bleiben; was war, schwerlich so wieder kommen.

— *) Ich bin der Geschäftslaufbahn fremde, und habe gewiß keine Lust, mich wieder hineinzuwerfen; sie hat wenig anlockendes, auch bey dem besten Willen,

*) Von etwas späterm Datum.

bey der hellsten Einsicht, was kann der Einzelne, der doch nie freye Hand haben würde? Allein wird die augenblickliche Lage die nämliche immer bleiben? Ich will nicht sagen, daß der Fürst oder Staat in Nöthen einem dies oder das auftragen könnte, dem sich zu entäussern unehrlich wäre, wodurch man aber unterbrochen *) und im Fall des Mißlingens der Verfolgung des Siegers ausgesetzt wäre; aber auch in der größten Entfernung von Theilnehmung ist man in der Gefahr, bey Verwirrungen, beym Verfall und Fall, Gehalte verschwinden zu sehen, und von der Widerpart gedrückt zu werden: Widerpart zu haben, ist bey der Verdorbenheit und Einseitigkeit und bey der Macht des Neides unvermeidlich: wer auch nicht operirt, wer jetzt nicht einmal schreibt, kann, wenn er irgend sonst ausgezeichnet ist, nie so unerforschlich bleiben, daß man nicht wissen sollte, wie er denkt. Alles dieses macht einen ehrlichen Mann vor weitführenden Unternehmungen in dieser Zeit etwas bange. —

— **) Soll ich Ihnen die Wahrheit sagen, ich bin mit diesem Streit nicht zufrieden. Correspondenzen berühmter Männer sind von jeher gedruckt worden; um vieles möchte man die eines Grotius, Erasmus,

*) Es war von einer literarischen Unternehmung die Rede.

**) Ueber einen damaligen Streit, betreffend die Körte'sche Ausgabe des Briefwechsels Gleims, Heinse's und Müllers.

Philelphus, nicht entbehren; ich selbst habe viele und bin begierig nach mehreren. Wenn der Herausgeber vollends den etwa noch lebenden ihre Briefe zur Revision schickt, so daß sie, was sie wollen, ausstreichen können (wie Körte dieses mir gethan, und, ohne ein Wort einzuwenden, zugab, daß ich wohl ein Drittel ausstrich), was ist ihm denn so groß vorzuwerfen? Und hat diese Sammlung nicht allgemeinen Beyfall? Was ists, wenn über Oberon ein Urtheil (von Heinse) darin ist, welches er nun verwirft? Die Sevigné hat ihren Ruhm dadurch nicht eingebüßt, daß sie geglaubt, Racine werde sich nicht so lang halten wie Benserade, und Thomas Gray ist ein nicht weniger hohes und schönes Genie, obwohl er Rousseau's Heloise schief beurtheilt hat. Selbst was unser Freund (Jacobi) von Loke anführt, wird es jemand an Verehrung seines Andenkens stören? Hierin hat jeder, es ist wahr, seinen Sinn: ich mache mir nichts daraus, geirrt zu haben, und daß man es wisse, dafür bin ich Mensch.

246.

An ——

1806.

— Ohne mich fehlerfreyer als viele andere zu fühlen, halte ich dafür, daß der Mensch, auch der edelste und beste, sich nicht scheuen soll, nach dem Tod ganz, wie er war, gezeigt zu werden. Wie sonst sollen wir

je zur Menschenkenntniß und einer auf sie gebauten Moral gelangen? Der wahren Größe schadet es nie; (wo wäre Cäsars, wo Friedrichs Ruhm!) die Mittelmäßigkeit schaudert hievor. Dadurch ist unsere neue, zumal teutsche Geschichte, so viel weniger interessant, als die alte, die den Menschen ganz zeigt. Es mag unangenehm seyn, zu hören, in welchem Tabacksdampf der Erste der Idyllendichter gelebt, und daß Cato's Ernst bisweilen vom Schmause nicht mit ganzer Haltung heim kam. Aber es sind Züge, die im Gemählde der Männer nicht fehlen sollen. Wer dem Publicum wohl will, giebt eben so gerne sich Preis, als einige ihren Körper der Anatomie vermacht haben, um todt noch gemeinnützig zu seyn.

247.

An Herrn Diaconus Cleß *) zu Schorndorf.

Berlin, 11. August 1806.

Ich bin über mein langes Stillschweigen, verehrtester Herr — denn wir wollen für immer die Etikette beyseitesetzen, um nur das Gefühl reden zu lassen — wirklich beschämt. Wenn ich anführe, daß Ihr Werk und Ihr Brief, dem Datum nach, ziemlich spät mir zugekommen, daß ich vor der Antwort jenes lesen

*) Verfasser der Kirchen- und Cultur-Geschichte von Würtemberg. (Die Recension s. Theil XI, S. 210—230.)

wollte, durch eine Reise nach Dresden darin unterbrochen wurde, die Ausarbeitung einer schweren chronologischen Abhandlung für die Academie der Wissenschaften mehrere und endlich der Aufenthalt eines mir adressirten Fremden die vorige Woche mir weggenommen, so ist alles dieses freylich sehr wahr, mir jedoch selbst nicht genügend, und ich bedarf immer Vergebung, nicht wenigstens den Empfang Ihnen kürzlich gemeldet zu haben. Von Ihrem Werk habe in die Hallische A. L. Z. eine ziemlich ausführliche Notiz am 25. July eingesendet, und Sie werden (ich weiß nicht, ob sie bereits abgedruckt ist) aus derselben erkennen, mit welchem Beyfall und Vergnügen ich es gelesen habe, und wie begierig ich die Fortsetzung erwarte. Die schweizerischen Schriften, die mir nur zum Theil unbekannt waren, habe ich längst gelesen und werde sie Ihnen mit Dank zurückschicken. Das letzte Stück scheint Fragment einer weitern Ausführung, die aber Ihnen wohl selbst abgeht. — Was ich durch unsern trefflichen Pfister, nun aber vollends durch Sie selbst von Ihnen weiß, macht mir die Geschichte Ihrer fernern Arbeiten so wie Ihrer Schicksale ungemein werth und interessant. Wie freut es mich, die Lage Ihres schönen Ortes gesehen zu haben, um mich in die Sie umgebende Natur hinein zu denken; und doppelt verlangt mich nach einer Reise in mein Vaterland, weil sie durch Würtemberg führen würde. Indeß beschäfti-

get mich der 5te Theil schweizerischer Geschichten: nach dessen Vollendung ich das Werk auf so lange werde müssen liegen lassen, bis ich einen halbjährigen Aufenthalt in Zürich machen kann. Es ist noch nicht entschieden, was ich während der Zeit ausarbeiten werde. Meine Amtspflicht und des Königs Wunsch ist für das Leben Friedrichs des Großen, wozu die Sammlung aus allen Depots wohl vier Jahre wegnehmen würden. Sonst habe ich ehemals eine Universalhistorie geschrieben, welche (mit den Beweisstellen) herauszugeben ich schon oft angegangen worden bin. Allerdings ist eine möglichst beschäftigende Arbeit nothwendig, um die Zeiten zu vergessen; und bey aller Anstrengung will es doch nicht recht gelingen. Doch muß es seyn: denn so lang einem nicht gegeben ist, sie zu ändern, so ist nichts edleres, als das Bild der Vergangenheit für die Nachwelt lehrreich zu entwerfen, und, was die Brust jetzt verschließen muß, in den Schooß der kommenden Geschlechter zu ergießen. Es ist eine Zeit, welche nichts anders, und auch nur im brüderlichen Mitgefühl der Guten und Edlen einigen stärkenden Genuß übrig läßt. Lassen Sie sich durch die kalte Aufnahme Ihrer Schrift nicht niederschlagen: aller Sinn für das Literarische ist vom Geräusch der Waffe; übertäubt; Besorgniß für das Nächste will nicht erlauben, sich mit dem Vergangenen viel abzugebenn hiezu kömmt eine gänzliche Verstimmung der Urtheile

und des Geschmacks durch den Mißbrauch der neuen philosophischen und ästhetischen Ansichten und Sprache, welche zur Scholastik und Barbarey führen; endlich bedenken Sie, wie vielen Werken von anerkannter Vortrefflichkeit es anfangs übel gieng; Hume's Erfahrung ist Ihnen bekannt, und nun steht er unter den Neuern doch fast oben an. Ich glaube, daß auch meine Geschichte nicht viel gelesen wird: denn diese Art erfordert studirt zu werden und unsere Lesewelt ist sehr eilend. Κτημα εις αει, μαλλον η αγωνισμα ες το παραχρημα, soll Trost und Wahlspruch seyn. Am Ende wird das Gold doch bleiben, wenn der Flitter verfliegt. Halten wir uns an die, deren Ruhm die Probe vieler Jahrhunderte ausgehalten; indeß ihre nächste Zeit eine Menge Ausstellungen an ihnen zu machen hatte. Die Sammlung der Scriptorum rerum Germanicarum ist nicht vergessen; aber die Zeit ist ihr nicht günstig; weder Fürsten noch Verleger unterstützen jetzt, was die selige Mutter Germania betrifft. Vielleicht — vielleicht ersteht sie, erneuert, schöner, (denn was war, wissen wir, und sehen, was ist; wer aber weiß, was kommen kann?) Bleiben wir uns immer nahe und gut, wie es unsern Studien und unserer Denkungsart würdig ist. Leben Sie wohl, edler, vortrefflicher Mann.

248.

An den Herrn Leibarzt und Professor Windischmann zu Aschaffenburg.

Berlin, 12. August 1806.

— — — Schreiben Sie mir, was immer Ihr Herz Sie mir zu sagen drängt. In diesen Zeiten des Entzweyreißens der Völker müssen gleichgestimmte Gemüther desto enger zusammenhalten: theils um durch Mitgefühl sich zu trösten, theils manchmal einander zu rathen, auch wohl gelegentlich, wenn man kann, sich zu dienen; denn was gewesen ist, wissen wir (es ist vergangen, wohl für immer); wir sehen, was ist, wer aber vermag durchzudringen in die Zeit, welche kommen wird! Es ist einstweilen nichts anders uns gegeben, als in der Kraft der unwandelbaren Grundsätze uns und unsere Freunde, auf alles bereit, empor zu halten; was kömmt mit Klugheit zu gebrauchen und mit Muth zu tragen, und in Wort und That, wie es jedem gegeben ist, seiner selbst würdig zu bleiben. Die alten Weisen von Athen und Rom, wo irgend für Vaterland, Freyheit und Würde etwas zu thun war, haben Beyspiel und Lehre gelassen; aus der spätern Zeit, nachdem alles verdunkelt und gefallen war, haben wir das neue Testament, ohne politische Regeln, bloß von den Tugenden, welche jeder einzeln

üben kann. In welche Periode unsere Zeit gehören soll, hängt von der öffentlichen Stimmung ab; manche Erniedrigung ist nur Erweckung. Es ist noch nicht so weit, wie bey jenem Volk der alten Zeit, welchem auch die eisernen Feldgeräthschaften genommen waren, und wie glorwürdig erhob es sich wieder, sobald der Geist der Nationalehre und des Heldenmuths (das ist der Geist Gottes) Gideon ergriff! Wenn wir es noch werth sind, wenn die Sophisten noch nicht allen Glauben an Gott und Recht und noch nicht alle Keime alter Teutschheit wegdisputirt haben, so wird wohl auch unsere Stunde einmal wieder schlagen. Mit solchen Hoffnungen stärke ich mich, und sage auch Ihnen davon, weil Ihre edle Seele derselben würdig und empfänglich ist.

Lassen Sie mich nun Ihre zwey Briefe durchgehen. Sie bewegen den innersten Grund meines Herzens; so viel heiliges, reines Gefühl fand ich selten; halten Sie darüber ja fest, als über dem größten Schatz, dem schönsten Erbtheil, das Sie den Ihrigen lassen können; es wird Ihnen wohl gehen; was die Felskluft einem durch Gewittersturm verscheuchten Täubchen, das ist einer stillen redlichen Seele bey dem um uns heulenden Sturm die Religion des Gemüths. Das sind Perlen, die die Schweine nicht erkennen, aber wem die Augen im Innern geöffnet sind, erkennt daran seine Freunde, wie die Freymaurer an ihren Symbolen

oder die Feldherren die mit Medaillen prangenden Krieger. Verlassen Sie sich darauf, daß nie, was immer einer mir sagen möchte (das zwar noch nie geschehen ist), an Ihnen, mein W., mich irre zu machen fähig ist: unvollkommen ist auch der Beste, vollends hat Verleumdung selbst Gottes Sohn Baal Sebub genannt: aber der aus Ihnen mich ansprechende Geist hebt alle Zweifel (die ich zwar nie gehabt), und wer den Weg weiß, sollte er auch ausgleiten, findet ihn allezeit wieder. — —

Attila ist von einem Jüngling, dem ich bloß die Bücher geliehen; er ist aber ein trefflicher Kopf. Ich kenne der hoffnungsvollen viele unter den teutschen Jünglingen, und hoffe auch deßwegen sehr. Ich arbeite an einem 5ten Band, aber nicht ohne viele Unterbrechungen. Ist er zu stande, so gedenke ich an die Universalhistorie zu gehen; der Gedanke erhebt, aber Grauen überfällt mich, wenn ich ihn fasse. Nach des Königs Wunsch, nach dem der Preußen und nach meiner Pflicht soll ich des großen Friedrichs Leben beschreiben, und es ergriff mich noch vor wenigen Tagen gewaltig auf der Terrasse zu Sanssouci, in seinem Bücherzimmer, unter allen Monumenten seines eigenthümlichen Seyns. Glücklicherweise habe ich täglich zweyerley Stunden: zum geben und nehmen, zum sammeln und verarbeiten: also werde ich nach den Umständen für das eine Werk vor-, und das andere

ausarbeiten, so daß jedem an jedem Tag sein Theil werde.

— — Adieu! den Ihrigen meinen besten Gruß. Schildern Sie mir auch einst Ihr Haus, m. L., und sprechen Sie mir von Aschaffenburg, das mir unvergessen, obwohl — viel geändert! — vorschwebt. Leben Sie wohl.

249.

An Herrn von Barfuß, Lieutenant im Kön. Preußischen Leib-Grenadier-Bataillon, zu Berlin.

Berlin, 22. Aug. 1806.

Das kleine Büchlein (Mohammeds Posaune des heiligen Krieges) zeigt Ihnen, durch welche Mittel Mohammed sein stilles Volk zur Eroberung der halben Welt entflammt hat und was der Krieger vermag, wenn er Krieger durchaus ist. In der Schweizerhistorie finden Sie sehr viel allgemein merkwürdiges über die altrömische Weltherrschaft, über die Verfassung der mittlern Zeiten, die Charactere Rudolphs von Habsburg und seines Sohnes, den biedern Bund der drey Männer, den tragischen Ausgang Albrechts, die Schlachten bey Morgarten, Laupen, Sempach, Näfels und in den Appenzeller Kriegen, die wohl kein ächter Soldat ohne einige Bewegung lesen mag, und viele andere gute und böse Beyspiele. Es mag Ihnen

gleichgültig seyn, die Schweiz zu kennen; aber lesen Sie dieses Buch, wie etwa der Alten einen, nicht um zu wissen, was in dem und dem Ländchen vor Alters geschah, sondern wie der Mensch in allen Zeiten ist, und auf welchen Empfindungen und Ideen das Glück und der Ruhm, zumal des militärischen Lebens, beruhet.

Vor einigen Monaten habe ich die strategischen Vorlesungen General Pfuhls bey Prinz Louis mit Vergnügen und Unterricht angehört. Der Geschichtschreiber muß das Militär wohl kennen und lieben; sonst schreibt er schlechte Historien. Ich aber liebe es auch als Mensch, und als Freund, als eifriger Freund der Freyheit und Nationalehre, und weil ich in der Schlechtigkeit unserer Zeiten doch noch die meiste Redlichkeit, den geradesten Sinn und die meiste Kraft der Gefühle unter dem Militär zu finden meyne.

Die vorige Woche war ich wieder einmal zu Sanssouci — mit welchem Gefühl! welcher Erinnerung! —

250.

An den Freyherrn Joseph von Hormayr in Wien.

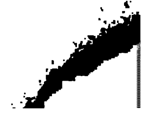
Berlin, 11. Sept. 1806.

Mit sehr vielem Vergnügen, theuerster Freyherr, habe ich das erste Stück des tyrolischen Samm-

lers gelesen: das ist die wahre Manier mit einem würdigen Volke in seiner unglücklichen Lage zu sprechen, so, daß es einerseits vernünftige Trostgründe für den Augenblick, aber auch die Ueberzeugung bekomme, daß es nicht vergessen sey, und man sein Gutes auch in diesem Augenblicke suche. Dieser erste Aufsatz hat mich aufs innigste gerührt. Auch der 5te. Das war immer meine Sorge, die Schweiz möchte getheilt, es möchte auch in jenen Gebirgen alles durcheinander geworfen werden. Sehr gut sind die Erinnerungen Kozebue's berichtiget: es fallen einem die schönen Aufsätze wieder Coxe und Spazier aus dem Schweizer-Museum bey. Ueberhaupt ist nichts zweckmäßiger als dieses, die Nationalität zusammenhaltende Journal für Tyrol. Ich werde nicht unterlassen, es in der Jenaer Zeitung mit patriotischem, obwohl vorsichtigem Lob, (so aber, daß der Werth ganz gefühlt werde) nächstens anzuzeigen.

Die Anzeige des Plutarchs *) habe ich durch den Freymüthigen zu verbreiten gesucht. Ich hätte mich von allen Recensionsanstalten längst losgesagt, wenn das Vergnügen, gute Werke schneller zu verbreiten, mich nicht zurückgehalten hätte. Ich zweifle nicht, Sie werden wahrhaft Plutarchisch erzählen, und den panegyrischen Ton vermeiden. Gewiß werden viele Feldherrn und Staatsmänner zu wohlverdienter Wür-

*) Der östreichische Plutarch von H. v. H.



digkeit emporsteigen: auch dieser und jener Charakterzug mag die wenig bekannten Regenten der letzten Jahrhunderte veredlen. Patriotisch ist aber, wie Sie ganz recht sagen, eben so gut, anzudeuten, wie man war, als wie ganz anders man manchmal hätte seyn sollen. Denn das bleibt wahr, daß Herren von einiger größerer Genialität aus dem herrlichen Stoff dieser Völker und Länder ganz etwas anders hätten machen können. Die alten Habsburger sind schon viel interessanter als die spanisch erzogene Linie; doch war auch diese nicht, wie man aus Unwissenheit sie manchmal schildert, und gewiß wird eine rechte Darstellung offenbaren, daß die Mißgriffe nicht in ihrem Charakter, sondern in den spanischen Maximen gelegen, welche seit Philipp II. durch die Erziehung, besonders Ferdinands II. am spanischen, und durch die jesuitischen Direktoren an ihrem Hofe leitend geworden. Doch Ihr Fleiß und Geist wird alles finden. Man fängt an mehr und mehr auch in der Literatur den Druck zu fühlen; sie wird mit ihrer Freyheit ihr Anziehendes verlieren und nach und nach abnehmen. Haben Sie nicht gelesen, daß in Holland über politische Sachen auch nur zu sprechen, verboten ist, außer im Kreise der Familie eines jeden? Das ist's, unter andern, die (vernünftige) Freyheit in Aussprechen des Gedankens, wozu die Efforts, welche, wo nicht im Augenblick, doch bald geschehen werden, wieder helfen

sollen; wo nicht, so bleibt nur Schmeicheley und Sophisterey. Wollen Sie diese seltsame Schrift (die Posaune des heiligen Krieges) nicht auch lesen, theurester Freyherr, und etwa dem Erzherzog Johann in meinem Namen zustellen?

251.

An Herrn Prof. Fr. Rühs zu Greifswald *).

Berlin, 13. Sept. 1806.

T.

Zu keiner Zeit war nöthiger, alle freyheitrettenden Heroen des alten Europens, und vorzüglich den großen Gustav, auf alle Weise unter allen Gestalten hervor zu rufen, um etwa irgendwo in einem das heilige Feuer zu entzünden. Ich habe daher vorerst das wirklich treffliche Stück einer Selbstbiographie **) desselben mit großer Theilnahme gelesen, denn auch in den Gedichten den würdigen Sinn erkannt, welchen die damaligen schönen Geister für solche Größe hatten.

Sie haben mir, mein werthester Herr Professor, theils ein sehr angenehmes Geschenk gemacht, theils durch die Zueignung eine erfreuliche Ehre bewiesen: es ist mir nämlich sehr lieb, daß jedermann meine Uebereinstimmung mit einem Mann wisse, der die Vorrede

*) Jetzt zu Berlin. Andere Briefe des Verf. betreffen bloß Privatangelegenheiten. H.

**) Von Herrn Rühs herausgegeben.

dieses Buchs aus sichtbar vollem Herzen geschrieben hat. Lange schon verehrte ich Sie als Geschichtschreiber, um so mehr, da über viele Punkte wir ganz besonders zusammen stimmen: was andere, selbst unser Schlözer, sich begnügen, wegzuwerfen, haben Sie gesichtet, gewürdiget, wie es seyn soll. Ueberhaupt erwarte ich nur einige Tage Muße, um die Geschichte von Schweden wieder zu lesen, und Ihnen über verschiedenes ausführlicher zu schreiben, um so besser werden Sie sehen, wie groß meine Schätzung und meine Theilnahme ist. Ueber Gustav Adolphs Lieder erwarte ich nächstens, die bessere Auskunft geben zu können. Da ich die von Ihnen angeführte Ausgabe meines Fürstenbundes nicht habe, und eben jetzt nicht vermag, die Stelle zu finden, so weiß ich wirklich nicht, ob ich Gustav Adolph auch als Verfasser der Lieder angab *): allein, das wird sich finden: Leonhard Mayer hat sie (2 oder 3) in seinem Théâtr. histor. (Schafhausen 1665); dieses Buch erwarte ich. Der tolle Bülow, der alles lästert, um nur Einen zu erhöhen, hat den großen König vor kurzem unverantwortlich mißhandelt: unter anderm habe er „die Religion zum „Deckmantel seiner heimlichen Lüste" gebraucht. Ich habe zwar wohl von einem natürlichen Sohn gelesen,

*) Er war es nicht; es sind alte Lieder, die der große König oft sang, z. B. das Morgenlied: aus meines Herzens Grunde sag ich dir Lob und Dank u. s. w.

das war aber doch kein so unerhörtes Verbrechen. Wissen Sie, ob diesem verläumderschen Geschwätz irgend eine andere Klatscherey zum Grunde liegt? Es ist zwar an sich gleichgültig, aber von Ihm mag man gern alles wissen; etwa um die verschiedenen Heldennaturen zu vergleichen, oder die Verläumder auf ihren schimpflichen Irrwegen kennen zu lernen. Im übrigen ist Bülow's Tadel eine Ehre, Friedrich kömmt noch viel schlechter weg, und zwar so ist dieser ein schlechter General, und hat bey Leuthen eine Menge dumme Streiche gemacht. Die Verwirrtheit der Köpfe in unserm Zeitalter ist in der That über alle Vorstellung. Man muß sich dagegen verbinden, auf daß die Nachwelt nicht glaube, wir haben alle im Irrhause gelebt. Gäbe uns nur Gott solche elende Feldherren, wie den Sieger bey Roßbach und Leuthen, und solche Heuchler, wie Gustav Adolph, dann soll uns für dem Helden Bülow's nicht bange seyn. Empfangen Sie die wärmste Versicherung meiner Hochachtung, meiner wahren Theilnahme an allem, was Sie angeht, und meiner innigsten Ergebenheit!

N. S. König Gustav Adolph kann die in Frage stehenden Lieder nicht gemacht haben, denn eines wurde gleich bey der Landung 1630 gesungen. — Um Vergebung, mein werthester Herr, wenn ich Ihren Titel etwa nicht recht weiß, Sie begreifen, daß ich Ihnen im Herzen die würdigsten gebe.

252.

A Mr. Joseph de Hammer à Yassy.

Berlin, 7 Oct. 1806.

De retour d'une petite course à Hambourg, où Mad. Reimarus m'a beaucoup parlé de Vous d'après les lettres de sa fille; je trouve l'heureux avis de Breitkopf, de pouvoir enfin Vous faire parvenir un paquet, que j'avois fermé, il y a je crois deux mois. Je n'ai pas su le départ de Mr. Argiropolo, et je ne me rappelle pourquoi; il me semble que j'étois à Dresde. C'est une plaisanterie de m'imputer l'observance de l'étiquette, de même que la paresse; je Vous aurois sûrement écrit, si je l'avois su. Je le fais aujourd'hui à l'entrée d'une crise des plus effroyables: tu ne saurois te figurer l'enthousiasme de toute notre armée depuis les généraux jusqu'au dernier tambour, ainsi que celui de toutes nos provinces; ni l'attente impatiente de l'Allemagne poussée à bout, et de toutes les puissances qui tiennent encore. De jour en jour le public s'attend à la rupture. Il y a cependant encore des doutes, la crainte d'astucieuses négociations, de reviremens subits. Je ne les partage pas: il me semble qu'on a été trop loin pour reculer. Toutefois ce n'est plus de quelques provinces ni de l'équilibre politique, c'est de la sûreté individuelle de chacun qu'il s'agit. Vous aurez lu le

jugement contre Palm (qui comprenoit aussi notre pauvre Kupfer); Berthier a dit avoir ordre de faire fusiller quiconque liroit des écrits tels que ceux d'Arndt, Gentz etc. La guerre internecive contre l'opinion, l'extinction des pensées, est à l'ordre du jour. Ah qui me donneroit l'oreille de quelques Princes bien pensans, peut-être pas bien informés! Mais tout ce qui va arriver, retentira sur les bords de Pruth comme sur ceux de la Sprée; tout est caché dans la nuit des décrets éternels! Seulement des hommes qui se sentent supérieurs aux évènemens, se trouveront toujours le plus à la hauteur des affaires, dût-on être réduit à n'y pas survivre. Comme ma place ne m'appelle pas à une activité politique, je ne m'y ingérerai non plus, à moins d'ordres positifs: si de tels me parviennent, je ne resterai au-dessous d'aucune espérance. Si, comme il est possible, on me laisse à moi, je suivrai mes plans pour des ouvrages qui peut-être survivront ces agitations éphémères.

J'ai été fort inquiet de votre translocation avant que Mr. Argiropolo m'eût assuré que c'est un avancement lucratif. A présent comme je vois que Vous y perdez tant de tems, je me console de l'idée que, selon toute apparence, Vous n'y serez pas pour bien des années. On ne sait ce qu'on se doit souhaiter ni à ses amis. La position où Vous êtes, ressemble

à la mienne de 1787—92; je me rappelle qu'après avoir une fois perdu quelques jours, je me suis trouvé avec 172 numéros de papiers officiels à lire et rapporter. Aussi dans ces six ans j'ai extrait environ 130 ouvrages, et depuis les deux que je suis ici, 305: au surplus ce que j'avois fait de bon, a été détruit par la guerre, incessamment après: il m'en est resté l'expérience, et fort peu d'envie de me rejetter à une telle carrière. —

Vous m'avez appris, quand et comment il faut lire Ovide, dont les Tristia, mais bien plus les Héroïdes, m'ont excessivement ennuyé, d'abord par leurs éternelles répétitions, et puis par la mollesse de son ame; je me plais par contre aux Fastes dont je regrette fort la seconde partie, et aux Métamorphoses; (dont je viens de lire que des prêtres Espagnols en Amérique se sont servis contre les Protestans: ils avoient un exemplaire avec des estampes, nommèrent le livre l'Evangile de Luther, et expliquoient alors les diables qui étoient les objets du culte protestant). Les vers que Vous me citez, sont touchans; peut-être en les lisant la première fois, j'étois trop heureux. Il est vrai qu'il y a eu pendant une grande partie de ma vie de la joie en moi; à présent je suis trop heureux quand je peux me maintenir tranquille. C'est la distraction des études qui le rend possible. Ne leur deviens jamais infidèle,

erfordert eine mehrjährige Sammlung in den Archiven: der König begnehmigte sie; ich wurde neu verpflichtet, und besuche nun das geheime Staatsarchiv täglich auf einige Stunden. Der Charakter Friedrichs ist in der That so vorzüglich, daß man seine Fehler sagen darf: er würde selbst es billigen; denn es ist Spur genug, daß er sie erkennt. Ich rechne darunter die zu freyen Grundsätze in Ansehung des öffentlichen Rechts, die Schwächung der moralischen Kraft in Gemüthern, besonders wo Glaube und Gefühl das meiste vermögen, und die Vorliebe für die Sprache und Manier einer Nation, welcher der teutsche Werth nie aufzuopfern war. Alles dieses äußerte die Folgen so lange nicht, als seine große Seele das Ganze zusammenhielt. Aber es ist hohe Zeit, wenn ja noch Zeit, zurück zu kommen, auf die bessere Politik seiner späteren Jahre (schon 1779 faßte er die Idee des Fürstenbundes, er selbst, niemand gab sie ihm), auf die Art von Religion, welche seit so vielen tausend Jahren Bedürfniß gewesen, und die Vorsorge des Menschenschöpfers jederzeit erhalten hat, und auf die praktische Weisheit unserer Väter. Das alles hätte er gethan, wenn er jetzt anfienge; und das darf, soll man zeigen. Es war in ihm ein so reges Genie, ein solcher Wille, und in Wahrheit so viel Großes, daß er weder Ehrfurcht noch Liebe verlieren kann, dadurch, daß man zeigt, er war Mensch. Der Tod seines Neffen Louis hat mich

sehr geschmerzt: er war in den letzten Zeiten immer trefflicher geworden; und so fallen an der Pforte der längst ersehnten Laufbahn! Doch gut, wenn dieses Opfer noch mehr anfeuert, und sein Blut, wie das bey Bündnissen etwa vergossene, das Symbol der unbegränzten Hingebung für die Sache wird. Alsdann wird sein Schatte sich freuen, wenn er weder beklagt noch vergessen, sondern durch die Ausführung seines Wunsches befriediget wird. Sein ganzer Wunsch in der letzten Zeit war die Befreyung der Teutschen.

Schreiben Sie mir, verehrtester Herr und Freund, von dem Glück, dessen Sie sich durch Ihre ehliche Verbindung froh gemacht — von Ihrem Wohlseyn — und ob der Geschichtschreiber Rhätiens auch den alten Stamm bald durch die Geburt eines Erneurers der väterlichen Tugend aufgefrischt sehen wird. Wir im alten Vaterlande sind so ziemlich froh, vergessen zu werden. „Die Schweizer," schrieb B. dem K. von B., der uns in den rheinischen Bund wollte, „die Schweizer „sind eigensinnig und arm; es ist nichts mit ihnen an„zufangen." Wollen Sie nicht uns hier wieder einmal besuchen? Die Verwirrung der Dinge, welche nicht ohne Einfluß auch auf meine Arbeiten blieb, hat mir noch nicht erlaubt, Preußen zu sehen; und für dieses Jahr . . . . .

Hier war ich vor acht Tagen, als der Donnerschlag von Auerstett hier erschallte. Gott! Sie erwarten

wohl keine Schilderung; auch nichts von den Ursachen: es ist viel über diese zu sagen; die allgemeine ist aber, daß der militärische Geist unseren Körpern unmöglich so eingebläut werden kann, als er bey ganz anderen Sitten in weit empfänglichere Menschen von selbst hervorbricht. Habe ich nicht vor schon 20 Jahren in der Geschichte unseres Vaterlandes von den Künsten des Gewinns auf die einzig nothwendigen, Landbau und Landwehr, ernst genug zurückgerufen? Allein wer kann räsonniren? oder an sich denken! Ich war in den ersten Tagen wie physisch gelähmt; moralisch bin ichs in so fern noch, daß ich nichts zusammenhängendes arbeiten kann. Denn — unermeßlich ist das Unglück; ruit alto a culmine Troja; der Name, die Hoffnungen selbst. Alles Alte ist hin; siehe, etwas neues wird; die große Periode der mancherley Reiche seit dem Untergang des Römischen ist geschlossen. Uns bleibt, wenn wir es fassen wollen, zu Ruhm und Glück kein anderer Weg, als durch Künste des Friedens; Krieg zu machen gelingt nicht. Ich, obwohl hunderte mich in die Emigration haben fortreissen wollen, bleibe; ich habe mich so ziemlich wieder zusammen genommen, um, wenn es gut geht, mein Leben in gemeinnütziger Thätigkeit hinzubringen, oder, wenn ichs einbüßen sollte, mich nicht zu grämen. In Zeiten der Auflösung müssen die Bande der Privatfreundschaft enger geflochten werden; wer weiß, welcher durch ein empfehlendes Wort dem an-

dern wichtig dienen kann? Und schon der Trost, einander die Gefühle mitzutheilen, ist groß. Also, theuerster Freund, halten Sie mich im Andenken; ich ehre, ich liebe Sie, und werde nie Sie vergessen; Ihr treuer

J. v. Müller.

P. S. Man weiß hier nichts; tausend Lügen circuliren. Es wird unterhandelt. Auf welche Basen? Eine Sicherheit auf der Westseite, daß man sich nie etwa wieder rühme; auf der Ostseite Tilgung jener ersten großen Ungerechtigkeiten (1773—95). Das ist das vermuthlichste.

254.

An den K. K. Oestr. Ober-Lieutenant im Genie-Corps, Herrn J. C. Stokar von Neuforn zu Wien.

Berlin, 25. Oct. 1806.

— Zu Berlin bin ich geblieben, da viele tausende — ohne Noth — auswanderten, und mir ist nicht das geringste begegnet, weßwegen ich es bereuen sollte. Die anfängliche Erschütterung meiner ganzen Lebenskraft hat sich gelegt; die Betrachtung so vieler Revolutionen in der Geschichte, etwas guter Glaube, und eine natürliche Neigung zur Heiterkeit erleichtert es einem. Nur mit meiner gewöhnlichen Arbeitsordnung will es noch nicht gehen; wenn ich wenige Tage nach der

Schlacht bey Auerstett (unserm Arbela) die von Zorndorf oder Leuthen, oder Murten hätte beschreiben wollen, es hätte mir die Brust zersprengt: ich habe also in den Stunden, wo ich arbeiten konnte, bald über die alten ägyptischen und griechischen Chronologien Untersuchungen angestellt, bald Mse. excerpirt, welche ich so eben von Zürich bekommen. In meinem Hause liegen bisher keine Franzosen; es ist mir, wenn auch kämen, eben nicht bange, mit ihnen auszukommen. Fuchs mag sehen, daß gut aufgetischt werde. So suche ich mich, in Erwartung der Dinge, die kommen sollen, bestmöglichst empor zu halten. Ich finde in der Geschichte, daß, wenn zu einer großen Veränderung die Zeit da war, alles dawider nichts half; die wahre Klugheit ist Erkenntniß der Zeichen der Zeit; die wahre Tugend ist, nicht schlecht zu werden, wenn diese oder jene Form verfällt; wer sich selbst nicht vergißt, wer durch Geschicklichkeit und Muth Werth hat, den wird auch der Weltherrscher nicht verachten. Dieses, liebster Freund, sage ich, damit auch Sie der Anblick des allgemeinen Umsturzes nicht niederschlage, sondern zu Ueberlegung der Ursachen, und zu der Gemüthsart leite, oder in der befestige, wodurch der Mann, wenn alles fällt, doch bleibt, weil sein Werth im Innern ist. Warum springen alle Federn? weil man sie hat einrosten lassen. Schein-Künsteleyen des Paradeplatzes — Aeußerliches — hat man für das Wahre genommen. Geburt

und Anciennität, nicht Brauchbarkeit, haben die Avancemens entschieden. Dem Soldat hat man den militärischen Geist einbläuen wollen, aber er muß im Innern seyn. Und wahrlich, er entscheidet. Wenn in einem Heer Eine Seele ist, und es streitet wider ein anderes aus zwey Menschenclassen (der Prügelgebenden und Prügelempfangenden) ist die Waage da gleich? Darum, Lieber, gieng alles, wie wir sehen; denn es geschehen keine Wunderwerke, um unsre Selbstvernachlässigung mit Sieg zu krönen. Eine Lection soll das seyn für alle Zeitalter. Es freut mich unaussprechlich, aus Ihren Briefen zu bemerken, (und ich habe es auch sonst gehört) daß Sie den Geist Ihres Berufes haben, und auf dem Weg der Auszeichnung sind. Ich habe Ihren großen Augen immer angesehen, daß eine Seele dahinter wohnt. Ihre Lebendigkeit und Ihr offenes Wesen haben mir bewiesen, daß Sie nie zurück bleiben werden. Um so mehr erfreut mich Ihr Andenken. Es schmerzt mich zwar sehr, nicht zu wissen, ob, wann, wo, wir uns wieder sehen werden; doch nichts ist unmöglich in einem Zeitalter, wo alles durch einander läuft; und am Ende bin ichs ja gewohnt, am meisten mit abwesenden, ja todten, zu leben, liebe und verehre auch viele der letztern mehr, als alle, die ich sehe. —

Ermüdet komme ich von einem Spaziergang zurück; nicht des Weges halb, sondern der Gefühle we-

gen: wie, wenn ich zu Sanssouci gewesen wäre! Doch, Friedrich ist bey Cäsar und Scipio, und bleibt groß mit ihnen, ohne daß unsere Erbärmlichkeit seine Lorbeeren verwelken mache. Intaminatis fulget honoribus. (Ich weiß, Sie verstehen nur Husarenlatein; Ihr Freund kann es Ihnen übersetzen).

Nun, für einmal wieder, ein trautes Lebewohl! Gedenken Sie mein, und schreiben mir zuweilen. In großen wundervollen Zeiten müssen edle Menschen, die sich kennen und lieben, einander nie aus dem Gesicht verlieren; es ist ermunternd, tröstlich, und nach Umständen manchmal nützlich und wichtig. Adieu, mein guter und geliebter Konrad!

255.

An Herrn Oberhofprediger und Kirchenrath D. F. V. Reinhard in Dresden.

Berlin, 30. Jänner 1807.

Verehrtester Freund, Wir pflegten ja sonst wohl einander unsere Predigten zu schicken, und ich bin sehr im Rückstande. Empfangen Sie mit gewohnter Güte diese Casualrede *). Sie hatte auch ihre Schwierigkeiten. Möchte ich mich so schön daraus gezogen haben, wie ich von allen Seiten, und ohne Verwunderung, höre, daß Sie mit der Rede über den Frieden

*) Die academische Rede, vom Ruhm Friedrichs.

und die neue Würde gethan! Gleichwie dieses für Sie mir das größte Vergnügen gemacht, so preise ich aufs gerührteste die Vorsehung für ihren Gang mit dem guten Sachsenlande und seinem würdigen Herrn. Von uns ist noch nicht erschienen, was wir seyn werden. Dieses Wir nehme ich im genauesten Sinne: ich weiß so wenig, ob der Platz für mich haltbar bleiben wird, als irgend was anderes. Die Hauptsache ist, daß ich bisher über nichts zu klagen, über die Güte der Ueberwinder vielmehr mich zu beglückwünschen habe. So lebe ich in den Tag hinein; „chaque jour a sa malice; sagt die alte Genferbibel, aber es ist sehr erträglich. Nun bin ich begierig zu wissen, ob ich mit dem Schiffchen meines Friedrich zwischen Skylla und Charybdis so ziemlich durchgekommen bin: einen größern Steuermann wüßte ich nicht zu fragen.

Ich verbleibe ꝛc.

256.

An Herrn Geh. Leg. Rath N. Vogt in Frankfurt.

Berlin, 11. Febr. 1807.

Ich übersende Ihnen, theurster Freund, beyliegenden Aufsatz, eigentlich um Anlaß zu haben, Ihnen für Ihr letztes Schreiben zu danken. Es hat mir wahrlich das größte Vergnügen gemacht, zu sehen, daß auch Sie sich emporhalten, und nicht, wie so viele, ganz am

gemeinen Wesen des Vaterlandes verzweifeln. Freylich, mit physischer Kraft ist jetzt nichts zu machen; aber die moralische vermag mehr oder weniger, und am Ende doch das meiste. Wie oft gedenke ich des edeln Primas, der alten Hoffnungen, dessen, was er noch thun und fördern möchte! Man sollte sich ihm mehr anschließen. Ihre Idee einer allgemeinen teutschen Academie ist vortrefflich, und ich glaube auch, daß sie gerade in den primatischen Landen, und eben wo Sie sind, am besten paßte. Sollte bey Theilung der doch reichen Erbschaft unsers alten Reichskörpers von dem Universalerben sich nicht irgend ein Fond zu dergleichen Nationalinstitut erwirken lassen!

Indessen von uns zu reden, freue ich mich Ihrer Anstellung in Frankfurt, welche sehr zweckmäßig und angemessen ist. Was aus mir wird, weiß ich noch nicht. Wenn ich drey oder vierthalb Jahre ruhig mit Ausarbeitung meiner Universalhistorie beschäftiget, von der Mühe meines Lebens diese Frucht auf die Nachwelt bringen, und aus dem Ertrag meine nicht sehr erheblichen Geldschulden tilgen könnte, so würde ich sehr zufrieden hinabsteigen zu den Männern der Vorzeit, mit welchen ich allezeit am liebsten gelebt. Bleiben Sie, bester, geliebtester, mein Freund, wie ich der Ihrige.

257.

An Herrn N.

Berlin, 28. Febr. 1807.

— In dem Discours de la gloire de Frédéric hat man Anspielungen finden wollen, an die mir kein Sinn kam. S. 9.*) geht offenbar auf alle Stände. S. 13.**) haben Sie nicht unterschieden, was zwischen dem Redner und Geschichtschreiber für ein Unterschied ist. Jener spricht nach Zeit und Ort; dieser für alle Zeiten. Also habe ich z. B. von des Königs Irreligiosität mildernd, auch von den Uebertretungen des öffentlichen Rechts schonend gesprochen, wie ich in der Geschichte nicht so gethan hätte. Ueber den Despotismus hätte es der Entschuldigung vollends nicht bedurft; er hat sich nicht die geringste Gewalt angemaßt, welche er nicht ererbt hätte. So habe ich über die Hintansetzung des Bürgerstandes beym Militär lieber etwas halb wahres sagen wollen, als daß er die keines Ehrgefühls fähig erachtet, welche sich so viele Jahre unter den Stock geschmiegt hatten. Auch Cicero hat von mehrern, die er in Reden verfolgt, anders gedacht; hier wollte ich nur zeigen, daß auch wir einen Mann der Größe hatten, für dessen Mängel immer so viel zu sagen ist; daß er dennoch — intaminatis fulget honoribus.

*) Neue Ausgabe, Th. VIII, 376.

**) Ebend. 380.

Hätte ich zeigen sollen, was aus Irreligiosität, Ungerechtigkeit, Laune, Eigensinn entsteht, würde man nicht gesagt haben, ich habe ihn herabgesetzt? Wer hieß mich ihn anders messen, als nach der Elle, die bey andern großen Männern, und nicht Idealen, angewendet zu werden pflegt? Ohnehin — der Cammerpräsident von Dohm, mein alter Freund, war neulich hier und hörte, daß ich in dieser Rede eine fortlaufende Parallele zur Herabsetzung Friedrichs gezogen habe; er las sie und bezeugte das Gegentheil; „ja, gelesen haben wir sie nicht," war die Antwort. Andere haben von Briefen und großen Geschenken erwähnt, welche ich bekommen hätte. Die Wahrheit ist, daß ich wohl einem braven Mann, der um den Kaiser ist, nicht aber ihm selbst sie geschickt, nicht weiß, ob er sie zu sehen bekommen, und vollends nicht, was er davon denkt. —

(Aus spätern Briefen an eben diesen.)

Was Sie über meine Unterscheidung des rednerischen und historischen Vortrags edel sagen, wäre ganz anwendbar, wenn ich gemeynt hätte, daß der erste sich auch wohl Unwahrheiten erlauben dürfte. Ich setze aber nur darin den Unterschied, daß, indeß der Geschichtschreiber den Mann, wie er in allem, wie er unter allen Gesichtspuncten erschien, darzustellen hat, so der Redner nur die zweckmäßigen wählen mag, so daß

er, wenn nicht alle, immer doch die Wahrheit sage. Dieses scheint mir aus der verschiedenen Bestimmung einer Schrift für alle Zeiten und Völker, und einer für ein augenblickliches Bedürfniß abgefaßten; wohl zu rechtfertigen, und ist immer so angesehen worden. Ganz anders spricht Paulus zu Athen, vor Agrippa, und vor den Partheyen des jüdischen Volkes, und räth selbst allen zu Einem guten Zweck alles zu werden. Die Catonische Ueberspannung habe ich nicht einmal als Jüngling für gut gehalten; was hätte Cato nicht wirken können, wenn er sein Leben auf Cäsars Tod gespart, und dann mit seiner Kraft, nicht für eine idealische, sondern eine etwa noch haltbare Republik die Gemüther vereiniget hätte? —

258.

An Herrn N—

(Merz 1807.)

Ihrem reinen guten Herzen bedarf ich nicht zu verheelen, daß das meinige sehr zerrissen ist. Ich habe in keine Unternehmung irgend Einfluß genommen, weder durch Rath noch That; habe in den wenigen Recensionen den Nationalgeist, wie es jetzt irgend noch möglich ist, emporzuhalten und vernünftig zu leiten gesucht: und muß hören, daß man mich der Abtrünnigkeit, der Verrätherey an dem Namen der Teutschen beschuldigt — zu einer Zeit, wo aus andern Gegenden

theils der Ausdruck der Sorge, ich möchte zu frey seyn, theils Lobsprüche und Dank für die guten Lehren kommen. Wahrhaftig, es ist gar zu toll! Um mit der Hälfte meiner Besoldung aus einer geschäftlosen Stelle in der schönsten Stadt von Teutschland auf eine kleine Universität in einer geringen Stadt zu gehen, und von Staatsrath und allerley, was ich sonst wohl war, Professor zu werden, dazu bedurfte es wohl wahrlich, daß ich Namen und Vaterland und Freyheit aufopfere! Ueber die Dummheit! Soll ich die Feder ganz niederlegen, oder soll ich die ungerechte Philisterey recht feurig und heftig angreifen? Es ist unleidlich; aber es ist allen so ergangen, und man muß im Bewußtseyn Kraft suchen. —

Das stille Tübingen, so nahe den Alpen, so nahe dem hercynischen Wald, gewinnt immer mehr Reize für mich. Die Begierde, die Braut meiner Jugend, die Geschichte der Schweiz, hübsch ausstaffirt und vollendet auf die Nachwelt zu bringen, giebt einen gewaltigen Sporn. Schon das Wehen der nahen Alpenluft, schon die Nähe des holden Italiens, wenn ich auch nie wieder hingienge, ladet sehr. —

Ich bin keiner von denen, welche einen alten Römer verdammen, daß er, um der Unmöglichkeit, für seine Denkungsweise ein Asyl ausser Nero's Welt zu suchen, die Last des Daseyns von sich warf. Dazu ist's jedoch bey uns noch nicht gekommen; Es

bleibt noch viel freye wohlthätige Wirksamkeit, viel Trost der Hoffnung, mehr als Ein Ausweg, und noch lastet auf uns keine solche Gewalt unbeschränkt. Es hatte dazumal die öffentliche Meinung noch keine Druckerey zur Basis. Es scheint möglich, daß diese Scenen gut endigen, viel todtem Formenwesen, viel unverantwortlicher Erschlaffung ein Ende machen.

259.

An den Herrn Leibmedicus und Prof. Windischmann in Aschaffenburg.

Berlin, 6. März 1807.

Wie ein Laut aus besseren Welten kömmt jetzt die Stimme redlicher Freundschaft. Sie hat mich sehr erquickt in Ihrem neulichen Schreiben, mein Vortrefflicher! Auch hätte ich sie längst erwiedert, hätte nicht die Nothwendigkeit vieler Arbeiten und die Hyder meines Briefwechsels die süße Stunde unvermeidlich verzögert. Kaum kam ich von Hamburg zurück und wollte Ihren vorletzten Brief eben beantworten, als anfangs der Tod eines Prinzen *), den ich liebte, und bald der Fall der Monarchie Herz und Kopf einnahm. Daß mir nicht übel ergangen, sahen Sie aus den Zeitungen. In der That ist nicht möglich, einen Gelehrten ehren-

*) Des Prinzen Ludwigs von Preußen.

voller und freundlicher zu behandeln, als mich der Kaiser in jener langen Unterredung, und vor und nach derselben die Ersten seines Gefolges und die obersten Behörden. Weder der Kaiser hat auch nur Ein Wort wider die bisherigen Verhältnisse gegen mich ausgesprochen, noch irgend jemand mir etwas zugemuthet, was mit irgend einer ältern Pflicht gestritten hätte. Man schien mich wie so einen der Alten zu betrachten, der nur in und für die Nachwelt lebt; nie ist die Würde der Geschichtschreiberey besser geehrt worden, als von dem, der den reichsten Stoff dazu giebt. Gewiß ist eine erstaunliche Empfänglichkeit bey der Nation; hundert Zugänge mehr, als bey vielen andern, mir bekannten, Militärs. Also habe ich mitten in dem Lärm der fallenden Thronen ruhig an meiner Schweizergeschichte gearbeitet, und hin und wieder ist ein Ths in die Jenaer Zeitung gekommen; dabey habe ich viele der Alten, den ganzen Muratorischen Thesaurus inscriptionum und andere gedruckte und ungedruckte Bücher excerpirt. Die Umstände haben viele interessante Menschen hergeführt, welche mir oft angenehme Stunden gemacht. (Ich zähle unter dieselben mit Vergnügen den Badischen Gesandten von Dahlberg.) Bey dem allem können Sie wohl denken, daß ich weder den Zustand Ihres noch meines Vaterlandes und meine eigene Lage (woran ich doch wahrlich am wenigsten dachte) ohne viele Unruhe oder vielmehr herzliche

Theilnahme sehen konnte. Letztere (weil der Freund von der auch wissen will) ist noch ganz unbestimmt. Eigentlich war hier mein Geschäft, Friedrichs Leben zu beschreiben; dazu waren mir vor kurzem alle Archive geöffnet worden: aber wird man das auch noch wollen? einen Gehalt hiefür wohl verwendet glauben? Selbst was mit Berlin wird, wer kann es wissen? Leiden, viel ärger als alle erfahrnen, sind möglich. — Unter diesen Umständen dürfte ich wohl endlich in Süd=Teutschland auf einer Universität ein Asyl der literarischen Ruhe wählen. Doch ist, wie gesagt, noch nichts ausgemacht. Hier haben Sie den treuen Abriß meines bisherigen Lebens, worin das Tröstlichste ist, Männer von biederm Herzen und redlicher Liebe zu wissen, welchen man sich ohne Gefahr der Mißdeutung aussprechen darf.

Im allgemeinen haben wir Zeiten der Vorbereitung zu großen Entwicklungen, wo (ich rede nicht von mir, ich bin schon zu alt, aber) Männer von rüstigerm Alter ihr Plätzchen sich werden ausmachen können. Fahren Sie fort in Ihren schönen Arbeiten. Hüten Sie sich vor der Anhänglichkeit an den Ton oder Staub irgend einer Schule; fassen Sie die freyste, höchste Ansicht. Schon dadurch zu allem gefaßter werden Sie in der Anwendung der Grundsätze auf die Lebensgeschäfte desto glücklicher seyn.

Das Werk, wovon Sie mir sprechen, und dem

ich von Ferne ansehe, daß es aus Ihrem Geist und Herzen geflossen ist, kann anders nicht, als voll der schönsten Ideen seyn; lassen Sie es zugleich populär, das ist, ohne modische Formeln und ungewöhnliche Kunstwörter seyn; diese haben ihre Zeit, ewig ist nur die Natur; durch sie bleibt Plato immer der göttliche, und Scholastiker unsers Mittelalters, vielleicht scharfsinniger als er, liest niemand mehr. Ich sage nicht, liebster W., daß Sie diesen Fehler haben, im Gegentheil, ich glaube es nicht, aber nicht genug warnen kann ein Freund den andern. Oefters schon empfahl ich Ihnen täglich etwas in einem der Alten zu lesen, aber ich setze die Beschränkung hinzu, daß ich wollte, Sie lesen auch aus den Alten keinen Platoniker, sondern den Plato, keinen Peripatetiker, sondern Aristoteles; überall ist nichts reiner, als die Quelle.

Ich danke Ihnen für das schöne Geburtstagsgedicht. Wer und wo ist dieser treffliche Jüngling; ich kann Ihnen nicht sagen, wie mich freut, irgend so ein zur Wahrheit und Tugend aufstrebendes Genie, eine Hoffnung des Vaterlandes, zu erkennen; das erhöhet den Muth. Darum bin ich auch auf Ihr Werk sehr begierig und werde Ihnen viel darüber schreiben. Lassen Sie sich durch kein Hinderniß, keine kalte Aufnahme, abschrecken; der gute Same findet immer sein Feld, wir werden von vielem die Erndte nicht sehen, sie ist nichts desto weniger sicher. —

260.

An N.

Berlin, 14. März 1807.

Nicht leicht, mein werthester Herr und Freund, hat etwas mich so tief geschmerzt, wie Ihr Brief; ich ergoß meine ganze Seele (denn, trotz meinen Verleumdern, ich habe eine) in meine gestrige Antwort, welche ich jetzt umschreibe, um einiges zu mäßigen.

Mein System — die beyden großen teutschen Staaten und mit ihnen das Reich Mittelmacht zwischen den großen Kaiserthümern — ist bekannt (Vorlesung über Friedrich, 1805. und wie viele Recensionen). Man wollte nicht hören, am Ende 1805. Es schmerzte mich. Doch blieb einige Hoffnung auf den scheinbaren Enthusiasmus der preußischen Armee, der doch halten könne, bis andere sich regen. Habe ich noch zu H. anders gesprochen? Was geschehen ist, wissen Sie. Da gab ich auf. Denn wenn auch hinterher die allerentscheidendesten Siege gewonnen würden, so bald kein großer teutscher Mann und keine Nationalmacht sie erringt, ist der Kampf nur, ob Teutschland Franzosen oder Russen zu dienen habe?

Ich pflege meine Grundsätze nie zu ändern. Wie sie in den Briefen an Bonstetten zu lesen sind, so sind sie noch: So viele Freyheit, Würde, Glück, als nach den verschiedenen Umständen und

Formen für die Nation irgend erreichbar sind. Aber nie sah ich auf Personen, sondern auf die Geschäfte, schrieb für die Preußen in der guten Sache des Fürstenbundes, wider Preußen in der schlechten Sache des Separatfriedens. Und nun, da die Nation, deren Vereinigung ich so lang vergeblich geprediget, ihre Selbstständigkeit für den Augenblick eingebüßt, war ich (in den Recensionen) für Emporbringung neuen Gemeingeistes und guter Gesetze, als Keime einst besserer Entwicklung. Aber nicht war ich für die gefährliche Täuschung durch falsche Gerüchte oder unselige Aufruhren oder unsinnige Hoffnungen. Es ist mein Glaube, daß man die Zeit nicht verlieren, wohl aber abwarten, und indeß sich innerlich stärken und reformiren soll.

Das sind Gedanken. Was that ich? Lange — nichts. Ich blieb, weil ich nicht mit allen meinen Sammlungen fliehen konnte, und weil ich so wenig von England als Frankreich oder irgend sonst einer Macht bestochen war. Ehrten die Sieger dieses Zutrauen, oder den Geschichtschreiber? Ich weiß es nicht, aber sie behandelten mich mit Achtung. Ohne mein Zuthun ließ mich der Kaiser rufen. Sollte ich etwa nicht hingehen? Vom König, von der Königin, von Preußen, von mir, meinen Wünschen, Planen, sprach er nicht eine Sylbe. Nie wurde ich von irgend jemand ausgefragt, sondirt. Das Hauptquartier gieng

nach Polen. Seither in den vierthalb Monaten keine Zeile, nicht eine Sylbe, an mich. In den 15 Wochen 4 oder 5 Mittagessen bey den französischen Behörden, mit Humboldt und vielen andern. Einmal habe ich etwas empfohlen: für einen meiner Landsleute einen Accisennachlaß, und er wurde — abgeschlagen. Endlich schrieb ich für die Jenaer Zeitung ein paar Recensionen, und so, daß mir von einigen Orten für die heilsamen Winke (zur Reorganisirung von Landständen u. a.) herzlich gedankt, von andern die Sorge geäußert wurde, ob ich auch mit Sicherheit so schreiben dürfe; überhaupt munterte man mich durch Berichte von gutem Eindruck auf. Diese und jene Souveräns, auch edle Jünglinge ergriff neue Hoffnung, es ließe mit der Zeit sich noch etwas machen.

Es ist wahr, über unsre unverantwortlichen Fehler schwieg ich nicht, unterstützte nicht die tollen Erwartungen, ja ich schrieb scharf in die Schweiz für die Completirung der versprochenen Regimenter, darum, weil ich für gewiß vernahm, daß die äußerste Gefahr der Vertheilung oder des Untergangs der Verfassung über meinem armen Vaterland schwebt.

Aber schweigen, schweigen, meynen die Biedermänner, hätte ich sollen! Als der Vaterlandsliebendeste der Propheten seinem Volk mit Thränen zurief, dem, welchem auf eine gewisse Zeit durch die Hand der Vorsehung Asien übergeben sey, für die bestimmte

Zeit sich zu fügen, schien den Juden patriotisch, ihn zu steinigen, aber Jerusalem wurde verbrannt. Warum schwieg er nicht? Weil der Gott in ihm, ihm zu reden gebot.

Das ist die „Achselträgerey, die Falschheit und Verrätherey" welche die „sehr schätzbaren Männer" an mir finden. Die Heuchler! Jedes Verbrechen hat sein Motiv. Glaubte ich meinen Ruhm zu vermehren? Gewiß nicht. Also Interesse! Ja. Der Verdruß macht mich das schöne Berlin, den Geh. Kriegsrath, 3000 Thlr. Gehalt, eine sorgenfreye Stelle, hingeben; ohne Zweifel, um nach Paris zu gehen mit einer sehr großen Pension? Nein, um mit 2000 bis 2500 Gulden in dem Städtchen Tübingen Professor zu werden, und die Ehre zu haben, meine Schulden abzuverdienen. Das ist das brillante, eminente Glück, dem der Mühe werth war, Nation, Freyheit, Ruhm, aufzuopfern.

Ich bin müde, einem undankbaren Zeitalter, einem nichtswerthen Geschlecht, feige zur That, und verleumderisch in Worten und unsinnig im Wahn seiner Hoffnungen, mit unausgesetzter Lebensmühe und oft wahrhafter Gefahr mich aufzuopfern. Ich gedenke in einem kurzen sehr kräftigen Aufsatz dem Publicum dieses alles zu sagen, und mich von ihm zu verabschieden. Collegia werde ich wohl lesen müssen (denn, im Vorbeygehen, es hat nicht C—, sondern der König

selbst und auch sein Minister der Erziehungsanstalten mich berufen), aber ich habe das Vertrauen in die Kraft mündlich vorgetragener Wahrheit, daß die Ueberzeugung der Jünglinge für die Ungerechtigkeit älterer Zeitgenossen mich entschädigen soll.

Hart, sehr hart, fällt es mir. Ich hätte gern, so lang noch ein Fünkchen Hoffnung war, dem Guten emporhelfen mögen, und ich gestehe, daß die Göttingische Recension der Schweizergeschichte die Lust an meinen Arbeiten neu entflammt hatte. (So freut man sich, Einen zu finden, dem man verständlich ist.) Es ist auch schwer, den inneren Trieb zu ersticken. Aber die Meuchelmörder meiner Ehre haben alle Wirkung meiner Bemühungen vernichtet. Richte es Gott!

Verzeihen Sie die Bewegung meines tiefverwundeten Gemüths. Ihre unverholene Redlichkeit erhöhet meine Hochachtung für Sie. J. v. M.

P. S. Was Sie sagen, wie Sie denken, das könnte nicht besser seyn; was aber die Herren erwarten, verstehe ich nicht. — Nehmen Sie, wen Sie wollen (als Haupt von Teutschland), wird denn nicht immer gut seyn, daß die Teutschen unter sich einen wohleingerichteten Bund haben? Was will ich anders, als daß der sey, und daß er wohl eingerichtet werde? Wer hat über Bundessachen mehr gearbeitet? Und wie kann Ihr Freund Auflösung nennen, was Vereinigung bezweckt?

261.

An Herrn Friedrich Perthes in Hamburg.

Berlin, 6. Maj 1807.

— Hier haben sich die Nachreden *) doch etwas gelegt: man fängt an, zu begreifen, daß „für jetzt „Schonung der Sieger zu suchen, und für die Zu„kunft aus der ältern Geschichte vor Kurfürst Frie„drich Wilhelm Stärkung zu schöpfen," so böse gemeynt nicht war, und Napoleons Compliment für Friedrichs Schatten die zwo Zeilen Gegencompliment auch verdiente. Als er zu Sanssouci in das runde Cabinet kam, wo die Bücher sind und Friedrich zu arbeiten pflegte, wurde letzteres, weil er alles so genau wissen wollte, ihm auch erzählt. Sofort wandte er sich zu seinen Umgebungen: Messieurs, je vous avertis, que c'est un endroit qui mérite notre respect; nahm den Hut ab, verbeugte sich gegen den Ort, wo der König zu sitzen pflegte, und alle thaten es nach. Ist nun Verrätherey, das zu sagen?

Ueber die Wahrheit, daß ein permanenter wohlgeordneter Staat noch nie wie Minerva aus Jupiters Haupt geharnischt hervorsprang, sondern collective Wirkung der Einsicht und des Willens eines verständigen mannhaften Volkes ihn am sichersten hervorbringt,

*) Gegen den Verfasser, wegen seiner academischen Rede de la gloire de Frédéric.

werden wir uns nicht streiten: das eben ist in der ganzen Geschichte der Schweiz gezeigt; auch die englische beweist es; auch in meiner Universalhistorie wird vornehmlich ins Licht gesetzt, wie die großen Resultate gewöhnlich die gereifte Frucht einer Menge vorbereitender Umstände gewesen. Auch Luther, Alexander, Cäsar, hatten blos die Keime der Revolutionen, welche ihr Zeitalter bezeichnen, aufgefaßt, und sind so nicht Schöpfer, sondern die Kinder der Zeit.

Man soll allerdings auf die fremden Urtheile den Werth nicht setzen, unser Inneres darnach zu modificiren: doch da man, um etwas zu wirken, Gehör finden muß, war es in dieser Periode der Mißstimmung mir nicht unangenehm, von Göthe, Heeren, Ebeling, mich verstanden zu wissen. Daß man für Vaterland, Wahrheit und Recht auch den Tod nicht scheuen soll, habe ich wohl auf allen Seiten meiner Bücher gesagt; ich weiß aber auch gar nicht, was ich gethan hätte, das dawider wäre, noch bin ich auf die entfernteste Weise in dem Fall gewesen, wählen zu sollen. —

Möchten wir der Entwicklung bald näher kommen! Aber, gesichtet von lügenhaften Gerüchten, reducirt sich, was man weiß, auf zu wenig, um auch nur mit Wahrscheinlichkeit muthmaßen zu können. Der Mensch ist auf sich und Gott reducirt. Eigentlich war es immer so, doch sichtbarer, wo die Stützen alle sinken, die man im gewöhnlichen Zustande der Gesell-

schaft zu haben glaubte. Wir wollen den Muth nicht verlieren, lieber Freund. Der alte Weise, voll Glauben, den wir zu Wandsbek besucht *), stärke darin seine liebe Tochter; Sie selbst, ich weiß es, stehen fest im Bewußtseyn und Vertrauen; das thue auch ich und warte ruhig der kommenden Dinge.

262.

An Herrn D. und Professor der Theologie Ludwig Wächler in Marburg.

I.

Berlin, 7. Mai 1807.

Verehrungswürdigster Herr und Freund!

Nicht blos Ihrer Schriften wegen sind Sie mir das, obschon der treue Fleiß, die durchgängig treffliche Tendenz und überall durchscheinende Geist ächter Weisheit Verehrung allerdings sehr verdienen: Sie sind es mir vielmehr noch durch die Manier, wie Sie das Unglück ertragen; ich treffe Sie an bey den Hauptquellen, deren Labung auch mir die emporhaltende Stärke giebt: Erwägung der Geschichte, und Religion. Sehr schwere Stunden hatte ich, und sie kommen zuweilen wieder: aber nie haben diese großen Hülfsmittel mir die heilende Kraft versagt.

*) Herr Matthias Claudius, Herrn Perthes Schwiegervater.

Ihr vorletztes Schreiben mit dem Plan ist mir richtig worden; das undatirte letzte habe ich vor einigen Tagen bekommen. Bey Empfang des erstern, war ich noch in der Art von Lähmung, welche der Donnerschlag des 14ten Oct. mir gegeben; unfähig mich mit irgend etwas zu beschäftigen, und scheu einen Gedanken zu fassen, der die Wunde aufreißen könnte, hatte ich mich in die trockensten Studien geworfen. Zu eben der Zeit sah es bey Ihnen so übel aus, daß ich, dem das gute Hessen immer noch sehr lieb ist, kaum daran zu denken wagte. Hierüber haben sich meine Briefe gehäuft, und meine Arbeiten sind in Stockung gerathen, so daß ich jetzt in allem zurück bin. Also erstlich verzeihen Sie die so späte Antwort, u. s. f. . .

An dem Krieg habe ich gezweifelt, bis Prinz Louis umkam; es schien mir zu kühn, nun ohne Alliirte mit einem ungeübten Heer zu bestehen, was man zehen Monate früher in Gesellschaft Oestreichs und Rußlands nicht gewagt. So gering nun meine Erwartung, so überraschend war mir doch der so kurze Augenblick der so gänzlichen Auflösung. So hatte ichs mir nicht erwartet! — Meine Freunde wollten mich in die Flucht mitfortreißen. Ich wollte nicht. Wer kann dem entfliehen, den die Hand des Höchsten über schlaftrunkene Völker führt! Auch wollte ich meine vieljährigen Sammlungen dem soldatischen Muthwillen nicht

preis geben. Und siehe, es fand sich, daß vor kurzem französische Journale meiner gedacht hatten, daß dem Staatssecretär Maret mein Name, auch andern diß und das bekannt war. Also fand ich bey dem Ueberwinder Achtung, behielt mein volles Gehalt, wurde von der Einquartierung befreyt, sah und sprach den Vollzieher der Verhängnisse Gottes. Endlich konnte ich wieder arbeiten. Ich habe ungefähr 200 S. des 5ten Th. der Schweizergesch. (die Tage von Granson, Murten, Nancy, Giorniko, Bruder Clausens volksrettende Tugend ꝛc.) diesen Winter geschrieben. Dann haben die Jenaer (doch eigentlich Göthe) mich hingerissen, über etliche Gegenstände in der A. L. Z. etwas hören zu lassen. Auch habe ich in einer öffentlichen Rede den alten Ruhm Friedrichs zur Aegide seines Volks machen, und dieses durch Erinnerung des dreyßigjährigen Kriegs, und der auf ihn gefolgten Zeit des großen Kurfürsten wieder aufrichten wollen. Vieles ist von Verblendeten mißverstanden worden: als hielte ich für erwünscht, was ich zu dulden, zu mildern, zu benutzen rieth. Gieng es dem Seher von Anathot doch auch nicht besser! Wohl freylich geht hier ein Morgen, dort ein Tag, über dem Gefühl der Zeiten, über der ungereimten Sorge um verborgene Zukunft, über Plane, Ideen, verlohren, die wohl nie reell werden dürften. Unter letztere gehört, was, nach etwa bevorste-

hender Entscheidung über den Staat, auch für den Einzelnen zu thun seyn dürfte? Wider welche Unruhe finde ich kein anderes Mittel, als meine gelehrten Studien. Also excerpire ich Abends alle diejenigen Alten, an denen ich diese Operation nicht früher vorgenommen, und sie thun mir den treuen Dienst, mich über unsere Erbärmlichkeiten hinwegzurücken. In Gesellschaft lebe ich, wenn sie mich reizt, mehr als mir im Grunde lieb ist. So mein th. H. schwinden diese dunkeln Zeiten mir hin, und ich glaube, daß dieses alles von wenigen so gut verstanden wird, wie von Ihnen; was Sie in Ihrem letzten mir sagen, klang sympathetisch in mein Herz.

Was Ihren Plan *) betrifft, so habe ich ihn mit dem größtem Vergnügen gelesen: wie viel müssen Sie haben, so ein Werk auszuarbeiten? Wie viel jeder Mann von Kenntniß und Gefühl, einst es zu lesen? Alle andere Geschichte erscheint in minder vortheilhaftem Lichte: Thorheiten der Völker und ihrer Hirten, vergängliche Maschinen; bey Ihnen die Sammlung und Verwendung des Schatzes der Menschheit, des Besten, was sie hervorbringen mochte, die Erinnerung und Vorhaltung dessen, was die Lust und Lehre aller Guten und Edeln in allen Jahrhunderten war, ist und seyn wird. Was kann ich anderes darüber sagen als

*) (Vermuthlich zu einer allg. Geschichte der Litteratur).

macte virtute esto. An dem Plan, der so einfach als umfassend ist, wüßte ich nichts zu ändern. Es versteht sich, daß, wenn ich über den oder diesen einzelnen Gegenstand von Ihnen gefragt würde, ich meine Ansicht oder Notizen Ihnen willfährigst mittheilen würde; es versteht sich, daß bey der ersten Erscheinung ich meine Freude darüber laut machen werde: aber, bey der erstaunengswürdigen Menge Notizen, die Sie gesammelt, und bey der Klarheit, worin alles vor Ihrem Geiste liegt, kann ich kaum hoffen, Ihnen je etwas neues zu sagen: erzählen nur kann ich andern, was in diesen Ihren Büchern liegt. — Bisher hat mich der Gebrauch zumal des Handbuchs der Literargeschichte sehr befriediget. Ich habe mir vorgenommen, was ich künftig allenfalls vergeblich suchen dürfte, für Sie auf einen Zeddul zu schreiben, weil nicht menschmöglich ist, in so einem Werk nichts zu vergessen. Bisher, wie gesagt, ist mir kaum ein paarmal begegnet, etwas nicht zu finden; es ist erstaunlich reichhaltig, und Ihre Gedanken und Urtheile führen sehr sicher.

Jetzt nichts mehr, ich muß abbrechen; doch sey es nicht, ohne Ihnen meine innige Hochschätzung und wahre Freundschaft noch einmal bezeugt zu haben. Leben Sie wohl, und lassen Sie mirs wissen, denn mein Herz nimmt wahrhaft daran Theil.

263.

An den

Herrn Leibmedicus und Prof. Windischmann in Aschaffenburg.

Berlin, 12. May 1807.

Wenn es möglich wäre, mein edelster liebster Freund, so möchte ich um Ihren letzten Brief Sie noch feuriger lieben, als um jede vorige Ergießung Ihres gefühlvollen Herzens. Mit Fleiß rede ich vom Herzen: aus dem Anschauen, aus der innigen Erfassung, entsteht alles Hohe und Gute, was, durch den Verstand geordnet, endlich hervorgeht zu Erleuchtung der Welt. Manchmal geht es unter, wenn man sich's nicht verdeutlichen kann, oder wenn das Zeitalter nicht empfänglich dafür ist. Wenn aber der Funke in eine sympathisirende Seele fällt, wäre es auch nach tausend Jahren, siehe er zündet. So habe ich viele heilige Ideen der Kätzer aus den ersten Jahrhunderten, viele Flüge der Phantasie mystischer Seelen mit Begierde aufgefaßt, und aus mir selbst besser als aus den Büchern verstanden. So bin ich auch gewiß, daß, welcher Profane gewisse Stellen Ihrer Briefe läse, daran ein wunderbares Aergerniß fassen dürfte: ich aber verstehe sie alle recht gut, und freue mich des Heiligthums, woraus diese Blitze strahlen.

Am allermeisten freut mich, daß Sie die ruhige hoffnungsvolle Ansicht der bevorstehenden Zeiten durch die reinigenden Gewitterstürme sich nicht stören lassen. Was unsere, die schweizerischen mitgerechnet, was unsere Staaten gewesen sind, war so arg, als man thut, nicht: was aber ärger ist als arg, war die Erschlaffung, wozu der Vortrag von Religion und Philosophie, wozu der Mechanismus der Heere und Rechtsformen, wozu die höfliche Verweichlichung und Empfindeley, wozu so viel anderes wirkte. Plötzlich der Aufruf: stehe auf, der du schläfst! Freylich das ist störend; mancher wird auch ziemlich barsch aus seinem behaglichen Bette gerissen. Findet sich nun die Schlaftrunkenheit unheilbar, so läßt die Vorsehung die Unwürdigen fallen — und dann kömmt Joch, Barbarey, alles dessen man werth ist. Rüttelt aber das Uebel schlafende Kräfte auf, so kann, wie Sie sagen, *eine herrlichere Zeit* werden, als je zuvor. Sie mag selbst in jenem Fall kommen, nur bey uns nicht, sondern auf Küsten, Inseln, in Regionen, wohin die Elite der Besten aus dem zusammenstürzenden Gebäude ihre Flucht nehmen wird. Genug! Nachdem die alte Römerwelt der Fortdauer unwerth worden, hat unsere Väter der Papst lange mit schulmeisterlicher Zucht gegängelt; sie sind ihm endlich entwachsen, und haben als Jünglinge (doch unter Königen als Hofmeistern)

viel toll Zeug, doch nicht ungenialisch, getrieben: jetzt ist eine Crisis: werden wir Kraft haben sie zu überstehen, herrlich; wo nicht, so ist Absterben möglich. Also, lieber W., ist mein Gang, die Menschen möglichst empor zu halten, ihnen Kräfte einzuschreyen, und mich da nicht sowohl um die oder diese Form zu bekümmern, als daß das Leben bleibe und wachse. Da nehmen viele ein Aergerniß daran, und meynen, man sollte denen, die den Schlaf gestört, mehr fluchen, und die Völker wieder in schmeichelhafte Träume singen. Aber, so lange dieses geschieht, so lange wir nicht mit Schmerzen wieder gebohren werden, und Gemeinsinn, und die Einfalt kraftvollen Verstandes die Oberhand nicht gewinnt, hat der gute Gott den Zweck seiner Cur noch nicht erreicht, und ist die Zeit noch nicht da, wo es wieder gut werden kann. Nicht ein Stratagem, nicht ein militärisches Mißgeschick, nicht ein General entscheidet hier; es muß höher genommen werden; die Hand des Höchsten waltet, eine Zeit ist vorbey (ach, es war meist nur eine halbe Zeit), eine andere ist im Auzug; und wie die seyn soll, beruhet auf unserer Selbstreform. —

In welchem Morgenblatte stehen Ihre Erfahrungen über die Empfindlichkeit der Metalle und des Menschen für Wasser ꝛc. Ich pflege unsere uraltesten sowohl mosaischen als mythologischen Vorstellungen für Trümmer

einer frühern, untergegangenen, hohen Geisteskultur zu betrachten; daher die Beseelung der ganzen Natur und Affinität der Wesen für mich gar nichts Zurückstoßendes hat; ich glaube in der Mythologie selbst Spuren zu finden; das sind die Elohim, welche der Alleinselbstständige zu gegenwärtigem Weltsystem verordnet, und sie bildneten es. Den Geist höherer Lehren halte ich für das Esoterische jeder guten Religion, der aber, zumal bey uns unruhigen Europäern, früh verflog, und nachmals wieder kömmt, wenn die Schale bis zu gänzlicher Erschöpfung ausgesogen und verkaut ist. Alsdann legt er sich, wie der Schmetterling, eine neue schönere Hülle zu, von der, wie sie aussehen werde, wir noch nicht wissen, wohl aber, daß der innwohnende Geist immer derselbe bleibt. —

Ihre Bemerkungen über die Alten billige ich sehr: Livius war ein schöner Geist und ehrlicher Mann, der die dunkeln Zeiten bis auf den Kampf mit Karthago theils wohl geordnet und ausgemahlt, theils mit feiner, einer gut republikanischen, Politik ausgestattet, späteres aus Polyb., und ohne Zweifel das neueste aus verlornen Chroniken meist nur übersetzt hat; von kühnem Schwung weit entfernt, aber ein Muster feiner Klarheit, und lehrreich für praktisches Leben; aber er lebte nach der Republik, und es waren keine Römer mehr. Daß Tacitus nichts geahnt, geben Sie

ihm mit Unrecht schuld: unter Trajan, in dem nie herrlichere Weltreiche, urgentia imperii fata zu erblicken (Germ. 33.), zeigt ein doch nicht blödes Auge. Aber was entstehen würde, konnte er nicht wissen. Stehen doch wir, nach 1700 Jahren der mehreren Erfahrung, im Zweifel, ob Anarchie, Militärdespotie oder eine glückliche Freyheit der Ausgang unserer Sachen seyn wird. Aber Sie thun sehr wohl, auch diese Alten mit Prüfung zu lesen; Privat- oder Zeiteindrücke pflegen unmerklich auch die besten zu blenden; und jeder, wenn auch überhaupt und ewig unterrichtend, gehört immer doch zunächst seiner Zeit, und trägt ihre Farbe: auch soll es wohl nicht anders seyn: für das Ganze, das All, die Ewigkeit sorget Gott; uns sind Schranken gesetzt, jenseit deren der Blick sich verwirrt. Uebrigens fahren Sie ja fort: Sie werden nicht allein bey den Alten, so Sie noch nicht lasen, auch in den mittleren Zeiten, viele Befriedigung finden, und an der Hand oft recht weiser Männer den Lauf der Welt und den Menschen immer genauer kennen lernen. Ihre Zweifel, Ihre Beobachtungen werden uns zur angenehmsten Unterhaltung dienen.

Mein Bleiben oder Gehen und Wohingehen ist noch nicht ausgemacht; immer haben über mich Umstände entschieden, die kaum vorzusehen waren, oder kaum die Hoffnung darboten. Indeß habe ich ein paar hun-

dert Seiten über die Geschichte der Schweiz geschrieben, und hoffe, Sie sollen mit einigem, z. B. der Art, wie ich Bruder Clausen dargestellt, einst nicht unzufrieden seyn. Abends lese ich meist immer die Alten, gegenwärtig Tertullian. —

264.

An N — *).

(Mai 1807.)

„Ich hatte nicht im Wahn preußischer Siege gelebt; nicht das trübte so meinen Blick. Aber mehr erwartete ich doch von den Teutschen, liebte den zuerst gefallnen Helden als Freund, und trauerte um den so schnellen Beweis, daß der große König wirklich so früh, und so durchaus, wie einer der plutarchischen Helden, aufgehört habe. Nicht, ja nicht, als hätte ich universalhistorisch verzweifelt: ich fühle, ich sehe, daß der Uebergang nothwendig ist; unsere geistlosen Formen, unsere Täuschungen mußten aufhören, und eine Ordnung der Dinge, welche entwickelnder, und also größer, schöner, genußreicher werde, ist, ohngeachtet alles widrigen Scheins, mir sehr wahrscheinlich. Ich beruhige mich in dem obersten Genius, der seit Jahrhunderten mehr der Mittel, als je zuvor bereitet

*) Aus der Jenaischen Allg. Lit. Zeitung 1811, S. 492 abgedruckt.

hat, auf daß die Menschheit nie wieder allenthalben von dem erreichten Grad ihrer Bildung zurücksinken könne. Man muß nur sich zusammennehmen und emporhalten, sich ermuntern, die Geistesgegenwart nicht zu verlieren, und die Liebe des Guten und Schönen wie ein heiliges Feuer, durch eine Schaar von Liebenden umgeben, vor den Stürmen bewahren." —

265.

An Herrn Hans Karl Dippoldt, D. der Philosophie, (damals) Privatdocent der Geschichte zu Leipzig und Custos der dasigen Universitätsbibliothek *).

Vorwort.

Wenn der Inhaber dieser köstlichen Briefe, die ihn zum glücklichsten Jünglinge seines Zeitalters gemacht, und die außer den vertrautesten Freunden seines Herzens und seiner Jugend bisher niemand gelesen, dieselben vor ein größeres Publikum bringt, so wünscht er von Verständigen und Wohlwollenden nicht gemißdeutet zu werden.

*) Von Hrn. Dippoldt selbst schon im Oct. 1809. mir mitgetheilt: doch mit der ausdrücklichen Bedingniß, daß sein Vorwort mit abgedruckt werde. Der hoffnungsvolle Mann starb im J. 1811 als öffentlicher Lehrer zu Danzig. Die übrigen Briefe folgen nach der Zeitordnung. A. v. H.

Das Lob, das ihm hier in einem höhern Grade zu Theil geworden, als er verdient, kann er nur mit Erröthen gedruckt lesen. Gern hätte er's unterdrückt, wären nicht so die herzlichsten Ergießungen seines geliebten, väterlichen Freundes verunstaltet worden; aber er will weder der Meynung der Menge dadurch imponiren, noch verlangte er, daß diese eben so günstig von ihm urtheile, bevor nicht sein Leben, sein Wandel und seine Schriften vor jedermann offen liegen. Jetzt, da der Verklärte nicht mehr unter uns, glaubte er der Welt ein so reiches Erbtheil nicht länger vorenthalten zu dürfen; er hielt's für Pflicht, zum Gemeingut zu machen, was ausschließend sein war. Er wußte, daß auch diese Briefe manchen Beleg, manchen Aufschluß über des Unvergeßlichen letzte Jahre und Verhältnisse geben, daß sie Sein ewig junges, zärtlicher Freundschaft offenes Herz, Sein trautes Anschließen an Jünglinge, Seine Empfänglichkeit für deren Entwürfe, die an Jahren, Wissenschaft und Thaten weit unter ihm standen, Sein edles Streben und reinen Sinn aufs Neue beurkunden würden, die in des Lebens verwickelten Verhältnissen, und durch die Eifersucht, die über alle Größe wacht, so oft geneidet, angetastet, gemißdeutet wurden. Wohl dem, dem ein solcher Stern auf seinem Wege geleuchtet!

Dippoldt.

Durch Joh. v. Müllers Briefe, so dieser als Jüngling geschrieben, zum historischen Studium geweckt, hatte sich Dippoldt schriftlich an den gewendet, den er nie mit Augen gesehen, aber lange schon und tief verehrt hatte. Der Brief enthielt eine kurze Geschichte seiner Studien, einen Plan seines künftigen Lebens, eine gedruckte Abhandlung über die altteutschen Chronisten (aus der Abendzeitung 1806.) und den ersten Versuch seiner Einleitung zur Geschichte Karls des Großen.

Joh. v. Müllers Antwort.

Es ist doch ganz fatal, daß ich die liebsten Briefe, wohin das Gemüth mich reißt, immer mit Entschuldigungen anfangen muß: schenken Sie mir diese lieber, mein theuerster D., und glauben Sie auf mein Wort, daß ich nicht wohl eher schreiben konnte. Würden Gedanken gleich zur Schrift, wie würden Sie des Gefühls erfreut worden seyn, womit ich Ihren Brief, Ihr Gedrucktes und Ihr Geschriebenes las! Das Aufblühen des ächten historischen Geschmacks gründet eine meiner schönsten Hoffnungen auf die fortschreitende Entwicklung teutscher Nation: nichts bringt dem Herzen practischen Verstand und wahre vaterländische Tugend näher. Wir, so wenig als die Römer, haben einen Homer; uns muß die Historie zur Würdigkeit unserer

Väter aufnähren, und, da diese selbst nie zur völligen Reife gediehen, größere Beyspiele anderer Nationen zu Hülfe nehmen. Daß dieses weder durch das Gedächtnißwerk, noch durch den juristischen Ton älterer, noch durch die Scholastik der neuern Darstellungen möglich sey, ist offenbar. Daher sind Sie auf dem ganz rechten Wege, aus den Denkmälern der ersten teutschen Art in den Chroniken, die meist Nationallectür waren, den Weg zu entnehmen, wie die historische Musa bey uns popularisirt werden kann. Auch mir ist nicht leicht eingefallen, einen philosophischen Historiker unserer Zeit zu beneiden, wohl aber Gilg Tschudy, Königshofen und solche, deren malerische Einfalt jetzt nicht mehr zu erreichen ist. Sie sind den Alten, weil der Natur, am nächsten, welche allein die große Meisterin ist. Es freut mich sehr, zu sehen, daß Sie an solchen Schriften Behagen gefunden, weil ich daraus erkenne, daß das Gemüth in Ihnen ist, welches Wahrheit und Schönheit in ihrer ungeschmückten Gestalt faßt. Fahren Sie fort, nur die Quellen zu lesen, den Ausdruck des Volks zu studiren, diejenigen Schriften zu lesen, welche am längsten und allgemeinsten vielgewirkt, alles dieses nicht blos in schriftstellerischer Absicht, sondern als Mann, als Bürger sich anzueignen, und dann nicht wie zu einer Academie oder Schule oder einem Recensenten-Tribunal, sondern zum Zeit-

alter, zu unserer (verwahrloseten) Nation zu sprechen. Macte virtute esto, edler, lieber Jüngling; ich reiche dir in gleicher Laufbahn die brüderliche Hand; laß uns den verwachsenen Weg wieder öffnen, den einst der hochgesinnte Sohn des Olorus, und Xenophons liebliche Weisheit, Sallust's Welterfahrung und des großen Dictators Genie zu der Höhe gefunden, auf welcher sie die Probe von Jahrtausenden bestanden. Ja, kein Schulton, keine Metaphysik, noch wunderseltsame Terminologie: in uns, beym Volke, bey denen, welche es verstand, müssen wir lernen. Mir hat in früher Jugend Thüring Frickhard's Twingherrnstreit weit mehr und daurendern Eindruck gemacht, als alles, was dazumal de modo scribendi und über den historischen Styl erschienen war.

Bis hieher gestern, da ich unterbrochen wurde.

(Es folgt hierauf eine umständliche Kritik der genannten Einleitung, welche seitdem ganz umgearbeitet worden. Aber unverzeihlich wäre, folgende Stelle zu übergehen. Der Verfasser hatte bey Gelegenheit der Reise Stephans II. zum Frankenkönig Pipin in einer Anmerkung gesagt: „wie Johannes „v. Müller in den gehaltvollen Reisen der Päbste „so köstlich geschildert, daß, damit verglichen, „meiner Beschreibung nicht gedacht werden kann." — Der Unvergeßliche hatte, bis auf das Citat, Alles weggestrichen, und folgendes bemerkt:)

— Ist viel zu übertrieben. Wir sollen einander mit Achtung und Liebe erwähnen, um des Guten willen, das empfohlen werden muß; wir sollen, wenn einer gefehlt, es liebreich ahnden, aber unserm Gefühl nicht so den Lauf lassen, daß es andern zuviel dünke —

ut ne quis malus invidat
cum tantum sciet esse basiorum.

(Unter uns mögen wir nach unserm Herzen sprechen.) Also habe ich mir die Freyheit genommen, hier etwas auszustreichen.

— — — — — — Ich werde abermals unterbrochen; à demain!

Also zum drittenmal, ich habe aber sehr wenige Zeit. Ihr Brief hat mich durch seine trauliche Offenheit vornehmlich gefreut. Behalten Sie ja diese liebenswürdige Eigenschaft, welche mehr, als all andres die Herzen fesselt. Ihr Entschluß ist schön und edel, aber sehr wünsche ich doch, Sie bald versorgt zu sehen, wenn auch über einer Berufsarbeit ein guter Theil des Tages hingienge. Mit guter Zeitwirthschaft läßt sich von den 24 Stunden doch wohl 1/3, und wäre es endlich nur 1/4, für das Lieblingsstudium ersparen: diese Stunden sind um so glücklicher, weil man sie heilig hält, weil man durch die Arbeit der übrigen sie erkauft hat. Jetzt ist mit Universitäten wenig zu thun, ehe Friede, ehe die Austheilung und Verfassung

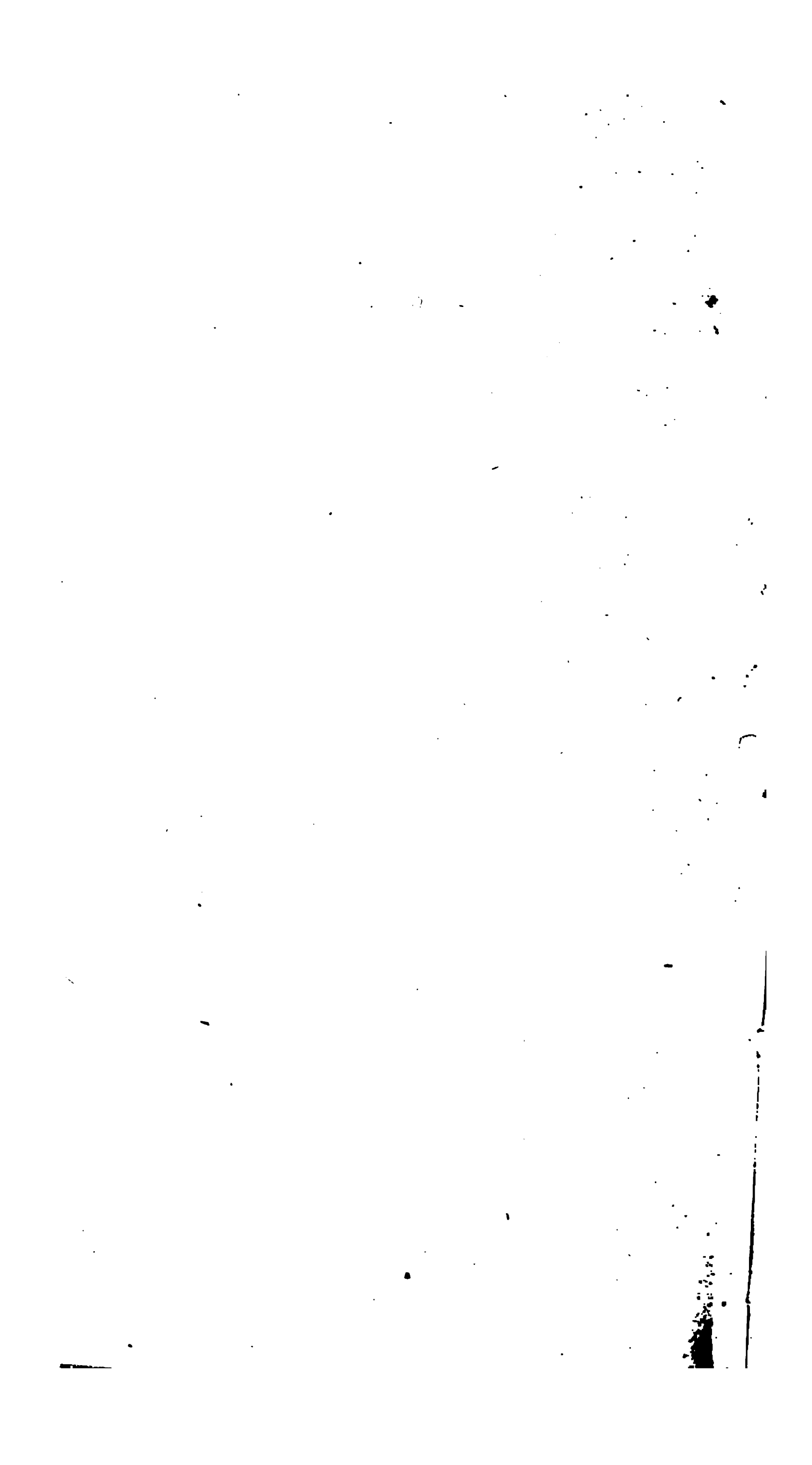
Teutschlands bestimmt ist; alsdann, glaube ich, wird sich manches thun lassen: mehrere neue Fürsten haben den Sinn, sich durch Schirm der Wissenschaften zu ehren; auch außer Teutschlands Gränzen sehen Sie es. Benutzen Sie die Zwischenzeit, um Ihr Werk so zu vollenden, daß man es mit Zuversicht als etwas Treffliches vorlegen kann. Ob und wo ich einiges wirken könnte, kann ich noch nicht sagen: aber wann und wo ich etwas vermöchte, da zweifeln Sie wohl nicht an mir, nicht an der Wärme meines Willens.

Das Verzeichniß Ihrer Quellen ist reichhaltig: lesen Sie sie möglichst in chronologischer Folge, und unterscheiden ja immer genau, was wahrhaft Quelle, was neuerer Gedanke ist; ob Sie Gaillard und solche haben, kümmere Sie nicht; häufig haben diese Neuern falsche Ansichten.

Sie wollen eine Vorrede von mir, Lieber! Sie ist unnöthig; das Buch wird sich genugsam preisen; auch habe ich wirklich sehr wenig Muße. Aber abschlagen ist schwer — mein Herz fühlt es wohl. Also, zweyerley: 1) machen Sie das Buch und lassen Sie es alsdann mich lesen; vielleicht entzündet es etwas in mir, und ich sage es dem Publicum. 2) Sollte mein Name es dem Verleger empfehlen, und Ihnen bessere Bedingnisse verschaffen, wie könnte ich dann es nicht thun! Sollte aber der Verleger das nicht fordern oder

auf das nicht insistiren, so verspreche ich Ihnen, so-
bald es erschienen ist, eine sorgfältige Recension, wo-
durch das Vorzügliche in das beste Licht gesetzt werde.
Mit einem Wort, ich werde meinen lieben Dippoldt
beym Eintritt in die Laufbahn nicht verlassen. Ihr
Brief, die Wärme Ihres Gefühls und Ausdrucks hat
mich sehr ergriffen; Sie haben den Weg zu meinem
Herzen recht gut gefunden, ich fühle es. Nun muß
ich abbrechen, und thue es nicht gern. Fahren Sie
fort, wie Sie angefangen, in Allem; was immer Sie
auf dem Herzen haben, sagen Sie mir; mein Rath,
mein Trost soll nie fehlen; möchte ich auch helfen
können! Wir wollen es hoffen. Leben Sie wohl!

Berlin, 27. Juny 1807.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 02923 0540

